BIBLIOTHÈQUE
DES DAMES
CONTENANT
Des Règles générales pour leur conduite, dans toutes les circonstances de la Vie.

E'crite par une DAME, et publiée

Par Mr. LE CHEV. R. STEELE

Traduite de l'Anglois.

TOME III.

QUATRIE'ME E'DITION.

Revue et corrigée exactement, et augmentée d'un abrégé de la Vie de R. Steele.

Fr. 187

à Amsterdam,
AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE
M D C C L X V I I.

[illegible] 1817

TABLE DES ARTICLES DU TOME TROISIEME.

187

ARTICLE I.

De la Religion. Pag. 1

ARTICLE II.

De la Prière. 194

ARTICLE III.

Du Jeûne. 236

ARTI-

ARTICLE IIII.

De la Repentance. 246

ARTICLE V.

De la Sainte Cène. 260

ARTICLE VI.

Du Zèle. 286

ARTICLE VII.

De la Perfection. 301

ARTICLE VIII.

Des Scrupules. 312

TAALE DES ARTICLES.

Introduction. pag. 1
I. *De L'Occupation.* 5
II. *De L'Esprit et de La Délicatesse.* 44
III. *Des Récréations.* 47
IV. *Des Ajustements.* 54
V. *De La Chasteté.* 126
VI. *De la Modestie.* 144
VII. *De La Douceur.* 192
VIII. *De La Charité.* 215
IX. *De L'Envie.* 283
X. *De La Médisance.* 289
XI. *De La Censure.* 343
XII. *De L'Ignorance.* 358
XIII. *De L'Orgueil.* 427

LA

LA BIBLIOTHEQUE DES DAMES

ARTICLE I.

DE LA RELIGION.

Tous les actes & tous les devoirs de la Religion ont en général Dieu pour objet. Car dans la supposition qu'il y a un Etre tel que Dieu, & qu'il existe des Creatures raisonnables, susceptibles d'une Religion, il s'ensuit nécessairement qu'il doit y avoir une Religion qui lie & soumette ces Créatures à l'Auteur de leur existence. Puisque dans l'idée du Dieu sont renfermées toutes les perfections possibles, & que celles que nous appercevons dans l'Univers sont derivées de lui comme de leur source, nous ne saurions disconvenir que Dieu ne mérite les plus parfaits hommages que puissent lui rendre des Créatures intelligentes, & qu'il n'ait un droit souverain & inalienable de les exiger; non seulement par la superiorité infinie de son pouvoir

& par la ſublimité de ſon eſſence, mais auſſi par le droit qu'il a aquis ſur des *Créatures raiſonnables* en les tirant du néant & en les douant de Raiſon & d'Intelligence. Par *Créatures raiſonnables*, j'entens des Etres qui doivent à Dieu leur exiſtence, & les facultés de le connoître eux mêmes. De tels Etres ſont indiſpenſablement obligés de lui rendre les devoirs auxquels les engagent, l'éminence de ſes perfections & leur propre dépendance: Et c'eſt cette obligation que j'appelle *Religion;* mot qui, dans ſon origine, ſignifie une *liaiſon* que Dieu a contractée avec nous. Voilà pourquoi *la véritable Religion en général eſt l'obligation des Créatures raiſonnables de rendre à Dieu des hommages, ſortables à l'excellence de ſa nature, & à leur dépendance naturelle*, Définition, qui comprend en même temps les *Dogmes* & les *Devoirs de la Religion:* car les *Dogmes* ſont les raiſons qui nous engagent à la pratique des *Devoirs*; & comme il n'y a aucun Devoir dans la Religion qui nous impoſe la néceſſité de l'obſerver que parcequ'il eſt étroitement lié avec tel ou tel Dogme, il n'y a auſſi aucun Dogme dans la Religion qui n'exige de nous la pratique de tel ou de tel Devoir. Par conſéquent, lorſque j'appelle la Religion une obligation, je renferme dans cette expreſſion tous les Dogmes touchant la nature de Dieu & ſa conduite à l'égard de ſes Créatures, qui ſont les deux raiſons qui nous portent à lui rendre nos hommages. Mais pour mieux entendre la nature de la véritable Religion, il eſt néceſſaire de la diſtinguer en Naturelle & Révelée. *J'entens, par Religion naturelle, l'obligation que nous impoſe notre ſimple Raiſon de rendre à Dieu cette adoration & cette obéiſſance, que la conſidération de ſa nature & de notre dependance à ſon égard, nous enſeigne lui être dûës.* Car Dieu nous ayant accordé la faculté de raiſonner, par l'exercice de laquelle nous ſommes naturellement conduits à la perſuaſion

ſuaſion de ſon exiſtence, au ſentiment de ſes perfections, & à la connoiſſance de ſa providence, il s'attend que nous nous en ſervions comme d'un Guide dans nos démarches, & d'un Directeur dans les actions de notre vie ; & quelque choſe que cette Faculté bien diſpoſée nous dicte, elle doit avoir ſur nous le même pouvoir qu'une Révélation immédiate de la part de Dieu. Car alors elle agit par la Direction de Dieu, qui eſt ſon auteur & qui l'ayant formée pour rendre tel ou tel jugement ſur les objets de ſa reflexion, ſe ſert d'elle comme d'un organe pour nous annoncer ſa volonté.

Ainſi, quelque choſe que nous enſeigne la droite Raiſon touchant Dieu, & les devoirs à la pratique desquels nous ſommes obligés à ſon égard, nous en devons être auſſi fortement perſuadés, que ſi nous avions ſur ces ſujets une Révélation immédiate. La Raiſon nous apprend que Dieu eſt infiniment ſage, juſte, puiſſant, & bon ; qu'il eſt la ſource de tous les biens, le ſouverain Diſpenſateur de tous les évenements de notre vie, et l'Arbitre abſolu de notre deſtinée, préſente et future. De ces Vérités établies par le ſimple bon-ſens, il s'enſuit que nous devons à Dieu le tribut l'Adoration, de la Crainte, de l'Amour, de l'Eſpoir, et de l'Obéiſſance.

Par ce que nous venons de dire, il paroit que la Religion naturelle conſiſte dans la croyance de ces Dogmes que notre Raiſon naturelle nous developpe par rapport à la nature de Dieu, et par rapport à ſa providence, auſſi bien que dans l'obligation de nous attacher à l'obſervation des Loix et des Préceptes, qui ſont, pour ainſi dire, des conſéquences de l'établiſſement de ces Dogmes.

Tous les Dogmes de la Religion naturelle étant des Vérités éternelles, comme elles doivent l'être néceſſairement, puiſqu'elles ſont déduites de la nature de Dieu et des choſes, qui ſont immuables, il s'enſuit que tous ces Devoirs doivent être moraux,

c'eſt-à-dire eſſentiellement bons & raiſonnables; puiſque ces Dogmes ſont les raiſons éternelles ſur leſquelles ces Devoirs ſont fondés. Par conſéquent tout Devoir de la Religion naturelle conſerve toujours ſa force à notre égard, puiſqu'il nous oblige à le pratiquer par des raiſons qui ſont éternelles: raiſons, qui par cela même ne ſauroient être abrogées, à moins que la nature des choſes ne chancelle & ne ſoit renverſée, & que le Menſonge n'uſurpe la place que les Vérités éternelles ont toujours obtenue.

En un mot, la Religion naturelle ne connoit & n'admet d'autre règle que notre Raiſon, qui, en ſe ſervant bien des facultés qu'elle tient de l'Auteur de ſon exiſtence, eſt capable de diſtinguer le *bien* du *mal*, & *l'honête* du *deshonête*. Car ce n'eſt point elle qui rend les choſes bonnes ou mauvaiſes en les jugeant telles; mais ſi elle juge droitement, elle règle ſes déciſions ſelon qu'elle trouve les choſes contraires ou conformes à des Principes éternels & invariables de vérité & de bon ſens.

Dieu a gouverné la plus grande partie de l'Univers, pendant pluſieurs ſiecles, par le ſeul miniſtére de la Religion naturelle: mais enfin, voyant que la corruption des Hommes avoit obſcurci les lumières de leur Raiſon, & étouffé la voix de leur conſcience, ſa bonté le porta à mettre en œuvre des reſſorts plus puiſſants pour les rendre vertueux. A la clarté affoiblie de la Religion naturelle il ajouta le brillant flambeau de la Révélation, qui, dans ſon ſens le plus étendu, ne renferme pas ſeulement la Religion naturelle, & ſes Devoirs; mais qui y ajoute encore d'autres Devoirs qui réſultent de la manifeſtation de certains Dogmes qui n'étoient pas acceſſibles par les recherches de notre Raiſon, & dont Dieu ſeul pouvoit nous donner la connoiſſance. Ainſi, puiſque la connoiſſance de ces Dogmes dépendoit uniquement de la volonté de Dieu, il

eſt

est clair qu'il nous étoit entierement impossible d'y parvenir, à moins que, par un effet de sa bonté, il ne daignât nous les réveler. Car notre Raison ne sauroit jamais avoir par elle-même aucune certitude, ni même faire des conjectures probables, sur des sujèts que Dieu est absolument libre de nous cacher, ou d'exposer à notre vûë. Les Hommes les plus clairvoïans restent enveloppés d'une épaisse obscurité jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur montrer les moyens pour lesquels sa volonté s'est determinée, & c'est dans l'exposition de ces moyens que consiste toute la Religion révélée. Car quoique Dieu fait quelquefois des déclarations particulières de sa volonté, au fonds elles revenoient toutes à la Doctrine de la Médiation de JESUS-CHRIST, & aux Devoirs qui en resultent. Doctrine, qui, depuis la promesse que Dieu fit à *Adam* après sa chûte, *la semence de la Femme brisera la tête du Serpent*, jusqu'à la publication de l'Evangile, a été, si j'ose m'exprimer ainsi, le grand thême de la Revélation. C'étoit-là précisement le sens de la Revélation faite à ABRAHAM: *En ta semence seront bénites toutes les Nations de la Terre.* C'étoit-là le sens de la Loi de *Moïse*, puisque cette Loi n'étoit autre chose que l'Evangile couvert d'un voile de Types & de Symboles. Ce voile se leva peu-à-peu dans les siecles suivans jusqu'à ce qu'enfin il disparut tout-à-fait, à la venue du Redempteur des Hommes. Il seroit facile à démontrer que la manifestation du grand Mystere d'un Médiateur entre Dieu & les Hommes a été le but regnant de la Révélation, depuis *Adam* jusqu'à *Moïse*, depuis *Moïse* jusqu'aux Prophetes, & depuis les Prophetes jusqu'à JESUS-CHRIST. Ainsi la Religion révélée étoit essentiellement toujours la même, quoiqu'elle n'ait pas toujours eu le même degré de clarté, & qu'elle ait passé par le *crepuscule*, avant que d'arriver au *plein jour*.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire que la Religion Chrétienne, qui, à proprement parler, n'est autre chose que la Doctrine de la Médiation, & des devoirs qui en dépendent, ne doit point être régardée comme une nouvelle Religion, qui ne subsiste que depuis 17. siecles; car elle est réellement aussi ancienne que la chûte du premier Homme, puisqu'elle lui fut annoncée immédiatement après, par une Promesse, mysterieuse à la verité; mais dont l'évenement a fait le commentaire. La même Promesse fut repetée d'une manière un peu moins obscure dans l'Alliance que Dieu contracta avec *Abraham*. Les Types, & les Figures de la Loi de *Moïse* y ajoutérent encore quelque degré de clarté: Ainsi on peut dire que la Religion *Judaïque* n'étoit autre chose que le *Christianisme* voilé, comme le *Judaïsme* révelé étoit la Religion Chrétienne.

Il paroit par-là que la Religion du Médiateur étoit le grand but de la Révélation; Or cette Religion ne pouvoit jamais être découverte par le seul secours de notre Raison, puisqu'elle renferme plusieurs choses à la connoissance des quelles il nous étoit impossible de parvenir, à moins qu'il ne plût à Dieu de nous les faire connoitre.

Cela est incontestable: Le plus habile de tous les Philosophes n'auroit pû décider, si *Dieu* voudroit accepter un Médiateur, ou non; si ce seroit son Fils dont il feroit choix, & qu'il rendroit Dispensateur de ces benedictions inestimables que le Messie a répanduës sur nous. Je dis que le Philosophe le plus penétrant auroit été obligé de garder le silence sur ces matières, qui dependoient entiement de la volonté & du bon plaisir de Dieu; les temeraires recherches qu'on auroit pû faire sur ces sujets n'étant pas seulement soutenuës par la moindre probabilité.

La source féconde des Conjectures étoit même entierement tarie pour les Hommes, jusqu'au temps que

que Dieu leur révéla sa volonté, & dissipa ainsi les épaisses ténèbres dont ils étoient enveloppés. Ainsi la Religion révelée consiste précisément dans la connoissance de ces Vérités, sur lesquelles la Religion naturelle gardoit un profond silence. Mais en donnant aux Hommes une Religion révelée, Dieu a retracé de nouveau à leurs yeux le Tableau de la Religion naturelle; dont la stupidité, la corruption & l'ignorance avoient effacé plusieurs traits. Ainsi il a réuni en quelque sorte ces deux Religions, & n'en a fait qu'une seule, qu'on pourroit définir *l'obligation des Créatures raisonnables de rendre à Dieu les actes d'hommage, conformes à sa volonté, manifestée par* JESUS-CHRIST, *& sortables en même temps à la dignité de son essence, & à la dependance de leur nature.* Par actes d'hommage, je n'entens pas seulement ces actes qui s'addressent à Dieu d'une manière directe, tels que sont ceux que contient la première Table du Decalogue; mais aussi ces sortes d'actes qui, en marquant notre soumission à la volonté de Dieu, & notre dévouëment à ses loix, regardent aussi proprement le Culte que nous lui devons, que nos Prières, nos Louanges, & nos Adorations. Il est aisé, par ce que nous venons de dire de la nature de la Religion, de conclure quels sont les principes sur lesquels les Devoirs qu'elle nous préscrit sont fondés.

Dieu étant le grand objet de la Religion, il est d'abord absolument nécessaire que nous croyons son excellence.

La Religion étant une obligation dans laquelle nous sommes à l'égard de Dieu, afin que cette obligation produise son effet sur nous, il faut que nous soyons persuadés que Dieu s'intéresse à ce qui nous regarde & que par conséquent il gouverne l'Univers par sa Providence

La Religion nous obligeant à rendre à Dieu tous les hommages que nous lui devons, de quelque na-

ture qu'ils soient, il est nécessaire que nous croyons qu'il nous recompensera si nous observons sa volonté, & qu'il nous punira si nous refusons de lui obéir.

Les actes d'Hommage que la Religion nous impose étant convenables à la Nature de Dieu, il faut, pour que nous nous aquitions bien de ce devoir, que nous ayons de justes idées de sa nature.

La Religion nous obligeant à rendre à Dieu nos actes d'hommage en & par JESUS-CHRIST, il est nécessaire que nous croyons à sa Médiation, pour nous en aquiter d'une manière qui lui soit agrable.

Ces réflexions paroitront peut-être un peu difficiles au Sexe à qui je les adresse, cependant je suis sûr qu'un peu d'attention les rendra aisées à comprendre. D'ailleurs la satisfaction de voir d'un coup d'œil les fondements de la Religion en général, & de la Religion Chrétienne en particulier, lui sera une recompense suffisante des peines qu'il aura prises sur ce sujet. Il lui en coûtera quelque attention; mais y a-t-il rien au monde que en mérite davantage que ce qui sert à nous guider & à nous conduire à la Vie éternelle?

Si les Hommes n'étoient pas ingenieux à trouver des excuses à leur folie, & à courir à leur perte, il paroîtroit fort étrange que l'Evangile, dont le grand but est de nous rendre heureux, de remplir nos cœurs de joie & d'esperance, fut régardé comme l'ennemi de nos plaisirs. Cependant, quelque étrange que paroisse ce fait aux yeux de la Raison, l'Experience ne l'a rendu que trop averé. Pour y remedier, s'il est possible, arrêtons-nous quelques momens à examiner un raisonnement si pitoyable.

La Religion doit nécessairement être marquée au coin de son Auteur. C'est un Principe incontestable. Rien que d'infiniment bon & d'infiniment sa-

ge

ge ne sauroit paroître dans aucun endroit d'une Révélation véritablement Divine. D'où nous pouvons conclure avec raison, que le grand dessein de Dieu, en établissant une Religion, a été de contribuer au bonheur des Hommes & de les y faire parvenir par une méthode conforme aux principes de sagesse & de vertu qu'il a gravés dans leur ame. Nos Auteurs sacrés nous enseignent clairement cette Vérité. *Salomon* appelle *heureux celui qui observe les commandements de Dieu. Aucun mal ne trouvera ceux qui aiment la Loi de l'Eternel*, dit le Psalmiste. *Heureux est l'homme qui cherche la sagesse, & qui trouve l'intelligence.* Que ces promesses de bonheur regardent le bonheur actuel & présent de cette vie, cela paroit par ce qui est ajouté immédiatement après: *Dans la dextre de la Sagesse est la longueur de vie, & en sa gauche elle tient les richesses & les honneurs.* Et quoique l'Evangile, comme une Oeconomie plus relevée & plus parfaite, nous propose comme la fin de notre conduite & la recompense de nos travaux, *la vie & l'immortalité*, cependant elle n'exclut point la felicité temporelle; mais elle l'établit plûtôt sur des fondements plus solides. *Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix: Je ne vous la donne point comme le monde la donne. Que votre cœur ne soit point troublé ni craintif. Les fruits de l'esprit sont joie, & paix;* & dans un autre endroit, *La piété est profitable à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir.*

A considérer la chose en elle-même, il m'est impossible de concevoir que l'état d'un Homme sage & craignant Dieu ne soit pas heureux & tranquille. La persuasion d'une autre Vie & l'attente d'une Oeconomie de bonheur solide & inalterable doit nécessairement transporter & ravir davantage un Homme de bien, que les plus seduisantes chimeres que puisse se former un Pécheur. Et cette sûreté qu'u-

ne personne vertueuse goûte, en s'assurant de la faveur & en se reposant sur la protection du Dieu tout-puissant & immuable, doit infiniment surpasser tous ces vains plaisirs qui naissent des passions, & doit bannir ces craintes importunes qui interrompent si souvent la felicité des Mondains, & qui détruisent tant de fois leurs plus cheres esperances. Celui qui aime Dieu & la Vertu ne sauroit qu'être heureux en pratiquant tous les jours des devoirs qui ont une relation si intime avec les objets qu'il aime; & celui qui a dompté ses passions, & surmonté le monde, doit cueillir, à chaque instant de sa vie, les fruits d'une si glorieuse conquête. Ne seroit-il pas suffisamment recompensé, quand son bonheur seroit borné à l'Amour Divin, dont son cœur est embrasé, & l'empire qu'il a aquis sur ses sens, en rendant à son ame sa superiorité primitive? Un Homme vertueux a le droit le plus prochain, & le moins contesté, aux benedictions de cette vie, & à la gloire d'une vie à venir: Il jouït de ce monde avec cette tranquilité parfaite que lui donnent sa sagesse, & sa moderation; & il a la ferme assurance d'un contentement superieur, dès qu'il plaira à Dieu de l'appeller à lui: La foi, l'amour & l'esperance de l'état heureux que Dieu lui prepare, le détachent de la Terre, lui donnent une satisfaction présente, & le font anticiper sur ce periode de bonheur dans lequel il entrera, en sortant de cette vallée de larmes.

C'est sur cette satisfaction présente que je vai m'étendre un peu, en la considérant indépendamment de la liaison que la probité a avec la bonheur d'une autre Vie. Je ne crois pas être obligé de prouver qu'ici-bas sur la Terre, la Vertu est liée avec le contentement, & qu'il est déraisonnable de s'imaginer qu'on ne peut arriver au Salut que par la route affligeante de la tribulation & des miséres, puisqu'il paroît assez par le cours ordinaire de la con-

conduite de la Providence, que la felicité de cette Vie n'est en aucune façon incompatible avec celle de l'autre: et qu'au contraire, ce qui est véritablement Bonheur dans ce Monde, est le Guide qui nous introduit dans le sejour du Bonheur éternel.

Mais si ce que nous disons est fondé, que devient alors la Doctrine de la Croix? Quel commentaire raisonnable pouvons-nous faire sur ce paroles du Sauveur du Monde: *Si quelqu'un veut être mon Disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il charge sa croix, & me suive?*

Cette objection n'est pas si formidable en effet qu'elle le paroit à la première vûe. J'avouë que la néceſſité de subir les souffrances de tous les genres, & la mort même, étoit un devoir commun & universel au commencement du Christianisme, puisqu'il étoit néceſſaire pour que l'Evangile se repandît avec succès; mais, graces à Dieu, ce triste devoir n'a plus lieu à notre égard. Je vais plus loin, & je mets en fait, que les plaisirs & le contentement des Confeſſeurs & des Martyrs surpaſſoient de beaucoup leurs douleurs, pendant qu'ils vivoient encore, & que, lorsqu'ils alloient au dernier suplice, l'idée de l'œconomie bienheureuse, dans laquelle ils alloient entrer, les consoloit de la mort qu'ils alloient subir. Mais quand même ce que je viens de dire ne seroit pas vrai à la rigueur, la thèse que je défens n'en seroit pas moins fondée, puisque mon deſſein n'est pas de soutenir que la Vertu nous fait jouïr d'un Bonheur parfait dans cette vie, mais, qu'à parler en général, elle a plus de relation que le Vice avec la solide felicité. Et je suis persuadé que la mort des Confeſſeurs & des Martyrs est plutôt une preuve, qu'une refutation de mon sentiment; puisque leur mort nous apprend clairement, qu'en dépit de toutes les calamités, il est poſſible non seulement, de vivre mais auſſi de mourir content; ce qui n'est pas peu de chose pour

le

le Bonheur temporel. Par ce que nous venons de dire sur ce sujet, il est aisé de repondre à une objection qu'on forme contre notre Système, en nous opposant l'autorité de St. *Paul*, qui dit en termes formels: *Que si nous n'avions d'esperance en J. Jesus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus miserables de tous les Hommes.*

Il est incontestable que, si l'on ravissoit au Chrétien la touchante esperance d'une autre Vie, il succomberoit sans doute sous le poids accablant de ses souffrances, & qu'ainsi il seroit le plus miserable de tous les Hommes. Mais, puisque l'Esperance flateuse qu'ils ont ne les soutient pas seulement dans leurs afflictions, mais aussi les en fait triompher; tout ce qu'on peut conclure, c'est que la Resurrection & la Vie éternelle étant des Vérites dont la certitude ne sauroit être revoquée en doute, tous ceux qui adhérent fermement à ces Dogmes, comme l'ont fait les Confesseurs & les Martyrs, peuvent en quelque sorte être heureux, quoiqu'ils soient inondés d'un déluge d'afflictions & de malheurs.

La *Mortification*, par exemple, qui est un devoir à l'observation duqnel nous sommes toujours tenus, puisque la pureté de la Religion est toujours la même; la Mortification, dis-je, signifie l'abandon & l'extirpation de toutes les passions criminelles, suivant ce mot de St. PAUL, *Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la paillardise, la souillure, les appetits desordonnés, la mauvaise convoitise, & l'avarice, qui est une Idolatrie.* Par conséquent, quelque difficulté que nous rencontrions dans l'accomplissement de ce devoir, nous devons pourtant nous en acquitter, puisqu'il est impossible d'être en même temps Criminel & Heureux. Un méchant Homme se punit lui-même par sa méchanceté. Chaque passion illégitime amène son propre châtiment & vange l'attachement coupable & insensé qu'on a pour elle. Les Payens, quoiqu'aveugles

veugles par rapport aux principales Vérités de la Morale, ont pourtant été tellement frappés de l'évidence de celle-ci, qu'ils ont fait les peintures les plus vives des malheurs & des déſordres que le Crime traînoit à ſa ſuite. Il eſt ſi clair que la victoire ſur nos paſſions eſt néceſſairement requiſe pour que nous ſoïons heureux, que les *Epicuriens* même, quoiqu'ils renfermaſſent la félicité dans les bornes étroites de cette vie, & que, par des conjectures probables, on pût les taxer de n'admettre d'autres plaiſirs que ceux des Sens, les *Epicuriens*, dis-je ſe trouvoient pourtant fort offenſées, quand on les accuſoit d'être ennemis de la Vertu. Ce n'eſt pas mon deſſein d'examiner à préſent ſur quels principes leur Philoſophie fondoit la néceſſité d'être vertueux, ou quel rang elle aſſignoit à la Vertu. Il me ſuffit, qu'ils reconnoiſſoient la probité comme inſeparable du bonheur.

Le Devoir de la Mortification, que l'Evangile nous impoſe, ne nous ordonne pas ſeulement de reſtreindre & de refréner nos paſſions, mais auſſi de nous former de juſtes idées du prix des choſes de ce Monde, de ne pas outrer l'opinion que nous devons avoir de leur valeur, & de ne pas regarder cette Vie comme notre plus grand avantage & notre principale portion. Et je croi que voilà préciſement tout ce qui eſt renfermé dans l'idée de la Mortification. L'art de modérer notre attachement pour le monde étant le fondement néceſſaire pour apprendre à nous en abſtenir; il me ſemble que la ſeul moyen de nous former à cette abſtinence, c'eſt de travailler à n'avoir point une eſtime exceſſive pour le monde.

Ce dégré de mortification néceſſaire à notre Bonheur temporel étoit enſeigné avec autant de clarté par les Sages du Paganiſme que par les Diſciples de JESUS-CHRIST; par ceux qui étoient guidés par les lumières de la Nature, que par ceux qui

étoient

étoient éclairés par le flambeau de la Révélation. Rappelez vous tous ce que les *Stoïciens* ont dit touchant l'abstinence des plaisirs sensuels, & vous verres que jamais aucun Anachoréte n'a porté plus loin qu'eux le mépris du monde, Rappellez-vous les sentiments de quelques autres Philosophes, & vous verrez que la seule lumière naturelle [illegible]gnoit la mortification des Sens au véritable Bonheur. *Hieroclès*, au commencement de ses Ecrits, nous donne une explication entière, quoiqu'abregée, de la Philosophie de *Pythagore*, & de celle de *Platon*, au moins touchant cet article. Voici ce qu'il dit en subsistance: *Le but de la Philosophie est de purifier l'ame, de la dégager de l'empire des Sens, & de la réformer à l'image de son Dieu: Tel est son but, auquel elle travaille à parvenir en découvrant aux Hommes d'excellentes Vérités, & en leux recommandant la pratique d'excellentes Vertus.* Il paroît par-là dans quel éloignement les plus Sages d'entre les Payens doivent avoir été de croire que la Vertu fût incompatible avec le Bonheur, puisqu'ils regardoient la Philosophie, qui nous enseignoit la Probité, comme capable de nous rendre heureux.

C'est la persuasion de cette vérité qui arracha autrefois à *Ciceron* ces magnifiques paroles: *Quand notre ame est parvenue jusqu'à connoitre la beauté de la Vertu, & jusqu'à s'unir intimement avec elle, elle s'éleve au dessus de la matière, étouffe ses passions, comme ternissant l'éclat de sa nature & la pureté de son origine, & s'affranchit de la crainte de la douleur & de la mort.* Se peut-il concevoir rien de plus heureux qu'un tel état? Je vais plus loin, et je soutiens que les Esclaves les plus dévoués aux plaisirs ont toujours reconnu que l'empire sur nos passions étoit absolument essentiel à notre Bonheur.

C'est une chose étonnante combien les Disciples d'*Epicure* ont loué son abstinence; jusque-là que consacrant

sacrifiant leur vie à la volupté, ils ont pourtant prescrit le devoir de la mortification; Mais ils y étoient forcés par le pouvoir irresistible de la Raison. Car comment celui qui se livre & s'abandonne aux plaisirs des Sens, peut-il conserver la tranquillité de son ame au milieu de ces revolutions perpetuelles, ausquelles ses plaisirs sont exposés? Sur quel fondement la paix & la liberté de son Esprit peuvent-elles être établies? Quel triste Bonheur est celui que les moindres changements altérent! Et qu'un Homme est à plaindre qui, en bute à plusieurs passions souvent opposées entr'elles, est tantôt le jouët des unes, & tantôt la victime des autres!

L'Ecriture même affirme en termes exprès la possibilité d'obtenir un bonheur présent sur la Terre; & ni les souffrances des Confesseurs, & des Martyrs, ni la doctrine de la Mortification ne détruisent aucunement cette affirmation; car les afflictions n'ont jamais été incompatibles avec la véritable felicité des Hommes. Les exemples des Martyrs & des Confesseurs triomphans, au milieu même des supplices, en sont des preuves évidentes. Pour ce qui regarde la Mortification; les suffrages d'une infinité de personnes, guidées par les seules lumières de la Nature, démontrent qu'elle ne rend point du tout malheureux ceux qui la pratiquent; & il est à remarquer que ces personnes qui rendent de si glorieux témoignages à la Vertu étoient quelquefois entierement devouées aux plaisirs des Sens; ce qui donne un poids considérable à leurs éloges.

Nous avons prouvé, dans nos reflexions précedentes, que la Religion ne nous traçoit pas seulement le chemin du Bonheur pour une autre Vie, mais qu'elle contribuoit puissamment à nous rendre heureux dans celle-ci.

Le Sexe, en faveur de qui je traite ce sujet, pour s'être trop laissé fraper dès l'enfance par des choses exterieures & sensibles sera peut-être surpris de

voir

voir que j'avance comme certain que le Bonheur ne conſiſte pas dans les Honneurs, dans les Dignités, dans les Richeſſes, dans le Faſte, dans les Equipages & autres choſes ſemblables; mais qu'il eſt inſéparable de la Piété, & de la Vertu, tant pour l'œconomie du temps que pour celle de l'éternité. Mais s'il veut faire attention à ce que je dirai dans la ſuite ſur cette importante matière, je ne doute point que ſa Raiſon ne ſoit convaincue, ſoit qu'il reduiſe ſon jugement en pratique, ou non.

Rien n'eſt ſi capable d'embellir & de couronner toutes les autres aimables qualités de ce Sexe que la Piété & la Dévotion. C'eſt là le ſel qui aſſaiſonne tous les ſacrifices agréables à Dieu, c'eſt l'Autel qui ſanctifie tous les dons. Aucune bonne Action, quelque éclatante qu'elle paroiſſe aux yeux des Hommes, ne ſauroit plaire au ſouverain Juge des Hommes, à moins que d'être conſacrée par la probité & ſcellée du ſceau du Sanctuaire. La Piété eſt ſans contredit une Vertu toute divine, tant dans ſon origine que dans le but qu'elle ſe propoſe; deſcendue du Ciel, elle ne forme des ſouhaits que pour y remonter. La Piété donne un plus grand degré d'excellence à notre nature; elle purifie ce qu'il y a de mortel & de corruptible en nous, & en faiſant prendre l'eſſor à notre ame, qui eſt en quelque ſorte enſevelie ſous la matière, elle l'éleve par ſes élans juſqu'à la Religion des Eſprits & lui donne une eſpece d'avant goût de cette ſéparation de ſon corps qu'elle doit éprouver un jour. Ce ſont les avantages de la Piété qui nous uniſſent avec Dieu d'une manière ſi intime, puiſque la Vertu nous inſpire les mêmes intérêts & les mêmes vûes qu'il a, & nous apprend à conformer notre volonté à la ſienne. Ce n'eſt pas tout, la Piété fait que nous changeons en quelque ſorte nos propriétés avec les attributs de l'Etre ſuprême. Le Dieu Tout-puiſſant paroît revêtir notre foibleſſe, & incapable

capable de resister à nos efforts, lorsque nous l'attaquons avec les armes de notre obéissance à ses Loix & de notre soumission à ses ordres; & nous, foibles Mortels, paroissons tout-puissants en contraignant le Dieu Fort à nous accorder ses benedictions & ses graces.

On peut considérer la Piété dans un sens étendu ou limité. Dans le premier, elle comprend la pratique absolue de tous nos devoirs. Car de même que les esprits animaux se répandent par toutes les parties de notre corps; de même la Vertu, qui est le Principe de notre vie spirituelle, a une influence universelle sur notre ame; elle y grave, avec des caractères ineffaçables, l'admiration & le respect que nous devons à Dieu; elle y grave le dessein de lui plaire, tellement que chacune de nos actions est du moins habituellement faite dans le dessein de lui obéir & de le glorifier. La Piété, dans un sens plus limité, consiste dans ce commerce immédiat que nous avons avec Dieu touchant des choses purement divines, telles que sont l'Adoration, la Prière, & les Souhaits que nous formons d'être unis à lui; Et c'est dans ce sens qu'on donne à la Piété d'une manière plus particulière le nom de *Dévotion*, qui est comprise dans l'autre comme une partie l'est dans son tout, ou comme un effet dans sa cause. Car la Dévotion ne residera jamais dans une ame où la Piété n'habite point. Elle pourra bien en revêtir quelques apparences exterieures; mais ces apparences seront fausses & trompeuses. Les Payens mêmes ont eu quelque notion de cette verité. C'est pour cela qu'ils avoient institué, dans leur Culte religieux, certaines Ceremonies préparatoires, dans lesquelles ils se purifioient, persuadés que des personnes profanes ne pouvoient point être admises à des observances sacrées.

C'eſt en conſéquence de ce Principe que *Socrate* a parfaitement bien défini que *la meilleure manière d'honorer Dieu eſt d'obéir exactement à tous ſes commandements.* Sans cela, notre Dévotion n'eſt autre choſe que jeu & que tromperie: Nous invoquons Dieu comme nous recherchons quelquefois les hommes, afin qu'ils nous rendent ſervice: *Salomon* nous apprend quel fruit nous pouvons attendre de ces indignes artifices: *Les prières du méchant*, dit-il, *ſont en abomination à l'Eternel.*

Comme la Piété eſt le plus grand avantage, & le principal ornement du beau Sexe, on peut dire qu'il s'y trouve plus diſpoſé que le nôtre par ſa conſtitution naturelle. Ce qui donne de la force aux Loix Divines, & ce qui nous engage plus fortement à les pratiquer, ce ſont les promeſſes & les ménaces dont ces Loix ſont ſoutenues; ce qui excite puiſſamment en nous des mouvements d'amour & de crainte: Or le beau Sexe étant plus ſuſceptible de ces ſortes de mouvements, il eſt naturel que la Religion faſſe ſur lui de plus profondes impreſſions. Cette verité eſt ſi généralement reconnue, que quelques Athées l'ont tournée en difficulté, en nous objectant que la Religion doit uniquement ſa force à notre foibleſſe, & que c'eſt là la raiſon pourquoi les Femmes, qui ſont naturellement crédules, l'admettent avec tant de facilité.

Ces prétendus Eſprits forts, en parlant d'un côté avec mépris de Piété, donnent de l'autre, ſans le vouloir, une louange très flateuſe aux Femmes, puiſqu'ils avouent qu'elles ſont plus capables qu'eux de ſe réformer à l'image de leur Créateur: car c'eſt là le grand but de la Piété. Voilà pourquoi le Sexe, à qui j'adreſſe ces reflexions, bien loin de rougir de ces objections de l'Incredulité, doit, par cela même qu'elles ſont fondées, ſentir des mouvements de joie & de reconnoiſſance pour

la

la bonté que Dieu leur a témoignée, en ce qu'il a tiré une force ſpirituelle de leur infirmité naturelle, comme il tira autrefois la lumière des ténèbres. Mais ce qui eſt digne de remarque dans cet endroit, c'eſt que plus les Femmes ont d'obligation à la Divinité de les avoir renduës plus ſuſceptibles des impreſſions de la Religion, plus elles doivent entrer dans ſes ſages deſſeins, & plus elles doivent tourner leurs paſſions vers le canal qu'il leur a creuſé: Elles doivent reſtreindre leur crainte & leur amour à des objets purement ſpirituels, & ne point permettre que leurs ſentiments s'égarent après des choſes qui n'ont aucune relation avec leur ſalut, mais accorder toute leur eſtime, & toute leur tendreſſe à ce qui eſt éternel.

Quoique les Femmes en général ayent cet avantage à l'égard de la Piété; l'avantage d'ordinaire eſt plus grand dans celles que leur naiſſance & leur éducation diſtinguent de celles du commun, parce qu'elles ont eu plus d'occaſions de s'éclairer & de s'inſtruire. Par conſéquent elles peuvent mieux ſavoir en quoi leurs devoirs conſiſtent, & les mieux remplir après en être informées.

A l'égard de Dieu, elles lui ſont attachées par les plus puiſſans liens de reconnoiſſance, non ſeulement pour les bienfaits généraux qu'elles partagent avec le reſte du Genre Humain; mais auſſi pour ces graces particulières, par leſquelles Dieu les diſtingue des autres; ſi elles ne ſentent pas tout le prix de ces faveurs, qu'elles ſe mettent un moment à la place de celles qui en ſont privées. Elevées dans l'aiſe & dans l'abondance comment ſupporteroient-elles le travail & la misère? Et par la peine qu'elles auroient à changer d'état, qu'elles jugent de la reconnoiſſance qu'elles doivent avoir pour la bonté Divine qui les a placées dans une ſituation ſi heureuſe & ſi riante.

A l'égard des autres, leur Piété unie aux avantages temporels dont elles jouïssent peut être d'une plus grande utilité & d'un usage plus étendu ; elles ont de nombreuses occasions de leur faire du bien ; & quand cela ne seroit pas, cependant l'éclat seul de leur exemple, & l'éminence de leur condition, semblables à un flambeau placé sur une haute Tour, peuvent guider dans le chemin de la Vertu ceux qui les apperçoivent. Certainement, l'obligation dans laquelle elles sont à cet égard est très-étroite ; car Dieu, qui ne fait jamais rien sans se proposer un but digne de sa sagesse, n'a point fait choix de certaines personnes pour les rendre les objets de sa bonté, afin qu'elles se livrent à des plaisirs sensuels. Non sans doute ; le grand & le Souverain Maître de l'Univers arrange & dispose toutes choses pour le bonheur général des Créatures ; & par conséquent, s'il a placé quelques-uns dans un poste plus élevé que les autres, son but étoit que leur rang eût une heureuse influence sur ceux qui leur étoient inferieurs. Et s'ils ne répondent pas à ce dessein, au lieu de servir de brillantes Etoiles, ils deviennent de sinistres Cometes.

Certainement les personnes d'un rang distingué sont plus fortement obligées à être vertueuses ; mais d'un autre côté elles sont plus exposées aussi à tomber dans des passions criminelles. Les Richesses & les Dignités sont environnées d'un grand nombre de piéges ; & ce qui est pis encore, elles plongent d'ordinaire nos ames dans une telle securité, que nous ne pensons point à nous garantir des perils dont elles nous ménacent Comme dans notre corps, les Maladies qui viennent de repletion sont plus nombreuses que celles que l'abstinence peut causer ; ainsi notre ame est plus souvent attaquée par la prosperité & par l'abondance, que par l'indigence & par l'adversité. Il est par conséquent du devoir de ceux qui sont environnés

par

Fr. 187.

par tant d'ennemis de ſe fortifier eux-mêmes; ce qu'ils ne peuvent faire que par une ſolide & ſincere Piété, et par cette armure ſpirituelle dont St. *Paul* nous a laiſſé la deſcription; armure, par laquelle ſeule ils peuvent repouſſer avec ſuccès tous les [illegible] enflammés du Malin. Munis de ces ſecours, [illegible] peuvent non ſeulement parer les coups qui leur ſeront portés par l'Ennemi de leur ſalut; mais auſſi lui arracher les armes dont il ſe ſert pour les perdre. Souvent le Démon cherche à les ſeduire en leur mettant devant les yeux la commodité qu'ils ont de faire tout ce qu'il leur plait, puiſque leur rang les met à couvert de la punition; mais les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, et par leur pouvoir doivent retorquer cet Argument, et conclure que, puiſque Dieu les a plus favoriſées, elles ſont plus tenuës de lui obéir et de lui plaire; et cela, non ſeulement par reconnoiſſance, ce qui ſuffit pour un cœur bienfait, mais auſſi par intérêt en égard au compte qu'elles devront rendre un jour. Car quoique Dieu ne ſoit pas un *Maître rude, qui moiſſonne où il n'a point ſemé*, il n'eſt pas auſſi d'une profuſion ſi négligente que de répandre ſes biens ſans prendre garde où ils tombent: Mais comme il diſpenſe toutes choſes par une providence particulière, auſſi le faitil pour un but marqué, dans le deſſein de demander un compte exact de la manière dont on a répondu à ce but. C'eſt un cuiſant reproche que Dieu fit autrefois au Peuple d'*Iſraël*, de ce qu'ils avoient employé, d'une manière ſacrilege, *l'argent & l'or qu'il leur avoit donnés*, à l'honneur des Idoles. Il paroit par ce reproche, que Dieu prend garde à la manière dont nous uſons de nos biens temporels, & qu'il punira ſeverément ceux qui en pervertiſſent l'uſage. Avec quelle confuſion ne paroitront pas, devant le Tribunal du Juge ſuprême, ceux qui ne pourront rendre aucun autre

compte de la manière dont ils auront employé leurs revenus, qu'en avouant qu'ils les ont conſumés à ſatisfaire leurs paſſions criminelles, & à déclarer la guerre à celui-là même de la bonté de qui ils les tenoient? Quelle triſte & affreuſe chute n'éprouveront pas ceux qui auront voulu s'élever en tournant les bienfaits de Dieu contre lui-même; qui ſe croioient aſſez puiſſans pour lui refuſer leurs hommages, & qui, par leur criminel & contagieux exemple, ont engagé pluſieurs autres à ſe rebeller contre l'auteur de leur éxiſtence? En un mot, quel retour de vengeance n'ont-ils pas à craindre? Ceux qui ont tourné la grace en diſſolution & qui ont fait, de la bonté & du ſupport de Dieu, des raiſons pour ſoûtenir leur orgueil & pour nourrir leur cupidité, verront leur gloire changée en infamie, leurs débauches & leurs excès dans le beſoin d'*une goute d'eau*, & ne retiendront rien de leur grandeur, que celle de leurs crimes, & l'accablant ſouvenir d'avoir abuſé d'un bonheur temporel, qui, s'il avoit été bien menagé, les auroit conduits à une felicité éternelle.

Il paroit, par ce que nous venons de dire, de quelle néceſſité il eſt, pour ceux qui ont tant reçu, de réflechir ſouvent & d'examiner quelles charges le grand Propriétaire de tous nos Biens a attachées à de tels revenus; ce qu'il demande de ceux ſur qui il a répandu tant de marques de ſa liberalité? C'eſt là particuliérement l'affaire de la Piété, qui, par les raiſons que nous avons deduites ci-deſſus, eſt le plus utile & le plus noble trait de la véritable Grandeur.

Cette verité à toujours paru inconteſtable; mais le ſiecle profane, dans lequel nous vivons, a non ſeulement travaillé à rompre tous les liens, qui attachoient autrefois les Hommes à la Vertu, mais il veut abolir le ſage inſtinct de la Nature, & ne peut même ſoufrir que nous aïons autant de Religion

ligion qu'en avoient les plus indignes de tous les Payens. Car dans quelques erreurs qu'ils tombaſſent par rapport au choix de leurs Divinités, celles qu'ils choiſirent leur furent toujours vénérables & ſacrées, & les crimes même qu'ils commettoient à leur honneur étoient commis par un principe d'obéisſance. Ils n'établiſſoient point des Sacrificateurs, *d'entre les derniers du peuple*, comme fit *Jeroboham;* Mais ils ſe trouvoient extrémement honorés de cet emploi, & regardoient comme infame tout Homme qui n'avoit ni Religion ni Piété. Mais helas! que ces ſentiments ſont changés de nos jours! La Religion ſemble être tombée dans le mépris.

C'eſt dans le deſſein de produire un ſi funeſte effet qu'on voit inſolemment paroitre un grand nombre de Livres, qui ſont mis au jour, dans la ſeule vûe de munir les Hommes contre les impreſſions de la Piété, de déraciner toutes les notions qu'ils ont d'un Etre ſuprême & d'étouffer la voix de leur conſcience, qui oſe leur dire des choſes qu'ils ſouhaiteroient de ne point entendre, qui les force quelquefois à ne point revoquer en doute leur grand Principe, & les avertit, qu'ils ont une Ame. A dire le vrai, il n'eſt pas étonnant que les partiſans de l'Athéiſme employent ces ſortes de moyens; car n'ayant aucun ſolide fondement de croyance & de raiſonnement, il eſt abſolument néceſſaire qu'ils ſoutiennent leur parti par l'autorité & par l'applaudiſſement de quelques perſonnes conſidérables. Et Dieu ſait, qu'ils n'ont que trop bien réuſſi dans leur deſſein. Cependant qu'elles preuves alleguent-ils de la validité de leurs pretenſions? C'eſt une Règle reconnue pour juſte chez tous les Peuples, que lorsque quelqu'un diſpoſe à ſon gré des biens d'un autre, il doit donner Caution pour garantir le Propriétaire de dommage. Mais, ô Ciel! quelle Caution peuvent-ils donner pour une Ame? & qu'eſt-ce qui peut nous dédom-

mager au Monde, lorſque nous perdons une choſe ſi importante?

Quel conſeil plus deteſtable peut-on donner à une Femme, que de lui dire qu'elle n'a qu'à s'abandonner à ſes plaiſirs, & que c'eſt une extrême folie que de s'abſtenir d'une ſatisfaction préſente par la crainte d'un malheur à venir? que les Enfers, dont on ménace les impénitens, ne ſont qu'un vain épouvantail, inventé par les Théologiens pour exciter ſa crainte, & pour abuſer de ſa crédulité?

Ces ſortes de choſes peuvent être avancées, & elles ne le ſont que trop; mais un affirmation hardie n'a jamais été une preuve: car je défie tous les fauteurs de l'Athéiſme de donner aucune démonſtration de leur Syſtème: s'ils avouent que leur Syſtème n'eſt pas ſuſceptible de démonſtration; la Religion peut uniquement être condamnée, parce qu'elle manque de preuves, c'eſt-à-dire, parce qu'elle ne fait pas tomber ſous nos Sens des choſes purement ſpirituelles, parce qu'elle diſtingue entre la *Foi*, & la *Science*, qui eſt la choſe du monde la plus raiſonnable: Et ceux qui prétendent nous refuter ſous ce prétexte, pourroient, par un raiſonnement ſemblable, nous faire revoquer en doute le témoignage de tous nos Sens, & nous dire que nous n'entendons pas, parce que notre œil ne diſcerne pas les ſons; que nous ne voyons pas, parce que ce n'eſt point par notre odorat que nous appercevons les objets qui nous environnent.

Cependant c'eſt là le fondement des objections que l'Incredulité forme contre la Religion: & dans le même temps que les Incrédules ont aſſez peu de ſens pour ſe récrier ſur la facilité avec laquelle les Femmes embraſſent les Articles de notre Foi, ils exigent un conſentement plus implicite pour leurs Dogmes négatifs, que pour les Verités poſitives de la Religion. Peut-on voir un Projet plus téméraire & plus

plus ridicule que de vouloir persuader à tous les Hommes des choses si manifestement opposées à toutes leurs lumières naturelles? Car il est remarquable, que jamais dépuis la Création du Monde, on n'a vû de Societé qui ne fût composée que d'Athées. Quelques-uns s'y sont glissés quelquefois, comme on voit de temps en temps des Monstres sur la Terre. Mais pour les Hommes en général, ils ont toûjours eu un sentiment si naturel & si vif de l'existence d'un Dieu, que, pour avoir voulu trop s'éloigner de l'Athéisme, ils ont donné dans la pluralité des Dieux, & qu'ils ont mieux aimé en avoir trop que d'en manquer absolument. Ils ont préferé de rendre le culte de l'Adoration à des Etres au dessous d'eux, que de le refuser au souverain Maître de l'Univers. Nous voyons par-là que la notion d'un Dieu est le caractère le plus ineffaçable de la Raison Humaine. Ainsi les Athées peuvent a la verité *chercher beaucoup de discours*, & se vanter de raisonner avec justesse; Mais au fond leur Raison ne ressemblera en rien à celle de tout le reste du Genre Humain; puisqu'ils nient un Principe qui paroit indubitable à tous les autres Hommes. Supposons pour un moment, que nos sentiments sur cette importante matière ayent un même degré de probabilité, je dis qu'alors même la Prudence nous défendroit absolument d'adhérer à leurs opinions: car la Raison nous enseigne que, lorsque deux Propositions nous paroissent également fondées, nous ne devons adopter l'une plutôt que l'autre, qu'après avoir examiné laquelle des deux nous est plus utile ou moins desavantageuse, par ses conséquences.

Appliquons cette Règle au cas dont il est question, & examinons les prétensions de l'Athée, & du Chrétien à l'égard de l'objet de leurs craintes & de leurs esperances. Mais, avant toutes choses, il faut remarquer que les Avantages & les Dangers du

Système de la Religion, & du Système qui lui est opposé, doivent être considérés sous une double idée, comme présents, & comme futurs.

La première de ces idées est celle que suivent ceux que nous travaillons à combattre; Ils nous disent, qu'en niant les Dogmes de l'existence d'un Dieu, & d'une autre Vie, on aquiert une heureuse liberté que l'on s'affranchit de cet Esclavage indigne dans lequel nous jettent nos fraieurs superstitieuses; qu'on est délivré de toutes ces recherches pénibles sur ce qui est *juste* & *injuste*, & qu'on les reduit toutes à cette seule demande, comment satisferai-je mes passions? Suivant ce Principe, le Voluptueux n'est point obligé de refréner ses desirs, mais de chercher à les contenter. Les soins de l'Yvrogne doivent se borner à trouver les moyens de s'enyvrer: L'Avare ne doit point modérer son amour pour les richesses; mais redoubler ses efforts pour en aquerir de nouvelles: En un mot, aucune de nos passions ne doit être corrigée, mais nous devons les satisfaire toutes. Et c'est dans cette licence effrénée, & dans cette brutale liberté que les ennemis de la Religion font consister le bonheur auquel ils aspirent, & auquel ils invitent les autres.

D'un autre côté le Chrétien a aussi des prétensions aux avantages de cette Vie, quoique ces avantages soient d'une toute differente nature. Il n'est pas si ignorant que de penser que ce soit un bonheur pour lui d'avilir la majesté de sa nature, & d'aspirer à se rendre semblable aux Bêtes; ce qui est le dernier rang auquel il pourroit descendre; mais il se propose une felicité sortable à la nature d'un Etre intelligent, savoir des plaisirs qui peuvent contenter sa Raison, & non pas ses Sens, & qui consistent dans la droiture d'une Ame éclairée. Sa Religion est un parfait plan de Morale, qui le rend Philosophe, sans qu'il ait besoin pour cela du secours

cours des Ecôles: Elle lui enseigne l'art de vaincre ses desirs criminels, de calmer ses passions, de régner sur lui-même & de jouir de tous les avantages qui resultent de cette souveraineté. Ce n'est pas que le Chrétien ne goûte les plaisirs des Sens & qu'il n'y trouve même plus de douceur que n'en sauroient avoir ceux qui en sont les plus avides. La Temperance lui fait trouver delicieux les mêts les plus simples. La Chasteté releve la pointe des plaisirs légitimes que le Mariage lui procure. L'heureux secret qu'il possede de se contenter de tout, change sa *Pite* en un *Talent*, & le rend au pié de la lettre plus riche que ne feroient tous les Thrésors des *Indes*. D'ailleurs ce n'est pas un petit benefice, que sa Modération le délivre de toutes les douleurs que traînent a leur suite les plaisirs sensuels, lorsqu'on s'y abandonne sans mesure. Ainsi la condition d'un Homme de bien, envisagée de son côté le moins avantageux, n'est pas si déplorable qu'on la répresente.

Mais quand même son état seroit aussi triste qu'on le dit, les plaisirs qui lui en reviennent surpassent infiniment ce qui s'y trouve de douloureux. Les consolations touchantes que Dieu verse dans son ame, sa foi qui dès à présent le fait anticiper sur la felicité céleste, l'heureux calme dont jouït sa conscience, surpassent infiniment ces légères souffrances, auxquelles il lui arrive quelquefois d'être exposé sur la Terre. Je n'ignore pas que les Profanes regardent toutes ces choses comme de belles chimères, & comme fantômes d'une Imagination troublée; & j'avouë que, si cela étoit ainsi, les plaisirs du Chrétien pourroient en quelque sorte être comparés avec ceux qu'ils goûtent eux-mêmes, qui ne tirent tout leur prix que de la fantaisie & de l'opinion. Mais si nous considérons le secours que les véritables fidèles en ont reçu dans leurs plus rudes afflictions; comment les premiers

Martyrs

Martyrs en ont été fortifiés, & rendus capables, non ſeulement d'endurer, mais de rechercher même avec ardeur tout ce qui paroit le plus formidable à la Nature humaine; nous ne ſaurions concevoir qu'une joie imaginaire ait pû étouffer le ſentiment de ſi réelles & de ſi vives douleurs. Et quoique, dans le triſte refroidiſſement de zele, que nous appercevons tous les jours, il y ait peut-être peu de perſonnes qui puiſſent prétendre à ces transports ſpirituels; cependant, ſi l'on recueilloit les voix de tout un Peuple véritablement pieux, tous rendroient ce témoignage unanime, que, même dans les devoirs les plus ordinaires de la Piété, il y a un plus haut degré de ſatisfaction, que dans les plaiſirs des Sens. Mais les démonſtrations les plus certaines de cette verité ſe trouvent dans ceux qui, autrefois eſclaves de la Volupté, ſont devenus les diſciples de la Dévotion. J'en appelle à leur experience: qu'ils nous diſent, lequel de ces deux états eſt le plus agréable. Je ſouhaite à ceux qui refuſeront d'en croire les autres ſur leur parole, qu'ils en faſſent eux-mêmes l'épreuve, & à moins qu'ils n'en viennent-là. ils ſeront toujours ſouverainement injuſtes de décider ſur des choſes, dont ils ne veulent pas s'inſtruire.

Qui a jamais dit qu'on peut faire une juſte comparaiſon entre le Bonheur temporel de l'Athée, & celui du Chrétien? Mais helas! quelle affreuſe diminution n'eſt-ce pas pour la Felicité que le titre de *temporelle*? Nous pourrions même lui donner une épithête plus humiliante, qui eſt celle de momentanée. Car puisque notre vie eſt telle, tout ce qui en dépend doit néceſſairement avoir le même caractère; & c'eſt cependant ſur un fondement ſi fragile & ſi trompeur que les Libertins appuyent tout ce qu'ils ont de plus cher au Monde. Car pour ce qui regarde les avantages d'une autre Vie, leur principe eſt de n'en point attendre, & de n'aſſûrer

rer

rer aucune recompenſe pour les Ames vertueuſes. Sur cet Article, les Chrétiens triomphent hautement d'eux. Ils croient que, *quand cette maiſon de terre ſera détruite, ils poſſéderont une habitation Eternelle, qui n'eſt point l'ouvrage des Hommes;* que, lorsqu'ils ſortiront de cette vie, ce ne ſera que pour entrer dans une vie plus heureuſe tant en degré qu'en durée. Par ce que nous venons de dire, il paroit aſſez, quelle opinion propoſe de plus belles Eſperances; & par conſéquent, quelle des deux, en leur accordant un même degré de certitude, doit plutôt être admiſe.

Mais il y a de certains Eſprits ſi rampans, que les recompenſes les plus glorieuſes ne ſauroient les toucher, & dont les regards toujours attachés à la Terre ne peuvent ſe tourner vers ces nobles Thréſors, que Dieu départira à ceux qui mettront tout en œuvre pour lui obéir & pour lui plaire. Mais ſi des cœurs lâches ne peuvent point être touchés par des ſentiments généreux, du moins peuvent-ils être effraiés par des ſentiments ſerviles; ſi la gloire ne les anime point, la fraïeur pourtant les abat. Ainſi nous conſeillons aux perſonnes de ce caractere de conſidérer quels ſeront les malheurs qui naîtront de leurs ſentiments, & de renoncer à un Syſtème qui ne peut avoir que de triſtes ſuites. Et je prie, dans cet endroit, l'Athée le plus ſubtil de faire le calcul des ſuites perilleuſes dont la Religion eſt ſuſceptible.

Ces ſuites ſe reduiſent à la privation, ou, pour mieux dire, à la modération des Plaiſirs ſenſuels, ou bien à la ſouffrance de quelques Peines ſenſibles. Le premier de ces inconveniens naît de l'exercice journalier de la Temperance, & de la Mortification: Le ſecond eſt plus rare, & conſiſte en ce qu'on eſt quelquefois perſecuté, parce qu'on aime la Vertu, ou qu'on défend la Vérité. Mais le Chrétien ſurmonte aiſément ces légeres difficultés

par

par des considérations importantes, & d'un autre genre. Il oppose à la privation des plaisirs sensuels le danger, si redoutable pour une ame genereuse, je veux dire celui de devenir esclave de la partie la moins noble de lui-même: & cet Esclavage est si honteux, que tous ceux qui ont écrit sur la Morale ont jugé unanimement que l'état du monde le plus triste étoit celui d'un Homme prosterné devant les Idoles de la Cupidité, & soumis à l'empire tyrannique de ses passions. Il oppose aux persécutions, auxquelles il est en bute, le malheur de perdre sa liberté: car c'est le genre d'esclavage le plus humiliant que celui d'abandonner ce que nous croyons juste & honnête par la crainte que cela ne nous fasse des ennemis. Se peut-il rien de plus méprisable, & de plus avilissant pour la Nature Humaine, que d'avoir une ame toujours disposée à cette sorte de servitude? D'ailleurs, les plus grandes souffrances, auxquelles l'Evangile nous puisse jamais exposer, sont tous les jours surpassées par les tristes suites de la Luxure & de la Volupté: Pour un seul Homme qui a l'occasion de souffrir le Martyre à cause de l'Evangile, il y en a des milliers qui deviennent les victimes de leurs égarements.

Si des dangers présents nous passons aux dangers avenir, l'Athée est absolument reduit à garder le silence. Il ne sauroit dire qu'après cette vie, le Chrétien sera plus malheureux que lui, puisque, selon son Systême, tous les Hommes seront confondus dans le même néant. Mais ce n'est pas ainsi que le Chrétien raisonne: il prétend que l'Athée subsistera au delà du tombeau, & cela, pour être plongé dans un abîme éternel de misères: un ver qui ne meurt point des chaînes d'obscurité, des flâmes dévorantes seront le funeste partage de ses crimes. Ses sens, qui avoient été autrefois les instruments de sa félicité, deviendront les organes

de

de son infortune ; & sa conscience, dont il avoit eu l'art coupable d'étouffer la voix, parlera hautement, sans qu'il soit en son pouvoir de lui imposer silence.

De tout ce que je viens de dire, je conclus que les plaisirs passagers de l'Impie, sont surpassés même par les satisfactions présentes de l'Homme vertueux, & que, lorsqu'il est question de l'Eternité, le Systême de l'un ne sauroit en aucune façon être comparé avec celui de l'autre. Nous avons examiné, selon les mêmes règles de proportion, les dangers auxquels un Athée s'expose, & ceux que peut craindre un Chrétien. Ainsi il nous est facile de décider quel est le plus grand malheur qu'un Homme vertueux ait à redouter, supposé qu'il se trompât dans son attente: mais l'infortune de l'Incredule, s'il est dans l'erreur, est inexprimable. J'en appelle à présent au Jugement de tout Homme sage, & je le prie de décider dans la conduite de qui il y a plus de prudence, dans celle de l'Athée ou celle du Chrétien.

Certainement il n'y a qu'une démonstration qui puisse justifier le choix que fait l'Impie de règler sa conduite sur des principes si dangereux. Une probabilité égale des deux côtés ne sauroit le faire ; puisque le peril est si inégal ; & je suis persuadé que, si l'on consultoit l'Athée le plus determiné, sur un cas particulier où de semblables circonstances se trouvassent, il traiteroit d'insensé celui qui feroit un tel choix. Quelle frénésie n'est-ce donc point de s'exposer à de si funestes suites, non seulement sans une probabilité égale, mais même sans le moindre degré de probabilité? Et cependant un sentiment si extravagant est admis par des personnes qui se piquent d'Esprit & de Raison, & qui prétendent nous refuter par un ton de voix éclatant, ou par un air de suffisance.

Comme

Comme j'ai dessein de rendre la Piété recommandable, je croi que le meilleur moyen de réussir est de montrer la liaison qu'elle a avec la droite Raison & l'inutilité de tous les efforts qu'on a mis en usage pour la représenter sous une autre idée, afin d'en éloigner les personnes d'un rang distingué, qui pourroient y donner du lustre & de l'éclat. Entre les personnes que l'Impieté a tâché de séduire, les Femmes de qualité ont eu à soutenir les plus rudes attaques de la part de ceux qui s'arrogent les titres de *beaux Esprits de notre siecle.*

Nous donnons ici un conseil aux Grands, & particulièrement au Sexe pour qui je compose ces réflexions, de se garder du commerce seducteur des ennemis de la Religion; que si par malheur ils ont déja prêté quelque attention aux discours de l'Impieté, nous les prions de vouloir écouter sans prévention ce qu'on peut opposer à ces discours. Certainement c'est se rendre très-criminel que de se partager ainsi entre Dieu, & l'Ennemi de notre salut; c'est cette disposition qui excita si souvent la juste indignation des Prophêtes & des Apôtres contre un partage si odieux. La Fable que *Demosthène* recita aux *Atheniens*, lorsqu'*Alexandre* demanda qu'ils lui livrassent leur Orateur, me paroit applicable dans cet endroit. „Les Loups, leur disoit „*Demosthène*, voulurent un jour faire une Traité „de Paix avec les Brebis. Le premier Article du „Traité fut que le Brebis livreroient les Chiens „qui veilloient à leur conservation.„ La ressemblance est si grande, qu'il seroit inutile d'en venir à une application détaillée.

Se peut-il rien de moins juste & de moins raisonnable que de s'exposer au risque de perdre ce que nous avons au Monde de plus important & de plus estimable, je veux dire notre ame? Si quelqu'un nous disputoit nos droits par rapport à la possession de quelques biens de la Terre, avec quelle vivacité ne

nous

nous défendrions-nous pas? avec quelle ardeur ne consulterions-nous pas les Avocats les plus habiles? avec quel soin n'éplucherions-nous pas les moindres circonstances, sur lesquelles celui qui nous attaque fonde ses prétentions? Et ce qu'il y a de honteux dans la conduite des Hommes, c'est que, par rapport à l'Héritage céleste, ils ne proposent presque jamais leurs doutes à ceux que l'Etude & la Méditation ont rendus capables de les resoudre. Mais il en est de ce Mal, comme de tous les autres, qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Ainsi le meilleur avis que je puisse donner à ceux chez qui aucune erreur dangereuse n'a encore eu entrée, c'est de fermer constamment les oreilles aux insinuations de l'Impiété, & de traiter avec le dernier mépris ceux qui oseront les solliciter à n'avoir point pour Dieu les sentiments de respect, d'amour & de reconnoissance qu'ils lui doivent. Et certainement si des personnes d'un rang éminent vouloient regarder avec severité & avec indignation ces ennemis de la Religion, on verroit bien-tôt s'évanouir cette impudente profanation, qui leve si audacieusement la tête dans la Societé.

Il est certain que c'est leur devoir de le faire, pour peu qu'ils reconnoissent avoir de relation avec ce Dieu que les Impies déshonorent. N'auroient-ils rien à se reprocher, s'ils souffroient tranquillement qu'en leur présence on calomniât leurs Amis, ou qu'on déchirât la reputation de leurs Bienfaiteurs? Ne considérent-ils donc Dieu sous aucune de ces relations, d'écouter si patiemment les Blasphêmes de l'Impieté? Les *Juifs*, à l'ouïe d'un Blasphême, déchiroient leurs habits; mais il s'en faut bien que toutes nos Dames ayent des sentiments si justes & si délicats. Il y en a qui aimeroient mieux voir la perte totale de la Religion, que le désordre du moindre de leurs ajustements. Mais il ne faut pas penser qu'elles soient toutes de ce nombre; il

y a lieu d'esperer que celles qui n'en sont pas feront tous leurs efforts pour reprimer les discours seditieux des ennemis de la Vertu, & de la Religion, soit qu'ils attaquent la Piété par des raisonnements serieux, soit qu'ils tâchent à la renverser par des railleries profanes. Mais lorsqu'elles auront ainsi repoussé les coups que les Libertins portent à la Vertu, & défendu les Dogmes speculatifs de la Religion; elles ne doivent pas oublier qu'elles ont dressé un Tribunal contre elles-mêmes, & armé des Loix qui les condamneront, si elles ne répondent pas dans la pratique aux Vérités qu'elles ont soutenues dans la théorie. Pour cet effet, elles doivent peser serieusement les obligations qu'elles ont d'observer les Loix de la Piété, qui, dans sa notion générale, comprend tous les devoirs du Christianisme, dont je ne puis trouver d'abregé plus exact que dans ces paroles de St. JAQUES: *La Religion pure & sans tache envers notre Dieu, & Père, consiste à visiter les orphelins & les veuves dans leurs afflictions, & à se garder d'être entaché des souillures de ce monde.*

Outre cette idée générale, il y a, comme je l'ai dit ci-dessus, une notion plus restreinte de la Piété, & qui à relation, à ce commerce immédiat que nous avons quelquefois avec l'Etre suprême. Et c'est à cet égard que la Piété prend quelquefois le nom de *Devotion*; qui, considérée sous cette relation, convient parfaitement bien au beau Sexe. Car la Dévotion est une Plante délicate & tendre qui prend rarement racine dans un fonds pierreux, mais qui demande une terre sablonneuse & légère: De là vient que la douceur, & la délicatesse des Femmes les rendent propres à la recevoir. Je ne veux point entasser ici plusieurs exemples de cette verité, tirés de l'Histoire des siecles qui ont précedé le nôtre: mais je souhaiterois plûtôt de persuader aux Femmes de nos jours de transmettre d'éclatans

tans. Exemples à la posterité: & plus les personnes qui entreront dans ce dessein seront considérables, plus leurs exemples produiront d'effet.

La Dévotion qu'on pratique dans un Cloître y est ensevelie avec ceux qui s'y trouvent renfermés; c'est une lumière qui est plûtôt sous le *Baisseau*, que sur le *Chandelier*; & elle paroit moins une sage détermination de notre liberté; qu'une suite forcée des besoins temporels. Mais lorsque ceux qui attirent sur eux les yeux de tout l'Univers & qui sont les principaux Acteurs sur le théâtre de la Vie humaine, embrassent le parti de la Sainteté; quand ceux, à qui il ne manque aucun des plaisirs de la Terre, ont une *conversation digne des Bourgeois des Cieux*; les Spectateurs regardent alors la Piété comme le grand objet du choix des Hommes, puisque ceux-là même, qui pourroient goûter à leur gré toutes les joies mondaines, se determinent pourtant en sa faveur.

La Dévotion n'est pas seulement plus excellente en eux, par rapport à ses effets, mais elle leur est aussi plus necessaire en égard à leurs obligations: puisqu'elle consiste dans le détachement du monde, & que par conséquent elle ne sauroit être pratiquée, dans un degré éminent, par ceux que leurs affaires attachent fortement à la terre. Il faut remarquer ici que le compte que Dieu demandera à chacun de l'accomplissement de ses devoirs & de l'étendue de ses lumières, sera proportionné au loisir qu'il aura eu pour s'éclairer & pour s'aquiter de ses devoirs. Or si quelqu'un au monde jouit de ce précieux loisir, ce sont les Femmes de qualité: car même à cet égard elles surpassent beaucoup les Hommes du même rang. Les Hommes sont employés dans des affaires publiques, & sont comptables de leur temps, non seulement à eux-mêmes mais aussi aux autres. Mais pour ce qui regarde les Femmes, tous leurs soins sont bornés à avoir in-

ſpection ſur leurs Enfants, & ſur leurs Domeſtiques. Et même à l'égard de ces articles, combien n'y en a-t-il pas que les circonſtances, dans leſquelles elles ſe trouvent, en exemptent ? Combien n'y en a-t-il qui s'en exemptent par délicateſſe ? A la verité ce n'a pas été le but de Dieu que nous reſtaſſions dans un loiſir ſi parfait ; mais il a ſimplement prétendu qu'à proportion que nous ſerions plus à nous-mêmes, par rapport aux occupations temporelles, nous ſerions plus diligents dans la pratique de nos devoirs ſpirituels. A conſidérer la choſe attentivement ; n'eſt-ce point un ſujet d'étonnement de voir qu'un Etre, à qui Dieu a inſpiré le deſir de poſſeder une autre Vie, en qui il a gravé l'idée d'une bienheureuſe Eternité, puiſſe s'imaginer que ſon Ame lui a été donnée, uniquement pour la rendre eſclave de ſes Sens, & pour la faire ſervir aux plus indignes uſages ? N'eſt-ce point une choſe pitoyable de penſer que c'eſt pour dormir, pour manger, pour boire, & pour ſe diſſiper dans des amuſements pueriles, que la Sageſſe ſouveraine nous a placés ſur la Terre ? Cependant, ſi nous jugions des ſentiments de la plus grande partie des Femmes par leurs actions, nous ſerions obligés de croire qu'elles regardent comme un attentat commis ſur elles mêmes le refus qu'elles ſe feroient de quelque plaiſir des Sens. Erreur d'une conſéquence pernicieuſe, s'il y en eut jamais. Nous ſavons que c'eſt une Epithète aſſez injurieuſe que celle de *fille de joie*, dans un certain ſens. Mais, dans quelque ſens qu'on le prenne, ce n'eſt pas un terme fort honorable. Celle dont tous les ſouhaits tendent vers le plaiſir en général, ne croira pas ſe détourner extrêmement de ſa route, lorſqu'elle pourſuivra quelque plaiſir particulier ; & celle qui s'imagine ne vivre dans le monde que pour ſe divertir, trouvera que les plaiſirs innocents ſont en ſi petit nombre, qu'elle ſera obligée de chercher des ſecours dans les plaiſirs criminels, afin de repondre

digne-

dignement au but du Créateur en la plaçant sur la Terre. A la verité, s'il étoit en notre pouvoir de nous borner aux simples plaisirs permis, ce seroit beaucoup; mais il faut remarquer que l'excès même des plaisirs permis les rend criminels, & qu'en les poursuivant avec ardeur, nous accordons un plus grand degré d'amour au monde qu'à Dieu & à nos devoirs: Caractère si odieux aux yeux de St. *Paul*, qu'il le fait entrer dans le catalogue des sentiments les plus coupables qu'on puisse avoir. Mais hélas! ces sentiments sont si ordinaires de nos jours, que, si nous ne travaillons sincerement à nous en corriger, nous devons nous attendre, de la part de Dieu, aux funestes effets d'une sevère vengeance. Le mépris de la Religion est porté si loin, qu'à peine on lui conserve encore quelque ombre de respect. Les Dames de qualité la regardent comme une partie de leur Education, afin de montrer que leur conduite dépend entierement de leur humeur, & qu'elles ne reconnoissent d'autres loix que leur Seule volonté. Je prierois volontiers les personnes de ce rang de considérer, que c'est la bonté de Dieu qui a établi les choses de manière, que ceux qui sont exposés aux perils inévitables de la Grandeur peuvent toûjours se garantir de ces perils en consacrant à la Piété la plus grande partie de leur loisir; & ainsi se sauver du danger de perdre leurs Ames. Celui qui suivra cette méthode, vivra plus heureux incomparablement que ceux qui negligeront de la suivre: car au lieu que les plaisirs sensuels n'ont rien de stable, les plaisirs spirituels sont fixes, & l'on sait toûjours où l'on peut les retrouver. Combien de fois les Voluptueux ne sont-ils pas en peine, quels plaisirs choisir; semblables à un estomac derangé, dont le dégoût redouble à mesure que la variété des mets augmente? Combien de fois une Dame ne se trouve-t-elle pas embarassée à decider si elle passera l'après-midi à la Cour,

ou à la Comedie, à rendre ou à recevoir des Visites, à la Dance, ou au Jeu; incertaine de l'endroit où elle trouvera le plus de plaisir? Mais celle à qui les charmes de la Dévotion sont connus, sait que rien ne mérite de leur être comparé. Ainsi le choix ne l'inquiete point, & pourvû qu'elle jouisse des plaisirs du recueillement, & de la reflexion, elle est toujours heureuse. Ce que je viens de dire paroîtra sans doute incroïable à celles qui ne regardent un Cabinet que comme un Lieu destiné à recevoir des Curiosités, & qui n'aspirent pas plus haut qu'aux plaisirs des Enfants, c'est-à-dire qu'à jouer avec les Tableaux & les Poupées qui y servent d'ornement. Aussi ne prétends-je pas que les Femmes de ce Caractère y trouvent la satisfaction dont je parle. Celles qui s'adressent à *Beelzebub*, ou au *Dieu des Mouches*, ne doivent pas s'attendre à être favorisées par le Dieu d'*Israël*. Dieu ne se communique point d'une manière intime à ceux qui ne le recherchent pas, non plus qu'un Homme de mérite n'a garde de se prodiguer à ceux qui ne souhaitent pas sa compagnie. Ceux qui veulent avoir commerce avec Dieu doivent le chercher dans la retraite, le conjurer de daigner former des liaisons avec eux, & lui adresser pour cet effet de fréquentes Prières. Les joies spirituelles ne savent guere le chemin d'un endroit où elles ont été rarement invitées: & comme les Hommes se cherchent les uns les autres, non pas dans des lieux où ils ne se trouvent pas d'ordinaire; mais dans ceux qu'ils fréquentent tous les jours; ainsi Dieu ne vient pas à notre rencontre dans des lieux où nous ne nous rendons que par accident, mais dans ceux où nous avons coûtume de nous trouver.

Il y a tant de Livres imprimés, dont le but est de nous diriger dans notre Culte, tant public que particulier, que je n'insisterai que sur l'ordre & la con-

connexion de ces deux choses, afin qu'elles soient toûjours unies, & chacune rangée dans l'ordre qui lui est propre. Le Culte privé ne doit point nous porter à négliger le public; car c'est de ce dernier Culte que dépend l'hommage solemnel que nous rendons à Dieu: & si nous refusons de lui rendre ce Culte, d'un côté nous nous rendons suspects aux personnes vertueuses de ne payer absolument aucun Tribut de nos hommages à la Divinité; & de l'autre, nous leur donnons le droit de conclure que nous avons honte de la Religion & des devoirs qu'elle nous impose.

Mais aussi le Culte public ne doit point anéantir le particulier; & lorsque cela arrive, nous pouvons avec raison en soupçonner la sincerité. Il y a quelquefois mille raisons qui nous engagent à aller à l'Eglise, sans que la Piété y ait la moindre part; Mais lors-qu'elle est le motif qui nous y guide, nous sommes si remplis de respect & de vénération pour ce Dieu, en la présence de qui nous allons paroitre, que nous jugeons absolument nécessaire de ne point entrer dans sa Maison sans nous y être préparés. Quels soins pour s'orner, quels embarras sur la regularité de sa parure, n'a point une Dame, lorsqu'elle doit paroître à la Cour dans quelque occasion d'éclat? Mais quelle negligence, quel désordre dans ses ornements spirituels, lorsqu'elle paroit devant le Thrône du *Roi des Rois?* Quelle honte d'employer des heures, des jours, & peut-être des semaines, pour la première de ces choses, & de n'accorder que quelques minutes a l'autre? Ce partage est certainement fort inégal, & cependant c'est-là le cas dans lequel se trouvent ceux qui ont negligé de se préparer par la dévotion du Cabinet à celle de l'Eglise. Si, avant que d'entrer dans nos Temples, nos Esprits ne sont tournés du côté de la Piété, il sera bien difficile que nous ayons cette *Harmonie des ames*, qui est la seule chose à laquelle

Dieu fait attention dans nos Exercices publics. Mais la Dévotion particulière n'eſt pas ſeulement un préparatif neceſſaire pour la dévotion publique; elle ſert auſſi de remede à nos maladies ſpirituelles. La Terre eſt une vaſte Maiſon remplie de peſtiferés: on y reſpire par tout un air infecté; & il n'y a perſonne qui n'ait beſoin de cet Antidote, pour ſe garantir de la contagion. A combien de piéges notre innocence n'eſt-elle pas expoſée à tout moment? De combien de paſſions ne ſommes-nous pas les jouëts? Qui peut répondre qu'il conſervera ſon integrité pendant une heure? Et par conſéquent quels efforts ne devons-nous pas faire pour nous former à la Vertu, & quelles précautions ne devons-nous pas mettre en uſage pour nous afermir dans le chemin de la Sageſſe?

Il y a encore un autre motif, pour nous porter à la pratique conſtante de la Dévotion, qui eſt plus fort que tous les autres, quoique chaque motif que nous avons allegué, ait un poids ſuffiſant pour determiner un homme raiſonnable: Ce nouveau motif eſt la conſidération de la toute-préſence de Dieu: c'eſt la perſuaſion que ce Dieu, qui doit nous juger un jour, voit toutes nos actions, entend tous nos diſcours, & démêle toutes nos penſées. Il eſt tout entier dans chaque lieu ſans être renfermé dans aucun; rien n'eſt capable de l'attacher, que *des liens d'amour, & des cordages d'humanité:* Il ne ſauroit être diviſé en parties, ni recevoir différentes formes puisque ſon pouvoir s'étend ſur tout, & que par ſa nature il remplit les Cieux & la Terre. Si nous avions cette vérité toujours préſente à l'Esprit, elle ſeroit certainement capable d'enflamer notre Pieté, & de ranimer nos dévotions: elle nous porteroit à ſanctifier nos mœurs, afin qu'elles fuſſent agréables à cet Etre puiſſant à la préſence duquel nous ne ſaurions échapper. La Divinité reſſemble en quelque ſorte à ces Abîmes d'Air qui

nous

nous enveloppent de tout côtes, & dont il nous est impossible de sortir.

Le Dogme de la Toute-présence de Dieu peut être considéré de différentes manières, & l'on peut en tirer differents usages.

Dieu est présent par tout par son Essence, qui étant infinie ne sauroit être contenue dans un endroit limité; & parce qu'il est d'une essence pure, & d'une naturé spirituelle, il ne peut être fouillé, quoiqu'il soit présent dans des lieux immondes. De même que le Soleil conserve toujours son éclat & sa pureté, quoi que ses raïons tombent sur toute sorte d'ordures; ainsi la Divinité ne participe à rien de ce qu'ont d'impur les Créatures qu'il pénètre & qu'il environne.

Dieu est présent par tout par son pouvoir: il fait tourner les Globes célestes avec sa main; il fonde la Terre sur des Colomnes; son œil est le guide de toutes les Créatures; Il fait trembler toutes les Puissances de l'Enfer, il chaine les Démons, il fait des Vents ses Anges, & du feu brûlant ses serviteurs. Ses soins bienfaisants s'étendent jusqu'à la moindre des Créatures: rien n'échappe à son attention, mais tous les Etres reçoivent les touchantes preuves de sa bonté; les Poissons ressentent sa puissance dans les cavernes de la Mer: le *Butor* & la *Cigogne*, l'*Elan* & l'*Ours*, éprouvent & adorent son pouvoir dans le Desert.

Dieu est présent d'une manière plus particulière dans de certains endroits, parce qu'il s'y manifeste plus visiblement; c'est pour cela qu'il est dit, que son Thrône est aux Cieux: C'est-là qu'il donne les plus brillantes démonstrations de sa gloire, & qu'il étale ses plus riches thrésors aux habitants de cet heureux séjour. C'est ainsi qu'on peut dire de *ceux qui meurent au Seigneur*, qu'ils *vont à Dieu*; car quoi-qu'ils fussent auparavant avec lui; cependant ils entrent alors dans son Tabernacle, & dans

 la

la ſplendeur de ſa Gloire: mais cette ſorte de préſence Divine eſt reſervée pour les Saints glorifiés.

Par ſa Grace, & par ſes Bénédictions, Dieu eſt particulierement préſent dans les Lieux ſaints, & dans les Aſſemblées de ſes fidèles Serviteurs. Si des Gens pieux habitent dans les Cavernes de la Terre, quand la Perſécution ou la néceſſité les chaſſe des Villes, Dieu ne manque point de les venir trouver dans les lieux de leur retraite: là il écoute leurs prières, il bénit leurs perſonnes, & reçoit avec plaiſir leurs hommages.

Dieu eſt encore préſent dans le cœur de ſon Peuple par ſon Saint Eſprit. Certainement les cœurs des perſonnes vertueuſes & dévouées à l'obſervation des Loix Divines, ſont à proprement parler les Temples de Dieu, & des Types du Ciel. Car Dieu regne dans le cœur de ſes Fidèles; c'eſt-là qu'il établit ſon Royaume. Le pouvoir de la Grace y a dompté tous ſes ennemis; c'eſt-là qu'éclate ſa puiſſance: Ces cœurs le louent nuit & jour, & lui rendent ſans ceſſe des Actions de grace. Voilà ſa Gloire. Oui, le cœur d'un Homme pieux eſt un Temple, dont JESUS-CHRIST eſt le ſouverain Sacrificateur, qui y fait fumer l'encens de nos Prières, qui, pour les rendre efficaces, y joint ſa puiſſante interceſſion, & les offre ainſi à ſon Pere. Le Saint Eſprit, en habitant dans ce cœur, en a fait auſſi un Temple. Dieu demeure dans nos cœurs par la Foi; JESUS-CHRIST y demeure par ſon Eſprit, & le Saint Eſprit enfin y demeure, parce qu'il le purifie. Ainſi toute la Trinité y habite: & nos cœurs goûtent en quelque ſorte les délices du Ciel, quoique d'une manière fort imparfaite.

Dieu eſt préſent d'une manière très-intime à la Conſcience de tous les Hommes, bons ou méchants, par voie de témoignage & de jugement. Il rappelle à notre Eſprit nos Actions paſſées, & alors il ſupplée à notre memoire; il expoſe ces Actions

tions, à notre Jugement, & alors il se sert de témoin; enfin il nous absout ou il nous condamne, & alors il fait la fonction de Juge. Mais, quoique cette manière d'être présent soit fort imparfaite dans cette vie, & que, par conséquent, il nous arrive d'oublier plusieurs de nos Actions, cependant les changements les plus considérables qui nous arrivent par rapport aux devoirs de la Morale, tant en bien qu'en mal, ces changements, dis-je, s'effacent difficilement de notre souvenir. Le jour du Jugement sera proprement le temps auquel Dieu déchirera le bandeau qui nous voile si souvent à nous-mêmes, & auquel il se manifestera à nous d'une manière plus palpable, & nous prouvera qu'il a observé exactement jusqu'à la moindre de nos pensées.

La considération attentive de cette importante verité sera certainement d'un usage universel, & aura une influence générale sur toute la vie du Chrétien. Toutes les conséquences en sont de la dernière importance. Celui qui se rappelle que Dieu est un Témoin, & un Juge de tout ce que nous faisons, que rien n'échappe à sa vigilante pénétration, doit être d'une impudence & d'une audace sans égale, si cette idée ne le fait point rentrer en lui-même, & ne l'empêche pas de donner un libre cours à ses passions criminelles, Car sans contredit une grande source de pechés seroit retranchée, si les Hommes étoient toujours obligés de les commettre devant des témoins. Cela posé, n'est-ce pas être déraisonnable que de se dérober aux regards des Hommes, lorsqu'on a dessein de commettre quelque crime, & de ne point craindre cet œil universel à qui l'on ne sauroit rien cacher? Il voit toutes nos démarches, soit publiques soit particulières: Tant que serons exposés à sa vûë, nous devons nous conduire d'une manière sortable à la Majesté de son auguste présence; mais si nous voulons

voulons pécher, évitons ses regards, & cherchons un endroit où Dieu ne puisse pas nous appercevoir; car nous ne saurions pécher impunément sans cela. Il est incontestable que, si nous avions pas la facilité criminelle d'oublier le Dogme de la Toute-présence Divine; si nous nous rappellions à tout moment que Dieu est le grand Oeil de l'Univers, que cet œil est toujours ouvert sur nos Actions, que Dieu entend toutes les paroles que nous prononçons, que son bras puissant est toujours levé sur la tête des Coupables; le crime seroit bientôt banni de la Terre; les Hommes, à présent si vicieux & si rebelles aux ordres de leur Maître, approcheroient de l'état des Saints, dans le séjour de la Gloire, qui ne sauroient pécher, car ils conversent sans cesse en la présence & devant la face de Dieu.

Ayons soin de ramener souvent dans nos méditations cette utile verité, & de repeter avec le Prophète DAVID: *Où irai-je loin de son Esprit? Où fuirai-je loin de sa face? Si je monte aux Cieux, tu y és; si je me couche dans le sépulcre, t'y voila; si je prens les ailes de l'Aube du jour, & que je me loge au bout de la Mer, là même ta main me conduira, & ta droite me saisira; Si je dis, au moins les tenèbres me couvriront, la nuit même sera une lumière tout autour de moi; même les ténebres ne me cacheront point à toi; la nuit resplendira comme le jour, & le tenèbres comme la lumiere:* Pséaume CXXXIX. vs. 7. 12. Cette vérité fréquemment ramenée nous inspirera une crainte & une réverence habituelle pour Dieu, & un soin constant de règler notre conduite. Car c'est une grande obligation, & un puissant motif pour agir d'une manière irreprochable, quand nous savons que nos démarches sont éclairées par un Juge infaillible dans ses Sentences, incapable de se tromper dans ses informations: sevère dans son courroux, puissant dans sa providence, & souverainement redoutable dans son indignation & dans sa

fureur

reur. Une règle qu'on devroit obſerver, c'eſt lorsqu'on ſe diſpoſe à pratiquer quelque devoirs religieux, de commencer toûjours par rendre à Dieu l'hommage de l'Adoration, & de ſe le rendre ainſi préſent par les yeux de la foi. Quand nous nous ſerons mis dans ces diſpoſitions, il faut que tous nos regards ſe réuniſſent ſur ce grand objet de notre Culte, & que nous le conſidérions comme le fondement de toutes nos Eſperances, & la ſource feconde de toutes les bénédictions que nous recevons. En commençant nos Dévotions de cette manière, il y a lieu d'eſperer que la ſuite y répondra, & que le ſuccès répondra à la ſuite: Accoutumons-nous à remonter des moindres objets qui frappent nos ſens jusqu'à la Toute-préſence, à l'Excellence & au Pouvoir de Dieu: Que le commerce des Créatures nous ramène à celui du Créateur: démêlons, à travers les Etres bornées, que nous voïons, l'Etre infini & inviſible. L'éclat du Soleil nous peint en quelque ſorte ce qu'il y a de brillant & de lumineux dans l'Eſſence Divine: la fécondité de la Terre nous repréſente ſa bonté, qui pourvoit ſi liberalement aux beſoins des Hommes: la Mer eſt l'image de ſa grandeur & de ſa majeſté.

Quand nous voudrons réflechir ſur nos devoirs, dans la tranquillité de la retraite que notre ame s'accoûtume à lier avec ſon Dieu un certain commerce de ſentiments. *David* ſe plaiſoit à faire une de ſes plus douces occupations de *ſonger à lui pendant le jour, & de méditer ſa Loi pendant les veilles de la nuit.* Chaque plainte, ou chaque Action de grace, nous donne une eſpèce d'accès vers le Dieu ſouverain. Une perſonne pieuſe & ſpirituelle appélloit cela, *bâtir à Dieu une Chapelle dans nos cœurs.* Qu'il eſt conſolant de pouvoir à tout moment ouvrir ſon cœur, entrer dans cette Chapelle qui y eſt conſacrée à Dieu, & converſer familièrement avec l'Etre ſouverainement bon!

Une

Une suite naturelle de la Toute-présence de Dieu, c'est de nous porter d'une manière efficace à l'aimer & à le craindre. Car si Dieu est présent par tout par son pouvoir, nous devons revêtir des sentiments de respect & de vénération; & s'il est toûjours présent pour soulager nos besoins, & pour subvenir à nos infirmités, il merite que nous l'aimions. Or puisque, dans presque toutes les circonstances de notre vie, Dieu se montre à nous sous l'un ou sous l'autre de ces égards, & quelquefois sous tous les deux ensemble, n'est-il pas juste que nous y soyons sensibles, & que notre sensibilité éclate par notre reconoissance pour sa bonté, & par notre crainte pour sa puissance? Nous devons observer ses Loix, parce que nous l'aimons; & parce que nous le craignons, nous ne devons jamais lui désobéïr.

Souvenons-nous toûjours que Dieu est en nous, & que nous sommes en lui. Nous sommes son ouvrage, gardons-nous de le défigurer. Nous sommes en sa présence, gardons-nous de la souiller par des actions impures. *Dieu produit en nous le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir*: Par conséquent il se réjouït dans ses œuvres: mais si nous refusons d'entrer dans le but de Dieu, qui est *notre Sanctification*, Dieu à son tour nous punira avec la dernière severité.

Dieu habite dans les *entrailles* de nos freres; par conséquent nous devons soulager leurs besoins, lorsqu'ils sont dans l'indigence, & alors nous donnons nos aumônes en la présence de Dieu, & en quelque sorte à Dieu lui-même, qui sent le soulagement que nous donnons à nos freres.

Dieu est dans tous les lieux. Supposons donc que chaque lieu particulier soit un Temple qui lui est dédié; & apportons y cette même décence, ce même serieux, & cette même vénération, dont nous sommes saisis en entrant dans les Eglises, soit par

principe

principe de piété, ſoit par coûtume ; avec cette différence ſeulement, que dans les Temples notre extérieur ſoit plus composé. Mais par tout notre ame doit être remplie de penſées ſaintes, & diſpoſée à faire du bien, afin que nous ne nous attirions pas le même reproche, que Dieu fit autrefois à ſon Peuple, *Pourquoi mon bien-aimé a-t-il commis iniquité dans ma Maiſon?*

Dieu eſt en chaque Créature. Ainſi gardons-nous ſoigneuſement de traiter qui que ce ſoit avec cruauté, ou de le porter à l'intempérance. Souvenons-nous que Dieu habite dans chaque membre de notre Corps : Dieu en a beni tous les membres par ſa *préſence* ; il les a ſanctifiés par ſon attachement, & a défendu de les faire ſervir à aucun uſage impur, par cela même qu'il les a jugés dignes de lui ſervir de demeure.

Celui-là converſe en la préſence de Dieu, qui lui adreſſe de fréquentes prières, qui a recours à lui dans toutes ſes neceſſités, qui lui demande ſon conſeil dans des affaires douteuſes, qui lui découvre tous ſes beſoins, qui verſe des larmes de penitence ſur ſes péchés, qui implore ſon ſecours pour remedier à ſes foibleſſes, & pour guérir ſes infirmités, qui l'écoute comme ſon Juge, le reſpecte comme ſon Maître, lui obéït comme à ſon Père, & l'aime comme ſon Protecteur.

La conſidération de la Toute-préſence de Dieu eſt d'un puiſſant ſecours dans l'exercice de la Prière : elle augmente le ſentiment de notre petiteſſe, & nous donne des redoublements de vénération pour la majeſté de l'Etre ſuprême.

Elle produit auſſi en nous des ſentiments de confiance pour Dieu, & nous raſſure contre les vaines attaques de nos ennemis : elle nous rend patients dans les afflictions, par l'eſperance du remede, & par la perſuaſion que Dieu eſt près de nous, & qu'il peut nous garantir de tous les ſiniſtres accidents qui

nous ménacent, puisqu'il dispose & dirige à son gré toutes les causes secondes, & que, dans le temps même qu'il semble nous abattre par sa *verge*, il nous soutient par sa *houlette*. Ajoutez à ce que nous venons de dire, que Dieu, qui est toûjours avec nous, y est particulièrement dans nos tribulations: l'Ecriture dit, qu'il *se tient près des cœurs navrés*, afin de changer notre douleur en joie notre trouble en serenité & de nous donner ainsi les plus touchantes preuves de sa présence. Quel plaisir de savoir que nous sommes unis à Dieu d'une manière si étroite & si intime? Il est avec nous dans nos actions naturelles, parce qu'il conserve nos facultés; dans nos plaisirs, afin de nous empêcher de nous y trop abandonner, dans nos actions publiques, afin de nous condamner, ou de nous absoudre; dans notre conduite privée, afin de nous observer; dans notre sommeil afin de veiller près de nous. Si nous marchons avec Dieu dans toutes ses voies, comme il est avec nous dans toutes les nôtres; nous trouverons sans cesse de nouveaux motifs, qui nous mettront en état d'observer l'ordre qu'il nous a prescrit en ces termes: *Rejouissez-vous toujours au Seigneur*; *encore une fois*, *je vous dis*, *rejouissez-vous*. Ce Passage m'en rappelle un autre d'un ancien Religieux, qui nous dit, que *la joie spirituelle & une attention constante à la voix de Dieu qui parle dans nos cœurs*, *est le vrai moyen de vaincre nos Ennemis spirituels*. En effet, par-là nous sommes en état de resister au Démon, & d'être à couvert de ses atteintes; par-là nous sommes remplis de saints desirs pour les joïes du Ciel, & nous formons, à l'égard du Paradis, les mêmes vœux qu'un Malade forme à l'égard d'un Medecin, un Pauvre à l'égard d'un Protecteur, un Enfant à l'égard de son Pere, & une Epouse à l'égard de son Epoux.

De la même source peuvent naître aussi l'humilité, le sentiment de notre indignité & de nos be-

soins

ſoins continuels, & enfin la plus vive reconnoiſſance pour les miſéricordes infinies de notre Dieu. L'idée de la toute-préſence de Dieu doit nous porter naturellement à obſerver, dans toutes nos actions, beaucoup de modeſtie & de décence, à nous recueillir fréquemment, & à empêcher nos Eſprits de s'égarer après de vains objets. Cette idée affermit notre cœur dans ſes bonnes réſolutions & l'engage à y perſeverer. Elle nous fait tendre à la perfection, ſuivant ce que Dieu diſoit autrefois à ABRAHAM, *chemine devant ma face, & ſois entier.* C'eſt faute d'avoir cette ſage conſidération toujours devant les yeux, & pour avoir revoqué en doute cette importante verité, que les *Iſraëlites* pécherent ſi griévement contre Dieu, & l'Auteur ſacré ajoute la cauſe en termes formels: *parce qu'ils ont dit, l'Eternel a oublié la Terre; le Seigneur n'y prend point garde, voilà pourquoi le Pais eſt rempli de ſang & la Ville d'injuſtice.* Ce qu'un Enfant oſeroit faire devant ſon Pere, un Pupille devant ſon Tuteur; une Femme en préſence de ſon Mari, & un Serviteur en préſence de ſon maître; faiſons-le auſſi en préſence de Dieu; car nous ſommes toujours expoſés à ſes regards; & il a avec nous les mêmes relations de Pere, de Tuteur, de Mari, & de Seigneur. Quoique, parce que nous venons de dire, les Perſonnes pieuſes des deux Sexes puiſſent ſe former une idée vive & très-édifiante de la Religion, & ſur tout du Chriſtianiſme, cependant comme cette idée ne ſauroit jamais faire trop d'impreſſion ſur nos Eſprits, nous pouſſerons un peu plus loin nos reflexions là deſſus, tant en général qu'en particulier.

La Religion, dans un ſens étendu, comprend tous nos devoirs, la juſtice, la charité, la ſobrieté. Car, puiſque toutes ces choſes nous ſont commandées par Dieu, elles deviennent néceſſairement une partie du Culte & de la Vénération que nous ſommes obligés de lui rendre. Dans un ſens plus reſtreint,

la Religion se prend aussi pour ces devoirs qui ont particulierement rapport à l'hommage de l'Adoration : en ce que nous reconnoissons la grandeur de Dieu, en ce que nous admirons sa sagesse, que nous aimons sa bonté, que nous croyons sa parole; en un mot, en ce que nous dirigeons toutes nos actions d'une manière propre à publier & à faire connoitre sa gloire. Dans ce dernier sens, la Religion contient uniquement les preceptes de la première Table & les devoirs internes que nous devons pratiquer à l'égard de l'Auteur de notre existence; devoirs, dans l'exercice desquels l'ame seule est employée, en rendant à Dieu les hommages de sa Foi, de son Esperance & de son Amour.

La Foi embrasse & reçoit la Revelation que Dieu lui adresse; l'Esperance attend l'execution de ses promesses, & l'Amour est excité par la vûë de sa bonté & de sa miséricorde. La Foi étend la connoissance que nous avons de Dieu, l'Esperance nous inspire le désir de posseder le Ciel, & nous donne toutes les affections que méritent les biens célestes, & l'Amour nous rend entièrement soumis à la volonté de Dieu. La Foi est opposée à l'Incredulité, l'Esperance au Desespoir, & l'Amour à l'Inimitié. Ces trois Vertus sanctifient tout l'Homme & rendent l'obéissance que nous devons aux ordres de Dieu volontaire, conforme à la Raison, & agréable, c'est-à-dire, pleine, universelle & constante.

Les actes & les devoirs de la Foi consistent à croire fermement tout ce que Dieu nous a revelé, à ne pas faire d'autres recherches, dès que nous sommes une fois convaincus que Dieu a parlé; mais à soumettre humblement notre Raison, nous ressouvenant qu'il y a certaines choses que des Intelligences, aussi bornées que les nôtres, ne sauroient approfondir, ni sonder.

La Foi nous engage à ne rien croire touchant Dieu, qui nous paroisse injuste ou peu honorable.

Cela

Cela est certain, puisque la Foi est la source de l'Amour, & que chaque demarche qu'elle fait doit tendre à nourrir cet Amour, & cette reconnoissance que nous devons à Dieu. Mais celui qui se représente l'Auteur de tous les Biens comme cruel & inexorable, comme un Etre qui se plaît à la damnation inévitable de la plus grande partie du Genre Humain; qui revéle une chose aux Hommes & qui en pense une autre; celui-là, dis-je, a fort mauvaise opinion de Dieu, puisqu'il lui attribue des actions, pour lesquelles nous haïrions tout Homme qui en seroit capable; & par conséquent c'est un ennemi mortel de la Foi, qui travaille à ruïner la Charité. Notre croyance touchant la nature de Dieu doit être puisée de ce qu'il nous en a revelé lui-même dans sa Parole; & lorsque nous en voulons discourir, nous devons éloigner de son idée toute sorte d'imperfection, & lui attribuer toute sorte d'excellence.

La Foi doit nous porter à consacrer entièrement notre cœur & tous ses desirs à JESUS-CHRIST, & à devenir ses Disciples par choix, aussi bien que par conviction.

Nous devons croire fermément toutes les promesses de Dieu, & être persuadés que celles qu'il nous anonce dans sa Parole, seront aussi bien effectuées de sa part, que si nous en voyions déja l'accomplissement. De cette disposition naît une Confiance pour Dieu aussi ferme que les Enfants en ont pour ceux à qui ils doivent le jour; car il ne leur arrive guère de revoquer en doute que leurs Parents remédieront à leurs besoins, si cela depend d'eux. La Foi nous fait accepter les conditions des Promesses, c'est-à-dire ce qui regarde la pratique de nos devoirs. Il y en a plusieurs qui embrassent avec plaisir le Dogme de la *remission* des péchés; mais ils laissent à l'écart la condition de la repentance, & les fruits d'une vie sainte: Ce qui est croire cet

article tout autrement que Dieu ne l'a prétendu. Car l'Alliance de Grace est le grand objet de notre Foi; & cette Alliance suppose que de notre côté nous en pratiquerons les devoirs: elle suppose que Dieu sera nôtre Dieu, tant que nous serons son Peuple. Mais tenir une conduite opposée, c'est se flater & non pas avoir la foi.

La Foi nous fait professer publiquement la doctrine de JESUS-CHRIST, & reconnoître comme Divin tout ce qu'il nous a revelé; elle nous empêche d'avoir une honte criminelle d'être reconnus pour ses Disciples, & nous fait sacrifier nos intérêts mondains, nos avantages temporels, & notre vie même, si nous y sommes appellés, à la glorieuse vocation qu'il lui a plu de nous adresser.

La Foi augmente notre confiance. Lorsque nous rendons à Dieu l'hommage de la Prière, elle en bannit l'ennui; elle rend nos supplications plus vives & plus animées; en un mot, elle nous persuade que, si nous faisons de sincères efforts pour plaire à Dieu, & pour conformer notre conduite à ses ordres, il exaucera nos vœux, de quelque genre qu'ils soient.

Tels sont les actes de la Foi. En voici les marques: De l'ardeur & de la vehemence dans la Prière. Car il est impossible que nous puissions croire fermément les promesses de Dieu & les recompenses de l'Evangile, sans les desirer instamment: puisque, dans le monde, nos souhaits se règlent par le degré de valeur & d'excellence que nous attribuons aux objets que nous souhaitons.

Une autre marque, c'est de ne rien faire par principe de vaine gloire; mais uniquement par amour & par interêt pour la Religion.

De reconnoitre Dieu pour notre Juge, notre Protecteur, notre Maître & notre Ami; desirans que Dieu soit tout en nous, comme, dans notre entendement

dement & dans notre volonté, nous sommes entièrement à lui.

De diriger toutes nos pensées & tous nos desirs vers les biens célestes; car si un Homme étoit réconnu par grace pour héritier d'un Empereur, il n'est pas apparent qu'il s'éloignât de la Cour: ses idées rouleroient uniquement sur l'état brillant de sa condition future. Or Dieu nous a fais héritiers de son Royaume & *cohéritiers* de notre Seigneur JESUS-CHRIST. Si nous croyons ces choses, nos pensées & nos actions doivent en être les preuves.

Mais celui qui ressent une joie immodérée d'avoir fait quelque gain temporel; dont le cœur est attaché à la terre; qu'un plaisir rapide & passager ravit & transporte; que la perte de quelque bien désole; qui regarde comme insupportables les disgraces attachées au parti de la Vertu; un tel homme n'a aucune part à l'héritage du Ciel, ni ne croit en avoir. Il ne croit pas qu'il est adopté pour être le fils de Dieu, & l'héritier d'une gloire éternelle. *Montre-moi ta Foi par tes œuvres*, disoit un Apôtre: La Foi excite la diligence du Marchand, & lui fait gagner des richesses. JESUS-CHRIST nous enseigne *qu'il sera pardonné à celui qui pardonne.* Il est certain que, si nous sommes persuadés de la verité de cette maxime, nous bannirons tous les sentiments de vengeance, que nous avons quelquefois l'imprudence de nourrir dans nos cœurs; parce qu'il n'y a personne d'entre nous qui n'aît luimême besoin de support. Il n'est pas possible qu'on puisse mépriser ou refuser ces excellens thrésors de gloire, dont la possession est promise aux véritables serviteurs de JESUS-CHRIST; & cependant on a la criminelle imprudence de ne pas vouloir faire certaines démarches, sans lesquelles ces thrésors sont à jamais perdus pour nous. Aucun Homme ne travailleroit tout un jour sans la foi. Car c'est parce qu'il *croit* qu'il recevra son salaire à la fin

fin de la journée, qu'il continue constamment à travailler. Celui-là seul *croit* qui fait ce que d'autres font dans de semblables circonstances, lorsqu'ils *croient*. Celui qui croit que des richesses aquises avec danger sont préferables à la pauvreté dans l'assurance, se hazardera de parcourir des Païs inconnus & barbares : Ainsi celui qui croit qu'il vaut mieux parvenir au Ciel par un chemin difficile & rude, que d'aller aux Enfers par une route semée de fleurs, sacrifiera à une felicité éternelle des inconvenients présents, mais passagers. Celui qui *croit* ne s'impatiente pas dans ses afflictions ; mais il attend qu'il plaise à Dieu de le soulager, & il ose s'en reposer avec resignation sur les soins bienfaisants de la Providence. L'année à venir ne l'inquiete pas davantage que celle qui est déja passée. Il est certain que c'est manquer de foi que de ne craindre aucunement la nécessité, lorsque nos affaires paroissent dans une situation heureuse, & d'avoir une défiance injurieuse pour la bonté de Dieu que d'être rempli de frayeur lorsque l'indigence semble nous visiter. Nous ne devons pas seulement nous confier en Dieu, & avoir recours à lui, lorsque tous les moyens humains nous abandonnent, mais nous devons le regarder comme notre Pere & notre Protecteur dans le cours ordinaire de notre vie ; & alors nous donnons des preuves convainquantes de notre *Foi*.

La véritable *Foi* donne une si grande Confiance au Chrétien, qu'il hazarderoit, pour la défendre, tout ce qu'il a de plus cher au Monde. Etes-vous prêt à sacrifier vos biens, votre reputation & votre vie même, pour soutenir la verité de tous les Articles du Christianisme ; alors votre Foi est sincère : mais celui qui redoute moins Dieu que les Hommes croit plûtôt les Hommes que Dieu.

La Foi, si elle est vraie, vivante & justifiante, ne sauroit être separée des bonnes œuvres. Elle opere

opere des miracles; elle rend ſobre un yvrogne, chaſte un voluptueux, liberal un avare: elle triomphe du monde & porte à la pratique de la juſtice; elle nous engage à faire avec ardeur, & à ſouffrir gaiement, tout ce qu'il plaît à Dieu de nous préſcrire dans le chemin qui nous conduit au Ciel.

Je vai m'attacher preſentement à conſidérer les moyens d'obtenir la *Foi*. Le premier eſt d'avoir un eſprit humble & docile, un deſir ardent d'être inſtruit de la volonté de Dieu: car la perſuaſion entre doucement & ſans violence comme un rayon du Soleil; vous n'avez qu'à ouvrir votre cœur & vous enfermer dans votre Cabinet, *le Soleil de Juſtice* vous éclairera au milieu de vos ténèbres.

Un ſecond moyen eſt d'écarter tous les préjugés, & de ne point conſerver un amour pernicieux pour des objets qui pourroient être contraires à l'exercice de la Foi. Un Voluptueux peut difficilement être amené à croire que *l'amour du monde eſt inimitié contre Dieu*, & qu'il ne ſauroit prétendre au Ciel qu'en renonçant abſolument à la Terre. Celui qui eſt idolâtre de l'or & de l'argent aura bien de la peine à ſe convaincre de la néceſſité de ſacrifier ſes richeſſes lorsque la Providence l'y appelle. Le Martyre, & la Doctrine de la Croix paroiſſent une folie à celui qui cherit ſes aiſes & ſes plaiſirs. En un mot, il eſt très-difficile qu'un Homme ait la Foi, lorſqu'il rencontre en lui même de puiſſants obſtacles qui s'y oppoſent.

La Prière, qui ſert à obtenir toutes choſes, a une promeſſe particulière à l'égard de la Foi. *Que celui*, nous dit un Apôtre, *qui manque de ſageſſe, la demande à Dieu, qui la donne liberalement à tous, & ne la refuſe à perſonne.* JESUS-CHRIST nous enſeigne la même verité, quand il diſoit aux Phariſiens: *ſi vous, qui êtes méchants, ſavez donner de bonnes choſes à vos enfants, combien plus votre*

 Pere

Pere céleste donnera-t-il son Esprit à ceux qui le lui demandent?

La considération de la Toute-puissance Divine, de son infinie Sagesse & de notre propre ignorance, est encore un moyen très-capable de bannir tous nos doutes, & d'imposer silence aux murmures de l'incredulité.

Voulez-vous empêcher que votre Foi ne devienne chancelante, gardez vous soigneusement de vouloir, par de téméraires récherches, penétrer ce qu'il y a plus caché dans les Mysteres de la Religion. La veritable Foi est ingenue, accompagnée de la simplicité du cœur, eloignée de tout soupçon; elle est sage & pleine de confiance; elle se repose sur des Verités universelles & claires, sans s'arrêter à un détail incertain & obscur. Un Homme ne se transporte point dans les Champs pour voir de quelle manière le blé y croît; mais il s'en fie bien à la sagesse des règles générales que la Providence a établies dans la Nature; & son attente ne se trouve pas deçuë au temps de la Moisson.

La difference qu'il y a entre la Foi & l'Esperance consiste en ce que nous connoissons les objets de la Foi par le secours de la Revélation; en ce que ces objets sont distingués en bons & mauvais, en recompenses & châtiments, en choses passées, présentes, & à venir. Mais les objets de l'Esperance ont toujours un caractère de bonté, & méritent nos souhaits notre attachement, parce qu'ils ne nous sont promis qu'à certaines conditions, qu'il dépend de nous d'observer. Voilà pourquoi la certitude de nos Esperances est moindre que celle de notre Foi, parce que notre Foi est fondée sur cette seule proposition, savoir la veracité de la parole de Dieu. Or cette veracité ne sauroit être revoquée en doute; au lieu que l'objet de notre Esperance peut devenir incertain par rapport à nous, si nous ne faisons pas tous les efforts nécessaires pour

en

en aquerir la possession. Car il est d'une certitude infaillible qu'il y a un Paradis reservé pour tous les gens de bien, & pour moi-même, si je remplis mes devoirs. Mais que j'y entrerai, cela n'est pas l'objet de ma Foi, mais de mon Esperance; & cette proposition n'emprunte sa certitude que de la perseverance avec laquelle je m'attacherai à l'accomplissement des Loix de mon souverain Maître.

Les actes de l'Esperance sont, de s'appuyer sur Dieu avec une ferme attente qu'il sera fidèle dans l'exécution de ses promesses & qu'il nous aidera en *temps opportun:*

De ne compter pour rien tous les dangers qui nous environnent, lorsque nous nous attachons à la Vertu; de mépriser même alors tous les malheurs qui pourroient nous arriver, & de regarder ces malheurs, non pas comme un défaut de la part de Dieu, mais plûtôt comme un effet de sa miséricorde envers nous ou comme une suite de nos derègléments. Si nous, reconnoissons Dieu pour notre unique appui, & nous-mêmes pour la source de tous nos maux, n'est-ce pas le moyen de nous confier en lui seul?

De nous rejouir au milieu de nos infortunes; sachant que les afflictions sont utiles, quand on les ramène à leur veritable usage. Ceci est un acte formel d'Esperance, puisque nous perçons au travers de ce voile qui nous cache notre veritable felicité; ce qui est appellé dans l'Ecriture, *se rejouir dans les tribulations*, *quand le Dieu de toute Espérance remplit nos cœurs de joie par la Foi:*

De se plaire dans l'exercice de la Prière & de soupirer ardemment après la possession du grand objet de nos Esperances, le grand prix de notre vocation, & de ne desirer tout ce qui regarde cette vie qu'autant que cela nous est promis, c'est-à-dire, qu'autant que cela nous est necessaire pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour notre

ſalut éternel. On dit que l'Eſperance & le Jeûne ſont les deux ailes de la prière; mais le Jeûne n'eſt que comme l'aile d'un Oiſeau; au lieu que l'Eſperance eſt comme l'aile d'un Ange, qui s'élève jusqu'au Ciel, & porte nos Prières devant le Thrône de grace. Sans l'Eſperance, il eſt impossible de bien prier Dieu; mais cette Vertu rend nos Prières plus vives, plus ardentes, plus passionnées; car elle ſe repoſe ſur les promeſſes de Dieu, ou ſur l'experience que nous avons de ſa bonne providence. La ferveur de nos Prières eſt toujours proportionnée au dégré de notre Eſperance.

La perſeverance eſt la perfection de notre Eſpoir & ſon dernier acte. Nous continuons à être diligens dans l'obſervation de nos devoirs, auſſi longtemps que nous continuons à eſperer.

Voici quelques Règles qui peuvent ſervir à diriger notre Eſperance. Il faut qu'elle ſoit moderée, proportionée à l'état & aux circonſtances où chacun ſe trouve, ſoit qu'elle regarde les biens ſpirituels ou les temporels. Lors que des Perſonnes, dont l'activité ne ſurpaſſe pas la diligence de ceux qui ſont les moindres dans le Royaume des Cieux, s'imaginent être auſſi cheres à Dieu que les plus grands Saints, ou devoir obtenir une place égale à celle de S *Paul*, ou de la bien heureuſe Vierge, on peut dire que leur Eſperance eſt trop ambitieuſe. Nous devons eſperer que Dieu couronnera nos travaux, de ſa pure grace & liberalement, quoi que d'une manière proportionnée à nos efforts. Nous en devons attendre un heureux succès, qui réponde, ou qui n'aille pas beaucoup au delà de l'effet naturel de la Cauſe qui les produit. Que le Laboureur ſe flate d'une bonne Moiſſon, mais non pas d'un puiſſant Royaume, ou d'une Armée victorieuſe.

Il faut que notre Eſperance ſoit juſte & fondée ſur ce que Dieu nous a promis dans ſa Parole.

Car les Hommes ne ſont que trop ſuſceptibles d'un Eſpoir téméraire, qui n'eſt autre choſe que *préſomption.* Et c'eſt ce qui leur arrive, lors qu'ils ſe repoſent avec ſi peu de raiſon ſur les miſéricordes Divines, & qu'ils s'appliquent les ſentences de *paix*, uniquement denoncées à la Vertu, dans le temps qu'ils ne font pas la moindre démarche pour avoir part à ces miſéricordes, & pour être vertueux. C'eſt ce qui leur arrive encore, lorſque dans le monde ils prétendent parvenir à certaines fins, ſans vouloir employer des moyens abſolument néceſſaires pour y parvenir.

Ne mettons aucune confiance, par rapport aux choſes temporelles, ſur des *Propheties* incertaines d'un Aſtrologue qui ſe jouë de notre credulité, ſur notre Eſprit & notre Induſtrie, ſur nos Richeſſes & nos Amis, ſur des Armées, & ſur les Princes de la Terre.

Dans nos maladies regardons les Medecins comme des cauſes ſecondes, qui, bien loin de pouvoir tout, ne ſauroient ſouvent ſe guérir eux-mêmes. Uſons de tous les moyens permis; mais n'attendons pas d'eux une efficace au deſſus de leurs forces naturelles, & ordinaires; &, en nous en ſervant, attendons tout de la ſeule benédiction de Dieu. Quand la Credulité ſe mêle dans nos Eſperances, elles ne manquent guère à confondre par l'évenement.

Il faut que notre Eſperance ſoit exempte de vanité, & de cauſerie; qu'elle ſoit ſobre, grave, fixée dans le cœur, & capable de ſoutenir notre Eſprit, ſans nous attirer l'envie des autres.

Il faut que notre Eſperance ait en vûe des choſes poſſibles, ſûres & utiles. Celui qui ſouhaite de trouver l'occaſion de ſe vanger d'une injure, ou de ſatisfaire une Paſſion injuſte & criminelle, travaille à ſe faire un tort conſidérable à lui-même. Or tous les maux qui peuvent arriver à nous ou à

nos

nos amis, ſont des ſujets de crainte & non pas d'Eſperance ; & ſi nous ſommes raiſonnables, nous ſentirons que des choſes inutiles & pernicieuſes ne ſauroient non plus être ſouhaitées par une Créature intelligente, que des choſes impoſſibles à obtenir. Il faut que notre Eſperance ſoit tranquille & conſtante, ſans aucun mélange d'impatience. Ne preſcrivons point à Dieu le temps dans lequel nous voudrions être ſecourus, ou favoriſés ; mais, en faiſant uſage du devoir de la Prière, ayons une attention continuelle à ſaiſir les moyens que nous offre la Providence pour nous favoriſer ou nous ſecourir. Les habitants de *Bethulie* ne voulurent attendre les ſecours de Dieu, que pendant cinq jours; mais leur délivrance n'arriva que le ſeptiéme. Chaque accident particulier, qui déconcerte nos projets, ne doit point nous porter au deſeſpoir, mais plûtôt nous engager à redoubler nos efforts pour reparer & remettre en ordre ce que notre malheur a dérangé.

Les moyens de prévenir le deſeſpoir, & de fortifier ou d'augmenter notre Eſperance, conſiſtent en partie dans la réflexion : & en partie dans l'exercice.

Pour cet effet, il faut s'appliquer à bannir toutes les cauſes prochaines de cette maladie; je veux dire, la foibleſſe de l'Eſprit & la violence de nos paſſions. Celui qui ſouhaite quelque choſe avec ardeur ne peut ſouffrir aucun délai, & il ſe deſeſpère à la rencontre du moindre obſtacle. Celui qui manque de courage & de fermeté n'a guère non plus d'eſperance ; il tombe dans la mélancholie, & devient ſoupçonneux.

Il faut mépriſer les biens de ce Monde, & regarder d'un œil tranquille & indifferent toutes les revolutions qui nous arrivent dans cette vie, en conſervant notre Eſperance pour des thréſors plus dignes de nous; puiſqu'ils peuvent remplir toute

la

la capacité de nos ames, que rien ne ſauroit nous les ravir, & qu'ils ſont infinis en degré & éternels en durée. Au lieu que celui qui ſe forme mille petites Eſperances incertaines, & trompeuſes dans l'évenement, qui dependent d'un nombre infini de circonſtances, comme toutes les choſes de ce Monde, ſe verra ſouvent la dupe de ſon attente, & ſe défiera enfin de la Providence.

Tandis que votre Eſperance eſt juſte & raiſonnable à l'égard des biens temporels; que vous attendez, par exemple, d'être délivré de vos Ennemis, d'échaper à une Tempête ou à un Naufrage, de recouvrer la ſanté, d'être en état de payer vos Dettes, & autres choſes de cette nature; ſouvenez-vous, afin de prévenir le deſeſpoir, qu'il y a des choſes ordinaires, & qu'il y en a auſſi d'extraordinaires. Pour ce qui regarde les ordinaires, rappellez-vous que la ſimple Eſperance en Dieu eſt le vrai moyen de nous le rendre favorable & d'attirer ſes benedictions; *Je le delivrerai*, nous dit-il; *parce qu'il a mis ſa confiance en moi.* Dieu poſſède d'une manière éminente tous ces glorieux Attributs, qui peuvent naturellement produire ou confirmer notre Eſperance; il eſt ſage, puiſſant, fidele, miſéricordieux, il eſt *le Pere des miſéricordes, & le Dieu de toute compaſſion.* Notre confiance ne ſauroit être appuyée ſur de plus ſolides fondements. D'ailleurs nous avons des preuves de la veracité de Dieu: Or par cela même qu'il ne peut nous tromper, nous devons être ſûrs que, quelque conduite qu'il tienne à notre égard, il ſe propoſera toûjours notre avantage, ſelon ce mot d'un Apôtre: *toutes choſes aident enſemble en bien à ceux qui aiment Dieu.* Si nous nous en fions à Dieu pour l'accompliſſement de ſes promeſſes générales, nous devons remettre à ſa ſageſſe le choix des bienfaits particuliers; Car les *voies extraordinaires* de Dieu peuvent ſuppléer au défaut de toutes les poſſibilités naturelles & humaines. Il eſt arrivé

arrivé mille fois que Dieu a donné une efficace surnaturelle aux Causes secondes : il a versé l'assurance dans l'ame des Martyrs, en les armant de courage, de force, & d'une patience heroique. La Providence opere des choses étranges par des moyens communs : celui qui fit passer les Enfants d'*Israël* par la Mer, qui fit sourdre des eaux d'un Rocher, qui fit pleuvoir du pain & de la viande du Ciel, peut tout faire. Un Homme qui met toute sa confiance en Dieu ne sauroit jamais se livrer au desespoir, pourvû qu'il se souvienne que son *Aide* est le Tout-puissant, l'Etre infiniment bon, & d'une Sagesse infinie, qui saura mieux choisir ce qui nous est utile & avantageux que nous-mêmes. C'est cette idée qui a toûjours soutenu le Peuple de Dieu dans tous les revers qui lui sont arrivés, & qui lui a fait passer la Mer rouge à pied sec. Dieu excite les Hommes à esperer en lui par tous les traits variés de son admirable Providence.

Quand même vous seriez réduit à la dernière extremité, & que vous auriez un pied dans la fosse, ne désespérez pas alors ; armez-vous d'un peu de patience, & souvenez-vous que la mort mettra fin à tous vos travaux & a toutes vos craintes.

Que ceux qui sont portés à desesperer de leur Salut, considérent tout ce que JESUS-CHRIST a soufert pour nous délivrer du Péché & de la Damnation éternelle. Ils croiront alors que l'amour de Dieu envers nous est infini, & par conséquent qu'il n'oubliera rien pour le satisfaire, & nous amèner au Salut qu'il nous a promis.

Qu'aucun Homme ne désespère du pardon de ses offenses, à moins qu'il ne puisse démontrer qu'elles sont plus grandes que les misericordes Divines. Si ces misericordes surpassent ses pechés, il a toujours lieu de se flater, qu'il pourra se relever de ses crimes par la repentance : Si cet Homme a croupi long-temps dans des habitudes criminelles, il a

raiſon, à la verité, de craindre; mais il n'a point ſujet de ſe déſéſpérer.

Il eſt bon alors de ſe reſſouvenir que, quoique Dieu connoiſſe tous les évenements qui doivent arriver aux Hommes, quelle ſera leur condition finale, quels d'entre eux ſeront ſauvés, & quels periront; cependant il les traite tous comme ſes enfants; il les appelle pour être ſiens, il leur offre des conditions de grace, il leur donne des benedictions, il leur ouvre les riches thréſors de ſa miſéricorde, il travaille à les ſauver par la frayeur de ſes Jugements. Toutes ces réflexions garantiſſent du déſeſpoir un Homme ſage & raiſonnable; puiſque les Décrets éternels de la prédeſtination lui ſont abſolument inconnus.

Souvenez-vous que le deseſpoir ne convient qu'à des Inſenſés, ou à des Traitres tels qu'étoient *Achitophel* & *Judas*; ou qu'aux Démons, & aux Damnés. Comme l'Eſperance du Salut eſt une bonne diſpoſition pour y arriver, on peut dire que le Déseſpoir eſt une marque presque certaine de reprobation. Un Homme peut être damné par cela même qu'il déseſpère d'être ſauvé. Le déseſpoir accompagne toûjours les Damnés. Dieu a placé la Verité & le Bonheur dans le Ciel, la Repentance & la Réflexion ſur la Terre; & la Misère avec le Déseſpoir dans les Enfers.

Ayez toujours préſentes à votre Eſprit les Promeſſes de Dieu, & n'oubliez pas les faveurs que vous en avez reçues. Que le paſſé vous réponde du préſent & de l'avenir, & vous oblige d'en attendre de plus grandes Benedictions. Car quoique les Conjectures de l'Eſperance ne ſoient pas bâties ſur des Raiſonnements de la Foi; elles ſervent à nous garantir du déseſpoir dans les choſes temporelles, et ſont comme une Ancre ferme et aſſurée à l'Ame contre les agitations et les doutes de l'Eſprit dans ce qui regarde le ſalut. Dieu m'a

m'a préservé de tomber dans un grand nombre de péchés, puis-je dire en moi-même, et ses miséricordes sont infinies; je puis donc esperer qu'il m'en préservera encore. J'ai péché et Dieu me supporte encore; j'espere qu'il me pardonnera toutes mes imperfections: puisqu'il m'a pardonné plusieurs actes de malice, j'ose me flater que mes foiblesses trouveront grace devant ses yeux. Dieu a travaillé à reformer mon cœur rebelle à ses ordres; il aime son ouvrage; mon cœur est tel à-présent; ainsi j'espere qu'il l'aimera. Lors que je me suis repenti, il m'a reçu favorablement; c'est pourquoi j'espere, que, si je continue mes efforts pour lui être agréable, il me pardonnera tout-à-fait. Il a aidé à mes foibles commencements; ainsi j'espere qu'il me conduira jusqu'à la perfection. Après m'avoir d'abord accordé quelque grace, il m'a donné ensuite de nouveaux secours; ainsi j'espere qu'il préviendra ma chute, et qu'il me fera le grace de perseverer jusqu'à la fin. Il m'a choisi pour être un Disciple de JESUS-CHRIST, un habitant du Royaume de sa grace, et c'est ce qui m'assûre que je serai un jour citoïen du Roïaume de sa gloire. JESUS-CHRIST est mort pour moi dans le temps même que j'étois son ennemi; par conséquent il voudra bien me sauver à cette heure, qu'il est devenu mon Redempteur et mon Ami: *Dieu nous a donné son fils; comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui?*

Songez seulement à remplir vos devoirs, à vous servir des moyens propres pour avancer votre sanctification, et remettez-en l'issue à Dieu. Reposez-vous sur lui, et il ne manquera pas d'avoir soin de tout ce qui lui sera confié. Tout acte de confiance en Dieu est un nouveau motif de sûreté pour nous.

Travaillez, par des actes réiterés de la Prudence spirituelle, et par des Raisonnements solides, à vous

vous bien afermir dans la créance de la Resurrection, & vous pouvez alors attendre, de la miséricorde & des promesses de Dieu, tout ce qui est juste & raisonnable.

Si vous désespérez de réussir à l'égard de quelque dessein temporel, que cet échec ne souille point votre ame d'aucun mêlange impur, & qu'il ne porte aucun préjudice à votre intérêt spirituel; mais qu'il serve plûtôt à vous confirmer dans la Piété, & à redoubler vos soins pour aquerir toutes sortes de Vertus.

En voilà assez sur la matière de la *Foi* & de l'*Esperance*: passons à présent à la Charité & à l'Amour de Dieu. Le plus grand bien que Dieu puisse nous faire, c'est de nous aimer, & notre amour est de tous les hommages que nous lui payons celui qui lui est le plus agréable. La Charité est la grande Loi qui nous est préscrite & le grand but de la Revelation. La Charité est une disposition générale à la Vertu, qui tient en quelque sorte lieu de toutes les Vertus particulières réunies ensemble: Car ainsi que l'amour du Vice fait pécher un Homme contre toutes les lumières de la Raison, tous les conseils de la Sagesse, & de ses Amis, sans être tenté & sans aucune occasion; de même l'Amour de Dieu rend un Homme chaste, sans l'exercice pénible du Jeûne ou de la Discipline exterieure, sobre au milieu des Festins, & assez actif pour le suivre sans qu'il s'y mêle aucune autre passion.

La considération de la Bonté de Dieu envers nous, & l'experience que nous avons de ses inestimables bienfaits peuvent être & sont d'ordinaire le premier motif de l'Amour que nous lui portons; mais lorsque nous sommes une fois convaincus, qu'il est la Charité même, que notre Raison en est pénétrée, que nous l'adorons ensuite de tout notre cœur, que la chair est soumise à l'esprit, & que nous venons à être unis avec lui; c'est-là une image du Ciel, la

Béatitude en racourci, ou le commencement de la Gloire.

Nous n'avons pas besoin d'en venir à un long détail des motifs qui doivent nous exciter à aimer Dieu; puis que nous ne saurions aimer aucune chose sur la Terre pour quelque excellence que ce soit, réelle ou imaginaire, que cette même excellence ne se trouve en Dieu d'une manière infiniment plus éminente. Il n'y a que deux choses qui puissent attirer notre Amour; je veux dire la *perfection* & l'*utilité*: ces deux qualités produisent en nous l'*Admiration* & le *Desir*, qui l'une & l'autre se terminent à l'Amour. Pour exciter notre Admiration, il y a en Dieu une Nature infinie, immense, immuable, éternelle, toute-puissante. On y voit la toute-Science, la Sainteté, la Domination universelle, la Providence, la Bonté, la Miséricorde, la Justice, la Perfection: En un mot, c'est le but & le centre où toutes choses & toutes les actions doivent tendre, & auquel elles arriveront à la fin. Cette considération nous frappera bien davantage, si nous y opposons l'éloignement où nous sommes à l'égard de tous ces divins Attributs; si nous reflechissons sur les bornes étroites de notre Nature, sur notre néant, notre inconstance, la brieveté de nos jours, notre foiblesse, & notre ignorance, notre misére, nos inadvertences, notre indisposition pour le bien, notre humeur vindicative & peu charitable, notre dépravation générale, nos besoins, & notre dépendance, non seulement à l'égard de Dieu, mais aussi par raport à la moindre de ses créatures. Pour animer nos desirs, nous pouvons considérer, qu'il se trouve en lui un torrent de joie pour le Voluptueux; qu'il est la source des plus grands Honeurs pour l'Ambitieux, & qu'il est un Trésor inépuisable pour l'Avare. Nos cœurs gatés ne poursuivent que des plaisirs imaginaires & l'ombre de la Perfection, dont la réalité ne se trouve qu'en

Dieu.

Dieu. C'eſt ainſi que toutes nos Vertus découlent de l'Amour que nous avons pour l'Etre ſuprême, & que l'obéiſſance à ſes ordres en eſt le principal effet. *L'amour conſiſte*, dit S. JEAN, *à obſerver les commandements de Dieu*.

L'Amour fait tout ce qui peut plaire à la perſonne aimée. Il n'eſt pas moins ardent à rechercher les occaſions de ſe manifeſter.

L'Amour donne & prodigue tout pour les intérêts de la Perſonne aimée: Il aide tous ceux qu' elle veut aider, & ſe démontre par toutes les marques réelles, dont il peut s'aviſer. Celui qui renonce à quelques Principes de ſa Religion pour ſauver ſon Argent n'a jamais aimé Dieu.

Au contraire celui qui aime Dieu de tout ſon cœur ſoufre volontiers & gaiement tous les maux qui lui arrivent pour l'amour de lui, dans l'eſperance que ce bon Maître les tournera quelque jour à ſon avantage. Il eſt patient & ſe contente de tout.

Mais il ne peut rien ſoufrir de tout ce qui peut déplaire à ſon Créateur & il hait le Péché, par cela même que c'eſt un Ennemi de ſon Bienaimé; l'Amour qui l'inſpire, lui fait contracter les mêmes penchants & les mêmes averſions. Tout attachement pour le péché eſt incompatible avec l'amour de Dieu; puiſque nous ne ſaurions partager notre tendreſſe entre lui & ſes ennemis: Nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, lui conſacrer toute notre affection, & ne rien cherir que ce qu'il nous commande ou ce qu'il cherit lui-même.

L'Amour travaille ſans ceſſe à s'unir avec ſon objet; il ſe plait à parler de lui, à faire ſon éloge, à repéter ſes paroles, à imiter ſes actions; en un mot, à le copier en tout. Il peut tout endurer, ſi vous en exceptez l'abſence & le déplaiſir de ſon bienaimé. Il reſſemble à la Faim & à la Soif, qui ne donnent point de relâche jusqu'à ce qu'on y ait

 pourvû.

pourvû. Il n'y a rien qui puiſſe tenir la place de notre Créateur, ni nous dédommager de ſon abſence & des effets de ſa protection.

Si nous aimons véritablement Dieu, nous prendrons ſoin de le conſulter dans ſa Parole, pour ſavoir de quelle manière nous devons nous conduire dans tous les Accidens qui nous arrivent. Ceux qui feront de pareilles reflexions, ſeront toujours contents dans quelque circonſtance que Dieu les place; ils ne murmureront point s'ils perdent leurs biens, & regarderont ſans envie ceux ſur qui la Providence jugera à propos de les répandre. Quand on aime Dieu, on a une parfaite confiance en ſa ſageſſe; on aime à apprendre d'un Maître tel que lui, & l'on eſt content d'ignorer les choſes qu'il ne veut point nous enſeigner.

L'Amour de Dieu nous rend circonſpects & prudents juſque dans nos moindres actions & nos démarches les plus indifferentes. Cette Vertu nous met en garde contre les plus petites foibleſſes, elle nous excite à les ſurmonter, & ſa délicateſſe va ſi loin, qu'elle eſt effraïée de la moindre déſobéïſſance où elle peut tomber à l'égard de ſon Maître & de ſon Bienfaiteur. Voici les Règles qui me ſemblent devoir étre obſervées dans l'exercice de l'Amour de Dieu.

Que cet Amour ſoit doux & tranquille, exempt de toute violence. Un Homme qui vient de ſe conſacrer à la Vertu eſt rempli d'ardeur & de zèle; mais ces deſirs ne doivent pas être la règle de ſes actions. Il doit meſurer exactement ſes forces, & moins attaquer ſes paſſions, que ſe tenir prudemment ſur la défenſive. La violence indiſcrete & la hardieſſe hors d'œuvre ſont des écueils contre leſquels l'Experience nous prouve qu'une infinité de Chrétiens ont échoué.

Que votre Amour ſoit prudent, ſans vous faire aucune illuſion; qu'il éclate par ce genre de preu-

ves

ves que Dieu exige & qui sont les plus convenables & les mieux proportionnées avec nos devoirs. L'Amour tourne en rêverie & en extravagance, quand la Religion se change en Superstition. Dans le plus haut degré de notre Amour, il ne sauroit jamais y avoir de l'imprudence; mais il y en peut avoir dans la manière de l'exprimer. Nous ne saurions jamais trop aimer Dieu, mais nous pouvons le publier d'une manière indécente.

Que votre Amour soit ferme & constant; qu'il ne soit point sujet au flux & au reflux comme la Mer; mais qu'il coule toujours dans le Canal de l'obéïssance & de la soumission à ses devoirs, comme les eaux d'une Rivière profonde, jusqu'à ce qu'il s'aille rendre dans l'Ocean immense de la Charité Divine.

Quoique la considération de l'excellence & de la miséricorde de Dieu soit infiniment propre à nous le faire aimer; cependant pour mieux exciter en nous & embraser cet amour, il faut que nous renoncions à tout amour sensuel, qui ne peut que souiller l'autre.

Chaque dégré d'affection desordonnée pour les choses de ce Monde, & chaque acte d'amour pour le péché, ébranle & diminue l'Amour de Dieu. Quelle honte n'est-ce pas d'ôter à Dieu quelque partie de nos affections, pour le donner à ses Créatures, ou même au Démon, qui est notre Ennemi déclaré, & de mépriser par-là celui qui est la source de tous les biens & la Charité même?

Ayez soin de règler votre Imagination & de la tenir en bride. C'est la faculté la plus légère de nos Ames, qui se repaît d'ombres & de beautés chimeriques, telles que le monde en offre. Les Personnes qui se gouvernent par l'Imagination, comme les Femmes & les Enfants, aiment toujours avec le plus d'ardeur. Si nous prenons garde à ne rien admettre d'impur ou de criminel dans notre

Imagination, nous ferons mieux en état de rectifier notre Amour. De là vient qu'il n'eſt pas mal-à-propos de tranſplanter dans la Religion les Inſtruments qui ſervent à remuer l'Imagination & à la mettre en jeu. C'eſt pour cela qu'on a introduit, dans les Egliſes, la Muſique, les Ornements, les Parfums, les Habits ſolemnels, & autres Cerémonies, afin que l'Imagination, leurrée par ces objets qui lui ſont propres, puiſſe contribuer à élever l'Ame a quelque choſe de ſpirituel & de céleſte.

Eloignez de votre Eſprit les inquietudes, les ſoucis de la vie, & l'embarras des affaires du Monde; puis que, ſi tout cela vous occupe, il eſt impoſſible que vous ſoyez atentif à aucun autre objet, ou que vous l'aimiez quelque excellent qu'il ſoit en lui-même. Nous contractons d'ordinaire amitié & nous formons des liaiſons avec ceux que nous voyons tous les jours. Notre Patrie nous eſt chere par cela même que nous y demeurons: Les voiſins de notre Village, & ceux qui nous vendent de leurs marchandiſes, ou qui en achetent de nous, ont quelque part à notre amitié. C'eſt pourquoi ſi nous ne ſongeons qu'aux affaires de ce monde, nous y attacherons notre cœur; & tout notre amour, ou toute notre haine, toutes nos eſperances, ou toutes nos craintes, que Dieu voudroit ſe reſerver gracieuſement pour lui même, & les garder comme des tréſors, ne rouleront que ſur des bagatelles & des niaiſeries.

Approchez-vous ſouvent de Dieu par la Prière; demandez-lui ſur tout que vos deſirs ſoient épurés, & vos affections ſaintes. Pour cet effet, ayez ſoin de participer fréquemment à la Communion de JESUS-CHRIST. Expoſez à Dieu tous vos beſoins: confiez-lui tous vos embarras & tous vos malheurs, demandez-lui qu'il vous rende la ſanté dans vos maladies, qu'il vous dirige par ſon conſeil dans vos affaires, & qu'il vous accorde le pardon de vos péchés,

péchés. Il est aussi naturel d'aimer un Etre, de qui nous attendons de pareils secours, qu'à des Enfants d'aimer leur Père.

Considérez l'immense étendue de l'Amour que Dieu nous porte, & qui éclate en ce qu'il nous a crées, qu'il nous conserve, & qu'il nous donne des marques sensibles de sa Providence. Ce n'est pas mon Roi, mon Protecteur ou mon Ami, qui me soutient & qui fournit à mes nécessités; mais Dieu seul qui leur donne les moyens de le faire. Dieu rend ceux qui me font du bien des instruments de sa Providence pour me favoriser; tout comme, pour les favoriser, il rend leurs terres fertiles & leur bêtail fécond; avec cette difference pourtant, que Dieu a en vûe de recompenser ceux du ministère desquels il se sert, pour répandre ses bienfaits sur moi, ce qui n'a point lieu par rapport aux causes physiques & naturelles.

Enfin votre Amour pour Dieu doit être accompagné d'obéïssance, & être communicatif pour les autres: Il doit exclure tout attachement pour le péché & toute affection désordonnée pour le monde. Le Martyre est le dégré le plus éminent de cet amour; puis qu'il marque un cœur disposé à souffrir toute sorte de maux, plûtôt que d'en faire aucun. Le Sauveur du monde a dit lui-même qu'on ne sauroit donner de plus grandes preuves de son Amitié. C'est là le plus haut point de notre devoir, & la plus grande marque d'amour que Dieu exige de nous.

Le Zèle est encore une condition requise dans notre amour pour Dieu; mais il y a des précautions à prendre sur ce sujet.

Si, dans le commencement de notre naissance spirituelle, notre Zèle se refroidit quelquefois; s'il naît & s'éteint presque aussitôt; s'il est une conséquence de notre Temperament, ou s'il vient de quelque cause passagère; nous devons soupçonner qu'il

qu'il a sa source dans quelque passion, & que ce n'est point là cet amour que nous devons à Dieu & qu'il exige de nous.

Le seul Zèle vertueux & louable est celui qui accompagné d'un amour fervent pour Dien renferme les marques extérieures de cet amour dans les bornes de la Raison & de la Charité. Par exemple, *Moïse* poussa trop loin son zèle, lors qu'indigné de la conduite des Enfants d'*Israël,* il rompit les deux Tables de la Loi.

Notre Zèle doit avoir principalement pour objet les choses qui nous regardent & agir avec beaucoup de circonspection par rapport à celles qui concernent les autres.

Il faut remarquer que le Zèle n'étant autre chose que l'amour de Dieu porté jusqu'à un degré éminent, il est juste & nécessaire qu'il ne se trouve jamais en opposition avec cet amour. Dans l'amour de Dieu est contenu celui de notre Prochain, & par conséquent le zèle pour Dieu ne sauroit jamais servir de légitime prétexte pour manquer de charité à l'égard de notre Prochain.

Le Zèle pour les autres consiste à leur souhaiter ou à leur procurer du bien. Quand le bien de plusieurs resulte des souffrances d'un seul, notre zèle ne nous doit point porter aveuglément à faire souffrir cette personne-là. Pour en venir à cette resolution, il faut que la nécessité l'exige & que l'on y soit autorisé par quelque Loi, Divine ou Humaine; & ce n'est qu'un ordre exprès de la part de Dieu qui puisse rendre legitimes certaines actions zélées, dont nous lisons des exemples dans le Vieux Testament.

Il faut que notre Zèle aît sa source dans notre choix, qu'il soit toujours règlé par la prudence & que les Passions & l'Imagination en soient entièrement bannies; car elles ne servent qu'à nous séduire & à nous égarer.

Le

Le Zèle n'est point un devoir direct & ne nous est pas recommandé non plus comme tel ; il consiste dans l'assemblage de nos autres devoirs portés à un certain dégré de perfection. Par conséquent il n'est acceptable que lors-qu'il a sa source dans l'amour de Dieu & celui du Prochain. Le véritable zèle est inséparable de la charité, Or l'amour de notre Prochain & l'obéïssance à Dieu sont les deux grandes preuves que nous sommes charitables. Ainsi nous ne pouvons jamais compter que notre zèle est légitime, que lorsqu'il observe ces deux Conditions.

Après avoir considéré les actes internes de la Religion, il faut en venir aux externes. Elle nous enseigne à consacrer à Dieu nos Corps aussi bien que nos Ames, car il est le Seigneur de l'un & de l'autre; & si le corps sert à l'ame dans les fonctions naturelles, il est juste aussi qu'il concoure avec elle dans les dévoirs de la Réligion, puisque Dieu lui reserve des recompenses magnifiques, telles que sont la résurrection, la réunion avec son ame, & la glorification.

Les actions du Corps, entant qu'elles servent à la Religion, & qu'elles sont distinguées de la sobriété & de la justice, consistent à lire & à entendre la Parole de Dieu, à jeûner & à subir certaines austerités corporelles, & enfin à observer certains jours de Prière & d'Actions de grace solemnelles.

L'ouïe & la lecture de la Parole de Dieu est un moyen salutaire pour augmenter notre foi, & tout-à fait propre pour nous attirer les benedictions du Saint Esprit. Il nous est indifferent si c'est par les yeux où par les oreilles que les Loix de Dieu entrent dans nos cœurs & font impression sur nos Esprits. Si nous entendons l'Apôtre St. *Paul* disant, *les Adultères n'entreront point dans le Royaume des Cieux;* ou si nous lisons cette même sentence dans une de ses Epîtres, nous sommes également instruits de cette vérité.

Les Loix de l'Evangile sont les mêmes pour nous que pour les Disciples de JESUS-CHRIST, pourvû que nous les recevions avec les mêmes dispositions. La Parole de Dieu consiste dans ces Commandements, ces Révelations, ces Promesses & ces Ménaces, qui sont contenues dans la Bible: nous n'en connoissons point d'autre. Les bons Livres & les Discours pieux, les Sermons, les Homilies, & autres choses semblables, écrites ou prononcées par des Hommes, ne sont que des Ouvrages humains, ou tout au plus des Explications de la volonté de Dieu, ou bien des Exhortations à accomplir cette volonté. Dans un Sermon, le Texte seul, à parler proprement, peut être appellé la Parole de Dieu, & cependant de bons Sermons aident beaucoup à l'avancement de la Religion. Mais sans contredit le Saint Esprit est le meilleur de tous les Prédicateurs, & les leçons de l'Ecriture sont les plus excellens de tous les Sermons. Toute la Doctrine de notre Redemption y est clairement établie; & les personnes les plus ignorantes peuvent y trouver les règles de leur conduite. Y a-t-il rien au monde de si clair que ces Commandements?

Tu ne tueras point,
Tu ne deroberas point,

Toutes les choses que vous voulez que les autres hommes vous fassent, faites les leur semblablement.

Il n'est pas possible que les Hommes nous enseignent nos devoirs avec plus de clarté, que ne l'a fait le Saint Esprit. Cette reflexion me rappelle la réponse qu'*Abraham* fit à l'homme riche dans cette célèbre Parabole; *ils ont Moïse & les Prophetes; qu'ils les écoutent; mais s'ils refusent d'écouter Moïse & les Prophetes, ils ne seront pas plus persuadés quand même quelqu'un des morts viendroit à resusciter.*

La lecture de l'Ecriture sainte est un devoir qui nous est expressément commandé; & cette lecture y est

y eſt appellée *Prédication*. Toute autre Prédication eſt un effet de l'induſtrie humaine ; & quoi qu'elle ſoit très-avantageuſe, elle n'eſt fondée que ſur une Ordonnance Eccleſiaſtique.

Deſtinez-y-donc quelque partie de votre temps, ſuivant que vos Emplois ou vos occupations indiſpenſables vous en donnent le loiſir ; & s'il y a moyen, liſez-en, ou faites-vous en lire, tous les jours, quelque Chapitre ; puiſque nous ſommes tous perſuadés que ce Livre nous enſeigne toutes les Vérités néceſſaires à notre ſalut, qu'il nous commande toute la Sainteté dont nous ſommes capables, & qu'elle nous promet tout le Bonheur auquel nous pouvons aſpirer.

Lors qu'il dépend de vous de choiſir les endroits de votre lecture, cherchez principalement ceux qui ont le moins d'obſcurité ; tels que ſont les Chapitres qui contiennent la vie & la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. Liſez les Evangiles, le Livre des Pſeaumes, & ſoyez attentifs, lors qu'on lit la Parole de Dieu dans les Egliſes ; car alors nous n'apprenons pas ſeulement nos devoirs ; mais nous recevons auſſi de Dieu des benedictions particulières. Quand la Parole de Dieu vous eſt lue, ou prêchée, tâchez de bannir de votre Eſprit les ſoins & les penſées du monde. Soyez diligent à écouter, ſoigneux à remarquer, appliqué à retenir & ardent à pratiquer tout ce qui vous y eſt commandé. A l'ouïe de cette Parole, ne penſez qu'à devenir meilleur, qu'à vous inſtruire en toute ſorte de bonnes œuvres, qu'à vous avancer de plus en plus dans l'amour & le ſervice de votre Dieu.

Demandez à ce bon Dieu par quelques vives éjaculations, avant & après l'ouïe de ſa Parole, l'Eſprit d'obéïſſance & de ſoumiſſion à ſes ordres, & qu'il daigne graver ſes loix dans votre cœur.

Q'aucun préjugé contre celui qui vous les annonce, quelque autre part que dans votre Egliſe, ne

vous

vous empêche de profiter de sa Doctrine, si elle est *conforme à la Piété;* mais si vous entendez prêcher la Parole dans les Assemblées ordinaires, où le devoir vous oblige de vous trouver, recevez-la comme un Message que Dieu vous envoie, & regardez le Ministre comme un de ses Ambassadeurs.

Pesez attentivemement & avec soin la Doctrine qui vous est annoncée dans un Sermon; & si le Prédicateur y ajoute quelques nouveaux motifs, quelque chose pour s'accommoder à votre foiblesse, ou pour vous exciter à prendre une sainte résolution, ne l'oubliez pas & faites-en usage au-plutôt. Mais si le Prédicateur manque de talents, & qu'il ne traite pas bien son sujet, souvenez-vous du moins de son Texte, qui est toujours la véritable Parole de Dieu, & qui renferme votre devoir, dont vous ne sauriez vous rappeller trop souvent l'idée. Quoi que vous soyez habile vous-même, & qu'on ne vous apprenne rien de nouveau; cependant ce qu'un autre vous dit peut faire plus d'impression sur vous, en ce que la Parole de Dieu n'opere pas comme un Agent physique, mais comme un Instrument surnaturel & divin: elle ne prévaut pas par la seule force des Raisonnements déduits avec art, mais sur tout par voie de benediction sur le Ministère des Personnes établies pour nous l'annoncer. Respectez du moins l'Ordre public & l'institntion reçuë: Donnez toujours un bon Exemple d'Humilité, de Charité & d'Obeïssance.

Après avoir lu quelques endroits de l'Ecriture sainte, vous devez vous employer avec diligence & avec modestie à en rechercher le sens; mais si ces endroits de nos Livres sacrés servent de Texte, vous devez examiner si l'explication qu'on en donne est conforme avec le reste de la Parole de Dieu. Car quoique des raisons & des Preuves humaines puissent vous engager quelquefois à la pratique de certains Devoirs, cependant c'est toujours de l'ordre

&

& de la volonté de Dieu que ces arguments doivent emprunter leur force.

Consultez quelque Homme pieux & savant, afin qu'il vous serve de Guide spirituel dans le choix des Livres qui peuvent servir à votre édification, & contribuer à vous sanctifier. Croyez que votre temps sera bien employé, lorsque vous entendrez ou ferez vous-même la lecture de Livres pieux, & de saints Discours; vous souvenant toujours que par cela même que Dieu prête l'oreille à nos Prières, il veut que nous l'écoutions aussi dans sa Parole, de quelque moyen qu'il se serve pour nous la faire entendre.

La Religion naturelle la plus épurée admettoit principalement ces quatre grandes Vérités: *Qu'il y a un Dieu; Que Dieu n'est aucune de ces choses que nous voyons; Qu'il préside au gouvernement de tout cet Univers; Que toutes choses lui doivent leur origine, & que lui seul puise son existence dans sa propre source.* C'est sur ces Principes que sont fondés les quatre premiers Commandements du Décalogue. Dans le premier l'unité de Dieu est clairement exprimée. Le second marque qu'il est invisible & immateriel. Le troisième designe le gouvernement de sa Providence: & enfin, lors qu'il ménace, dans le quatrième, qu'il ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain, il donne assez à connoître qu'il est le Créateur du Ciel & de la Terre.

Aussi long-temps que la Loi du Sabbath fut imposée au Peuple d'*Israël*, Dieu voulut que la célébration de ce jour rétraçât à ce Peuple le souvenir de ses attributs d'une manière solemnelle. Mais quoique nous ne vivions plus sous l'Oeconomie legale, ce grand devoir, tout changé qu'il est dans ses circonstances, reste pourtant le même. Nous sommes toujours obligés de confesser que Dieu est souverainement puissant, & qu'il a tiré du néant ce

vaste

vaste Univers. Mais la manière dont on reconnoissoit autrefois cette verité ne subsiste plus à notre égard. De sept jours, nous en célébrons un, nous rappellons ainsi le grand ouvrage de la Création, & nous nous reposons, afin de pouvoir vaquer à de pieux Exercices. De cette manière nous imitons mieux le repos de Dieu, que ne le faisoient les *Juifs*, qui se tenoient dans une tranquillité physique, qui n'avoit guère de relation avec la Vertu & la Morale. Le repos de Dieu n'étoit pas proprement une cessation naturelle de travail. Comme on ne sauroit dire de lui, au pié de la lettre, qu'il travaille, on ne peut dire non plus qu'il se repose; mais, par le repos de Dieu, l'on doit entendre, qu'il se plaisoit dans l'ouvrage qu'il venoit de finir; & par conséquent nous représentons bien le repos de Dieu, lorsque nous nous rejouïssons dans ses Oeuvres & que nous admirons sa gloire.

C'est-là ce que l'Eglise Chrétienne fait tous les jours, mais sur tout le Dimanche, qu'elle a consacré pour s'aquitter de ce devoir et du Culte public que Dieu exige de nous; déterminée à ce choix par la resurrection de son cher Sauveur, qui arriva le même jour; le premier qu'elle eut jamais eu propre à lui inspirer de la joie. Ainsi, le Dimanche, nous ne sommes pas obligés d'observer le repos du Sabbath; mais nous devons nous aquitter de toutes les œuvres spirituelles qu'on faisoit alors. Nous devons nous abstenir du travail corporel; quoi qu'il ne nous soit pas expressément defendu, comme il l'étoit aux *Juifs*, afin de pouvoir assister aux Exercices publics de la Religion.

L'observation du Dimanche ne différe de celle du Sabbath que dans la manière. Le repos étoit l'article essentiel chez les *Juifs*, au lieu que parmi nous ce n'est qu'un article accessoire. Il y a encore une autre différence. Les *Juifs* adoroient Dieu alors comme leur Créateur, leur Maître, & leur

Père;

Père; mais par-dessus tout cela nous l'envisageons comme notre Redempteur & nous jettons les yeux sur ces trésors infinis de miséricorde qu'il a ouvertes en notre faveur. Ainsi, quoique nous ayons des raisons plus propres & plus naturelles pour observer le Dimanche, que les *Juifs* n'en avoient pour le jour du Sabbath; cependant ces derniers y étoient obligés par un commandement exprès de Dieu; ce qui n'est pas de même à notre égard: mais aussi nous avons un grand nombre de préceptes qui nous engagent à répondre au but du quatrième Commandement, qui est d'honorer Dieu d'une manière solemnelle, & dans ce dessein les Apôtres ont choisi le premier jour de la semaine.

Quand vous distinguez les jours de Fête d'avec les autres jours, ne cherchez point à diminuer la Dévotion des jours ordinaires, comme si celle des premiers devoit être plus grande; mais que vos exercices de Piété soient chaque jour les mêmes, & qu'ils aillent, s'il est possible, au delà des bornes que vous leur avez prescrites.

Pendant le Dimanche nous devons nous abstenir de tout travail servile & pénible, à moins que nous n'y soyons engagés par une nécessité absolue, ou par un motif de Charité: Car alors il est permis de travailler par la même autorité, qui veut, que nous consacrions ce jour à de saints usages. Le Sabbath des *Juifs*, quoique le repos en fît le principal, & que Dieu l'eût établi, admettoit cette exception. Le travail de la Charité & la pratique de la Morale n'étoit pas contraire à l'esprit du Commandement, auquel la lettre servoit d'enveloppe & devoit être soumise. A plus forte raison en est-il de même à l'égard du Dimanche, puisque nous vivons sous une Oeconomie plus spirituelle, où les Loix de la sainteté sont les seules que nous devons observer. Pendant le jour du Sabbath, un Prêtre pouvoit tuer des Animaux, & les offrir en sacrifi-

ce,

ce. JESUS-CHRIST, né sous la Loi, pouvoit guérir un Malade, & le Malade prendre son Lit, & publier la miséricorde de Dieu. Ainsi le Repos ordonné le jour de Sabbath avoit de certaines bornes & signifioit seulement qu'on devoit s'abstenir de tout travail inutile, peu nécessaire & qui n'avoit aucun rapport avec la Charité & la Religion. Par conséquent cette même Loi doit être prise dans un sens plus étendu sous l'Evangile, le jour de repos que nous devons y observer n'étant qu'accessoire à nos autres devoirs.

Puisque le Dimanche sert à nous rappeller le souvenir d'une grande benediction, il doit être un jour de joie, de rejouïssance spirituelle, & d'actions de grace, & par conséquent c'est un jour qui doit être employé à la lecture, au chant des Pseaumes, à la méditation des grandes merveilles de Dieu, de ses infinies miséricordes, à célébrer ses Atributs, à récherchér tous les moyens capables d'avancer sa gloire, & d'étendre sa Religion. Pour remplir tous ces devoirs avec plus de facilité, il est à propos de se lever de bon matin, de se recuellir pendant quelques heures, & de se préparer aux Exercices du Culte public par des actes d'une devotion particulière.

Ne manquez pas de vous trouver aux Prières publiques; entrez dans le Temple d'une manière décente, assistez à tout l'Exercice avec attention & avec patience, & écoutez avec avidité & plaisir la Parole de Dieu qu'on vous annonce. Sur tout ne negligez point de participer à la Table du Seigneur, quand l'occasion vous en est offerte, à moins que des raisons très-importantes ne vous en empêchent.

En sortant de la Communion, employez les intervalles qui se trouvent entre l'Exercice du matin & celui du soir, employez-les, dis-je, si l'occasion s'en présente, à visiter des malades, à accommoder des diffe-

differents, à rendre ſervice à votre Prochain. Informez-vous avec une ſainte curioſité des beſoins des Pauvres, ſur tout de ceux qui ſont chargés d'une famille, aux neceſſités de laquelle ils ne ſauroient ſubvenir; proportionnez les dons que vous leur ferez à vos biens; & à leur état. C'eſt ainſi que vous pourrez véritablement vous rejouir au Seigneur; puisque vous comblerez de joie & de contentement ceux qui ſont les membres de JESUS-CHRIST.

Les devoirs que vous êtes tenu d'obſerver vous-même, vous êtes auſſi obligé de les faire pratiquer à ceux qui vous ſont ſoumis. Faites que vos Domeſtiques aillent aſſiduement aux ſaintes Aſſemblées, autant que les circonſtances le leur permettront: Si tous ne peuvent pas y aller à la fois, qu'ils ayent leurs tours règles; & autant que vous pourrez y contribuer, faites qu'ils ſoient inſtruits & perſuadés des Dogmes fondamentaux de la Religion, & des Devoirs les plus Eſſentiels de la Morale.

Ceux dont le travail eſt fort rude pendant tout le cours de la ſemaine, doivent jouir d'un peu d'aiſe le Dimanche: La Raiſon & la Charité exigent cela d'un Maître qui à quelque douceur; Mais ce ſeroit une condeſcendance criminelle que de leur permettre de ſe diſſiper, & de s'amuſer à des jeux incompatibles avec la ſainteté de ce jour-là. Tout ce qui peut leur inſpirer des ſentiments d'avarice, les plonger dans l'yvrognerie, ou exciter entr'eux des quérelles, doit leur être abſolument defendu: mais prenez garde ſur tout que leurs Plaiſirs ſoient innocens, & conformes aux préceptes de l'Evangile.

Si l'on en excepte les règles que nous venons de préſcrire, nous devons conſerver une liberté Chrétienne, & ne ſouffrir rien qui ſente le joug & l'eſclavage: car il arrive ſouvent qu'une Action

bonne en elle-même nous devient un piege, si nous la tournons en scrupule, en imposant à notre conscience des Loix humaines, qui doivent leur origine, non pas à la Vérité ni à la Raison éternelle, mais au Caprice, à la Tyrannie & à l'Opinion. Tout ce que les Hommes ordonnent ne peut avoir qu'une Autorité humaine; Mais le plus sûr est de croire que celui-là observe le mieux le jour du Dimanche, dont les sentiments sont les plus religieux & les actions les plus charitables.

Pour ce qui regarde d'autres solemnités, en particulier les Jours de Fête; les Eglises Chrétiennes doivent être fort retenues là-dessus, n'en imposer qu'un petit nombre, & n'en exiger une observance rigoureuse de qui que ce soit.

Il faut qu'un Homme connoisse bien peu l'exercice de la véritable Piété, s'il n'en est touché & s'il n'y prend beaucoup de plaisir; puis qu'il n'y a rien qui puisse donner à l'Ame autant de satisfaction qu'elle y en apporte. La pratique du Devoir sur lequel j'ai déja insisté, & qui regarde la lecture de la Parole de Dieu nous en fournit un des meilleurs Exemples que j'en puisse alléguer.

Cette Parole est une des voies de la Sagesse, où les gens de bien marchent souvent; & s'il vous étoit possible de voir jusqu'où va la joie de leur cœur dans cette lecture, vous n'auriez pas besoin d'aucun autre Argument pour vous persuader que c'est un doux & agréable exercice. En effet les saintes Ecritures sont la Parole & les Oracles de Dieu, & par conséquent les Personnes véritablement pieuses ne peuvent que sentir une joie & une consolation tout extraordinaire, lors qu'elles s'occupent à les lire & à les consulter. C'est là où la volonté du Tout puissant leur est revelée & où ses glorieuses perfections leur sont découvertes. C'est là où ils trouvent toutes les magnifiques promesses qu'il a faites au Genre humain, JESUS-

CHRIST,

CHRIST, avec tout ce qu'ils ont envie de ſavoir. Ils y peuvent apprendre de quelle manière ils doivent ſervir Dieu dans ce Monde, pour jouir de ſa préſence dans la ſiècle à venir; les deux ſeules choſes qu'un Homme de bien ſouhaite avec ardeur. Ceux qui ſont tels ne peuvent qu'être fort ſenſibles au plaiſir de cette lecture: Les divines expreſſions, qu'ils y trouvent, les charment et les transportent de joie, comme on peut le voir par l'exemple de *David*, qui s'écrie: *Que la parole de l'Eternel eſt douce, qu'elle eſt agréable à mon palais!* Tout Homme de bien ne peut qu'être à cet égard dans les mêmes diſpoſitions de ce Roi Prophete, qui le caracteriſe auſſi par-là, en ce qu'il *ſe plait à mediter, jour & nuit, la Loi de Dieu.*

Louër et prier Dieu ſont des ſources de piété et de plaiſir En effet par la Priere, ceux qui ſont véritablement pieux converſent avec Dieu, dans une humble confiance, qu'ils obtiendront tout ce qu'ils lui demanderont au nom de JESUS-CHRIST; ce qui naturellement doit être pour eux un riche ſujet des plus touchantes conſolations. C'eſt-là l'emploi auquel s'occupent ſans ceſſe les Saints glorifiés dans le Ciel. Ainſi ceux qui veulent anticiper ſur la felicité à venir, ne ſauroient mieux faire, pour réuſſir dans ce deſſein, que de fréquenter les Exercices de Piété, de ſe préſenter d'une manière ſolemnelle et reſpectueuſe devant l'Eternel, d'implorer ſa miſéricorde, de magnifier ſon Nom, d'entendre ſa Parole, et de lui rendre leurs plus profonds hommages. Quelle joie *David* ne reſſentoit-il pas en montant à la Maiſon de l'Eternel? Quelles plaintes ne verſoit-il pas dans le ſein de ſon Dieu, quand il étoit privé de cet ineſtimable bonheur? Combien de fois n'a-t-il pas ſouhaité d'avoir des ailes pour ſe rapprocher au plus vite de la Maiſon de Dieu? Avec quelles inſtances ne demande-t-il pas de recouvrer ſa première liberté afin de

retourner sans obstacle au *Temple du Dieu vivant*? Bonheur, qu'il préféroit à tous les autres. On peut dire aussi que tous ceux qui ressemblent à ce saint Homme ne peuvent qu'être de son goût sur les charmes qui se trouvent dans la communion de Dieu.

Méditer sur l'Auteur de nôtre existence, sur JESUS-CHRIST, l'Auteur de nôtre redemption, & sur la gloire qui nous est reservée dans l'éternité, est un devoir non seulement agréable, mais aussi très-utile a ceux qui le remplissent. Par-là, ils deviennent en quelque sorte Bourgeois des Cieux; Par-là ils épurent leurs Vertus en contemplant les perfections Divines. De même que le Mondain se plait à contempler tout ce qui flate son amour & son attachement pour le monde; Ainsi, & mille fois plus encore, celui qui aspire aux biens du Ciel, se plait à méditer tout ce qui a quelque rapport avec ces biens, Cela posé, nous pouvons dire hardiment qu'il n'y a point de satisfaction semblable à celle que ressent un Chrétien qui transporte ses affections dans le Ciel, & tâche de s'unir avec les Etres qui habitent ce sejour bienheureux. C'est cet état que le Roi Psalmiste trouvoit si délicieux. Y a-t-il, sur la Terre, un contentement pareil à celui que ressent un véritable Chretien, lorsqu'il s'approche de la Table du Seigneur? Là il reçoit le pain de vie descendu du Ciel Là il se rappelle les touchantes marques d'amour que son Sauveur lui a données. Amour, qui lui a fait souffrir un supplice cruel & ignominieux. Si l'accomplissement des devoirs, à la pratique desquels la Sagesse nous engage, nous donne tant de joie; quelle idée nous formerons nous des plaisirs que goûte une Ame pieuse dans l'exercice des Vertus les plus saintes & les plus sublimes? Comment pourrons-nous les représenter? Il nous est impossible d'en venir à bout: Celui qui en a fait la douce

douce & ſalutaire experience, eſt ſeul capable de les concevoir:

Pour donner plus de clarté à ce que nous venons de dire, conſidérons la nature de la véritable Piété. Elle conſiſte dans la droiture des diſpoſitions de nôtre Ame. Ainſi la Piété peut-être définie la ſanté de l'Ame, tout comme les Vices en ſont les maladies. De même qu'un Corps, qui jouit d'une parfaite ſanté, n'eſt pas ſeulement exempt de douleur, mais fait auſſi tous ſes mouvements naturels d'une manière qui lui eſt facile & agréable: Ainſi toutes les bonnes actions d'une Ame vertueuſe ne peuvent que lui être aiſées & lui plaire beaucoup. Quand une telle Ame eſt remplie de ſentiments d'amour pour Dieu; quand elle ſoupire après lui; quand elle ſe confie en ſon pouvoir & ſe remet entièrement à ſa Providence, elle ſent une joie douce & tranquille, ſuperieure à tous ces vains plaiſirs dont les Mondains s'enyvrent. Il faudroit qu'un Homme qui ſe trouve dans ces diſpoſitions ſe fit violence pour n'être pas charmé lorsqu'il remplit ſes devoirs: La Vertu & le Bonheur ſont inſéparables chez lui. On peut dire la même choſe de toutes les autres Vertus, de la Foi, de l'Humilité, du Renoncement à ſoi-même, de la Temperance, de la Juſtice, & de la Charité. Car toutes ces diſpoſitions d'une Ame regénérée ayant leur ſource dans la grace de Dieu, doivent néceſſairement porter dans le cœur du fidèle la joie & la conſolation, dont perſonne n'eſt témoin que celui qui les reſſent.

Outre le rapport naturel qu'il y a entre tous les actes de Piété & les Ames vertueuſes, celui qui s'aquite ſincerement de tous les Devoirs que Dieu exige, & qui fait valoir toutes les Graces qu'il en a reçues, jouit par-là de la paix de ſa conſcience & d'une ſatisfaction inexprimable, qui naît du ſentiment qu'il a d'avoir obéi aux ordres de ſon Créa-

teur & d'être ainſi agréable à ſes yeux. On ne ſauroit nier que cette perſuaſion je veux dire celle d'être aimé de Dieu, ne ſoit le plus grand plaiſir & le bonheur le plus ſolide, dont les Hommes & les Anges puiſſent être capables. Mais ce ſentiment de l'Amour de Dieu eſt proportionné à nôtre obéiſſance à ſes Loix. Si nous avons fait de nôtre mieux pour obſerver ſes commandements, nous avons lieu d'eſperer que, pour l'amour de JESUS-CHRIST, il nous recevra au nombre de ſes Enfants, & nous regardera d'un œil favorable ; ce qui ne peut que nous remplir d'une joie & d'une conſolation tout extraordinaires, telles que S. *Paul* les ſentoit, comme il le témoigne dans ſa II. Epitre aux *Corinthiens*.

C'eſt une verité qu'une infinité de Chrétiens peuvent avoir éprouvée. Quand nous avons commis quelque peché contre nos lumières les plus évidentes, nôtre Conſcience ne s'eſt-elle pas ſoulevée dans nôtre ſein? N'y a-t-elle pas excité des orages & des tumultes, prêts à nous confondre & à nous plonger dans le déſeſpoir? D'un autre côté, lorſque nous avons fidèlement rempli nos devoirs, & que nous avons gardé nos *conſciences ſans reproche devant Dieu & devant les Hommes;* le calme ne s'eſt-il pas emparé de nos Eſprits, & ce doux ſouvenir n'a-t-il pas cauſé à nos Ames des transports de joïe & de ſatisfaction? Puiſque ceux qui ſe règlent par les ſeules lumières de la Nature ſentent de pareils plaiſirs, à plus forte raiſon cela doit-il être ainſi à l'égard de ceux qui vivent ſous l'œconomie de l'Evangile & qui reçoivent les puiſſants ſecours de la Grace. Leurs cœurs ne peuvent qu'être inondés de joïe, dans la penſée qu'ils ſont agréables à Dieu par les mérites & la méditation de JESUS-CHRIST. Ils n'en ſauroient douter, puis que Dieu lui-même les en aſſure dans ſa Parole. Ainſi tout Homme pieux ne peut que goûter

ter un plaisir inexprimable à servir Dieu, parce qu'il est persuadé que, pour l'amour de JESUS-CHRIST, ses efforts lui sont agréables, & qu'il accepte son obéissance imparfaite, de même que si elle étoit exactement conforme à ses Loix: Ce qui produit une consolation si extraordinaire, que ceux-là même qui l'éprouvent ne sauroient l'exprimer aux autres.

On voit par ce que nous venons de dire que le chemin de la Sagesse est en même temps celui de la paix & du bonheur: Ce bonheur excede de beaucoup celui que les Mondains prétendent trouver dans leurs dissipations insensées. Ceux qui se dévouent entièrement au service de Dieu menent la vie du monde la plus agréable & la plus tranquille. Eux seuls ont une idée saine de la véritable felicité, & par une douce experience ils trouvent que la Sagesse est non seulement un Guide qui mene au contentement, mais aussi que c'est le seul Guide capable d'y conduire.

Tous les autres Plaisirs flatent les Sens & charment l'Imagination des Hommes. Aussi n'ont-ils d'autre existence que celle que nôtre Imagination seduite leur donne. Banissez-la de tout ce qu'il y a dans ce Monde & alors que deviendront les plaisirs que vous y trouvez? Ils s'évanouiront bien-tôt en vapeurs, en fumée, *en vanité & en rongement d'Esprit*. Figurez-vous que l'Or est de la bouë, & vous ne vous tromperez pas: Représentez-vous que la pompe & la gloire de ce Monde n'est qu'une ombre & un songe, & vous aurez rencontré avec la dernière justesse: Croyez que la Cupidité, la Luxure, l'Yvrognerie & la Gourmandise sont des passions folles & brutales, & vous aurez raison. Il s'ensuit de là que nous ne trouverions guère de plaisirs dans ces sortes de choses, si nos imaginations dépravées ne nous les réprésentoient sous de fausses couleurs. En effet nous sommes

tous des Créatures raisonnables, formées à l'Image de Dieu, douées d'une Ame intelligente, spirituelle, aussi bien que d'un Corps fragile & corruptible: de sorte qu'on ne sauroit concevoir que nous ne soyons pas destinés à goûter des plaisirs plus nobles & plus relevés, que ceux dont les Bêtes brutes jouissent avec nous. Les charmes que procure la Pieté sont d'une nature bien differente. Ils n'ont point leur siége dans le Corps, mais nôtre Ame en est le sujet, & toutes ses facultés s'en rejouissent. C'est pourquoi le Sauveur du Monde, pour les distinguer de tous les autres plaisirs, les appelle *le repos de nos Ames*. Les choses de ce Monde peuvent quelquefois procurer du divertissement à nos Corps, mais leur effet ne sauroit atteindre jusqu'à nos Ames, pour y causer une solide satisfaction. C'est pour cette raison que l'Homme riche, dont parle l'Evangile, disoit la chose du monde la plus insensée, lors qu'il exhortoit son ame à être contente, parce qu'il possedoit de grands biens temporels. C'étoit sans doute une extravagance de s'imaginer que des richesses terrestres fussent capables de produire un contentement réel dans un Ame immortelle. JESUS-CHRIST seul peut nous rendre heureux, & il n'accorde cette grace qu'à ceux qui craignent Dieu: Ceux-là ont seuls le droit de dire à leurs Ames, *mon Ame, reposez-vous*; càr vous avez de biens, réels & spirituels, amassez non seulement pour plusieurs années, mais pour toute l'Eternité. C'est plus qu'aucun Mondain ne sauroit dire, & par consequent il faut avouer qu'il n'y a que les Personnes vertueuses qui jouissent d'une véritable Paix & d'un Plaisir solide, d'une Paix & d'un Plaisir dignes de l'Homme & du Chrétien propres à le consoler & le rejouir en tout temps, & dont l'Ame est le juge immédiat.

Comme les Plaisirs qui viennent de la Piété surpassent tous les autres à l'égard de leur *sujet*, ils les

les surpassent de même à l'égard de leur *objet*. Tous les Plaisirs sensuels, dont les Hommes jouïssent, ne vont pas au delà de ce que les foibles Créatures, qu'on voit sur la Terre, peuvent leur fournir. Ils ne s'élevent pas plus haut que ce bas Monde, & s'ils trouvent les moiens d'en tirer quelque chose qui est l'ombre de plaisir, ils en sont redevables à des Créatures insensibles & inanimées, quoi qu'elles n'aient jamais été destinées à les rendre heureux. C'est ainsi que l'Avare se plait à accumuler de la poussière d'une certaine couleur, l'*Epicurien* à se remplir de viandes & de boisson, l'Ambitieux à se parer de vains titres d'Honneur.

Mais il n'en est pas de même à l'égard des *Enfants de la Sagesse*, de ceux qui sont régénérés et qui sont ainsi devenus les Enfants du très-Haut. Ils n'ont pas la criminelle lâcheté de borner toutes leurs vûës à la Terre; mais ils levent leurs yeux vers le Ciel, qui est leur véritable Patrie; ils en contemplent les delices; et ils fixent leurs regards sur celui qui en est la source; ils desirent ardemment de voir combler l'espace qui les en separe et de voir face à face *le Dieu bien heureux*. Celui qui est le centre de toutes les perfections, est aussi le seul objet de tous les plaisirs. La manifestation de sa Grace et de sa Miséricorde est le bienfait le plus touchant que ses Créatures puissent recevoir. De là vient que ceux qui sont véritablement vertueux dédaignent toutes ces choses que les mondains recherchent avec tant d'avidité et qu'ils ont, comme s'exprime un Apôtre, *leur conversation dans le Ciel*. C'est là que se trouvent toutes les joies et toutes les richesses qui sont l'objet de leurs desirs. C'est là où tendent aussi toutes leurs pensées & leurs affections; & comme il n'y a rien sur la Terre capable de les satisfaire, il n'y a dans le Ciel que Dieu seul, qu'ils desirent ou en qui ils se rejouïssent. Tout l'Univers, toutes les Créatures ne sont

rien pour les Ames pieuses. Le Créateur, l'Eternel est leur portion & leur heritage; il est leur Esperance & leur Apui, leur joie & l'objet de leurs desirs, leur Lumière & leur Bienaimé, leur Pouvoir, leur Abondance & leurs Richesses, leur Soleil, leur Bouclier & leur magnifique Recompense. Il est leur tout & plus que tout, il est leur Dieu. Puis donc que l'Etre suprême fait seul la véritable joie de l'Ame, il faut tomber d'accord que les voies de la Sagesse surpassent toutes les autres pour la douceur, le calme & le plaisir, autant que le Ciel est préférable à la Terre, & le Créateur ou l'Etre infini aux Créatures bornées.

Les Plaisirs de l'Homme vertueux sont réels, solides, purs & sans mêlange; ce qu'on ne sauroit dire des plaisirs sensuels de ce Monde, qui sont toujours accompagnés de trouble, d'embarras & d'inquietude. Ces Divertissements ne deviennent même des Plaisirs qu'ensuite de la peine ou du chagrin qui les a précedés: Mais s'ils commencent par-là, ils continuent & finissent par la tristesse. Le Roi *Salomon*, qui en avoit fait autant & plus d'experience qu'aucun autre Homme qu'il y ait jamais eu, l'avouë en termes positifs. Il n'en est pas ainsi des Gens de bien, leurs Plaisirs sont réels, sans aucun mêlange d'agitation & de trouble. Ils sont indépendants de la constitution de leurs Corps; mais ils naissent de la bonne disposition de leurs Ames, qu'ils entretiennent toujours dans une heureuse assiete, fixées en Dieu, sur lequel ils se reposent, & dont les Plaisirs ne sauroient par conséquent être sujets à la même vicissitude qui se trouve dans les autres.

Leurs Plaisirs sont constants, & ne ressemblent point aux satisfactions incertaines des Pécheurs, qui vont & viennent, suivant que la Prosperité augmente ou diminue & que la Fortune leur rit ou qu'elle

qu'elle les regarde de travers. Les Modains sont gais & joïeux dans la Prosperité; mais s'ils viennent à perdre une partie de leur Bien, à échouër dans leurs entreprises, ou à être attaqués de quelque Maladie, alors tout leur Plaisirs s'évanouït, il n'y a rien qui leur puisse donner quelque consolation, leurs pensées les troublent & tout leur paroit triste & mélancholique. Il n'en est pas de même des Plaisirs que la Piété procure; Comme ils ne dependent d'aucun objet sublunaire, ils n'augmentent ni ne diminuent avec eux. Le Fidèle, qui craint Dieu, est aussi content lors que le Monde le maltraite, ou qu'il le favorise: Dans quelque état qu'il s'y trouve, il est toûjours le même: Quand il perdroit tout ce qu'il y posséde, il ne perd rien de sa joie; parce qu'il l'a mise en Dieu & que ses consolations ne l'abandonnent jamais. Quoi qu'il soit Malade & au lit de la mort, il est toûjours ferme & inébranlable: Quelques douleurs qu'il souffre, le témoignage de sa conscience le satisfait & le rejouït.

Les Plaisirs de l'Homme vertueux sont réels & satisfaisants, au lieu que toutes les choses de ce Monde, quelque réalité que l'Imagination y attâche, sont si vaines, qu'elles ne peuvent jamais satisfaire l'Ame, parce que sa capacité & ses desirs vont au-delà de ce Monde, qui n'a rien qui les puisse contenter. Mais celui qui craint Dieu boit, pour ainsi dire, à la source des véritables délices, à cette Fontaine inépuisable de joie & de bonheur solide, qui est l'unique objet de ses desirs, & qui ne peut que le satisfaire, puis qu'il lui est impossible de rien souhaiter au-delà.

Les Plaisirs de ce Monde ne touchent que les Sens, & les Bêtes en jouissent aussi bien que nous, mais les joies de l'Homme pieux regardent l'Esprit, & sont de la même nature que celles que les Anges & les Archanges, les Cherubins & les Seraphins

raphins goûtent dans le Ciel, de-même que Dieu. En effet, en quoi peut-il se réjouir, si ce n'est en lui-même, & qu'est-ce qui peut faire leur joie si ce n'est le même Dieu? Par conséquent, si vous voulez savoir en quoi consistent les joies du Paradis, il faut que vous examiniez ce qui se passe dans le cœur du véritable Fidèle; c'est là où vous les verrez décrites aussi distinctement qu'elles peuvent l'être dans ce Monde; mais vous ne sauriez lire ni entendre ces divins Caractères, à moins que vous ne soyez vous-même cet Homme pieux que vous examinez.

Les Plaisirs de ce Monde ne regardent tout-au-plus que cette Vie; lors quelle finit, ils sont perdus pour toûjours; Il n'y a plus moien d'y revenir; au lieu que les chagrins & les remords, les peines & les tourments, la misère & la desolation, qui leur succedent, dureront dans toute l'éternité. Il n'en est pas de même des joies du bon Chrétien; elles commencent dès cette Vie; mais, bien loin de finir, lors qu'il en sort, elles augmentent & se perfectionnent de plus en plus. Il ne craint pas de les perdre, et l'assurance qu'il a de les goûter dans tous les siecles en releve le prix et la douceur.

Quelles fausses idées n'a-t-on donc pas de la Piété dans le Monde, lors qu'on s'imagine qu'elle reduit à mener une vie triste et mélancholique. Il n'y a personne qui jouisse de tant de plaisir que l'Homme de bien, et l'on peut même dire que c'est lui seul qui goûte le véritable plaisir. Les autres ne connoissent ni joie ni consolation, ni paix, ni plaisir solide, parce qu'ils ne marchent pas dans les voies de la Sagesse. N'est-ce pas une étrange folie de prendre l'ombre pour le corps, et l'apparence pour la réalité? Ils courent toûjours après le plaisir; mais ils ne le trouveront jamais, s'ils ne changent de train, et ne se convertissent a Dieu.

De sorte que, si nous souhaitons de vivre d'une manière agréable dans ce Monde et de nous rendre heureux dans le siècle à venir, nous devons nous soumettre entièrement à Dieu, nous occuper à lui plaire, conformer notre conduite à ses ordres, et alors nous jouïrons d'une satisfaction, que le Monde ne sauroit nous donner, ni nous ravir, capable de consoler nos ames au milieu des plus grandes afflictions et d'augmenter notre bonheur dans toute l'éternité.

Les idées que nous venons de donner sur la Religion, ne produiroient pas un effet aussi grand que nous le desirons, si nous n'entrions pas dans un certain détail et ne traitions pas des Vertus Humaines, aussi bien que des Vertus Chrétiennes; qui sont toutes renfermées dans la vie du Chrétien, et dont la pratique contribue à notre bonheur éternel.

Toutes les Vertus, qui conviennent à l'Homme, entant que simple Créature raisonnable, se reduisent à cinq, savoir la *Prudence*, la *Modération*, la *Force d'Esprit*, la *Temperance* et l'*Humilité.*

La Prudence est le fondement et la baze de toutes les autres Vertus. C'est elle qui nous fait agir et qui fait que nous nous proposons un but dans notre conduite: C'est elle qui régle les moyens de parvenir à ce but. Car la Prudence consiste à se conduire par les lumières de la droite Raison en ce qu'elle nous propose les plus nobles fins, et qu'elle nous dirige aux moyens les plus efficaces pour y arriver. Ainsi vivre prudemment c'est faire un usage continuel de la Raison, et tendre toûjours au but qu'elle nous propose par les voies qu'elle juge les plus convenables. La Religion ne demande pas autre chose de nous et c'est pour cela qu'elle est si souvent appellée dans l'Ecriture, la *Sagesse* ou la *Prudence*. Puis que la Raison est le plus noble Principe qu'il y ait en nous, ce qui nous met au-dessus des Bêtes, qui nous fait ressembler

fembler aux Anges, et qui nous approche en quelque manière de la Nature Divine, nous devrions, à caufe de cela même, nous foumettre à fes loix, et les prendre pour notre Guide dans toutes nos actions. Ainfi lorsque, pour fatisfaire nos appétits fenfuels ou nos paffions dérèglées, nous negligeons de tendre aux fins que notre Raifon nous propofe, ou que nous y allons par des voies qu'elle condamne, nous renverfons l'ordre de la Nature, et il eft impoffible que nous foyons heureux dans ce Monde ou dans l'autre. Car toute maladie a fa fource dans le dérangement et dans le défordre. Il en eft de même d'un Homme, qui eft calme et jouit d'une parfaite tranquillité pendant qu'il conferve fes facultés dans leur état naturel, qu'elles font fubordonnées les unes aux autres, que fes affections font foumifes à fa volonté et que fa volonté obéit à fa Raifon. Mais dès qu'il viole cet ordre, et qu'il fouffre que fes paffions prennent la place et l'empire de la Raifon, fes facultés, comme des membres desunis, font dans l'inquietude et l'agitation. De là vient, que, dans le cours d'une vie criminelle, il fe livre de fi violens et de fi frequents combats entre la Chair et l'Efprit, entre la Loi de nos confciences et celle de nos membres; parce que la Raifon, qui eft notre Souveraine, et à la puiffance de laquelle nous devrions être foumis, eft elle-même vaincue et menée en triomphe par nos paffions. Car dans tous nos égarements nous choififfons & nous refufons, nous refolvons & nous agiffons, non pas felon les lumières de la Raifon, mais au gré de nos Sens & de nos Paffions criminelles: La Raifon, qui n'a aucune part dans tout ce mauvais train, eft alors endormie ou le regarde avec indifference, & fe borne à le condamner. Voilà ce qui caufe tout ce tumulte & toute cette confufion qui paroit dans notre nature; & à moins que, par l'exercice de la Prudence, nos

Facultés

Facultés ne ſoient remiſes dans l'ordre, notre Eſprit n'aura jamais ni calme ni repos; non plus qu'un Corps, dont les membres ſont disloqués. Ainſi, pour éloigner tout ce qui s'oppoſe à notre Bonheur; il faut mettre en uſage la Prudence, qui eſt une des principales Vertus de la Vie Chrétienne.

Prenez garde, dit l'Apôtre S. PAUL, *que vous cheminiez avec circonſpection, non pas comme des fous, mais comme des hommes ſages.* Dans tout le cours de votre vie, ne manquez jamais de choiſir votre Raiſon pour Guide, & ne ſouffrez pas que les Paſſions, & les Appétits aveugles, qui conduiſent les Fous, vous jettent dans l'égarement. De là vient que ſaint PAUL prioit Dieu pour les *Coloſſiens* & qu'il lui demandoit, qu'ils fûſſent *remplis de la connoiſſance de ſa volonté avec toute ſorte de ſageſſe & de prudence ſpirituelle:* qu'ils pûſſent avoir une telle connoiſſance de ſa volonté, qu'elle les rendît véritablement prudents & les mît en état des rechercher les meilleures fins par les voies les plus convenables.

Que l'uſage de la Prudence ſoit un des moyens les plus propres et les plus efficaces pour nous conduire au Bonheur éternel, cela paroit en ce que la pratique de cette Vertu nous engage à un exercice continuel de notre Raiſon. Car agir prudemment dans la Religion, c'eſt ſuivre les plus ſaines lumières de la Raiſon, c'eſt tendre au Ciel, qui eſt la meilleure de toutes les fins, et y diriger toutes nos actions par les règles les plus juſtes: C'eſt choiſir ce qu'il y a de plus utile pour nous, et chercher les moyens les plus efficaces de l'obtenir: En un mot, c'eſt préférer le ſouverain Bien à tout, et le pourſuivre de toutes nos forces.

Si nous vivons dans la pratique conſtante de la Prudence Chrétienne, nous nous accoûtumerons par dégrés à mener une vie raiſonnable à & ſecouer le joug importun des Plaiſirs ſenſuels, & de nos Paſſions

Passions criminelles, qui charment nos Ames, lient toutes nos Facultés, & les empêchent d'agir. Après avoir discontinué quelque temps d'obéir à leur aveugle impétuosité, notre Raison reprendra le dessus, elle occupera son Thrône, & dirigera tous nos efforts vers ce qu'il y a de plus utile pour nous. Finis & bornés, tels que nous sommes, il nous est impossible de travailler tout à la fois à diverses choses avec la même vigueur. Nos Appétits raisonnables & sensitifs sont disposés dans un ordre si regulier, & un équilibre si exact, qu'à mesure que l'activité des uns augmente, celle des autres diminue: de sorte que plus nos inclinations charnelles s'affoiblissent, plus nos facultés spirituelles aquierent de la vigueur. Mais comme le but de toutes nos Facultés est d'agir d'une manière conforme à leur destination naturelle, l'Auteur de la Nature, pour les y exciter, a fondé tout leur plaisir dans la recherche vigoureuse des Objets qui leur sont convenables. Puis donc que la Raison est la plus noble de toutes nos puissances actives, le plus grand plaisir dont nous soyons capables doit naître de son exercice. Par conséquent, puisque la Prudence consiste dans l'usage de notre Raison, la pratique de cette Vertu ne peut que contribuer avec efficacé à notre plaisir & à notre bonheur. D'un autre côté l'exercice fortifiera beaucoup notre Raison, & la rendra non seulement plus sensible à tout ce qui est juste & raisonnable, mais aussi plus éloquente à nous le persuader; jusqu'à ce que devenue le Principe dominant de toutes nos actions, elle nous portera à choisir & à refuser, à aimer & à haïr, à esperer & à craindre, tout ce qui peut nous être utile ou desavantageux. C'est alors que commencera notre Bonheur, et que nous trouverons le Ciel sur la Terre.

Ce qui nous rend malheureux, c'est que nous sommes gouvernés pas des affections déraisonnables

bles et criminelles ; c'eſt que nous ne ſaurions exercer librement nos facultés, ni les diriger ſur les objets qui leur ſont propres ; c'eſt que notre ame & notre volonté ſont tellement gênées par nos inclinations vicieuſes, que nous ne ſaurions connoître ni aimer ce qui eſt digne de nous, à moins que de ſurmonter un grand nombre d'obſtacles : Au lieu que, ſous la conduite de la Raiſon, nos facultés recouvrent peu à peu leur première liberté, & ſont dégagées de tout ce qui les gênoit dans leur mouvement. Quand cet ouvrage eſt achevé, nous anticipons en quelque ſorte ſur les plaiſirs du Ciel. Nos paſſions étant parfaitement ſoumiſes à notre Raiſon, nos facultés intellectuelles ſeront entièrement libres : chacune d'elles tendra vers ſon objet, ſans être retenue par la moindre difficulté ; notre Entendement s'élevera à la contemplation fixe des plus ſublimes Vérités ; notre Volonté ſera determinée au choix du ſolide bonheur : En un mot, nos affections ſeront toûjours devouées à aimer la ſeule ſource de tout bien ; & c'eſt en cela que conſiſte la gloire de Bienheureux.

Une autre Vertu que les Hommes doivent pratiquer, conſidérés ſimplement comme des Etres raiſonnables. c'eſt la *Moderation*, qui conſiſte à proportionner nos déſirs & nos affections à la juſte valeur des choſes, à ne point aimer avec ardeur ce qui n'a qu'un prix très-mediocre, & à ne point regarder avec dédain & avec négligence ce qui peut contribuer à notre bonheur ; mais à rechercher & à eſtimer tous les objets à proportion que notre Raiſon leur attribue plus ou moins de bonté. Car celui qui aime certaines choſes plus qu'il ne devroit, agit d'une manière déraiſonnable & règle ſa paſſion ſur ſon goût & ſur ſon extravagance plûtôt que ſnr les règles du bonſens. Quand les Hommes s'accoûtument ainſi à négliger leur Raiſon, & à ſe ſouſtraire à ſon empire, alors ils ſe mettent eux-

mêmes hors d'état de jouïr d'un bonheur raisonnable; car, sans compter que par-là leurs facultés naturelles sont sans aucun emploi digne d'elles, l'habitude vicieuse qu'ils contractent aquera de nouvelles forces de jour en jour, jusqu'à ce qu'elles éteindront enfin le peu de pouvoir que la Raison avoit conservé. Ce n'est pas tout; je dis que cette funeste habitude d'avoir un amour déréglé pour les objets qui nous environnent, de cherir le plus ce que nous devrions aimer le moins, nous rendra incapables de jouïr d'aucun bien, à la réserve de celui qui ne sauroit nous rendre heureux. Car celui qui aime quelque Bien plus qu'il ne vaut, ne peut jamais être heureux par sa jouïssance, parce qu'il s'imagine y avoir plus qu'il n'y trouve & qu'ainsi il est toûjours trompé dans son attente, le chagrin qu'il a d'en être la dupe balance d'ordinaire le plaisir qu'il en reçoit: Pendant qu'il poursuit ce prétendu Bien avec ardeur, il se repaît de mille chimères, & se berce d'espérances flateuses aussi vastes que ses desirs; Mais lorsqu'il le possede & qu'il trouve le plaisir de la jouïssance fort éloigné de ce qu'il en avoit conçu, il est aussi mécontent que jamais. De sorte que, s'il devoit passer une éternité dans ces poursuites & ces jouïssances, sa vie ne seroit qu'un cercle éternel d'attente & d'échecs.

Il y a encore une autre remarque à faire, c'est que ces Biens inferieurs, qui sont les objets de nos extravagantes affections, sont également passagèrs & peu solides. Les biens inferieurs sont ceux qui ne se rapportent qu'à nos Corps & à cette vie animale; les Biens dignes de nos recherches sont ceux qui vont au delà du temps & sur lesquels les revolutions des années n'ont aucun empire. En sortant de ce Monde, nous quittons tout pour toujours, nous entrons dans l'Eternité, & nous n'emportons avec nous que les dispositions que nous avons contractées

tractées

tractées dans ce Monde. Or il est certain que ce qui a été notre disposition dominante sur la Terre, le sera aussi lorsque nous l'aurons quittée. Car comme notre entrée dans un autre Monde ne corrompra pas nos ames, si elles sont vertueuses; de même elle ne les corrigera point, si elles sont souillées d'un grand nombre de défauts. Et si nous retenons dans une vie à venir les affections dominantes que nous avons euës pour les biens de la Terre, il est absolument nécessaire que nous soïons miserables. Car chaque passion que notre ame transportera dans l'autre Monde, separée de son objet, sera changée en désespoir & par-là deviendra plus furieuse & plus impatiente. De tous les tourments de l'ame, il n'y en a point qui soit comparable à celui que cause un desir effréné, lorsqu'il est impossible de le satisfaire; ce qui est précisement l'état des ames vendues aux plaisirs dans une Oeconomie à venir, où elles sont en proie à des souhaits qu'elles ne sauroient contenter. Et dans une si triste situation, elles sont en bute à tout ce que la rage a de plus affreux, cherchant de l'aliment; mais ne pouvant ni en trouver ni en attendre. Ainsi, dans une angoisse inexprimable, leurs peines augmentent toujours. Cependant elles pourroient trouver quelque contentement & goûter quelque satisfaction, si elles pouvoient tourner leurs affections d'un autre côté, & se reconcilier avec les plaisirs de la Vertu; mais étant irrévocablement engagées aux plaisirs du Monde, elles ne trouvent aucun plaisir dans d'autres objets; ainsi il est impossible qu'un Homme qui n'apprécie point la valeur des choses, & qui aime immoderement ce qui est indigne de son affection, soit heureux dans ce Monde ou dans le Siecle à venir.

L'emploi particulier de la *Modération* consiste à tenir en bride nos affections & à les proportionner au prix intrinseque des biens que nous desirons.

Car quoique ce mot ne se trouve point dans le Nouveau Testament, la Vertu que nous désignons par-là nous y est souvent recommandée ; en particulier, lor qu'il nous y est défendu de placer notre affection *sur les choses de la terre*, & dans un autre endroit *d'aimer le monde & les choses qui sont au monde*. Il ne faut pas entendre ces Préceptes, comme si nous ne devions point du tout aimer les Biens du Monde, puis qu'ils sont des effets de la benediction de Dieu, & qu'il nous les a promis pour nous encourager à lui obéïr ; ce qu'il ne feroit pas sans doute, s'il y avoit du mal à les souhaiter & à les aimer. De sorte que ces défenses n'emportent autre chose, si ce n'est que nos affections pour le monde doivent être si moderées, qu'elles n'excedent jamais la juste valeur de ses biens. Car il ne nous est pas simplement défendu d'aimer le Monde, mais de l'aimer d'une manière qui soit incompatible avec l'amour que nous devons à Dieu. De là vient que l'Avarice, qui est un désir insatiable des biens de ce Monde, est appellée une *Idolatrie*, parce qu'elle met le Monde à la place de Dieu, & qu'elle donne à des Créatures inanimées l'amour qui n'est dû qu'au Créateur. C'est une de ces *affections honteuses*, dont parle St. *Paul* ; de ces passions derèglées, qui estiment leurs objets infiniment au delà de leur valeur intrinseque.

Que la Moderation contribue puissamment à nous aqueri le Bonheur céleste, cela paroit non seulement par ce que nous avons déja dit, mais aussi, parce qu'à moins que nos affections soient modérées, nous ne saurions avoir aucun goût pour le Bonheur spirituel : Car dans l'état corrompu de notre nature, nous sommes gouvernés par nos affections qui, semblables à des verres colorés, nous représentent tous les Objets teints de leur propre couleur. Ainsi quand elles se bornent aux choses de ce Monde, elles ne peuvent que gâter notre Discerne-

cernement & nous rendre auſſi incapables de juger des biens ſpirituels, que le ſeroit un Païſan d'être Profeſſeur dans un College. En effet, quoi que nous ayons un penchant naturel pour les Plaiſirs raiſonnables, nous pouvons l'éteindre, ce qui n'arrive même que trop ſouvent, par notre attache aux Plaiſirs ſenſuels, qui prennent enfin le deſſus, & qui obligent l'Ame de ſympathiſer avec le Corps & de n'avoir d'autres inclinations que les ſiennes..

Une Ame reduite à un ſi malheureux état doit regarder le Monde ſpirituel comme un triſte & affreux Deſert; où il ne croît pour elle aucun aliment qui ne lui ſoit déſagréable. Quand même nous ſerions admis dans ce ſejour céleſte où habitent les Bienheureux, cependant, à moins que nous n'ayons revêtu les mêmes diſpoſitions qu'eux, nous ne ſaurions avoir part à leurs joies; car nos affections ſenſuelles nous inſpireroient une ſi grande antipathie pour leurs plaiſirs, que nous les fuirions & que nous aimerions mieux être inſenſibles, qu'être condamnés à des perceptions ſi peu agréables à notre nature. Par conſéquent jusqu'à ce que nous ayons moderé nos affections à un certain dégré, & que nous les ayons ſevrées de cet attachement exceſſif pour les biens ſenſuels, il eſt impoſſible que nous puiſſions jouïr de la felicité céleſte.

Une autre Vertu qui convient à l'Homme enviſagé ſous la ſimple idée de Créature raiſonnable, c'eſt la *Force d'Eſprit*, qui conſiſte en général à ne permettre pas que notre *Appétit iraſcible* excede les maux ou les dangers que nous voulons éviter & à tenir notre Crainte & notre Colère, notre Malice, notre Envie & notre Humeur vindicative dans une telle ſoumiſſion, qu'elles ne paſſent jamais au delà des bornes, que la Raiſon & la nature des choſes leur préſcrit. Je ne donne pas ici au terme de *Force d'Eſprit* le ſens limité, auquel les Philoſophes le prennent lorsqu'ils entendent par-là un juſte milieu

 lieu

lieu entre la Crainte mal fondée, & la Temerité: mais je l'emploie pour signifier cette Vertu qui règle tout ces mouvements de colère & de vangeance qui s'élevent en nous à l'occasion de quelque mal ou de quelque danger qui nous ménace. C'est elle qui nous doit garantir de toutes les fâcheuses impressions qui viennent du déhors, & qui nous allarment. Dans cette idée générale la *Force d'Esprit* ne renferme pas seulement le *Courage*, entant qu'il est opposé à la *Crainte*, mais aussi la *Douceur* par opposition à la *Férocité*, la *Tolerance* par opposition à l'*Impatience*, le *Contentement* par opposition à l'*Envie*, & la *Débonnaireté* par opposition à la *Malice* & à la *Vangeance*. Passions, qui caractérisent les Ames foibles & timides, incapables de soutenir le moindre mal, sans en être bouleversées; & qui amolies par le Vice & la pusillanimité ne peuvent resister aux plus petites Injures. Tout de même que les Malades sont incommodés par l'éclat du Soleil & la fraicheur de l'Air, qui sont si agréables à ceux qui se portent bien; Ainsi les Esprits foibles sont si tendres & si délicats, qu'ils ne peuvent endurer le moindre soufle de mal ou d'adversité, & ce qui seroit un jeu pour une Ame élevée, les démonte & les met hors des gonds. Quelque courage que ces Personnes affectent, ce n'est qu'une fermentation de leur sang & de leurs esprits animaux. & les plus grands Heros d'entre eux n'approchent pas à cet égard de nos Coqs & de nos Mâtins. Mais pour ce qui est du Courage mâle & raisonnable, qui consiste dans une serenité ferme de l'Esprit au milieu de tous les dangers de la vie, il leur est tout-à-fait inconnu. Celui qui possede cette veritable Force d'esprit est endurci contre les maux par un principe de Raison, & il n'y a point d'accidents exterieurs qui puissent troubler son Ame, ni y causer aucune émotion violente. En un mot, il a un tel pouvoir sur son Appetit irascible, qu'il n'est

n'est jamais timide dans le péril, ni envieux dans l'adversité, ni impatient dans les souffrances, ni colère dans le mépris, ni malin ou vindicatif dans les insultes qu'il reçoit. C'est-à-dire que sans cette Vertu, nous ne saurions jamais être heureux dans ce Monde, ni dans le Siècle à venir.

Pendant que nous sommes ici bas nous devons compter d'être environnés d'une foule d'accidents, & d'en avoir toujours quelcun à combatre: De sorte que, si notre Esprit est chagrin, & trop sensible aux revers, nous serons toujours dans l'embarras & l'inquietude. Au lieu que, si nous étions calmes & tranquilles, tous les malheurs qui nous arrivent ne seroient que comme une ondée de grêle sur le toit d'une Maison, où il y a un Concert de Musique dont elle ne sauroit interrompre l'harmonie par tout le bruit, & le fracas qu'elle fait sur les tuiles: Une trop grande sensibilité aux accidents de la vie desarme notre Esprit & l'expose à toute la violence de l'Orage. Si la Raison ne gouverne pas nos Passions, il faut qu'elles soient à la merci de tous les Evenements, & que, selon qu'ils se trouvent bons ou mauvais, nous soyons heureux ou malheureux: Dans cet état, comme un Vaisseau sans Pilote au milieu d'une Mer orageuse, nous sommes le jouët des Vents & des Flots, incertains de notre sort, jusqu'à ce qu'une vague nous ait écrasés contre quelque Rocher, ou qu'elle nous ait heureusement jettes sur le rivage.

Telle est la misère de notre condition ici bas, pendant que la Force d'Esprit nous manque; mais la privation de cette Vertu nous rendra bien plus malheureux dans une autre vie. Car toutes les Affections qu'elle doit règler, dès qu'elles donnent dans l'excès, portent naturellement le trouble dans l'Ame, & y excitent le désordre: C'est ainsi que la Colère & l'Impatience la démontent, bouleversent toutes ses pensées, & en font un amas confus d'imagi-

d'imaginations extravagantes: C'eſt ainſi que la Malice, l'Envie, & le déſir de Vengeance la rempliſſent de penſées funeſtes, la déchirent & la mettent à la torture. Si ces Paſſions nous accompagnent dans l'autre Monde, ſans que nous les ayons mortifiées dans celui-ci, non ſeulement elles ſeront plus vives & plus violentes; mais le ſentiment que nous en aurons ne ſera mêlé d'aucun plaiſir qui en adouciſſe l'aigreur ou qui en diminue la force. Quels tourments ſont comparables à ceux que reſſentira une Ame que la Haine, l'Envie & la Vengeance déchirent tour à tour, & ſur laquelle quelquefois toutes ces funeſtes Paſſions réunies exercent leur cruel empire! Quel ſpectacle pour notre Envie, lorſque, dans le ſejour de la Misère, nous jetterons de loin les yeux ſur ces Régions heureuſes où habite la Felicité, & ou ceux qui ont été vertueux ſont abreuvés aux Fleuves des délices! Quel ſujet d'impatience, lorſque nous ne trouverons aucun remede à nos maux, & que nous n'y verrons d'autres bornes que l'Eternité! Quel Enfer ne ſerons-nous pas à nous-mêmes! Sans contredit, les tourments exterieurs, auxquels les Impénitens ſeront condamnés, ſont terribles. Mais il n'y a nul doute que le plus cruel de tous leurs Bourreaux ne ſoit dans leur propre ſein, & que leurs Paſſions Diaboliques ne ſoient des Furies plus redoutables pour eux que les Démons qui les environnent.

Ainſi, pour éloigner les grands obſtacles qui s'opposent à notre Bonheur le Chriſtianiſme nous ordonne la pratique de cette Vertu, de cette *Force d'Eſprit*, qui eſt d'une abſolue néceſſité pour modérer notre Colère & notre Impatience, pour réprimer notre Envie, & pour étouffer toutes nos Haines déraiſonnables, avec tous nos déſirs de Vengeance. Il eſt clair que la pratique de cette Vertu contribue à notre Bonheur éternel; puiſque toutes les Maladies qui peuvent affecter l'Ame ne ſont autre

tre chose que son *Appetit irascible* & *concupiscible* portés jusqu'à l'excès, & ne viennent que de ce qu'elle est touchée des Biens & des Maux de cette vie au delà des bornes que la droite Raison lui prescrit. Si nous aimions les Biens temporels suivant le juste prix que la Raison leur donne, nous ne serions jamais tourmentés du désir impatient de les avoir lorsqu'ils nous manquent, ni trompés dans notre attente lors que nous en jouïssons. Quand nos désirs à l'égard de ces Biens sont si moderés, que nous sommes exempts d'impatience en les poursuivant, & de dégoût après être parvenus à leur jouïssance, il est impossible qu'ils causent en nous la moindre inquietude: D'un autre côté, si nous travaillons à règler notre sensibilité à l'égard des maux que nous souffrons & des dangers qui nous ménacent, suivant les conseils de la droite Raison, ils ne pourroient jamais blesser, ni troubler nos Ames, puis que la droite Raison nous enseigne que nous ne devons pas y être sensibles d'une manière à les aggraver. En effet, celui qui écoute ses avis & qui gouverne par-là son *Appetit irascible*, a l'Ame élevée au-dessus de l'atteinte des Injures: Placé, pour ainsi dire, dans la plus haute region de l'Air, il entend, avec une noble indifference, gronder le Tonnerre, & crever la Nuë sous ses pieds.

Quand les Maux de cette vie attaquent des Esprits timides, chagrins & malicieux, ils les embrasent d'abord & les font éclater, comme une étincelle de feu qui tombe sur un monceau de Poudre à Canon. Lors qu'ils arrivent au contraire à un Esprit ferme & tranquille. ils tombent comme des pierres sur un Lit de duvet, où elles se placent doucement & sans bruit. La santé d'une Ame raisonnable consiste dans l'exacte soumission de tous ses penchants & de toutes ses affections à l'empire de la Raison. Pendant qu'elle est dans cet heureux état, il ne peut

lui ſurvenir aucune Maladie ſpirituelle ; parce qu'elle eſt dégagée de la tyrannie des Sens & des Paſſions, & qu'il n'y a rien qui puiſſe troubler le calme & la tranquillité de ſes penſées ; Convaincue que tout eſt en bon ordre chez elle, qu'il y règne une parfaite harmonie, & que ſes Paſſions ſuivent les lumières de ſa Raiſon, elle ne peut que goûter un plaiſir inexprimable. C'eſt là ce qui fait la ſanté & la vigueur de l'Ame; c'eſt là ce qui produit ſa joie & ſon contentement qui approchent de la gloire du Paradis.

Une autre Vertu qui convient à l'Homme, en qualité de ſimple Créature raiſonnable, c'eſt la *Tempérance*. Elle conſiſte à ne point s'abandonner à nos Appétits ſenſuels d'une manière à préjudicier à nos Facultés ſpirituelles; ou plûtôt à réprimer tous les excès des Plaiſirs corporels, ſoit dans le manger, le boire, ou autres choſes de cette nature, qui troublent la Raiſon, ou qui la rendent incapable de goûter les plaiſirs de l'Eſprit. En effet tous les excès à l'égard des Plaiſirs ſenſuels portent naturellement préjudice à la Raiſon, en ce qu'ils détraquent les Organes du Corps, par leſquels elle agit. C'eſt ainſi que l'Yvrognerie dilate le Cerveau, qui eſt comme le Reſervoir de l'Entendement, & qu'elle inonde les traces que les Objets y impriment par un déluge de vapeurs mal-ſaines : C'eſt ainſi que la Gourmandiſe accàble les eſprits animaux, qu'on peut appeller en quelque manière les aîles de l'Eſprit, & qu'elle les empêche de ſeconder les plus nobles effors de la Raiſon : C'eſt ainſi que l'Impudicité enflamme le ſang, & le pouſſe avec tant de violence dans le Cerveau, qu'elle y met les eſprits animaux en déſordre, & y confond ſi bien toutes les idées, que l'Eſprit ne ſauroit plus en avoir une perception claire & diſtincte ; ce qui ne peut qu'interrompre l'exercice de nos Facultés intellectuelles, & les reduire à l'inaction, faute de moyens

moyens pour agir; de ſorte qu'accoutumées à l'oiſiveté, elles deviennent peu-à peu lâches & opiniâtres, jusqu'à ce qu'enfin elles ſe mettent hors d'état d'exercer aucune operation raiſonnable. Lorsqu'on ſe familiariſe trop avec les Plaiſirs ſenſuels, on s'éloigne des ſpirituels, dont on perd inſenſiblement le goût; & l'Ame contracte une ſi grande amitié pour le Corps, qu'elle ne ſauroit plus vivre heureuſe ſans lui. Quoi que, ſéparée du Corps, elle ne retienne pas les Appétits corporels, malgré tout cela, ſi, pendant qu'elle eſt unie avec lui, elle s'abandonne entierement aux plaiſirs ſenſuels, il n'y a nul doute qu'elle ne conſerve une paſſion ardente pour lui, & qu'elle ne languiſſe après ſa réunion; ce qui eſt, ſuivant mes idées, l'unique ſenſualité, dont une Ame ſoit alors capable: En effet, lorsqu'une Ame ainſi diſpoſée arrive dans le Monde ſpirituel, habituée qu'elle eſt aux ſeuls plaiſirs du Corps, ſans en avoir jamais goûté d'autres, elle ne peut qu'être incapable de goûter les plaiſirs des Intelligences pures & des Eſprits bienheureux: C'eſt ainſi que privée de ſes plus cheres délices, dont elle ſait ne pouvoir jouïr que par le moyen du Corps, tous ſes deſirs ne peuvent tendre qu'à cette réunion, pour être en état de renouveller ſes anciennes & brutales idées.

Entre pluſieurs raiſons qui engageoient les Chrétiens de la primitive Egliſe à s'abſtenir ſcrupuleuſement des Plaiſirs ſenſuels, ils avoient ſur tout en vûe de ſe détacher peu à peu du Corps, & de s'accoutumer d'avance à goûter les délices des purs Eſprïts, afin qu'au ſortir de cette vie, & qu'à leur entrée dans le Monde ſpirïtuel, Ame fût ſi touchée de ces Plaiſirs, qu'elle n'eût aucun déſir inquiet de retourner avec ſon Corps. Ils étoient perſuadés qu'en agiſſant ainſi, l'empire de leurs Sens ſeroit diminué en eux, & que leur goût augmenteroit pour cette nourriture ſpirituelle, par laquelle ils

ils devoient vivre pendant toute l'Eternité. C'eſt dans ce deſſein que nous ſont donnés tous ces Préceptes, de nous *abſtenir des convoitiſes charnelles qui font la guerre à l'ame; de mortifier les déſirs de la chair, d'obſerver la Temperance en toutes choſes; d'être vigilants & ſobres; de nous conduire honnêtement comme en plein jour, de fuir les excès de la gourmandiſe & de l'yvrognerie, l'impudicité & la diſſolution, les quérelles & l'envie.* Le ſens de toutes ces Loix eſt que nous n'ayons point de complaiſance criminelle pour nos Appétits corporels, jusqu'à gâter & corrompre ce qu'il y a de ſpirituel en nous; que nous ne nous plongions pas dans les plaiſirs de la chair jusqu'à oublier les biens ſpirituels & céleſtes; mais que nous mortifiïons notre ſenſualité, en ſorte qu'elle n'ait aucun pouvoir ſur nous & ne ſoit pas la diſpoſition dominante de notre Ame; & que ce ſoit au contraire la partie la plus noble de nous-mêmes qui gouverne chez nous.

Il paroit de la dernière évidence que la pratique de cette Vertu contribue à notre Bonheur éternel, puis qu'elle nous éloigne de tout excès dans les Plaiſirs du Corps, & qu'elle nous diſpoſe pour les Biens céleſtes, qu'elle rend naturels à nos Ames. Ainſi lorsqu'après un long exercice de la Temperance, nous viendrons à quitter le Corps, notre Ame en ſera ſi bien détachée, que devenue indifférente pour tous ſes plaiſirs, nous ſerons en état de renoncer à l'un & aux autres, ſans peine & ſans chagrin, & de vivre éternellement ſéparés de nos Corps, ſans en ſouhaiter jamais la réunion avec ardeur, ou la moindre inquietude. En effet, de même que l'Age & l'Experience nous rendent ſenſibles à des plaiſirs d'un ordre plus relevé que ceux de l'Enfance, & que nous mépriſons les jeux, & les Amuſements, dont nous avions fait d'abord nos plus cheres délices, & dont la privation nous auroit cauſé la plus vive douleur. Ainſi quand, par

la pratique d'une Temperance rigoureuse, nous sommes devenus sensibles aux plaisirs de la Vertu & de la Religion, nous regardons tous les plaisirs du Corps comme les Jouets, & les Badinages de notre Enfance, qui servoient à nous divertir, lors que nous n'avions pas de meilleures idées sur la juste valeur des choses. C'est par-là que nos Esprits s'accoûtument, en général & dans l'essentiel, aux plaisirs raisonnables. En quittant nos Corps, nous dépouillerons tous les restes des nos affections corporelles, & nous entrerons ainsi dans le Monde spirituel, revêtus des seules dispositions convenables à cet heureux sejour, où nous trouverons une plénitude de joies pures & spirituelles, dont nous avons eu déja quelques avantgoûts & que nos Ames prévenues en leur faveur embrasseront d'abord avec une si grande satisfactiou, que ravies en extase elles ne penseront jamais à d'autres plaisirs.

Une autre de ces Vertus qui conviennent à l'Homme en qualité de simple Créature raisonnable, c'est l'*Humilité*, qui consiste dans une opinion sage & modeste de nous mêmes, de nos bonnes qualités, de notre mérite, ou de nos talents, soit naturels ou acquis, & à ne pas nous estimer au delà de notre juste valeur. Car l'Orgueil ou la trop bonne Opinion de nous-mêmes empoisonne toutes nos Vertus & tout notre Bonheur, comme nous l'avons montré assez au long dans le premier Volume de cet Ouvrage, auquel nous renvoyons pour cet effet nos Lecteurs. Bien loin de nous plaindre & de murmurer contre Dieu de ce qu'il n'a pas été si liberal envers nous qu'à l'égard des autres, nous devrions avouër & sentir qu'il nous a favorisés infiniment au de-là de ce que nous méritons; que ce n'est point par aucune prévention ni par des égards aveugles pour certaines Personnes qu'il en éléve d'autres a un plus haut degré de gloire & d'honneur que nous-mêmes, mais par un principe d'une

Justice exacte, qui balance toutes choses, & qui proportionne ses bienfaits à la conduite de chacun. De telles idées ne donneront pas seulement une entière satisfaction à nos Esprits, mais nous exciteront sans relâche à ces actes d'amour, à ces louanges, à ces actions de grace & à cette adoration, que les Anges rendent à leur Créateur. C'est ainsi que l'Humilité nous dispose pour le Ciel, & qu'elle nous abat pour nous élever à une Gloire qui surpasse notre Entendement.

Il faut avouër d'ailleurs que l'effet immédiat de cette Vertu, aussi bien que des autres, dont nous venons de parler, est une espece de Bonheur, *privatif*, un état de repos & d'indolence, qui consiste à n'être point malheureux, & à s'abstenir de tout ce qui peut causer quelque préjudice à un Esprit raisonnable.

Mais, outre ce Bonheur *privatif*, il y en a un *positif*, qui consiste dans l'action, & dans l'exercice vigoureux de nos Facultés raisonnables sur les Objets qui leur conviennent le mieux. Pour obtenir ce Bonheur, il faut pratiquer certaines Vertus, qu'on peut nommer divines, par opposition à celles, dont je viens de traiter, qui sont purement humaines.

En qualité de Créatures raisonnables, qui ont relation avec Dieu nous sommes obligés de contempler ses perfections & la beauté de son essence.

En effet l'usage naturel de notre Entendement est de reflechir sur la Vérité, & par conséquent, plus il y a de réalité dans quelque Objet qui peut être connu, plus notre Entendement est intéressé à l'approfondir. Puis donc que Dieu est l'Etre le plus véritable & le plus réel, qu'il y ait, ou qu'il y puisse avoir, par la nécessité de son existence, il faut aussi qu'il soit l'Objet le plus noble & le plus parfait sur lequel notre Entendement puisse méditer. D'ailleurs il est non seulement le plus réel de tous les Etres, mais

l'unique

l'unique ſource de toute réalité : Son Pouvoir conduit par ſa Sageſſe & par ſa Bonté eſt la Cauſe univerſelle de tout ce qui exiſte, qui ſera, ou qui peut être. Seroit-il juſte que notre Entendement, qui a été fait pour contempler, ne penſât point du tout à celui qui en eſt l'origine? Mais outre que Dieu eſt la plus grande de toutes les Vérités, & la Cauſe de tout ce qui eſt réel & véritable, il eſt le Souverain de tous les Etres, le plus aimable, & le plus parfait, en ce qu'il renferme, dans ſon eſſence infinie, toutes les perfections poſſibles, ſoit en eſpèce ou en dégrés. Ainſi quelle irréverence monſtrueuſe n'eſt ce pas, lorsque des Eſprits formés pour contempler la Vérité, ne daignent pas jetter le moindre regard ſur un Etre ſi grand & ſi glorieux, comme s'il n'étoit rien dans le Monde & s'il ne méritoit aucune attention de leur part? Avec tout cela, c'eſt une Vérité à laquelle nous ſommes plus intéreſſés qu'à toute autre, puis qu'il eſt non ſeulement notre Père, notre Soutien & notre Conſolateur, mais auſſi l'unique Arbitre de notre deſtinée, duquel dépend notre Bonheur ou notre Malheur éternel. Quel ſujet y a-t-il que nous puiſſions avoir plus d'intérêt à méditer, que cet Etre ſuprême, auquel nous devons notre origine, en qui nous avons la vie, le mouvement & l'exiſtence, & de qui nous attendons tout le mal ou tout le bien que nous pouvons craindre où eſperer? Si l'on refléchit bien ſur tout ceci, l'on ne ſauroit douter que notre Entendement n'ait été fait pour s'élever à Dieu, & pour contempler ſa Nature & ſes Divins Attributs. Jusqu'à ce que nous ayons fixé notre Eſprit & notre Volonté ſur Dieu, nous courons après tant d'Objets, que nous cherchons toujours de nouveaux plaiſirs & de nouvelles jouïſſances: Preuve que notre Ame ne ſe contente jamais de ce qui eſt fini, ſoit Biens, ou Vérités, & qu'elle ne peut être ſatisfaite que par ſon union avec Dieu,

qui eſt un Ocean infini de Bonté & de Vérité. A l'égard de tous les autres Etres, il y a ſi peu de vérité & de réalité en eux, que nous en voyons bientôt le fond, & que notre Entendement n'y trouve plus dequoi ſe nourrir: Après avoir épuiſé la Vérité des Etres bornés, il faut qu'il demeure dans l'inaction; ce qui ſeroit priver la plus noble de nos Facultés de tout nouveau plaiſir; ou qu'il s'arrête ſur Dieu, où il trouvera des Vérités à l'infini, capables de lui donner de l'exercice dans toute l'éternité. Mais à moins que nous n'accoûtumions, notre Eſprit durant cette vie à penſer à Dieu par de fréquentes méditations; nous en perdrons ſi bien l'idée peu à peu, qu'à notre arrivée dans l'autre Monde, bien loin de nous plaire à le contempler, nous le regarderons comme un Objet étrange, & que, par un malheureux dégoût, nous en détournerons la vûe. Semblables aux Chauve-ſouris & aux Hibous, qui fuient la lumière du Soleil, nous l'éviterons toûjours, & nous ne ſerons jamais en état de fixer nos penſées extravagantes à contempler ſa gloire. Lors que nous avons ainſi banni de notre Entendement le ſeul Objet qui peut le ſatisfaire, le tenir dans un exercice continuel & lui fournir de nouvelles & glorieuſes découvertes dans toute l'éternité, nous ſommes privés d'un des plus doux plaiſirs, dont la Nature Humaine ſoit capable, & nous languirons ſous le poids d'un chagrin éternel.

Quoique nous ayons d'abord quelque repugnance, & quelque peine à méditer ſur Dieu, cependant lors que, par divers actes réiterés, nous en aurons formé l'habitude, & que nous viendrons à le mieux connoitre, nous ſerons ſi charmés de ſon idée, que nous ne ſaurions plus nous en paſſer, ni être jamais en repos qu'avec lui. C'eſt ainſi qu'il deviendra la fidèle compagne de nos penſées, & le ſujet ordinaire de nos Meditations. C'eſt alors qu'il n'y aura rien au Monde qui nous ſoit ſi agréable, que

la

la retraite, & nos entretiens particuliers avec Dieu. Si nous en ſommes détournés par l'état de nos affaires & par les néceſſités de la vie, nous y retournerons enſuite avec plus d'ardeur. Lorsque nous ſerons dans un autre Monde, à l'abri du tumulte, de l'embarras & des beſoins de celui-ci, habitués de longue main à reflechir ſur l'Etre ſuprême, nos Eſprits ſe fixeront d'abord à lui, & ſe dévoueront abſolument à contempler ſa nature & ſa gloire. Prévenus déja pour le plaiſir que nous avons goûté dans la chaleur de notre Méditation, lorsque nous arriverons dans le tranquille ſéjour des Eſprits bienheureux, où nous le verrons d'une manière plus intime, toutes nos penſées ſe tourneront naturellement vers lui, & ſeront ſi captivées par l'éclat de ſa gloire, que, ſans pouvoir jamais en détacher la vûe, nous en ſerons ravis en extaſe, & que nous ſouhaiterons de plus en plus de l'aprofondir.

O qu'une Ame occupée d'un ſi noble emploi eſt heureuſe! Quelle langue peut exprimer la joie & les raviſſemens d'un Eſprit, qui eſt toûjours uni avec ſon Dieu, plein de glorieuſes idées, environné des merveilles de la Perfection, où il voit à tout moment de nouveaux charmes, & fait ſans ceſſe de vaſtes découvertes? O plaiſirs inexprimables de cette bienheureuſe viſion, à laquelle je ne ſaurois presque penſer ici-bas ſans extaſe! Avec quels transports nos Ames ne contempleront elles pas la face de Dieu, qui, dans chaque moment de l'Eternité nous découvrira de nouvelles beautés, capables non ſeulement de nous entretenir mais d'enflamer nos Meditations à perpetuité! En qualité de Créatures raiſonables, qui relevent de Dieu, nous ſommes non ſeulement obligés de penſer à lui & de le contempler, mais auſſi de l'adorer en toute humilité.

Penetrés de la veneration la plus profonde, & du reſpect le plus ſoumis pour ſa Majeſté ſuprême &

 les

ſes Perfections ſans bornes, nous devons nous humilier en ſa préſence, l'invoquer, le ſuplier, le louër, & lui rendre nos très-humbles actions de graces, comme au ſouverain Maître de tout l'Univers & au ſeul Diſpenſateur de tous les Biens & de tout Don parfait. Dans ces actes d'adoration nous devons exprimer nos ſentimens de reſpect à ſon égard par la poſture du corps la plus propre à la certifier aux autres. Quoique nous ayons déja parlé de ce Devoir, nous y ajouterons encore ici quelques traits. Si nous ſommes du nombre des élus, nous ſerons éternellement occupés à admirer & à louër les Perfections de Dieu, dont il nous fera à tout moment de nouvelles découvertes, & à célébrer avec une vive reconnoiſſance les richeſſes infinies de ſa Bonté, dont nous ferons à chaque inſtant une douce experience. Ainſi, pendant que, par des actes réiterés de nos louanges & de nos actions de graces, nous tâchons de rendre nos Ames ſenſibles à la Bonté de Dieu, nous anticipons ſur l'emploi que nous aurons dans le Ciel, & nous nous préparons d'avance à entonner le Concert des Anges & à mêler nos voix avec celles des Bienheureux. La véritable Dévotion conſiſte dans le ſentiment vif de la Majeſté, de la Beauté & de la Benignité de Dieu, & diſpoſe nos Ames à la pratique de tous les Exercices ſpirituels, qui conſtituent le Bonheur du Paradis.

Entant que Créatures raiſonnables conſidérées relativement à Dieu, nous ſommes auſſi obligés d'avoir pour lui un amour ſincere & une entiere ſoumiſſion.

Cette obligation vient de deux ſources, l'une de ce qu'il eſt en lui-même le plus aimable de tous les Etres, en qui il y a un concours harmonieux de toutes les Perfections imaginables, de Sageſſe & de Bonté, de Juſtice & de Miſericorde, en un mot de tout ce qui peut attirer une affection raiſonable. L'au-

tre

tre source de notre obligation vient de son infinie Bonté envers nous, de laquelle dont nous avons déja vû qu'il nous a donné tant de preuves.

Si jamais nous prétendons parvenir à l'état des Bienheureux dans le Ciel, nous devons mettre tout en oeuvre pour embraser nos coeurs de l'amour de Dieu. Pour cet effet, nous devons rappeller souvent à nos Esprits les infinies raisons que nous avons de l'aimer, & nous les représenter en détail avec toutes les circonstances qui en relevent la force. Il faut que nous exposions souvent nos Ames froides & glacées au feu ardent de son Amour & de sa Beauté, & que nous ne cessions jamais de les exciter par cette considération jusqu'à ce que nous sentions le feu céleste embraser nos coeurs. Nous devons sur tout avoir soin de pratiquer tout ce qui est agréable à sa nature & d'y accoûtumer nos Esprits; puis qu'à moins de cela, nous ne saurions jamais nous plaire en lui & nous en former l'habitude. Mais lors qu'une fois, par l'observation constante de ces regles éternelles de Bonté qui sont fondées sur sa Nature Divine, nous y avons si bien accoûtumé nos Esprits, que nous tendons au même but avec lui, & que nous avons en général les mêmes dispositions; c'est alors que nous sommes en état de recevoir les flames de l'Amour Divin. Lors que cet Amour est une fois si bien allumé dans nos coeurs, que nous avons formé l'habitude de nous plaire en lui, de nous réjouïr de son Bonheur, d'aquiescer à sa volonté, & de méditer, avec une pleine satisfaction, sur tous ses Divins Attributs, nous sommes alors dans la même sorte d'état, où les Bienheureux se trouvent dans le Ciel, quoique ce ne soit pas au même degré.

Qui pourroit concevoir le Bonheur de ce glorieux état, où nous vivrons toûjours à la vûë du plus aimable de tous les Objets, que nous aimerons de

toutes les puiſſances de nos ames & mille fois plus que nous ne ſaurions nous l'imaginer ici-bas? Car plus nous le verrons, mieux nous le connoitrons, & plus cette connoiſſance augmentera, plus nous l'aimerons. C'eſt ainſi que notre Amour prendra de nouvelles forces dans toute l'Eternité; ce Divin Objet ne nous abandonnera jamais; il entretiendra toujours nos Eſprits de ſes beautés infinies; nous ſentirons toujours les doux effets de ſon amour envers nous dans cette Couronne de gloire qu'il mettra ſur nos têtes, & dans ces joies raviſſantes, dont il remplira nos coeurs: C'eſt alors que nous éprouverons la continuation de ſon Amour dans la jouïſſance continuelle de tout ce qu'emporte un Bonheur éternel; & que nous ſerons convaincus, par ſes bontés réïtérées envers nous, auſſi bien que par l'immutabilité de ſa Nature, qu'il aime toûjours ceux qu'il a une fois aimés. En un mot, nous le trouverons infiniment heureux, au-delà de tout ce que notre Amour le pourroit ſouhaiter: Non ſeulement nous nous plairons en lui, parce qu'il eſt infiniment aimable; mais nous nous réjouïrons & nous triompherons en lui, parce qu'il eſt infiniment heureux: Car l'Amour unit les intérêts auſſi bien que les cœurs de ceux qui s'entraiment & fait que leurs joies & leurs félicités ſont reciproques: Dans ce glorieux état, nous partagerons avec Dieu ſa Felicité, à proportion de l'amour que nous aurons pour lui; plus nous l'aimerons, plus nous prendrons à cœur ſes intérêts; & plus nous nous intéreſſerons à ſon Bonheur, plus nous en jouïrons nous-mêmes.

Ainſi le Bonheur de Dieu eſt comme un thréſor dans lequel tous ceux qui l'aiment puiſeront dans toute l'éternité, & où chacun d'eux aura une part, plus ou moins grande, à proportion de leur amour. Si nous pouvions l'aimer autant qu'il le mérite, c'eſt à dire infiniment, nous ſerions auſſi infiniment heureux. Car alors ſa felicité devien-

droit

droit la nôtre, & nous en aurions le même agréable ſentiment que s'il étoit tout transplanté dans nos cœurs. Puis donc que Dieu eſt un Etre infiniment heureux, infiniment bon, & infiniment aimable; quand une fois nous ſommes admis en ſa ſainte préſence, notre amour pour lui ne peut que produire de douces & raviſſantes émotions; car l'immenſité des Perfections qu'il trouvera dans ſon divin Objet, doit néceſſairement en bannir ces craintes & ces jalouſies, ces déplaiſirs & ces chagrins, qui accompagnent d'ordinaire nos Amitiés dans ce Monde, & le rendre pur, doux & tranquille. Lors que notre Amour aura une fois atteint à la perfection de cet heureux état, ce ſera pour nous une ſource vive & abondante de plaiſirs inexprimables dans toute l'éternité. O heureux état, où mon cœur n'aimera que Dieu, où cet Amour triomphera ſeul avec moi, où il ne ſera que joie & que raviſſement, éloigné du bruit & du fracas de toutes ces Paſſions turbulentes qui l'affligent & qui l'incommodent durant cette vie!

En qualité de Créatures raiſonnables, qui ont relation avec Dieu, nous ſommes obligés d'imiter avec ſoin toutes ſes perfections imitables.

C'eſt une Maxime conſtante, que la Nature la plus parfaite en ſon genre doit ſervir de Regle à tous les Individus qu'elle renferme: Puis donc que Dieu eſt l'Etre le plus parfait qu'il y ait dans tout le cercle des Etres raiſonnables; il s'enſuit qu'il eſt le ſouverain Modele de tous les Individus qui ſe trouvent ſous lui, & que la nature de ceux-là eſt d'autant plus imparfaite qu'elle ſe trouve dans une plus grande oppoſition avec la ſienne. Dieu eſt l'Archetype de toutes les Créatures raiſonnables, & l'Homme eſt ſon Image: car Dieu eſt un Etre infiniment raiſonnable dans toutes ſes volontés & dans toutes ſes actions; il n'a pas le moindre mêlange de préjugés ni d'inconſtance dans ſes choix; mais il

il se gouverne toujours, & en toutes choses par les regles de son infinie Sagesse. C'est à cause de cela même que tous les Etres raisonnables doivent le regarder comme le souverain Modèle de leurs actions & que toutes les fois qu'ils s'éloignent de lui, ils deviennent, pour ainsi dire, des Monstres & renoncent à leur nature. De même qu'un Corps Humain seroit monstrueux, s'il avoit ses membres déplacés; si, par exemple, sa bouche s'ouvroit à la poitrine, & que ses jambes sortissent des épaules: Ainsi toute Créature raisonnable qui n'imite pas Dieu, mais qui agit contre sa volonté, est par-là même monstrueuse & défigurée, parce qu'elle se trouve en opposition avec son Modèle naturel: Pendant qu'elle continue dans cet état, elle ne sauroit jouïr d'un véritable Bonheur; car ce qui rend Dieu infiniment heureux en lui-même n'est pas tant la Toute-puissance qu'il a pour se défendre contre toutes les insultes du déhors, que la parfaite harmonie entre toutes ses actions, & la Raison suprême qu'il possede.

De là vient que l'Evangile, dont le grand but est de nous rendre heureux, nous recommande sur toutes choses d'imiter, autant qu'il nous est possible, les Attributs & les actions de notre Pere céleste; de faire tous nos efforts, pour le ressembler; de retracer dans nos Ames sa divine Image, de nous former sans cesse sur le parfait Modèle de sa Misericorde & de sa Bonté, de sa Justice, de sa Pureté & de sa Sagesse, afin que moulés, pour ainsi dire, sur ce Divin Original, nous devenions des Images vivantes de sa Nature. *Soyez donc*, dit l'Apôtre S. PAUL aux *Ephesiens, soyez les imitateurs de Dieu, comme ses chers Enfans. Revêtez-vous de l'Homme nouveau, qui est créé, selon Dieu, dans la véritable Justice & la sainteté. Soyez parfaits*, disoit J. C. à ses Disciples, *comme votre Pere celeste est parfait; Soyez purs, comme il est pur; Soyez misericordieux, comme il est misericordieux.*

Quelle

Quelle infinie ſatisfaction ne doit-ce pas être pour une Ame, qui vient à s'examiner, lors qu'elle y trouve tout en bon ordre, & que chacune de ſes Facultés répond, autant qu'il eſt poſſible, à ſon Divin Original? Quelle joie ne ſera-ce pas pour elle, lors qu'après avoir comparé chacun de ſes traits avec ſon divin Modèle, elle y verra une aimable conformité, & que tous ſes mouvemens imitent ceux de la Nature Divine? Lors, dis-je, qu'une Ame glorifiée ſe trouvera dans cette heureuſe harmonie avec ſon Dieu, quelle ſource de joie & de plaiſir ne ſera-ce pas pour elle? Avec quels transports raviſſans ne reflechira-t-elle pas ſur toutes ſes actions, que la Raiſon la plus ſévère ne peut qu'aprouver? Quel triomphe, quelle paix, quelle gloire, quel contentement ne ſentira-t-elle pas en elle même, à la vûe de ſon integrité? C'eſt ainſi qu'en imitant les Vertus de Dieu, nous participerons en quelque maniére à ſon Bonheur. Ce n'eſt pas tout, la reſſemblance que nous avons avec Dieu nous diſpoſe à l'aimer, & notre amour nous porte à l'adorer & à le contempler; car tous ces actes s'entrainent & ſe produiſent les uns les autres; comme des corps contigus & placés dans un Cercle, dont le premier étant mû pouſſe le ſecond, le ſecond le troiſieme, & ainſi de ſuite jusqu' à la fin. Par conſéquent, ſi nous emportons dans le Siecle avenir des diſpoſitions ſemblables à celles de la Divinité, nous ſerons toujours portés à l'imiter, à l'aimer, à le contempler & à l'adorer.

En qualité de Créatures raiſonnables qui ont relation avec Dieu, nous ſommes obligés de nous reſigner, & de nous ſoumettre entierement à ſa ſainte Volonté & à ſa bonne Providence.

En effet, Dieu a une juſte ſouveraineté ſur toutes choſes, fondée ſur ſon Pouvoir infini, & qui ne lui vient pas de quelque Acte exterieur, comme celle des Etres ſubalternes; mais c'eſt une prérogati-

ve éternelle de sa Nature. Car il a la liberté, aussi bien que tous les Etres raisonnables, d'exercer ses propres facultés autant que la Justice le permet; mais puis qu'il est infiniment élevé au-dessus de toutes les autres Puissances, il ne peut être soumis à une Autorité superieure, ni par conséquent se gouverner par d'autres Loix, que celles de sa Nature. Tout ce qu'il peut faire, il le peut justement, s'il n'est pas contraire à ses Perfections infinies; puis que son Pouvoir, qui est sans bornes, aussi bien que sa Sagesse, sa Justice & sa Bonté, l'autorise suffisamment à executer tout ce qui s'accorde avec ses Divins Attributs: Puis donc qu'il peut exercer sa domination sur toutes choses, il faut nécessairement qu'il y ait un droit éternel, & qu'il le mette en usage, autant que sa Sagesse, sa justice & sa Bonté le permettent, qui sont les seules règles auxquelles il puisse être assujetti dans l'exercice de sa Puissance infinie. Il s'ensuit de là que, puis qu'il nous gouverne par des Loix conformes à sa Nature, sa propre Grandeur, qui le met au-dessus de tout autre Pouvoir, suffit pour l'autoriser à tenir une pareille conduite: C'est ainsi qu'étant revêtu du pouvoir suprême, tous les autres Etres sont indispensablement obligés, autant qu'ils s'en trouvent capables, de se resigner à son Gouvernement.

Mais, outre que nous sommes obligés de lui être soumis, en ce qu'il est Dieu; nous lui devons aussi une entière dépendance, parce qu'il est notre Créateur. Car les Bienfaits donnent toujours quelque pouvoir, où il n'y en a point d'antécedent, sur tout lorsque le Bienfait accordé n'est pas moindre que celui de l'existence, qui est le Cas entre nous & Dieu. C'est un Bienfait d'une telle nature, qu'il suffit pour lui donner sur nous un droit absolu & inalienable, quand il ne l'auroit pas eu déja en vertu de sa Grandeur infinie. Avant qu'il nous créât, nous ou toute autre chose, il avoit la liberté de fai-

re

re tout ce qui ne pouvoit être déterminé par aucune autre Loi que par celle de sa Nature; & quoique, depuis la Création, son Pouvoir n'aît pas augmenté, il est certain que l'existence qu'il nous a donnée est un nouveau motif qui nous engage à lui obéir. Puis que c'est de lui que nous tenons la vie, le mouvement & l'être, toutes les règles de la Justice & de l'Equité nous soumettent à ses ordres, & nous lui devons consacrer toutes ces facultés que nous avons reçues de sa main liberale. En effet, y a-t-il rien de plus juste & de plus équitable que de prendre cette Volonté, qui est la cause de notre existence, pour la regle de nos actions, d'employer à son service les talens qu'il nous a confiés, & de lui restituer les Fruits qu'il a planté lui-même? Car nous ne dépendons pas de nous, mais de Dieu; & lui seul a le droit de disposer de nous. Toutes les fois que nous disposons de nous-mêmes contre sa volonté, non seulement nous usurpons son Bien propre, mais nous le tournons contre lui; & pendant que nous en usons de cette manière, il est impossible que nous soïons jamais heureux. Ce n'est pas tout, lorsque nous nous revoltons contre Dieu, nous faisons, pour ainsi dire, alliance avec les Démons; ces Esprits infernaux qui furent chassés du Ciel, il y a déja six mille ans, pour y avoir excité la révolte, & qui, depuis ce temps-là, ne cessent d'animer les Hommes à prendre le même parti, afin de les entraîner avec eux dans l'Etang ardent de feu & de souphre. De là vient qu'il est dit, I. *Sam.* XV. 23. que la rebellion contre Dieu est *le péché*, ou *comme le péché de sortilege*; parce que les rebelles aux ordres de Dieu se liguent avec le Diable de même que les Sorciers & les Enchanteurs.

Il n'est pas croïable que le sage Monarque de l'Univers néglige son autorité, jusqu'à souffrir que de miserables Créatures la méprisent, sans qu'elles ressentent les justes effets de sa colère & de son indignation.

nation. Lorsqu'il eſt une fois irrité contre nous, il nous pourſuit avec plus ou moins de violence, il nous expoſe aux traits de ſa Juſtice, il remplit nos Ames criminelles de trouble, d'horreur, & de penſées effraïantes. Il à imprimé la crainte de ſon Pouvoir & de ſa Maieſté ſi profondement dans nos cœurs, qu'il nous eſt impoſſible de l'en bannir, quelque ſoin que nous prenions de nous tromper nous mêmes: Et quoique nous puiſſions quelquefois endormir ce ſentiment, il ſe reveille tôt ou tard, malgré que nous en ayons. Quand il nous arrive d'avoir offenſé cette Maieſté inviſible que nous redoutons, ſi nous venons à y réflechir ſerieuſement, il s'éleve d'abord dans nos Eſprits une foule de penſées accablantes, avec l'appréhenſion d'un terrible avenir. Mais ſi dans cette vie, durant laquelle nous avons tant de remedes propres à guérir les bleſſures de nos Ames, tant de plaiſirs & de diſtractions capables d'étoufer la crainte naturelle que nous avons de Dieu, nos Conſciences ne laiſſent pas de nous reprocher quelquefois nos deſordres, & de nous allarmer par de funeſtes préſages. Que ne feront-elles pas, lorsque tous ces plaiſirs & toutes ces illuſions, qui nous ſervoient à les endormir & à les amuſer, ne ſubſiſteront plus? C'eſt alors ſans doute que nous eſſuyerons de cruels remords, & que nos Ames ſeront environnées d'horreur. C'eſt alors que la crainte de Dieu nous hantera comme une Furie inexorable, & qu'elle nous plongera dans une agonie continuelle; Car *les Diables* eux-mêmes *croient qu'il y a un Dieu, & ils en tremblent*: C'eſt alors que notre malice inveterée contre lui nous excitera de plus en plus à le provoquer, & que notre crainte naturelle de ſon Pouvoir & de ſa Majeſté, redoublera dans toute l'éternité. En un mot, c'eſt alors que la vûë de notre oppoſition avec ce divin Original nous remplira de honte & de regrets inutiles, & que le ſentiment de notre revolte nous cauſera de nouvelles frayeurs.

Pour

Pour prévenir tous ces maux, notre ſainte Religion, qui ne tend qu'à nous rendre heureux, nous exhorte à *nous ſoumettre à Dieu, & à ne vivre que pour Dieu, à lui offrir nos Corps & nos Ames en ſacrifice, ſaint, plaiſant & agréable, qui eſt notre raiſonnable ſervice; & à faire de nos membres des inſtrumens à la Juſtice.* Par tous ces Paſſages, il faut entendre que nous devons tâcher de remplir nos Ames d'un vif ſentiment de l'autorité de Dieu ſur nous, & de toutes les puiſſantes raiſons qui nous engagent à lui obéïr; en ſorte que nous prenions une ferme reſolution de ne rien faire de tout ce qu'il nous défend, & de ne rien ômettre de tout ce qu'il nous commande, en ſorte qu'il regne lui ſeul dans nos cœurs, & que ſa volonté ſoit l'unique regle de toutes nos penſées, de tous nos deſirs & de toutes nos paſſions. En un mot, nous devons travailler à nous imprimer un ſi grand reſpect pour ſon Autorité ſouveraine, & à nous en former une telle habitude, qu'aucune tentation du dedans ou du dehors ne puiſſe jamais la bannir de nos cœurs, nous empêcher de nous aquitter de notre devoir, & nous engager à nous rebeller contre lui. Lorſqu'une fois nous aurons accoûtumé nos Eſprits à cette obéïſſance univerſelle, nous ſerons alors en état de joüir du bonheur céleſte.

C'eſt ainſi que, parfaitement ſoumis à la volonté de Dieu, nous nous trouverons fort heureux, & que toûjours déterminés par ce qu'il ordonne, nous n'aurons aucun embarras à choiſir. Nos Ames ne ſeront plus dans l'incertitude, ni balancées entre des raiſons qui ſe combatent. Mais toutes nos penſées calmes & tranquilles auront un doux & libre cours, & ne s'agiteront plus d'un côté & d'autre. D'abord que la volonté de Dieu nous ſera connuë, nous y aquieſcerons de tout notre cœur. Fixes & immobiles ſur la conduite que nous devons tenir, nous ſerons toûjours prêts, quelque choſe qu'il nous arrive, à recevoir tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer,

ſans être obligés de former de nouveaux deſſeins, & de prendre de nouvelles meſures. Alors notre volonté ne reſiſtera plus aux ordres de la Providence, & ne balancera plus entre deux partis oppoſés, comme elle avoit accoûtumé de faire; Mais toûjours prête à lui obéïr, elle ne manquera pas de le ſuivre par tout, ſans aucune déliberation. Dans cet heureux état, nous ne ſentirons plus cette guerre inteſtine, *entre la loi de nos Esprits & celle de nos Membres;* Mais entierement devoués à Dieu, nous lui obéïrons toûjours avec plaiſir & de tout notre cœur. Quelle joie, & quelle ſatisfaction ne doit-ce pas être pour une Ame ſoumiſe à Dieu de cette manière; puiſque par-là elle eſt non ſeulement délivrée du ſoin de ſe déterminer; mais qu'elle eſt auſſi convaincuë de la ſageſſe & de la bonté de ſon choix? En effet, pendant que nous ſommes ſoumis à Dieu, nos volontés & nos actions viennent de lui, & ſont conformes à ſes ordres. Céla poſé, nous n'avons aucune raiſon de nous imaginer qu'elles puiſſent être mauvaiſes en elles-mêmes, ni qu'elles puiſſent jamais lui déplaire. Tout au contraire, les Ames rebelles aux Loix Divines ſont ſans ceſſe en proie à deux cruelles Furies, à la honte de leur crime & à la crainte du danger qui les menace: Crainte, qui même ſur la Terre leur donne plus d'inquietude, que toutes leurs joies mondaines ne peuvent leur procurer de plaiſir. Mais lorsqu'on eſt une fois entierement ſoumis à la volonté de Dieu, on eſt à l'abri de ces deux Furies; on devient auſſi ferme que la Vérité, & auſſi courageux que l'Innocence même.

Comme par notre entiere réſignation à la volonté de Dieu, nous ſerons délivrés de l'embarras du choix, & ſuffiſamment autoriſés à ſuivre nos déciſions; nous ne pourrons douter non plus, ni de leur ſageſſe, ni de leur ſuccès, Alors nous ſerons convaincus, par une douce & heureuſe experience, que tout ce que Dieu nous commande eſt pour notre bien,

&

& que c'eſt à cauſe de cela même qu'il nous l'ordonne.

Quand nous choiſiſſons ce que Dieu veut, notre volonté eſt guidée par ſa ſageſſe; deſorte que, dans chaque acte d'obéïſſance, nous devenons auſſi infaillibles que la toute-Science de Dieu même. Lors donc que nous ſommes entierement ſoumis à Dieu, nous voulons & nous agiſſons toûjours avec autant de certitude & d'aſſurance d'obtenir un heureux ſuccès, que ſi nous étions nous-mêmes infiniment ſages, & que nous euſſions une connoiſſance parfaite de tous les évenemens poſſibles. Ainſi, pendant que les miſérables Pécheurs & les Rebelles tâtonnent dans les ténèbres, ſous la conduite de leurs paſſions aveugles, ſans ſavoir la plûpart d'entr'eux ni ce qu'ils veulent, ni où ils tendent; qu'ils vivent au hazard, & qu'ils agiſſent à l'avanture; nos volontés & nos actions étant dirigées par un Etre tout-ſage, qui ne manque jamais de les gouverner par les Regles les plus ſûres, & de les amener aux plus heureuſes fins; nous ſerons toujours infailliblement aſſurés, que tout ce que nous voulons ou que nous faiſons contribuera à notre avantage.

Mais lorsqu'on ne ſait pas ce qui peut arriver après une certaine Action, & qu'on eſt incapable de penétrer tous les évenemens cachés, que tels ou tels deſſeins renferment; on eſt toûjours dans le trouble & dans l'inquietude, on doute & l'on eſt en ſuſpens, on craint & l'on tremble à chaque pas que l'on fait. Au lieu qu'aſſurés d'un bon ſuccès, nous marchons alors d'un pas ferme & conſtant, & nous en uſerons toûjours de même, lorsque nous ne voudrons rien, & que nous n'agirons en aucune choſe, que ſous les ordres de Dieu; parcequ'alors nous ne verrons qu'un heureux avenir devant nous, & qu'appuyés ſur l'infaillible ſageſſe qui gouverne ſa volonté & la nôtre, nous ſerons pleinement aſſurés que tout ce que nous voudrons, ou que nous ferons ſera couronné

d'une heureuse fin. C'est ce qui élevera nos Ames à une activité infatigable, & qui nous fera trouver, dans chaque acte de notre obéïssance, une douceur qu'on ne sauroit exprimer. Oh, qu'une Ame est heureuse, lors qu'entierement soumise à la volonté d'un Etre tout-bon & tout-sage, elle n'est jamais en doute sur ce qu'elle doit choisir, & qu'elle embrasse toûjours ce qu'une Bonté & qu'une Sagesse infinie lui dicte! Y a-t-il aucune langue qui puisse décrire son bonheur, & la pensée même y peut-elle ateindre?

En qualité de Créatures raisonnables qui ont relation avec Dieu, nous sommes obligés non seulement de resigner notre volonté à la sienne, mais aussi de nous confier à lui de tout notre cœur, & de nous reposer entierement sur sa Providence; puisqu'il est le centre & le soutien de toutes les Créatures perissables: C'est lui qui les conserve, & qui les empêche de tomber en ruine; Nous dépendons de lui, avec tout ce qui est créé dans le Ciel & sur la Terre; s'il vient à nous abandonner une seule minute, nous tombons dans le néant, & nous perissons. En effet, si nous pouvions exister par nous-mêmes dans le moment présent, nous aurions pû exister de même le moment précedent & nous le pourrions le moment ensuite & ainsi pendant toute l'Eternité; Mais à moins que nous n'eussions en nous une plenitude d'essence, pour exister par nous-mêmes depuis toute l'Eternité passée, dans toute l'Eternité à venir; il est impossible que nous subsistions un seul instant sans de nouveaux secours de la source infinie & indépendante de l'Etre. Se peut-il rien de plus juste & de plus raisonnable, que nous, que Dieu conserve & soutient de cette maniére, nous reposions entiérement sur lui; que nous fondions toutes nos esperances, & que nous mettions toute notre confiance sur celui, *de qui nous tenons la vie, le mouvement & l'être?* Qu'y a-t-il de

de plus juste, si nous considérons en particulier qu'il est non seulement le souverain Dispensateur de tous les Evenemens qui nous regardent; mais aussi qu'il est infiniment sage, & qu'il connoît toûjours ce qui nous peut être avantageux ou nuisible; qu'il est engagé par sa bonté naturelle, aussi bien que par ses promesses gratuites, à ne manquer jamais à ceux qui mettent leur confiance en lui; & à faire tourner toutes choses à leur Salut éternel? En un mot, à qui pouvons-nous nous confier avec plus de raison, qu'à un Etre qui est revêtu d'une puissance, d'une bonté & d'une sagesse infinie; qui sait toûjours ce qui est le meilleur pour nous, qui veut toûjours ce qu'il sait être tel, & qui fait toûjours ce qu'il veut?

Helas! que nous sommes peu capables de choisir ce qu'il nous faut; puisqu'il est incertain, si la plûpart des Biens que nous recherchons avec ardeur nous seront utiles, & si, au lieu de tourner à notre profit, ils ne déviendront pas au bout du compte un véritable poison! Mais cela n'est pas à craindre lorsque Dieu choisit pour nous; il est le souverain Dispensateur de toutes choses; il connoît l'enchainure des Causes depuis le commencement jusqu'à la fin; son Pouvoir est non seulement la Cause de tous les évenemens actuels; mais aussi de la possibilité de tous ceux qui n'existeront jamais; de sorte qu'il doit discerner la dernière fin, & toutes les circonstances de chaque évenement possible ou futur, & découvrir à fonds tout ce qui peut nous être avantageux ou nuisible.. Il ne sauroit donc se tromper dans son choix, parce qu'il connoit tout ce qui existe, ou qui peut exister, & que tout est présent à ses yeux. Ainsi nous pouvons dire que c'est un avantage inestimable pour nous d'être sous la conduite de Dieu; & je ne sâche rien de plus terrible, après les tourmens de l'Enfer, que d'être abandonnés à nous-mêmes, & laissés à la direction de notre volonté & de nos desirs.

Je suis même persuadé que, si Dieu nous annonçoit du Ciel, qu'il est resolu de ne plus gêner nos passions; mais plutôt de les satisfaire toutes, quel qu'en pût être l'évenement, bon ou mauvais, nous aurions juste sujet de nous regarder comme les plus malheureuses Créatures du Monde, & comme privés du plus grand bonheur, dont une Créature puisse jouïr ici-bas: En sorte que, s'il y avoit quelque lieu d'esperer qu'il voulût nous recevoir de nouveau sous sa protection, il seroit infiniment de notre intérêt de nous resigner, avec tout ce qui nous regarde, à sa volonté, & de le supplier à mains jointes de ne pas nous abandonner, sur toutes choses, à nous-mêmes, ou de ne pas nous exclurre de sa bonne & sage conduite. Puis donc qu'il est si juste & si raisonnable à tous égards, qu'il est tant de notre intérêt & pour notre avantage, de nous remettre absolument, nous & nos affaires, entre les mains de Dieu, d'attendre de lui un heureux succès dans toutes nos entreprises légitimes, d'aquiescer de bon cœur à tout ce qu'il ordonne, d'admirer sa Providence dans tous les évenemens, de quelque nature qu'ils soient, bien persuadés qu'il ne nous arrive rien que ce qu'il a voulu permettre, ou qu'il a déterminé lui même: Puis, dis je, que tout cela est si juste, & qu'il y va si fort de notre intérêt, il nous est impossible, sans cette soumission à la volonté de Dieu, d'être jamais heureux ici-bas, ou dans le Siecle à venir. Lorsque nous considérons, que tout ce que nous avons de plus cher est entre ses mains, que toute notre fortune dépend de lui, qu'il peut nous anéantir d'un seul regard, ou nous mettre, quand il lui plaît, dans un état mille & mille fois plus triste que le néant; comment est-il possible que nos Esprits soient tranquilles, ou qu'ils ne soient pas dans les dernières angoisses, si nous n'avons une entière confiance en sa bonté & sa véracité? C'est au manque d'une pareille confiance, qu'on doit attribuer tous

les

les soucis rongeans, toutes les craintes importunes, & les pensées accablantes qui affiégent l'Esprit de la plûpart des Hommes. Il est d'ailleurs impossible qu'ils s'en délivrent jamais, quand même ils seroient dans le Ciel, à moins qu'ils ne se reposent entierement sur Dieu: Car c'est de lui seul que nous devons attendre notre Bonheur céleste, aussi bien que le temporel. En effet, quoique tous ces actes de Vertu qui formeront le premier soient plus alors en notre pouvoir, que ne le sont aujourd'hui les Biens de ce Monde; avec tout cela, ils ne le seront qu'autant qu'il plaira à Dieu de nous mettre en état d'agir, & de nous conserver notre existence, que nous sentirons bien alors dépendre absolument de l'énergie toute éficace de son divin soufle. Quoiqu'il nous ait promis une Vie éternelle, cependant, si nous n'avons une pleine confiance en sa Veracité, nos Esprits seront toûjours exposés au doute & à l'incertitude: Nous craindrons que tôt ou tard il n'oublie sa promesse, que, pour quelque raison qui nous sera inconnuë, il ne retire de nous cette puissante influence qui nous soutient, & qu'il ne nous laisse tomber dans le néant. Plus notre Bonheur sera élevé, plus nous craindrons de le perdre; puisque, malgré notre défiance à l'égard de la Bonté & de la Veracité de Dieu, nous sentirons toûjours qu'il dépend de son bon plaisir. Après toutes ces réflexions, il est aisé de voir, que, si nous étions placés au milieu du Paradis, avec cette défiance envers Dieu, cela seul empoisonneroit toutes nos joies, & leur donneroit un goût désagréable & rebutant. En effet, la crainte d'être privés d'un Bonheur éternel est si accablante, qu'elle ne nous permettroit jamais de le goûter; tant il est impossible qu'aucune Créature intelligente soit heureuse, sans une entiere confiance en Dieu, de qui elle dépend à tous égards.

Il y a plusieurs Passages dans le N. T. qui nous ex-

exhortent à la pratique de cette Vertu. *Que ceux qui soufrent selon la volonté de Dieu*, nous dit S. PIERRE, I. Epit. Ch. IV. 19. *lui remettent leurs Ames, comme au fidèle Créateur, en s'appliquant aux bonnes œuvres.* *Recommandez*, dit S. PAUL à TIMOTHE'E, I. Epit. Ch. VI. 17. *Recommandez à ceux qui sont riches dans ce Monde, de ne point s'enorgueillir, de ne point mettre leur esperance dans des richesses perissables, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit abondamment toutes choses, pour en jouïr.* Ces Endroits & divers autres que je pourrois alléguer nous excitent à nous confier de tout notre cœur à Dieu, à sentir vivement l'étenduë universelle de sa Providence, à être bien persuadés de la bonté de tous ces vastes desseins qu'il ménage dans ce Monde, à nous soumettre volontiers à toute sorte d'évenemens, à le regarder comme une marque de son amour, & à vivre toûjours dans la pensée, que nous sommes infiniment mieux entre ses mains que si nous étions abandonnés à nous-mêmes; qu'il peut nous gouverner, nous & nos affaires, beaucoup mieux que nous ne le pouvons, & qu'il aura soin de les tourner autant à notre avantage que nous le ferions, si nous savions tout ce qu'il sait.

Quoique nous ne soïons pas toûjours en état de nous reposer entierement sur la Puissance infinie de Dieu, & de n'avoir aucune inquietude pour tout ce qui peut arriver, à cause de la forte impression que les Objets sensibles font sur nous durant cette vie, qui se gouverne par les Sens; malgré tout cela, si, par des actes réiterés de confiance en Dieu, nous pouvons nous tranquiliser d'ordinaire au milieu de tous les revers, & de toutes les agitations de ce Monde: Si lorsque l'Orage nous menace, ou qu'il tombe sur nos têtes, nous pouvons recourir à Dieu comme à notre azyle, & nous croire en toute sureté à l'ombre de sa Providence: En un mot, si, lorsque nous ressentons quelque peine,

nos

nos premiers mouvemens nous portent à nous adresser à lui, bien persuadés que, sous sa protection, & par un effet de sa Grace, nous verrons toutes choses se disposer naturellement à conspirer à notre bonheur, cette espérance mal assurée, cette soumission chancellante, se tournera, dans l'autre vie, en une confiance ferme & inébranlable. Car quoique notre condition doive toûjours être dépendante, elle le sera dans toute l'éternité sur des fondemens, qui ne peuvent non plus manquer que l'Existence & la Nature de Dieu; non plus que sa Veracité & sa Bonté même, qui lui sont l'une & l'autre si essentielles, qu'il ne peut exister sans ces Attributs. Convaincus que nous serons si bien afermis dans cet état d'une entiere dépendance, que nous ne saurions jamais le perdre, à moins que Dieu ne s'anéantît lui-même, nous en serons non seulement si certains, mais si satisfaits, que chacun de nous sera comme un Dieu à son propre égard, & que dans cette bienheureuse securité, nous jouïrons tranquillement de Dieu & de nous-mêmes dans tous les siecles à venir. C'est ainsi que notre confiance en lui couronnera le plaisir de toutes nos autres Vertus, par l'assurance entiére que nous recevrons de le posséder éternellement. Alors l'Ame ravie se laissera, sans crainte, enlever à tous ses transports: elle n'apréhendera plus de trop s'attacher à ces douces opérations: elle n'aura plus ces facheuses inquiétudes, ces méfiances cruelles, qui viennent empoisonner la jouïssance trop mêlangée des choses que nous possedons ici bas: Nous y jouïrons à tout moment, de tout ce que renferme le Ciel; & notre félicité y sera d'autant plus grande, que nous serons pleinement assurés qu'elle durera toûjours. Quand cette Ame dégagée des liens de la vie présente pourra parfaitement aimer Dieu, quand elle pourra l'adorer, & le contempler face à face, fermement persuadée qu'elle aura le bonheur

 de

de pouvoir le comtempler & l'adorer sans fin &, que son amour pour lui durera eternellement ; qui pourroit exprimer combien cette assurance rehaussera le plaisir de ces actes, qui constituent la Félicité des Bienheureux ? Dans chaque moment présent de cette heureuse éternité, nous jouïrons de la satisfaction de considérer un bonheur à venir pareillement éternel ; & outre les plaisirs dont abondera chaque moment present de notre vie dans le Ciel, nous aurons encore la joie inexprimable de découvrir une suite infinie de Siécles de contentement. C'est ainsi que, par une parfaite confiance en Dieu, l'Ame à qui il accorde sa bénédiction met, pour ainsi dire, la dernière main à l'établissement de son Paradis ; & qu'elle s'en assure la jouissance tranquile, pour toute l'Éternité.

Le plaisir, qu'un bon Chrétien ne peut que goûter, lorsqu'il considére de près la perfection de sa vie & de son bonheur, dans ce Monde & dans l'autre, ne manquera pas d'écarter l'ennui de la Reflexion, qui ne rebute que trop les Esprits mondains, qui panchent toûjours vers la Terre, & qui n'ont pas assés de vigueur, pour s'élever tant soit peu vers le Ciel. Ce n'est pas à ces sortes d'Esprits, que s'adresse ce que je viens de dire, quoique leur foiblesse même me paroisse mériter quelque ménagement ; & c'est aussi dans cette vûë que je veux, après avoir traité de la Religion, passer à l'examen des Vertus qui regardent la Societé, pour voir si, comme j'ose l'esperer, je pourrai par ce chemin les amener à considérer avec moins d'impatience celles qui ont Dieu pour objet.

De toutes les Créatures vivantes, l'Homme est la plus propre pour la Societé, quoique la plûpart des autres Créatures semblent la rechercher aussi bien que lui. Il est le seul à qui la Nature ait accordé ce qui contribue le plus à rendre la Societé utile & agréable : je veux dire qu'il n'y a que les Hom-

Hommes à qui il ait été donné, par cette Mere commune, de pouvoir converſer entre eux. C'eſt par le moïen de la parole, qu'ils expriment leurs penſées: c'eſt par le moïen du Diſcours, qu'ils ſe communiquent leurs ſentimens: c'eſt par ce même moïen, qu'ils divertiſſent leurs chagrins, qu'ils mêlent leurs peines, qu'ils ſe font part de leurs ſecrets, qu'ils ſe donnent des conſeils réciproques, qu'ils prennent des meſures, & qu'ils font des Conventions pour s'aſſiſter les uns les autres: & c'eſt en cela que conſiſte le plus grand agrément & l'utilité principale de la Societé. Car comme de toutes les Créatures, nous ſommes celle qui avons le plus d'inclination pour vivre en communauté, auſſi ſommes-nous celles qui en avons le plus de beſoin: & je n'en veux point d'autre preuve, que ce que nous voions tous les jours. Ne remarquons-nous pas, que de toutes les Créatures il n'en eſt point, qui, après qu'elles ſont au Monde, ſoient auſſi longtems que l'Homme, ſans pouvoir s'aider elles-mêmes? Ne voïons-nous pas que, lors même que nous en ſommes devenus capables, il y a mille commodités, pour ne pas dire mille choſes indiſpenſablement néceſſaires à la Vie, & ſans les quelles, par conſéquent, nous ne pouvons être heureux, que nous ſommes obligés d'emprunter du ſecours mutuel les uns des autres? Secours, que nous aurions beaucoup moins de diſpoſition à nous entreprêter, qu'aucunes des autres Créatures qui ſont au Monde, ſi nous n'y étions engagés par les interêts communs de la Societé. Comme l'Homme, à le conſidérer dans ſa perfection, eſt de tous les Animaux le plus excellent, auſſi n'y en auroit-il point de plus pernicieux, s'il n'étoit gouverné par la Raiſon & par la Loi. En effet, dès-qu'il abandonne les principes de la Societé, on le voit inſenſiblement dégénerer de l'excellence de ſa Nature; & au lieu de cette diſpoſition à aſſiſter

ceux de son Espece, on n'aperçoit chez lui qu'une inclination sauvage, qui devient plus barbare de jour en jour. Puis donc que nous avons un besoin si indispensable de nous prêter réciproquement la main, la Societé est absolument nécessaire, pour entretenir, & fortifier en nous cette bienveillance mutuelle, sans laquelle les Hommes, au lieu de s'entre-assister, ne seroient capables que de chercher à se nuire dans toutes les occasions. Car quiconque ne peut lier aucun commerce avec les autres, ou qui n'en a pas besoin, parcequ'il se suffit à lui-même, n'apartient à aucune *Communauté*, & c'est, ou une Bête féroce, ou un Dieu. Il paroît par toutes ces raisons, que, puisque nous avons été formés pour la Societé, & que nous ne pouvons nous en passer absolument, nous sommes tous obligés, chacun suivant son rang & sa condition, de nous comporter reciproquement à l'égard de tous les Membres particuliers de la Communauté, dans laquelle nous sommes entrés, de la manière la plus convenable au bien de tout le Corps en général. Puisque le bonheur de chacun de ces Membres particuliers de la Societé, est une suite nécessaire du bonheur de tout le Corps dont il fait partie, nous ne devons regarder comme avantageuse pour nous-mêmes, aucune chose qui puisse être préjudicable au Public: La masse du Genre Humain ne peut souffrir, que tout Homme particulier ne doive considérer, que c'est lui qui souffre, aussi-bien que tout autre Individu de son Espece; & à moins qu'il ne puisse être heureux sans le secours & le commerce des autres Hommes, ce qui est contre ses interêts en commun, ne peut les favoriser en particulier. Or c'est en cette conduite reciproque & si essentielle au bien commun, que consistent les Vertus qui apartiennent à la Societé, & dont le véritable but & l'usage naturel est de maintenir entre nous cette Societé, & que le bonheur s'en re-

pande

pande sur chacun de ses Membres en particulier.

Comme Créatures raisonnables unies par les liens de la Societé, nous devons *avoir, les uns pour les autres, des dispositions de douceur & de charité*: Car puisque le dessein en est de nous prêter une assistance mutuelle, il faut pour cela, que chacun de nous ait pour les autres des sentimens qui nous portent à leur rendre tous les bons offices dans toutes les occasions qui pourront s'en présenter: de sorte que plus nous sommes éloignés de cette favorable disposition, plus nous nous écartons du véritable but de la Societé. Moins nous nous entr'aimons, moins nous avons de penchant à avancer le bonheur les uns des autres; & moins, par conséquent, il nous reviendra de profit de cette Association. Si, au lieu de nous aimer, nous avons, l'un pour l'autre, des sentimens de haine, bien loin que notre Commerce puisse contribuer à notre bonheur, il ne servira qu'à nous rendre plus malheureux, en nous mettant en main des occasions et plus frequentes & plus dangereuses, de nous nuire réciproquement; & cette correspondance, que nous obligera d'avoir ensemble la Societé, dans laquelle nous serons entrés, ne nous fournira que des moïens plus sûrs, de mettre en pratique nos mauvaises intentions. Car la Societé nous met à la portée les uns des autres, & si nous sommes ennemis, nous donne les moïens de satisfaire nos haines & nos projets de vengeance: semblables à deux Armées ennemies, qui éloignées l'une de l'autre ne se faisoient aucun mal, mais qui venant à se joindre ne manquent pas d'occasion de s'entre-détruire & de s'abîmer. C'est ainsi que la haine & l'envie rendent la Societé insupportable; & il vaudroit beaucoup mieux vivre separés d'une manière pauvre & solitaire, comme font les Animaux privés de raison, que d'être

d'être liés à une même Societé pour se nuire & pour se déchirer.

Comme la haine & la malice empoisonnent entierement toute Societé, & la rendent moins supportable qu'un lieu désert pendant cette vie, ces Passions produisent nécessairement le même effet dans un autre Monde : Car lorsque les Ames des Hommes abandonnent leurs Corps, il est très-naturel, que leurs Esprits cherchent à former des liaisons avec des Genies de leur trempe & de leur humeur. Sans compter que les Esprits bons & mauvais, par des Loix éternelles, distribués en deux Classes separées, & vivent éloignés les uns des autres, n'ayant pas plus de communication ensemble, que n'en ont deux Royaumes qui sont en guerre déclarée ; j'ajoute que semblablement la conformité d'humeur & de sentiments unit naturellement les Etres, & les porte à s'associer. Or la malice & l'envie sont des caractéres propres au Démon, & si j'ose m'exprimer ainsi, la livrée de l'Enfer ; & par conséquent, c'est par une mauvaise disposition d'Ame, que d'avance nous sommes naturalisés Sujets du Royaume des ténèbres, & préparés à converser avec les Démons : Ainsi lorsque nous passons du Temps à l'Eternité, c'est la malice de notre Genie qui nous inspire de l'aversion pour la conversation des Bourgeois des Cieux, & qui nous porte à vivre en societé avec ces Esprits méchans, avec lesquels nous avons déja contracté quelques liaisons par la ressemblance de nos Naturels. Mais helas ! il nous seroit infiniment plus avantageux, d'être condamnés à vivre seuls dans quelque Retraite obscure, où nous n'aurions d'autre compagnie que nos pensées sombres & douloureuses, & où nous ne verrions aucun autre Etre que nous-mêmes, que d'être continuellement placés dans une si mauvaise Societé. Car quoique nous, qui sommes simplement spectateurs de l'action corporelle, ne puissions pas discerner la maniére

nière dont un Esprit agit sur un autre; cependant il est indubitable que des Agens spirituels ont ensemble des relations & des communications aussi étroites que les Corps en ont entr'eux: Et supposant qu'ils ayent ces communications, il est aussi très-apparent qu'ils peuvent transmettre leurs plaisirs & leurs peines, & que suivant qu'ils sont plus ou moins puissans, ils peuvent plus ou moins se tourmenter les uns les autres. Et qu'est-ce qu'on peut attendre d'une Societé d'Esprits malins joints ensemble, sinon que leur Commerce soit un trafic continuel de chagrins, de peines & de douleurs, particulierement si nous considérons l'origine & le fondement de leur haine éternelle? Car dans cette Compagnie se rencontreront tous ces *Acteurs d'iniquité*, qui par leurs mauvais conseils, leurs imaginations déréglées, leurs exemples pernicieux, ont contribué à la ruine les uns des autres. Ainsi lorsqu'ils se trouveront dans ce funeste état, combien le sentiment douloureux d'une injure si irreparable, qu'ils se sont faite, ne les irritera-t-il point; & ne les incitera-t-il pas à se punir reciproquement & à se tourmenter? Que peut-on attendre d'une Compagnie d'Etres désesperés, irrités d'une façon implacable, sinon que précipités ensemble dans les Enfers, ils seront toûjours le supplice & la croix les uns des autres? Mais cette idée n'épuise pas tout leur malheur: ils seront aussi exposés à la puissante malice des Démons, ces formidables Exécuteurs des Vengeances Divines, Exécuteurs qui, comme quelques-uns l'ont éprouvé même dans ce Monde, ont le pouvoir d'exciter en eux des pensées éffraïantes, & de tourmenter leurs Ames par de si funestes imaginations, qu'elles surpassent infiniment les plus cruelles douleurs dont nous ayons l'idée: Et puisqu'ils ont un tel pouvoir sur nous à présent, lorsque Dieu le leur permet; que sera-ce dans l'Eternité, lorsque nos Esprits corrompus leur seront entièrement abandonnés, qu'ils seront les maîtres absolus de dé-

ployer ſur nous toute leur fureur, & qu'ils ſatisferont en nous tourmentant leurs deſirs de vengeance & leurs ſentimens de haine? Il me paroit comme une choſe aſſez probable, que cette horrible Agonie de notre Sauveur dans le Jardin de Gethſemané, qui lui fit ſuer des grumaux de ſang, & qui faiſoit que ſon Ame étoit ſaiſie de triſteſſe juſqu'à la mort, étoit l'effet de cette terreur ſurnaturelle que le Démon imprimoit ſur ſon Ame innocente. Mais puiſque cette terreur avoit tant de priſe ſur ſon Ame pure & ſans tache, & qui étoit gardée & défenduë par de ſi puiſſantes vertus; que ſera-ce de nous criminels, privés de tout ſecours, & n'ayant rien à oppoſer aux traits enflamés du Malin? Avec quelle fureur infernale ne fondront-ils pas ſur nos Ames épouvantées, & hors d'état de reſiſter à leurs puiſſantes attaques?

Ainſi, puiſque la malice & la méchanceté inclinent & entrainent ſi naturellement nos Ames vers la Societé des Eſprits malheureux; l'Evangile, qui tache de pourvoir à notre bonheur avec tant de bonté, prend tous les ſoins poſſibles, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, pour nous porter à la charité & à l'amour mutuel: Les Loix de Jeſus-Chriſt nous obligent à être bien intentionnés envers tous; à nous plaire en tout ce qui peut être utile aux autres; à être prêts à contribuer à leur bonheur, à nous rejouir de leur proſperité, & à vivre dans l'exercice continuel de tous les devoirs de la Charité, que nous avons détaillés en traitant de cette Vertu; à être honnêtes & affables; à regarder d'un œil obligeant tous ceux avec qui nous avons quelques liaiſons; à être patiens, faciles, généreux; à ne nous point laiſſer aller à de violens transports, lorſque les choſes ne vont pas comme nous le ſouhaiterions; & lorsque nous ſommes irrités avec ſujet, à ne point ſouffrir que la haine & l'eſprit de vengeance ayent entrée dans nos cœurs; à avoir une tendre com-

compaſſion pour les Malheureux; à nous rejouïr avec ceux qui ſont en joie, à pleurer avec ceux qui ſont dans l'affliction; à interpreter d'une maniere favorable & benigne les actions & les motifs des Hommes; à être diſpoſés à excuſer leurs fautes; à être éloignés de revêtir de couleurs criminelles une conduite innocente, de publier les défauts de notre Prochain, & de nous rejouïr de leurs chûtes: Nous ne devons croire le mal, que lorsque des raiſons invincibles nous y forcent; & quand même nous y ſommes forcés, nous devons plaindre ſincèrement ceux à qui ce malheur eſt arrivé, prier pour eux, & ſouhaiter leur amendement. En un mot, nous devons être benins & charitables envers tous les malheureux, & travailler, ſuivant notre pouvoir, à écarter leurs chagrins, à ſoulager leurs beſoins, à leur rendre ſupportables toutes leurs calamités; à éclaircir les doutes qui leur font de la peine, en un mot à répandre la lumière *de nos bonnes actions devant les Hommes, afin qu'en les voyant, ils glorifient notre Père qui eſt aux Cieux.* Ce doit être là notre but, & non pas de nous acquerir une gloire inutile & une vaine reputation. Tous les devoirs que nous venons d'indiquer ſont des parties eſſentielles de la Charité, que l'Evangile nous ordonne de pratiquer les uns à l'égard des autres: mais nous nous ſommes aſſez étendus ſur ce ſujet dans le premier Volume de cet Ouvrage; ainſi il ſeroit inutile d'y inſiſter plus long-temps.

Entant que Créatures raiſonnables relativement les uns aux autres, nous ſommes obligés d'obſerver les Régles de l'Equité & de la Juſtice: c'eſt-à-dire à rendre à chacun ce qui peut lui appartenir par quelque Droit naturel ou acquis; car il y a certaines choſes auxquelles chacun a un Droit acquis par la Nature, & auquel il participe entant que Membre de la Societé humaine. Par exemple, la vie, qui eſt le principe de tous nos ſentimens, nous eſt gratui-

gratuitement donnée de Dieu, qui est la source & la fontaine de la vie, & par conséquent, jusqu' à ce que Dieu reprenne son Don, ou que nous nous l'ôtions à nous-mêmes, nous avons un Droit naturel à la vie: & c'est une injustice criante & manifeste, lorsque quelqu'un prétend nous en priver. Par exemple aussi, les mots étant institués pour déveloper & donner à connoître nos pensées, & pour être les signes de notre commerce spirituel dans la Societé, chaque Membre de la Societé a le droit d'exprimer ses sentimens par ses paroles, & quiconque ment, ou parle d'une manière équivoque, fait un très-grand tort au droit naturel de la Societé. Par exemple encore, une bonne renommée étant le fondement le plus solide de la confiance, & la confiance étant un des plus forts liens de la Societé, jusqu' à ce que les Hommes ayent perdu leur réputation, ils ont un droit naturel qu'on ne parle point mal d'eux, & quiconque, soit qu'il se trouve mal informé, soit qu'il le fasse par malice, travaille à donner quelque atteinte à la renommée d'un honnête Homme, tâche par là même à l'exclure de la Compagnie des autres Hommes, & lui ferme, pour ainsi dire, les portes de la Societé. J'ajouterai encore un exemple, c'est que la fidelité dans nos promesses faisant une des principales conditions de notre commerce dans la vie, chaque Homme qui a droit à la Societé a droit aussi à ce qu'un autre lui a promis, supposé que cela soit legitime & possible: & par conséquent promettre ce qu'on est hors d'état de donner, ou bien violer une promesse dont on peut & dont on doit légitimement s'acquiter, est un acte d'injustice & de rapine: C'est la même chose, de prendre à quelqu'un ce qui lui appartient, ou de lui refuser ce qu'on lui avoit d'abord promis. Car par les Loix fondamentales de la Societé, il a un droit égal à tous les deux. Enfin le grand but de la Societé étant de

nous aider & de nous aſſiſter les uns les autres, chaque Homme a droit d'être ſécouru par ceux avec qui il a quelque liaiſon. Par conſéquent, ſi quelqu'un abuſe de la néceſſité dans laquelle eſt ſon Prochain, s'il en abuſe pour en tirer avantage, pour l'opprimer, s'il ne lui donne pas cette portion de ſecours qui lui eſt duë, & qu'il tire lui-même de ſes autres Concitoyens; il viole ce droit naturel, par lequel tous les Hommes ſont tenus de ſe ſoulager les uns les autres. Mais, après les droits naturels, il y en a d'autres qui ſont acquis, & ce ſont ceux dont nous ſommes revêtus par des Conſtitutions legales, ou par des Contracts mutuels: Contracts & Conſtitutions qui ſont abſolument néceſſaires pour l'ordre & pour le ſoutien des Societés humaines. Celà étant, il faut abſolument que les droits de ce genre ſoient inviolablement conſervés: & que quiconque les rompt & les enfraint volontairement, ſoit coupable de fraude ou de vol, puiſqu'il viole manifeſtement les droits de la Societé humaine.

La pratique de l'Equité & de la Juſtice, entant qu'elle ſe rapporte à la Societé humaine, conſiſte par conſéquent à ne nous point arroger les droits naturels ou acquis de ceux avec qui nous avons quelques liaiſons; à ne les point priver de leur vie, ni des moyens par leſquels ils la ſuſtentent, à moins que par leurs actions ils n'ayent merité de les perdre; à exprimer droitement nos penſées par nos paroles, à ne les jamais cacher ſous des menſonges & des ſubterfuges, ni à les déguiſer ſous des reſervations équivoques; à tenir exactement toutes les promeſſes que nous avons légitimement faites; à ne point ternir malicieuſement la reputation de notre prochain, ni à ne point ſouffrir que d'autres la terniſſent pour peu qu'il nous ſoit poſſible de l'empêcher; à ne point agir cruellement à l'égard des miſerables; à tâcher, par des manières douces & honnê-

honnêres, d'éloigner tout ce qu'il y a de trifte dans leur condition: En un mot, à ne les priver d'aucune chofe qui par la Nature, par Accord, ou par la Loi peut leur appartenir. Telles font les règles de l'Equité Civile, fans l'obfervation defquelles il eft impoffible qu'aucune Societé foit heureufe. Car quelle fureté y a-t-il dans un Etat dans lequel regnent la rapine, la violence, la fraude & l'oppreffion; où les Caufes font décidées, non pas par les règles éternelles de la Juftice, mais où le pouvoir & la tyrannie font les feuls arbitres du jufte & de l'injufte; où les promeffes & les engagemens ne font que des piéges, & les paroles qu'on prononce, des embuches pour furprendre plus furement ceux qui les entendront? Il eft inconteftable qu'il feroit plus avantageux aux Hommes d'être difperfés fur la face de la Terre, & de rompre leur Societé, que de vivre de cette manière, ne cherchant qu'à s'attraper mutuellement, & qu'à fonder l'édifice de leur bonheur fur la ruine & fur la perte de celui des autres.

Si nous fortons de cette vie, & fi nous abandonnons ce Monde avec des difpofitions d'injuftice nous devons être perfuadés qu'en entrant dans l'autre Monde, nous ferons placés dans une Soieté de Gens qui nous feront femblables: & fi le manque d'Equité eft fi nuifible ici-bas fur la Terre, quel affreux tourment ne fera-ce pas pendant l'Eternité? Car les Societés d'Hommes les plus barbares dans ce Monde, confervent pourtant parmi elles quelques reftes d'ordre & de droiture: & quoique les Compagnies les plus faintes renferment fouvent dans leur fein des Membres corrompus; cependant, foit tempérament, foit crainte de punition, foit fentiment d'honneur mondain, ou remords de confcience; ils s'abftiennent bien des fois de commettre de certains crimes, fur tout lorfque ces crimes regardent l'injuftice, parce qu'elle fait un tort trop confiderable

à

à la Societé. Mais dans un autre Monde, comme tous ceux qui sont bons se trouvent rangés dans la Societé des bons, de même ceux qui sont méchans se trouveront condamnés à vivre avec d'autres méchans: & quoiqu'ils soient les premiers à souffrir de leur méchanceté, & que leur mauvais naturel devienne leur suplice; malgré tout cela, par une criminelle habitude & par une malice invétérée, ils ne sauroient devenir sages & raisonnables. Telle est la Societé de ces malheureux Criminels; il ne se trouve pas dans leur commerce le moindre mêlange de justice & de droiture; mais toute leur conversation n'est autre chose que violence, fraude, oppression, & desir de trouver quelque moyen de s'entre-nuire & de se tourmenter les uns les autres. Car le Démon, qui est le Prince Souverain de cette Societé, est représenté dans l'Ecriture comme *le Pere du mensonge*, & *Meurtrier dès le commencement*; & il n'y a nul doute qne les miserables Vassaux de son Royaume de ténèbres n'imitent ses manierès, & ne marchent sur ses pas. Dieu veuille que nous n'ayons point notre portion parmi eux! C'est pour prévenir ce malheur, que notre sainte Religion nous prescrit plusieurs Préceptes, afin de nous ranger dans une plus noble Compagnie, en nous accôutumant à la pratique de la Justice & de l'Equité. Car la Religion nous ordonne, *de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous mêmes*; *d'être simples comme des Colombes, & prudens comme des Serpens*; *de converser dans le Monde avec simplicité & avec sincerité*, *d'avoir une honnête Conversation dans le Monde*; *de ne pas mentir les uns aux autres, & de ne pas tromper nos Freres en quelque façon que ce soit.* Ce sont les obligations que l'Evangile nous impose: que nous soïons intègres dans le Commerce que nous aurons avec notre Prochain, & que nous ne fassions jamais rien, qui puisse être blâmé par les Loix de

la

la Justice & de la sincerité: de faire que nos paroles soient les interprêtes de nos pensées, & de rendre nos pensées, autant que nous en sommes capables, conformes à la verité & à la réalité des choses: de converser avec les Hommes avec une genereuse ouverture de cœur, & de n'être reservés qu'autant que la prudence l'exige, considérant que nous vivons dans un Monde dangereux, & qui tend une infinité de piéges à notre innocence: de paroitre ce que nous sommes, & de ne pas cacher un cœur corrompu sous des dehors pieux & sous des apparences specieuses; de donner à connoitre nos intentions, de developper nos cœurs, & de nous laisser pleinement démêler aux autres, en consultant néanmoins là-dessus la sagesse & la prudence: de rendre à chacun ce qui lui est dû, de ne pas empiéter sur les droits d'autrui, soit que cela regarde leur vie, leurs richesses, leur liberté ou leur reputation: En un mot de mettre notre prochain avec nous dans une même balance, & de lui faire ce que nous souhaiterions raisonnablement qui nous fut fait, si nous étions dans son état & dans ses circonstances. Par la pratique de ces excellentes règles, nos Ames seront peu-à-peu dégagées de toute la disposition qu'elles pourroient avoir à la fraude & à l'injustice: & alors, quand nous passerons dans l'œconomie de l'Eternité, nous emporterons avec nous cette pente de notre Ame à la droiture, qui nous qualifiera & nous rendra propres à la Societé des Saints glorifiés, qui nous trouvans déja unis avec eux par le même penchant, nous recevront avec joie dans leur sainte Communion.

Oh qu'alors notre état sera heureux! délivrés de toute fraude, de toute disposition criminelle, nous ferons partie d'une Nation sainte & pieuse, où chacun a un thrône de gloire qui lui est destiné, & dont il est si parfaitement satisfait qu'il ne lui arrive

rive jamais de souhaiter le bonheur d'un autre. Ainsi chacun jouït de sa felicité, sans la moindre crainte qu'elle s'évanouïsse, & qu'il en soit privé par un voisin plus subtil ou plus puissant : assurés de leur integrité reciproque ils conversent ensemble avec ouverture de cœur : dans leur langage, quel qu'il soit, ils se développent avec candeur leurs intentions : leurs Ames conversent face à face, & se communiquent sans déguisement toutes leurs reflexions : le secret & le mystère sont bannis de leur Societé, ils sont tous ensemble unis par les liens de la plus tendre amitié. O Dieu ! quelle heureuse conversation que celle des Bienheureux dans cet état, de la Societé desquels sont bannies pour jamais la fraude, la tromperie, la violence & l'oppression ! Car, aussi long tems qu'ils vivent ensemble, comme ils font, dans l'exercice continuel & parfait de la droiture & de l'integrité, ils ne peuvent jamais concevoir le moindre soupçon les uns à l'égard des autres, & par conséquent leur commerce doit toûjours être assaisonné de liberté & de confiance : & ainsi, leur justice & leur sincerité leur servant, pour ainsi dire, de caution & de garant, chacun jouït de son degré de gloire sans crainte d'en être privé, & communique librement ses pensées sans la moindre reserve. C'est ainsi que, dans le Ciel, il y a une parfaite liberté de conversation parmi tous ceux qui habitent ce delicieux sejour : ils vivent dans une parfaite union, ils tâchent d'augmenter mutuellement leur bonheur, & aucun ne fait aux autres que ce qu'il seroit ravi qu'on lui fit à lui même, s'il étoit dans la même condition & dans les mêmes circonstances : aucun d'eux ne sauroit souhaiter de changer d'état, parceque la bonté de Dieu les a tous comblés de biens, & que leur bonheur surpasse leurs desirs & leur attente : Par-là il ne sauroit y avoir de querelles parmi eux puisque personne ne voudroit changer sa situation : il paroit

auſſi par-là que l'exercice de la droiture & de l'intégrité ſert à rendre la Societé du Ciel parfaitement heureuſe.

Entant que Créatures raiſonnables relativement les uns aux autres, nous ſommes obligés de nous comporter d'une manière paiſible, chacun dans notre condition; car la Societé n'étant autre choſe qu'une multitude unie, il eſt indiſpenſablement néceſſaire pour la conſervation de cette union, que chaque Individu ſe comporte paiſiblement à l'égard de l'autre, dans ce degré & cet ordre où il eſt placé, parce que, comme la ſanté du Corps dépend de l'exacte harmonie de ſes parties, la même choſe ſe vérifie à l'égard des Corps politiques; car c'eſt la paix & le mutuel accord, qui eſt l'ame, qui unit & anime la Societé, & qui empêche que ſes parties ne ſe diſſolvent & ne s'éloignent les unes des autres; & ainſi ne détruiſent l'Ouvrage ſymmetrique qui en reſultoit: ce qui vérifie la ſage maxime du Sauveur du Monde, qui dit; *Qu'un Royaume diviſé contre lui-même ne ſauroit ſubſiſter.* Mais ſans compter que la diviſion énerve & rompt les forces d'une Societé, qui ſemblable à un Fleuve impetueux, diviſé en pluſieurs Branches, coule avec beaucoup moins de force & peut plus aiſément être arrêté: j'ajoute que la Faction & la Diſcorde déſuniſſent naturellement, & ruinent une Societé, parcequ'elles rompent les liens qui en uniſſoient les parties. Car une Societé ſans paix n'eſt qu'un aſſemblage confus de Membres, qui ne ſauroient être joints, parcequ'ils ne conviennent en aucune façon les uns aux autres. Pour prévenir les maux que nous venons d'indiquer, entant que Membre de la Societé, chaque Homme eſt obligé de ſe comporter d'une manière paiſible avec tous les autres, parceque ſans cela, il ſe rendroit lui-même leur ennemi & une peſte publique. Car auſſi long tems qu'il conſerve ſon humeur inquiete & turbulente, au lieu

lieu d'être une aide, il est une source de trouble, & un obstacle à la tranquillité de ceux avec qui il vit, & de la Communauté dont il est Membre: & si tous ceux avec lesquels il est joint ont la même humeur & le même esprit que lui, il vaudroit mieux pour eux qu'ils vécussent dans un état solitaire, que de continuer à être en Societé, parcequ'au lieu d'être heureux ensemble, ils ne font mutuellement que contribuer à leur malheur.

Quelle foule d'exemples n'avons-nous point de nos jours, à l'égard des desordres arrivés par les auteurs des factions & des discordes? Combien de fois n'ont-ils pas travaillé à renverser les reputations les mieux établies? Combien de fois ont-ils armé voisin contre voisin, ami contre ami, & ruiné toute cette force qui dépend de l'union des cœurs?

Si quelqu'un de nous passoit dans l'autre vie avec un tempérament inquiet & querelleux, quand même Dieu voudroit nous placer dans son Paradis, cette malheureuse disposition nous y suivroit, & nous rendroit miserables dans le sein même du bonheur: Nous serions chagrins & irrités de voir la felicité des Bienheureux; nous travaillerions à empoisonner leurs joies, & le peu de réussité de ces damnables efforts serviroit à mettre le comble à notre tristesse & à notre mécontentement. Ainsi les Ames des Hommes étant, par les loix de notre condition future, renvoyées à cette Societé d'Esprits avec qui elles ont le plus de ressemblance; nous devons nous attendre, en cas que nous passions dans l'Eternité avec des Ames litigieuses & turbulentes, d'être condamnés à la funeste Compagnie des Démons & des Esprits malheureux, avec lesquels nous sommes déja unis par une étroite communion de tempérament. L'idée la plus horrible & la plus effraïante, que je puisse me former d'une pareille Societé, me

 les

les fait enviſager comme une multitude infinie d'Etres méchans, ſemblables à des Scorpions & à des Aſpics, forcés par la malignité de leur naturel & de leur tempérament à vivre enſemble, & à vomir éternellement un poiſon mortel les uns ſur les autres. Ainſi, puiſque ce ſera la deſtinée de tous les Eſprits malins & litigieux, d'être unis par des liens indiſſolubles avec des Eſprits qui leur reſſemblent, notre ſainte Religion, dont le grand but eſt de nous faire arriver au Bonheur a pris un ſoin très-particulier de former nos Ames à la tranquillité & à la paix: Car c'eſt ce que ſignifient tous ces préceptes de l'Ecriture Sainte, qui nous ordonnent, de *conſerver la paix avec tous les Hommes; d'être en paix avec nous-mêmes*; *de chercher les choſes qui appartiennent à notre paix; d'être d'un même cœur, & d'un même ſentiment, &, s'il eſt poſſible, de vivre en paix avec tout le monde.* Comment eſt ce qu'ils ſont mis en pratique par ceux qui fomentent des diviſions, qui rempliſſent le Monde de ſcandale & de calomnies, & qui, contre les droits de la Vérité, de la Charité, & même du Sens commun, enflamment les Ames des Chrétiens & des Proteſtans, de haines & d'animoſités fatales? Que chaque Chrétien en décide. Nos Livres Sacrés nous impoſent l'obligation la plus étroite, de nous garder d'être factieux, turbulens, remplis d'un Eſprit de Diſcorde & de Perſecution, & de nous comporter dans les Societés Civiles ou Eccléſiaſtiques, dont nous ſommes Membres, avec toute ſorte de douceur & de modération. A moins même que nous ne travaillions à remplir ſincerement ces devoirs, ſous quelque nom que nous déguiſions nos ſentimens, & *encenſions à nos rits*, nous ſommes des Saints d'un genre bien different de ceux qui poſſederont en héritage le Royaume celeſte, puiſque nous ſommes poſſedés par l'Eſprit factieux du Démon, dont la coûtume & l'emploi ſont, de ſemer

la

la mésintelligence & la discorde par tout où il est. De sorte que, si nous desirons d'entrer jamais au Ciel, notre grand dessein doit être, d'arracher de nos cœurs toute racine de discorde, & d'accoûtumer nos Ames à une situation paisible, calme & tranquille: non seulement d'éviter pour nous-mêmes toutes les querelles peu nécessaires; mais, autant que cela dépend de nous, d'être les pacificateurs parmi les autres, & de les réunir ensemble lorsqu'ils sont en quelque mésintelligence. Et si par l'infirmité & par la fragilité de la Nature Humaine, par notre ignorance, par la seduction de ceux sur qui nous nous reposons, par la grandeur de nos intérêts temporels qui y sont mêlés, ou bien enfin par les principes d'une éducation vitieuse, nous avions le malheur d'être insensiblement mêlés dans des dissentions inévitables; cependant nous devons dispofer nos Ames à la paix & à la douceur, ouvrir nos oreilles à la vérité & à la conviction, desirer la reconciliation, être prompts à écouter les raisons de part & d'autre, & aussitôt que nous sommes convaincus de notre erreur, nous en repentir sincerement, & revenir d'abord à la paix & à l'union.

Si nous faisons continuellement des efforts pour parvenir à ce but, nous formerons par degrés nos Ames à une disposition si paisible, que, quand nous entrerons dans une autre vie, où nous serons parfaitement dégagés de tout interêt temporel, & véritablement convaincus de tout ce qu'il y avoit d'erroné dans nos prétentions, nos Ames seront unies à la paisible Societé des Bienheureux, qui n'ayans aucun intérêt particulier à poursuivre, ni aucune passion extravagante à satisfaire, aucun but à saisir, que celui auquel ils tendent tous, qui est d'adorer, d'imiter & d'aimer la riche Source de toute Vertu & de toute Felicité, ne peuvent pas aussi trouver la moindre occasion de discorde & de rupture. Si nous souhaitons de vivre à jamais avec ces saints

Etres, nous devons travailler dès-à-present à nous rendre comme eux calmes & tranquilles, à décharger nos Ames, autant que nous le pouvons, de toute humeur litigieuse, & à réduire nos volontés à une parfaite conformité avec les leurs; afin qu'ainsi préparés pour leur Societé, nous puissions avoir le bonheur d'y être admis, en quittant cette vallée de misère. La Communion de ces Saints n'est autre chose qu'une parfaite Concorde entre leurs Ames, exempte de toute division, de toute haine, & de tout mécontentement; ils ne sont qu'une même volonté & qu'un même cœur, comme si tous n'étoient animés que par une seule Ame. Ils goûtent ainsi un bonheur inexprimable dans l'éxercice mutuel d'une paix éternelle; & toute leur conversation n'est autre chose qu'une parfaite harmonie.

Entant que Créatures raisonnables, relativement les uns à l'égard des autres, nous sommes obligés de nous soumettre modestement à nos Supérieurs, & d'avoir une honnête condéscendance pour nos Inferieurs, dans les Societés dont nous nous trouvons les Membres: car il est nécessaire, pour le bon ordre de la Societé, qu'il y aït de la subordination entre ceux qui la composent; que quelques uns ayent le pouvoir de commander, & que d'autres soient réduits à la condition d'obéir; afin qu'ainsi, dans une subordination réglée, chacun dans son état particulier soit obligé d'assister son prochain, & selon sa capacité & son pouvoir, de contribuer au bonheur général; ce qui, dans un état d'égalité, où chacun seroit maître absolu de lui-même, ne sauroit être, vû la difference des humeurs & des intérêts, qui partagent les Hommes. Par la raison que je viens d'indiquer, cela étant nécessaire; il est par la même raison nécessaire aussi, qu'ils remplissent mutuellement ces devoirs les uns à l'égard des autres, qui sont des conséquences de leur rang & de leur condition. Les Supérieurs doivent

vent se considérer eux-mêmes, comme les Conservateurs du Bien public; que Dieu a élevés en autorité les autres, non pas pour dominer d'une manière impérieuse, ni pour se donner des airs de Maître; mais pour travailler au bonheur général, pour se garder d'employer leur puissance à satisfaire leur avarice ou leur ambition; mais plûtôt pour la faire servir à l'avantage de leurs Sujets. Ils doivent être prêts à leur rendre toute sorte de bons offices, avoir compassion de leurs infirmités, & un tendre égard à leurs prières dés qu'elles sont raisonnables. Ils doivent considérer, que c'est précisément dans ce dessein que Dieu, qui est la Source de tout pouvoir, leur a communiqué de l'autorité, qu'il leur demandera un compte exact de leur bonne ou mauvaise administration. De même à l'égard des Inferieurs, il n'est pas moins nécessaire pour le bien commun, qu'ils remplissent leurs devoirs, par rapport à ceux qui sont élevés au dessus d'eux; qu'ils se comportent à leur égard avec fidélité, modestie, respect & soumission, autant que leur rang & leur autorité le demandent, qu'ils les revèrent dans l'exercice de leurs Charges, comme établis par la Divinité, & comme Administrateurs de la Justice, au nom & par la volonté de cet Etre Souverain, qu'ils representent dans leurs Emplois, & à qui nous devons une entiere sujettion dans tout ce qu'il nous ordonne, soit qu'il le fasse par lui-même, soit qu'il employe pour cela le ministère de quelqu'autre. Il est absolument nécessaire pour le bien de la Societé, que les Supérieurs & les Inferieurs remplissent également les devoirs, dont leur condition leur impose la pratique: car tant que les Inferieurs d'une Societé refuseront obstinément, de se soumettre aux justes Ordonnances de leurs Supérieurs, & que les Supérieurs ne voudront faire aucune démarche pour procurer le bien de leurs Sujets; il en doit nécessairement resulter

de la confusion dans le Gouvernement, ou de la tyrannie. Si les Supérieurs l'emportent, la tyrannie s'établit; & si les Inferieurs ont le dessus, la confusion s'y met d'abord: l'une & l'autre de ces extremités est très préjudiciable, non seulement pour la Societé en général; mais aussi pour les Partis qui se font la guerre: car si cela se tourne en confusion, les Supérieurs ne souffrent pas seulement, puis qu'ils sont privés de leur autorité, qui ne leur est accordée que pour le bien commun; mais les Inferieurs sont aussi malheureux, parce que dénués de protection, ils se voient exposés à la rapine & à la violence d'un chacun. Si la tyrannie a le dessus, les Inferieurs ne souffrent pas seulement, contraints à une obéïssance difficile & rigoureuse; mais les Supérieurs sont aussi malheureux, en ce qu'ils sont toûjours dans l'embarras sur le choix des moïens de se faire craindre & obéïr. Ainsi les uns & les autres se ressentent des mauvais effets de leur mésintelligence. Pour que notre Societé soit heureuse, il faut que nous soïons tous, Supérieurs & Inferieurs, d'un esprit doux, facile & traitable: que, dans quelque rang que nous soïons placés, nous sachions nous plier à une aimable condescendance, ou à une juste soumission. Car aussi long-tems que nous serons d'une humeur obstinée & intraitable nous ne saurions jamais être ni Supérieurs ni Inferieurs; mais au-contraire nous serons á charge à la Societé dans laquelle nous vivons, quelque rang que nous y occupions. D'ailleurs, quoique dans cette vie nous n'ayons pas toûjours des expériences sensibles du mal que produit cette disposition querelleuse, & inquiete, parce que notre humeur est adoucie par des Personnes paisibles, que nous rencontrons; dans une autre vie, il n'en sera plus ainsi; puisqu'alors nous serons relégués avec des Esprits, qui, malheuresement pour nous, auront tous notre génie & notre tempérament. Car comme

me dans la Compagnie des Bienheureux, les Vertus ſerrent les liens qui les uniſſent; de même la conformité d'habitudes criminelles fait que les Démons ſe cherchent; mais ce n'eſt que pour ſe punir & ſe tourmenter, pour ſe rendre encore plus coupables, ſi cela étoit poſſible, & pour vomir des blaſphèmes contre la Divinité. Ainſi, quelque diſpoſition vitieuſe, que nous apportions avec nous dans l'Eternité; nous ſommes ſûrs de la rencontrer dans la malheureuſe Societé que nous y formerons avec des pécheurs tels que nous; & par conſéquent, ſi nous paſſons dans une autre vie avec une humeur farouche & intraitable, qui ne veuille rien ſouffrir, ni avoir la moindre condéscendance, nous rencontrerons la même humeur regnante dans la Societé des Démons & des Coupables; & ce qu'il y a de funeſte, c'eſt qu'il nous ſera impoſſible d'en ſortir jamais. Dans quel triſte état ſerons-nous alors, quand chaque Membre de notre Compagnie aura une exacte, mais fatale reſſemblance avec nous: & que rien ne ſera capable de les adoucir, ni de nous changer nous-mêmes? Quand tout notre commerce ſera ſimplement un trafic de dureté & d'obſtination; dans lequel il n'y aura pas la moindre ombre de bonté ni de complaiſance; où chacun de ceux qui compoſent la Societé eſt reſolu de réduire les autres à ſa volonté, autant qu'il eſt capable de les y forcer; où ceux qui ſont ſupérieurs en pouvoir dominent avec fierté & avec tyrannie, & ne veulent avoir, ni douceur, ni égards pour leurs Sujets; & où ceux qui ſont inferieurs obéïſſent à contre-cœur & avec murmure, & ne ſe ſoumettent à rien, ſans que la force ne les y contraigne. En un mot, quand ils ſe haïſſent & ſe déteſtent les uns les autres; quand ceux qui commandent ſont une troupe de Démons cruels & imperieux, qui impoſent toûjours des peines & des tourments; & quand ceux qui obéïſſent, ſont un tas d'Eſclaves rebelles

& intraitables, qui ne font rien qu'à force de menaces & de tourmens; ceux qui ordonnent, sont semblables à des Tyrans sauvages, continuellement irrités & déchirés par la rebellion & la resistance de leurs Sujets, & ceux qui doivent obéïr ressemblent à des Esclaves de Galère obstinés, qui ne goûtent jamais le moindre repos, parcequ'ils sont obligés à une obéïssance involontaire, & insupportable.

Telles étant les tristes conséquences d'un naturel peu complaisant & intraitable, l'Evangile, dont le grand but est de nous conduire à la felicité, nous recommande expressément, de déraciner de nos Ames de pareilles dispositions, & d'y substituer la douceur & la complaisance: car c'est-là précisément, ce que signifient toutes ces Loix de l'Evangile, qui nous ordonnent, *d'être foible avec les foibles, afin de les gagner, de suporter leurs infirmités, d'user de patience à leur égard, de nous soumettre à nos Supérieurs & à ceux qui ont quelque pouvoir sur nous, d'obéïr à nos Magistrats, à nos Parens & à nos Maîtres, d'être sujets aux Principautés, de ne point mal parler des Dignités, d'honorer tous les Hommes selon qu'ils le meritent.* Le sens de tous ces Passages est, que nous devons traiter tous les Hommes d'une manière convenable; manière, qui varie selon le rang & l'état où ils sont placés; d'honorer ceux qui sont nos supérieurs, soit en dignité ou en vertu; d'avoir une déference honête pour leurs jugemens, du respect pour leurs personnes, de la veneration pour leurs vertus, de la soumission pour leurs volontés & leur commandemens, & tout cela d'une manière proportionnée à leur degré d'élevation & de puissance, d'avoir de la condéscendance pour nos inferieurs, de les traiter avec bonté, avec douceur, avec affabilité, selon la distance de notre condition; de leur procurer ce qui leur est le plus avantageux, de nous prêter à la petitesse de leurs esprits, d'être prompts

prompts à les secourir dans leurs misères, toûjours disposés à écouter la voix de la Justice, lorsqu'elle parle & plaide en leur faveur. Par la constante pratique de tous ces devoirs, nos Ames se dégageront peu-à-peu de tout sentiment de dureté & d'obstination, qui nous rend incapables d'exercer les Vertus auxquelles les relations que nous avons avec les autres Hommes, nous engagent: Par-là nous serons délivrés de ces sentimens de fierté & de mépris, qui nous empêchent d'être bons Maîtres; nous serons guéris aussi de ces mouvemens de vanité & d'impatience, qui nous rendent mauvais Sujets. Ainsi nos volontés étant une fois dévenuës pliables, soit à la soumission, soit à la condéscendance; nos Ames sont en quelque façon preparées à vivre sous le Gouvernement céleste: où, quoi que tout soit subordonné à Dieu, qui est le Maître suprême de tout l'Univers, il y aura pourtant un nombre infini de degrés de supériorité & d'infériorité. L'Ecriture nous dit que quelques uns recueilliront abondamment, d'autres moins; que les uns regneront sur *cinq Cités*, les autres sur *dix*; que les uns seront les derniers & les autres les premiers au Royaume des Cieux: ce qui prouve que, dans cet état bienheureux, il y aura une grande varieté de degrés de gloire & de bonheur: & sans contredit, cela doit être ainsi par la nature même des choses: car puisque notre bonheur consiste dans la perfection de nos qualités, à mésure que nous serons plus ou moins parfaits, nous serons aussi plus ou moins heureux: car chaque degré de bonté auquel nous atteignons, augmente la perfection de notre Ame, & la rend capable d'un nouveau degré de gloire & de béatitude. Par conséquent, lorsque nous serons dans le Ciel, qui est le sejour de la felicité, chacun aura cette mésure de bonheur dont il sera capable; & il sera plus ou moins abreuvé au fleuve des delices, à mésure qu'il saura puiser da-

van-

vantage de ces eaux saillantes en vie éternelle. Mais quoique dans le Royaume des Cieux, aussi-bien que dans les Empires de la Terre, il y aït de nombreux degrés de gloire & d'avancement, & qu'une Etoile y surpasse beaucoup l'autre en splendeur; cependant les Bienheureux cherchent à condécendre & à se soumettre les uns aux autres, en sorte que, dans la plus immense distance des degrés de leur gloire, ils entretiennent toûjours ensemble la plus grande familiarité & l'union la plus intime. Jamais ceux qui sont supérieurs n'ont à redouter la haine ni l'envie des autres; ni à craindre qu'en se communiquant, ils se rendront méprisables; jamais les inferieurs ne doivent appréhender qu'ils puissent devenir les objets du dédain & de l'oppression.

Car dans cet heureux état, chacun jouissant de la portion de felicité dont il est susceptible; c'est un plaisir pour chacun de se comporter d'une manière convenable à l'égard des autres, selon le rang & l'état où ils sont placés: ceux qui sont élevés audessus des autres acquièrent de nouveaux degrés de gloire, en ayant de la bonté & de la condéscendance; & ceux qui sont inferieurs triomphent en quelque sorte, en se conformant à une soumission juste & raisonnable. Ainsi, malgré toutes les differences de leur gloire & de leurs dignités, ils se conduisent les uns à l'égard des autres de la manière du monde la plus douce & la plus agréable; & malgré leur disproportion, ils conversent éternellement ensemble avec la plus aimable familiarité. Après avoir suffisamment montré, que la pratique constante de toutes les vertus dans cette vie, tend & nous conduit directement à la vie céleste, & qu'elle nous y prépare en quelque sorte; je vais employer quelques argumens pour engager les Hommes à les aquerir.

Considérons premierement, combien la pratique de la Vertu est douce & agréable, par rapport à notre

tre état & à nos relations présentes. Dans notre Baptême, par lequel nous nous consacrons en quelque manière à Jesus-Christ, nous sommes reçus dans une Alliance, par laquelle, si nous nous acquittons fidélement de nos devoirs, nous avons part à tous les privilèges d'une glorieuse Eternité: tellement que, comme des Citoyens, *Compagnons des Saints, & de la Maison de Dieu*, nous sommes compris dans la même Alliance. Et si nous agissons comme ils ont fait, si nous les imitons, en remplissant avec exactitude tous nos engagemens, nous serons Citoyens du même sejour & Cohéritiers de la même gloire: Nous sommes, comme eux, adoptés pour Enfans du même Pere, Membres de la même Famille, participans aux mêmes promesses: & toute la difference qu'il y a entre nous, consiste simplement en ceci, que nous sommes encore éloignés de notre domicile, au lieu qu'ils y sont déja parvenus; nous sommes dans l'attente & dans la récherche de la Canaan céleste, au lieu qu'ils en sont déja en possession: Cependant nous y avons le même droit qu'eux, & notre garant là-dessus est le Souverain Maitre de l'Univers. Y a-t-il rien au monde de si délicieux dans la pratique de notre profession Chrétienne, que de vivre comme vivent les Saints du Ciel, dans la pratique continuelle de toutes les Vertus célestes? Quelle honte ne feroit-ce pas pour nous qui sommes leurs freres, de ne les pas imiter par des endroits, qui sont si dignes d'imitation? Quelle honte, si nous, qui sommes de la même maison & de la même famille, nous abandonnions à la sensualité & au crime, pendant que notre sainte parenté, qui est au Ciel, goûte les ravissans, les inexprimables plaisirs qui resultent de l'exercice continuel de la Vertu, & de l'attachement inviolable qu'on a pour ses devoirs? Si nous négligions Dieu, & l'irritions contre nous, pendant que nos freres le contemplent, l'admirent, l'aiment, le louënt, l'imitent

tent & lui obéiſſent; ſi nous étions trompeurs, envieux, malins, mépriſans, & nous tourmentions les uns les autres, pendant qu'ils converſent enſemble avec liberté, avec integrité, avec reſpect, avec condéscendance, & enfin avec la plus parfaite union & la plus tendre amitié; ce ſeroit certainement une honte, que nous fiſſions profeſſion d'être compagnons & citoyens avec eux, & que nous ne ſerviſſions qu'à les ſcandaliſer: Il ſeroit même alors à ſouhaiter, tant pour la gloire du ſejour céleſte, que, ſi nous ne ſommes pas aſſez généreux pour ſuivre leur exemple, nous ſoions du-moins aſſez honnêtes pour rénoncer à leur parenté, & que nous ne nous vantions pas d'avoir des rélations avec eux, qui ne ſervent qu'à les couvrir de confuſion. Conſidérons maintenant l'honneur & la dignité de la vie céleſte: car nous pouvons eſtimer les actions par les modèles ſur lesquels elles ſont copiées. Il eſt certain que les exemples les plus nobles ſont ceux qu'on tire de la vie des Saints glorifiés. Sans compter ce rang ſublime de Dignité auquel ils ſont élevés, comme étant les plus chers Favoris du Souverain Maître des Cieux & de la Terre, leurs exemples étant les parfaites copies & les exactes imitations de la vie de Dieu, ſont rendus par-là non ſeulement plus éminens & plus glorieux; mais nous impoſent auſſi une plus forte obligation de les imiter: car en les ſuivant, nous imitons Dieu, qui eſt le modèle de toutes les perfections poſſibles, & qui étant le premier & le meilleur de tous les Etres, eſt auſſi leur règle ſuprème. En imitant les Bienheureux du Ciel, nous ferons ce que Dieu auroit fait s'il avoit été à notre place; & ce que le Fils de Dieu lui même fit, lorsqu'il avoit revêtu notre Nature: & il n'y a aucune autre différence entre ſa vie & la nôtre, ſinon que nous ſommes ſoumis à des rélations toutes différentes des ſiennes. Quelle action plus glorieuſe pouvons-nous faire, que d'imiter avec beaucoup d'ex-

d'exactitude ceux qui imitent fidèlement Dieu? Leur exemple est une imitation de toutes les sublimes proprietés qui se démontrent dans la Divinité, & de toutes ces vertus à la pratique desquelles il est si constamment attaché; & comme leur exemple est une parfaite copie de celui de Dieu, cette copie est aussi destinée pour notre usage & pour notre imitation; car elle ne nous décrit pas seulement toutes les qualités particulieres, auxquelles nous devons nous conformer, mais aussi tous ces devoirs, dont la pratique nous est imposée par les loix éternelles & invariables de l'équité & de la bonté. Les Saints glorifiés, si nous les choisissons pour modèles, ne nous enseigneront pas seulement en quoi nous devons imiter Dieu en général; ils nous conduiront dans le détail en nous montrant toûjours ce que nous pouvons faire de plus sage, considérés sous la rélation de Créatures, comme Dieu lui-même fait toûjours ce qui est de plus juste, considéré sous la rélation de Créateur. L'exemple des Habitans du Ciel est celui de la Divinité, exactement proportionné à l'état, & aux circonstances de simples Créatures: car de la manière dont ils vivent, l'Etre tout-sage & tout-bon vivroit, s'il étoit dans le même état & soumis aux mêmes rélations. Ainsi en nous formant sur leurs modèles, nous nous procurons les plus grands avantages, & nous contribuons de la manière la plus efficace à l'honneur & à la gloire de notre nature. Car en marchant sur leurs traces, nous marchons sur celles de la Divinité, & nous avons son exemple même pour justifier nos actions; nous nous conduisons d'une façon convenable à la qualité d'Enfans du Pére céleste, & autant que cela est possible, vû notre condition de Créatures, nous semblons être autant de Dieux dans le Monde; ce qui est certainement le suprême degré de gloire & de splendeur, où une ambition raisonnable puisse aspirer.

Considérons maintenant la grande & précieuse liberté

berté d'une vie consacrée à la Vertu. Tant que nous menons une vie terrestre & sensuelle, nos Ames perdent leur liberté primitive, elles sont enchaînées par nos Sens, & tous nos mouvemens sont bornés & restreints à la matière, & au petit cercle d'objets qui nous environnent. Qand nous voulons suivre le Dictamen de notre Raison, & faire ce qu'elle nous ordonne, nous nous trouvons gênés & arrêtés. Les desirs de notre chair ont pris un si puissant & un si funeste ascendant sur nous, que, quelques fortes que soient les sollicitations de notre conscience & de notre Raison, nous sommes incapables de nous rendre à leurs conseils; mais au-contraire, nous faisons de continuels efforts pour resister à nos passions, & nous ne tirons pour tout fruit de ces efforts, que la triste certitude de n'y pouvoir point réussir. Souvent nous ne faisons pas le bien que nous voudrions faire; la loi de nos membres étant opposée à celle de nos Entendemens. Notre Raison & la voix de notre conscience nous enseignent que nous devons aimer Dieu par-dessus tout, que nous devons l'aimer, l'adorer, & être toûjours disposés à exécuter ses ordres, & souvent nous avons les meilleures intentions du monde pour nous acquiter de tous ces devoirs. Mais helas! quand il est question de les exécuter, nous y trouvons tant de difficultés; tant d'obstacles s'opposent à l'exécution de ces louables desseins, qu'il ne nous reste assez de vigueur pour faire ce que nous voudrions, & nous disposer nous-mêmes suivant nos plus raisonnables desirs. Mais semblables à de malheureux Esclaves, nous sommes contraints d'exécuter les ordres des plus imperieux de tous les Maîtres, je veux dire de nos passions; quoique nous voyions clairement, que notre perte & notre ruine seront les suites certaines d'une pareille conduite. Et comme dans ce triste état nous ne sommes pas maîtres de suivre notre Raison, nous ne sommes pas aussi en état de satisfaire libre-

ment

ment nos passions. Car quand nous voulons être vertueux & raisonnables, nos passions se jettent à la traverse, & nous séduisent, & reciproquement notre Raison nous trouble & nous incommode, lorsque nous lâchons la bride à d'illegitimes desirs. Alors elle nous objecte l'indécence, le danger, & la turpitude d'une vie criminelle uniquement consacrée au Monde; elle excite des remords contre nous, seuls capables d'empoisonner toutes nos joies, & qui mènent toûjours sur nos pas la honte & la fraïeur. Dans un tel état, quel parti nous reste-t-il à prendre, pour redévenir libres? La chose est incontestable, nous devons nous resoudre à bannir notre Raison, ou à surmonter nos Passions; si nous banissons notre Raison, ce qui sera le plus difficile des deux, nous gagnerons une liberté de Démons & de Bêtes brutes, la liberté de faire du mal, & de n'avoir à redouter ni la honte ni les remords: mais si nous domptons nos Passions, nous acquerrons une liberté d'Hommes, &, pour dire quelque chose de plus, une liberté de Saints & d'Anges; la liberté d'agir d'une manière raisonnable, sans aversion & sans efforts. D'ailleurs, puisque celle-ci étant bien plus facile à acquerir que l'autre, j'en appelle aux notions du Sens commun de chaque Homme, laquelle de ces deux dispositions doit être choisie. Quoique d'abord nous devions nous attendre à éprouver de rudes combats de la part de nos desirs, nous serons en récompense bien vîte delivrés de la honte & de la crainte que le crime traîne à sa suite, & qui se rencontrent toûjours dans une conduite vicieuse; & même l'aversion que nous avions pour la Vertu diminuera de jour en jour, si nous persistons courageusement dans notre bonne resolution, & sera enfin entierement surmontée & éteinte. Alors nous nous sentirons tout-à-fait remis dans notre liberté primitive, & nous serons capables de disposer de nous-mêmes, de règler tous nos mouvemens, selon que cela

 paroi-

paroîtra utile & raisonnable. En nous consacrant nous-mêmes à une vie spirituelle, nous entrons dans l'état d'une glorieuse liberté, & si nous y persistons constamment, nous serons de plus en plus dégagés de la tyrannie de nos passions, & nous reviendrons peu-à-peu à cet heureux état d'indépendance, où l'on n'est soumis qu'à Dieu & à la Raison. Par conséquent, si nous souhaitons d'être toûjours libres, passions sans differer de nos attachemens insensés au Monde, à une vie toute spirituelle & toute céleste; par laquelle nous serons délivrés de tous ces liens qui nous attachent, & nous enchaînent à la Terre; & quand nous serons entierement maîtres d'exécuter tout ce que notre Raison nous ordonne; nous accomplirons les Commandemens de Dieu, & nous serons formés à la glorieuse ressemblance des bienheureux Habitans du sejour céleste.

Allons plus avant, & considérons à-présent le plaisir qui est attaché à une vie vertueuse. Il est certain qu'il y a une sorte de satisfaction qui naît des plaisirs sensuels que nous goûtons sur la Terre; mais nous trouvons par experience, que, quand nous poursuivons les joies mondaines, elles nous paroissent bien plus aimables & plus parfaites dans cet éloignement, que lorsque nous en sommes rapprochés, & que nous en jouïssons. Dans l'éloignement elles nous enyvrent des plus flatteuses esperances, que leur possession détruit presque toûjours. Les plaisirs de la Terre ne font tout au plus que nous causer une satisfaction passagère, une satisfaction qui offusque la vûë, & qui souille la beauté de notre Ame, qui énerve sa vigueur & son activité, qui la distrait d'operations plus excellentes, qui la rend incapable de goûter des plaisirs infiniment plus purs, qui ne laisse après elle aucun souvenir agreable, & qui ne finit d'ordinaire que par l'amertume, les regrets & la douleur. Au lieu que, dans

dans une conduite sage & vertueuse, il y a je ne sai quel mêlange des plaisirs célestes, quelque chose de ces délices & de ces consolations divines, qui font le doux charme & la plus touchante occupation des Bienheureux. Car la plus grande partie du bonheur céleste naît des dispositions où se trouvent les Habitans de cet auguste sejour, de la conformité de leur Ame avec leur état, & de la convenance de leurs actions avec leurs devoirs; de leur comtemplation & de leur amour pour Dieu; des prières qu'ils lui adressent, & des actions de graces qu'ils lui rendent; de l'exacte imitation des perfections de leur Pere Céleste, de leur profonde soumission à sa volonté, & de leur entiere confiance en sa Veracité. Tous ces actes sont accompagnés des plus ravissans plaisirs, & sont si nécessaires au bonheur des Créatures raisonnables, que l'Esprit humain ne sauroit concevoir un Paradis conforme à leur état si ces Vertus en étoient bannies: Car le Bonheur d'une Créature intelligente, consistant dans l'exercice le plus vigoureux de ses facultés raisonnables, par rapport aux objets les plus délicieux & les plus convenables; quels objets peuvent avoir un plus juste & un plus glorieux rapport avec ces facultés, que le Souverain de tous les Etres, dont le Pouvoir est la source de tout ce qui existe, & dont la Nature est le modèle de la plus parfaite bonté. Ainsi, sans une entiere union de nos volontés & de nos affections avec Dieu; il n'est pas possible qu'on se forme une idée d'un Bonheur parfait accompagné de plaisirs raisonnables; mais l'ame & la quintessence du Paradis consiste dans cette heureuse union. Par conséquent, puisque dans chaque acte de Vertu d'une vie spirituelle, il y a du moins une imparfaite union de l'Ame avec Dieu; il s'ensuit nécessairement qu'il doit se trouver dans chacun quelque degré de plaisir céleste. Et si nous ne goûtons pas beaucoup plus de joie

& de satisfaction dans les actes de cet Amour divin, que nous n'avons jamais fait dans les plus grandes sensualites; ce n'est pas qu'il n'y en ait de plus exquises dans ces actes, mais parceque nous ne les avons jamais poussés avec cette ardeur & cette vivacité que nous témoignons dans nos Apétits sensuels; parceque nous sommes empêchés dans l'exercice des premiers, soit par de faux Principes, des indispositions du Corps, ou quelque aversion criminelle. Mais si nous voulions prendre la peine de nous exercer & de nous accoûtumer à ces actes spirituels, nous trouverions qu'insensiblement ils nous deviendroient naturels & faciles, & que nos Ames y seroient tellement habituées, que nous les produirions en toute occasion, avec une pleine & entière liberté. C'est alors que nous commencerions à sentir le charme qui y est attaché: alors nous éprouverions un plaisir céleste qui naîtroit du fond de nos cœurs & qui se déveloperoit dans chaque acte de notre Conversation spirituelle. Alors nous nous trouverions sous l'influence immédiate du Paradis, où nous serions doucement attirés par la puissante vertu de ses joies & de ses plaisirs; & dans chaque acte de notre conduite spirituelle nous sentirions quelque avantgoût du Bonheur céleste: Alors nous n'aurions plus besoin d'argumens exterieurs pour nous convaincre de la vérité & de la réalité de ce bienheureux état; car nous le sentirions dans nous-mêmes & nous deviendrions capables de pénétrer dans les sacrés mystères du Ciel, à la clarté d'une experience infaillible. Nous n'aurions pas besoin de fouiller dans les Registres du Ciel pour savoir si nous y aurons part; puisque nous en avons déja les erres en nous-mêmes, nous en devons être aussi surs que si un Ange étoit descendu du Ciel pour nous dire qu'il a vû nos Noms écrits dans le Livre de vie. Animés par cette douce experience, nous de-

vrions

vrions tendre à la consommation de notre Bonheur avec une joie inexprimable. Dans l'exercice vigoureux de chaque Vertu de la vie spirituelle, nous ne pouvons qu'avoir des sensations si vives du Ciel, qu'elles nous animeront à les produire avec plus de vigueur ; & plus nous serons ardens à pratiquer ces Vertus, plus nous y goûterons du plaisir céleste. Puis donc que nous aimons le plaisir, qui est le grand ressort qui fait agir les Créatures raisonnables; prenons une fois pour toutes la ferme résolution d'éprouver ce que c'est que la vie spirituelle ; & si, après une assez longue experience, nous ne trouvons pas que c'est la plus agréable vie, que nous ayons jamais menée ; si nous n'y goûtons pas une satisfaction infiniment plus noble que celle que peuvent donner les plaisirs les plus rafinés des Sens, nous pouvons alors taxer d'Imposteurs tous ceux qui ont écrit sur la Morale Chrétienne

Une autre considération, qui devroit bien prévaloir sur nous, c'est l'aise & le repos que la vie spirituelle nous procure. Quand nous menons une vie sensuelle, nous trouvons par experience qu'elle est mêlée de quantité d'embarras & d'inquietude: Car l'Esprit est troublé, la Conscience est ulcerée, les Affections se trouvent opposées les unes aux autres, & toute l'Ame est dans l'état le plus triste & le plus languissant. Il ne faut pas même s'en étonner, puis qu'elle est dans une situation qui repugne à sa nature qu'une vie déraisonnable ne peut que lui faire violence, la demonter, & rompre sa constitution naturelle. C'est pourquoi comme un Corps, dont les os sont disloqués, n'est jamais en repos, jusqu'à ce qu'ils soient remis dans leur place; ainsi une Ame raisonnable, quand ses facultés sont dereglées & mises hors de leur train naturel où elles doivent agir avec Raison, elle est toûjours dans l'inquiétude, elle s'agite de tous côtés, elle passe d'une situation à l'autre, & court

après divers Objets ; mais elle n'y trouve aucune ſatisfaction, jusqu'à ce qu'elle ſoit rétablie dans ſon état naturel, qui eſt d'agir pour Dieu, & de tendre vers ſon Créateur, pour qui elle a été faite & en qui ſeul elle peut être heureuſe. On peut dire même que, ſi ſa Raiſon n'étoit étrangement obſcurcie & rendue ſtupide par les plaiſirs groſſiers & ſenſuels ; elle ſeroit mille fois plus inquiete & mécontente qu'elle ne l'eſt dans ſon état vicieux & criminel ; elle ſeroit expoſée à beaucoup plus de trouble, de remords & d'agitations, qu'elle n'en peut ſentir au-milieu de la foule des divertiſſemens & des plaiſirs mondains. En effet, de même qu'un Inſtrument de Muſique, s'il étoit un Etre vivant, ne manqueroit pas de ſentir que l'Harmonie eſt ſon état naturel, & d'avoir en horreur la diſſonance comme une choſe qui lui eſt contraire : Ainſi nos Ames, ſi leur Raiſon n'étoit pas encore éteinte, formées à l'image de Dieu, ſeroient vivement ſenſibles à ces Vertus divines, en quoi cette Image conſiſte, & dont la pratique fait leur état naturel : D'un autre côté elles ne ſe plaindroient pas moins amérement de leurs inclinations vicieuſes, qu'un Malade accablé ſous le poids de ſes douleurs. Deſorte que, ſi nous mettons notre confiance en Dieu, nous nous déchargerons entierement de tous ces ſoins & de toutes ces inquietudes, qui ſemblables à des Epines nous percent, & nous tourmentent : Par notre entiere ſoumiſſion à ſa volonté céleſte, nous délivrerons nos conſciences de cette horreur, de ce déſespoir & de ces angoiſſes, qui viennent du ſentiment de nos fautes & de nos diſpoſitions criminelles : Si nous aimons, ſi nous admirons & ſi nous adorons Dieu de tout notre cœur, nos affections ſeront guéries de leur deſordre & de leur inconſtance, qui les rendent ſi inquietes & ſi tumultueuſes. Cet ouvrage une fois achevé, l'Ame tourmentée & malade ſe trouvera bien-

bientôt en repos & en ſanté ; elle ne ſera plus agitée par une foule de triſtes penſées & de remords cuiſans ; elle ne ſera plus déchirée par l'impatience, ni accablée de douleur, ni émuë par la crainte, ni enivrée d'orgueil & d'ambition, mais toutes ſes Affections ſeront ſoumiſes à l'heureux empire d'un Eſprit tout céleſte, & n'auront pour leur Guide que la ſeule Raiſon. Toute la guerre & tous les combats qui ſe livrent entre la loi des Membres & celle de l'Entendement, finiront par une triomphante victoire & une heureuſe paix. Tous ces differens Ruiſſeaux, ſa Volonté & ſa Conſcience, ſes Paſſions & ſa Raiſon, ſe joindront dans le même Canal, & couleront enſemble vers le même Ocean. Etant unies de cette manière par les liens de la Vertu, l'Ame eſt parfaitement à ſon aiſe, & jouït en elle-même du plus agréable repos qu'elle puiſſe jamais goûter. C'eſt pourquoi, ſi nous avons nos interêts à cœur, & ſi nous ne voulons pas être tourmentés à l'infini, nous devons engager avec allegreſſe dans le train d'une Vie ſpirituelle. Il eſt vrai que nous trouverons d'abord quelque difficulté à l'exécution de ce deſſein, parcequ'il eſt opposé à notre Nature corrompue ; mais ſi nous y perſiſtons vigoureuſement, nous verrons que la peine diminuera bientôt, & que cet ouvrage nous deviendra facile & même agréable. Car lorſque notre Nature eſt dépravée, ſoit par la ſenſualité ou la méchanceté ; il en eſt à peu près de même, comme il a été inſinué ci-deſſus, que de la dislocation d'un Os ; le Patient ſouffre beaucoup pendant que cet Os eſt hors de ſa place, & encore plus lorsqu'on le remet ; mais l'operation n'eſt pas plutôt faite, qu'il ſe trouve en repos & à ſon aiſe.

Enfin il nous reſte à conſidérer la néceſſité abſolue qu'il y a de mener une vie ſpirituelle ; Car, outre que Dieu l'exige de nous comme une condition

dition indispensable pour notre Bonheur, elle est, de sa nature même, nécessaire pour nous mettre en état de jouïr du Paradis. En effet, le Bonheur est une chose relative, qui renferme dans son idée une correspondance mutuelle entre les Objets qui nous le procurent, & les facultés qui en jouissent. D'ailleurs, quelque bons que soient les Objets en eux-mêmes, quelque plaisir, ou quelque bonheur qu'ils puissent nous faire goûter, ils ne conviennent pas avec les facultés auxquelles ils se raportent, bien loin de contribuer à les rendre heureuses, ils ne serviront qu'à les affliger & à les tourmenter: Et si un Homme étoit placé dans le Paradis, au milieu de toutes les ravissantes joies dont ce bienheureux sejour abonde; malgré tout cela, à moins que son Esprit & son Humeur ne quadrassent avec ces précieux trésors, ils ne serviroient qu'à redoubler sa misère & son chagrin; il seroit affligé dans le sein même *d'Abraham*, & il chercheroit à tâtons le Paradis au milieu de ses délices. Supposé même que Dieu souhaitât le Bonheur des Méchans à un si haut point, qu'il le préferât à l'honneur de son Gouvernement, à la pureté de sa Nature, & à la sainteté de ses Loix, il y auroit toûjours un obstacle insurmontable, qui rendroit leur felicité future impossible, parce qu'elle implique une contradiction évidente avec la nature des choses. Le tempérament des Méchans est si opposé à toutes les délices de l'autre Vie, que, si elles leur étoient offertes, ils seroient hors d'état de les goûter; ils mourroient de faim, pour ainsi dire, au-milieu de tous ces mêts exquis, & ils n'y en trouveroient aucun qui pût les satisfaire. Quand même Dieu leur feroit grace, jusqu'au point de ne pas prendre vengeance de leurs crimes, ce qui seroit la plus grande faveur que sa Bonté infinie pût leur accorder; malgré ce pardon, leurs qualités vicieuses les rendroient toûjours miserables. Ce n'est pas tant le

le Lieu que l'état du Lieu-même qui fait le Paradis ou l'Enfer: L'état du Paradis consiste dans une Sainteté parfaite, & celui de l'Enfer dans une Méchanceté absolue; c'est-à-dire que, suivant le progrés que nous faisons dans l'une ou dans l'autre de ces qualités, nous nous aprochons de l'un ou l'autre de ces deux états. Comme le Paradis est le Centre de tout ce qui est vertueux, pur & saint, & que tout ce qui est bon y tend par une sympathie naturelle; ainsi l'Enfer est le Centre de toute Impieté & de tout Vice, & tout ce qui est mauvais se tourne de ce côté-là & s'y précipite comme vers son Element. Je le repète encore, suposé que la Vengeance divine ne s'intéressât pas à exclure tous les Méchans du Paradis; leur propre Méchanceté les en banniroit; puisque c'est un Lieu d'une pureté & d'une lumière si inaccessible, que les Impurs ou les Méchans n'y sauroient aborder, & qu'ils seroient de toute nécessité repoussés par les terribles éclairs de sa gloire, & précipités du haut en bas toutes les fois qu'ils essayeroient d'y monter. Suposé d'ailleurs que Dieu, par un effet immédiat de sa Vengeance, ne condamnât pas les Méchans aux Enfers, leur propre Méchanceté les y plongeroit d'une manière inévitable. De sorte que, si nous avons dessein d'aller au Ciel & d'y être heureux, il faut que nous travaillions dans ce Monde à y disposer nos Esprits; ce qui ne se peut faire qu'en menant une vie sainte & religieuse, qui accoûtumera peu à peu nos Ames aux Vertus célestes, jusqu'à ce qu'elles se feront un vrai plaisir de cette habitude. Nous serons alors bien parés & prêts pour le Ciel, & lorsque nous irons prendre possession de ses joies, elles se trouveront si conformes à nos Facultés, que nous les saisirons d'abord, & que nous nous en repaîtrons dans toute l'éternité avec un apétit & un plaisir incroyable. Mais jusqu'à ce que, par une vie sainte & religieuse, nous

nous ſoyions disposés pour le Ciel, nous ſommes tout-à-fait hors d'état d'en jouïr. Voici donc à quoi tout ſe reduit; il faut abſolument que nous donnions la mort au Peché ou à la Justice, que nous renoncions au Ciel ou à nos Cupidités charnelles. Ainſi à moins que nous n'eſtimions ſi peu le Bonheur éternel, que de préferer la jouiſſance des plaiſirs indignes & frivoles du Peché, ou que nous n'aimions tant ceux-ci, que de leur ſacrifier le ſalut de nos Ames, il eſt de notre interêt d'embraſſer au-plutôt le Parti d'une vie ſpirituelle. Il n'y a point de milieu, & c'eſt une Loi immuable de toute éternité, que celui qui veut être méchant doit être auſſi malheureux.

Il ſemble que ces conſidérations devroient ſufire pour engager les Hommes à prendre le chemin du Ciel, & à aimer la Sainteté; puis ſur tout que ſes voies ſont agréables, & qu'elles tendent à la gloire; mais il y a de certains Eſprits ſi attachés à ce qui frape les ſens, qu'ils ne peuvent rien goûter à moins qu'il n'y ait quelque choſe de terreſtre. Le Chemin du Ciel doit être plus accommodé à leur portée; autrement ils n'y ſont pas plutôt entrés, qu'ils en ſortent, et qu'ils s'éfraient à la moindre difficulté qu'ils y trouvent. Pour encourager ceux-ci, on peut leur fournir d'autres Motifs, qui naiſſent, non pas tant de l'idée de la Religion que de la nature même des choſes.

Ce ſeroit une entrepriſe d'un travail infini que de rechercher ce que Dieu & ſes Saints jugent de toutes les choſes que nous voyons dans l'Univers: Cela ſeul embraſſeroit tout ce qui ſe peut dire de vrai. Cependant il ne ſera pas inutile d'en faire un Eſſai à l'égard de quelques-uns des principaux Objets que les Hommes recherchent, afin qu'il ſerve de modèle pour juger de tous les autres.

Une

Une de nos plus grandes foibleſſes eſt d'avoir trop d'eſtime pour les choſes temporelles ; & la raiſon en eſt de ce que nous nous conſidérons, la plûpart du tems, nous-mêmes par rapport à cette ſeule petite partie de notre durée, que nous appellons notre Vie, ſans regarder plus loin. Delà vient auſſi cette fauſſe grandeur que nous attribuons à certaines choſes de ce Monde. Le ſeul moyen de nous détromper là-deſſus, c'eſt de nous conſidérer dans un autre point de vûe, & de nous regarder tels que nous ſommes en effet & aux yeux de notre Créateur : Nous trouverons d'abord que nous avons une Ame immortelle, dont la durée ne finira jamais, & que nous ſommes deſtinés à être heureux dans toute l'E'ternité.

Un Homme comparé avec Dieu eſt non ſeulement rien ; mais tous les Hommes enſemble ſont auprès de lui comme une goute d'eau à l'égard de l'Ocean. Tout l'éclat & tous les avantages de ce Monde, comparés avec le moindre des Hommes, ne ſont auſſi rien, puiſqu'ils ne rempliſſent qu'un point indiviſible de ſa durée éternelle : De ſorte qu'à prendre l'Homme tout entier, avec ſon Corps & ſon Ame, ils ne ſauroient jamais lui donner plus de valeur intrinſeque, ni le rendre plus heureux. L'E'ternité n'admet ni meſure ni comparaiſon. Cela poſé, qu'eſt-ce que la jouïſſance d'un Royaume, ou, ſi l'on veut, de toute la Terre, durant l'eſpace de ſoixante-dix ans ? Qu'eſt-ce qu'une petite Principauté dans ce Royaume ? Que dirons-nous de tous les dégrés & de tous les états au-deſſous de celui de Princes ? A quelle étrange petiteſſe un pareil point de vûë ne les réduit-il pas ? Cependant les Hommes prennent de-là occaſion de s'enorgueillir & de repaître leur vanité.

Il eſt fort étrange que les Hommes aient tant de peine à ſe perſuader le néant de ce Monde ; puiſque tout ce qu'ils voient les en avertit. Qu'eſt-ce

ce que l'Histoire des Hommes & des Nations? Ce n'est qu'une Leçon continuelle que les Hommes & les choses de ce Monde ne sont rien. En effet, lorsqu'elle décrit ce qu'ils étoient, elle nous aprend qu'ils ne sont plus. Elle nous enseigne que toute cette grandeur & cette pompe qui faisoit l'admiration & l'étonnement des Hommes, que tous ces Princes, tous ces Conquerans, avec toute leur magnificence & leurs vastes desseins, sont à notre égard tombés dans le néant; que c'étoient quelques Vapeurs qui se sont dissipées & certains Phantômes qui ont disparu.

Que pouvons-nous trouver dans ce Monde, qui ne soit une preuve convaincante de cette Vérité? Ne voyons-nous pas disparoitre à toute heure ceux qui ont brillé avec le plus d'éclat, qui ont fait le plus de bruit durant leur vie, & dont il ne reste plus rien qu'un foible & léger souvenir? Ne voyons-nous pas que toutes les choses de ce Monde sont continuellement englouties dans les abîmes du tems passé? Que notre vie même nous échappe? que ce que nous en avons passé ne paroit plus, que le tems a emporté tous nos plaisirs, toutes nos misères, tous les troubles & tous les soins que nous avons eu, sans qu'il nous en reste d'autre souvenir que celui d'un Rêve? De-là vient que *Salomon* nous conseille de ne regarder tout ce qui est temporel, que comme les Imaginations creuses qui troublent notre Sommeil.

Ce qu'il y a de plus triste en ceci, est que d'un côté nous ne voulons pas nous convaincre du néant de ce Monde, & que de l'autre nous ne l'apréhendons que trop. Tout ce qui est passé & qui s'est évanoui, nous le regardons comme rien. Tous ceux qui sont morts ne sont rien pour nous; nous prenons ceux dont l'Histoire nous raconte les actions pour des gens qui ont été, qui ne sont plus; sans penser qu'ils vivent plus que jamais, parceque leurs Ames sont

ſont infiniment plus actives, & que cette Vie, qui ne produit que des actions foibles & languiſſantes, doit plutôt être eſtimée un état de mort que de vie. De-là vient auſſi que nous avons une haute idée des Grandeurs de ce Monde, parceque nous nous imaginons qu'elles dureront autant que nous-mêmes, ſans reflechir que nous ſeuls ſubſiſtons pendant qu'elles periſſent; & que ceux qui les ont une fois poſſedées, ceſſent de vivre ici-bas, & qu'ils feront privés dans toute l'éternité de tout ce qui a fait ici l'objet de leur orgueil.

Que dirons-nous de la Gloire mondaine, qui fait une ſi grande impreſſion ſur nos Eſprits? Qu'a-t-elle de ſolide & de réel aux yeux de Dieu? Elle ne ſubſiſte que par la bonne opinion que les autres ont de nous, quoique la plûpart d'entr'eux nous connoiſſent peu, qu'ils ne nous aiment guères, que leurs Jugemens, ſelon nous-mêmes, ne ſoient point ſolides, ni fort dignes d'eſtime, & qu'en toute autre choſe nous les mépriſions. D'ailleurs cette bonne opinion que les autres ont de nous, nous eſt parfaitement inutile; elle n'ajoute rien ni à notre Ame ni à notre Corps; elle ne ſauroit diminuer le moindre de nos maux; elle contribue ſeulement à nous duper, en ce qu'elle nous incline à juger de nous-mêmes, non pas ſuivant les régles de la Vérité, mais ſur les fauſſes idées que les autres ſe forment de nous, qui, après nous avoir occupés toute notre vie, diſparoiſſent tout d'un coup à l'approche de la mort. C'eſt alors que nous n'avons plus de goût pour ces niaiſeries; cependant c'eſt-là cette Fumée & cette Vapeur qui nous enfle & qui nous enorgueillit.

Quelle difference n'y a-t-il donc pas entre cette Gloire mondaine, & celle dont les Saints jouiront dans toute l'éternité? La gloire que les Hommes recherchent ici-bas eſt vaine & mépriſable, parce qu'elle a des qualités tout-à-fait oppoſées les unes

aux

aux autres. La felicité des Elus sera accompagnée de cet aimable Esprit d'union & de concorde, dont nous avons déja parlé; ils se connoîtront parfaitement les uns les autres; ils donneront tous ensemble gloire à Dieu pour les faveurs qu'il a accordées à chacun d'eux en particulier. Les bonnes actions de chaque Saint seront alors connuës de tous les autres, & fourniront des occasions éternelles de joie, de louange, & d'actions de graces à chaque Membre de ces Régions bienheureuses. Ils jetteront tous leurs Couronnes aux pieds de l'Agneau, & non pas les leurs seulement, mais aussi celles de tous les autres, parcequ'ils ne se borneront pas à glorifier Dieu pour eux mêmes, mais aussi pour tous les Saints.

O que la gloire des Elus est véritablement solide! elle ne consiste pas dans un éclat passager, mais qui dure à toûjours; elle n'est pas fondée sur la connoissance qu'en un petit nombre de personnes envieuses & ignorantes, mais elle aura autant de Témoins qu'il y a de Citoïens dans la Jerusalem céleste; elle ne vient pas de l'inutile & temeraire approbation de ceux qui ne nous connoissent pas, & qui ne connoissent guères eux-mêmes; mais de la joie d'un nombre innombrable d'Esprits saints, mais qui éclairés des lumières de la Vérité pénétreront jusques au fonds de nos cœurs.

Les méchans jouïssent très-peu de leur fausse gloire pendant leur vie, & elle s'évanouït entierement à l'heure de leur mort. Si, pendant quelque tems, elle continuë à subsister dans la memoire des Hommes, ils n'y ont plus de part, puisqu'ils l'ignorent; & cette gloire sera enfin entierement détruite au jour du Jugement. Car la punition des méchans consistera en partie dans un esprit de division, qui regnera entr'eux; comme nous l'avons déja expliqué. La grandeur des tourmens qu'ils souffriront remplira tellement la capacité de leurs Ames, qu'ils seront hors d'état

d'état de se ressouvenir & de se rappeller la memoire de l'estime, que les autres ont eu pour eux pendant leur vie ; ce qui est une considération bien mortifiante pour les mondains, qui sont charmés & en quelque sorte ennivrés de ce qu'ils appellent *Qualité*, & de ce vain titre de Noblesse, qui les distingue de ceux qui ne l'ont pas. Ils portent cette distinction si loin, qu'ils s'imaginent être d'une nature toute differente de celle des Hommes du commun. Cette Qualité étouffe presque toutes les autres, même les plus spirituelles & les plus divines ; nous ne l'élevons pas seulement au-dessus de l'Esprit, mais qui plus est, au-dessus de la Vertu & la qualité d'être Chrétien. Et si nous n'y mettons pas cette difference en termes exprès ; nous le faisons du-moins en idée ; car où sont ceux qui préférent de bonne foi l'état d'un pauvre Chrétien de basse extraction à celui d'un Débauché de grande naissance ? Qui est celui qui peut voir le profond abaissement de ce Noble, & la haute élevation de ce Malheureux ? Il est donc certain que l'idée que nous avons de la Qualité & des Honneurs nous séduit, & que nous devons examiner avec soin ce qu'il y a de réel & de solide dans ces objets ordinaires de la vanité des Hommes, afin que nous puissions en être désabusés. Nous avons déja fait quelques réflexions sur ce sujet ; mais comme rien n'est plus naturel, que de nous séduire, & d'avoir une haute opinion de nous-mêmes, il sera nécessaire d'insister un peu là-dessus.

Etre un Homme de qualité & de naissance, suivant le Monde, c'est être né de Parens qui tiennent un rang considerable dans la Societé ; mais la naissance en elle-même ne donne aucun avantage réel, ni à l'Ame ni au Corps : elle n'ôte aucune imperfection, & l'on voit des Personnes de qualité être sujettes à d'aussi grands défauts que les autres. Ainsi il n'y a point de raison solide, qui doive

doive nous engager à donner la préference dans notre estime aux Personnes de qualité. Cependant à cause qu'il doit y avoir certaines distinctions parmi les Hommes, c'est avec raison que, dans certains Endroits, la Coûtume a établi que les Gens de qualité jouïssent d'une certaine supériorité & soient préférés aux autres.

Si nous nous arrêtions là, il n'y auroit rien d'injuste dans notre idée, touchant la Qualité; mais nous allons plus loin. De cet ordre arbitraire établi par les Hommes sans aucun fondement, pris des Personnes mêmes, nous en tirons un autre qui est naturel & indispensable, & nous nous accoûtumons à regarder les Personnes de qualité, comme si elles avoient une excellence réelle pardessus les autres.

Nous ne nous contentons pas seulement de leur payer ce respect exterieur & interieur que nous leur devons; car en cela il n'y a rien que de juste & de raisonnable; mais à cela nous ajoûtons des sentimens qui ne leur appartiennent pas, un respect qui naît de notre corruption et de notre erreur. Nous nous formons de sublimes idées & fausses de leur état; nous le regardons comme le plus haut point du Bonheur; nous le desirons avec avidité pour nous-mêmes; nous leur portons envie, & si nous les préférons aux autres, cela vient seulement d'une ardente passion pour les biens & les honneurs dont ils jouïssent. Aussi n'y a-t-il pas d'Hommes plus à craindre pour les Grands, que ceux qui les admirent le plus; parcequ'ils sont toûjours disposés à leur ravir leur grandeur, dèsqu'ils en trouvent l'occasion. Dans le même tems que les Admirateurs de ce genre sont nombreux, notre grandeur & notre vanité auront lieu d'être flattées, si nous considérons simplement l'estime exterieure qu'ils étalent à nos yeux, & dont ils font parade; mais nous serions mortifiés au dernier point si nous pénétrions dans leurs cœurs, & si

si nous y démêlions les sentimens de haine & d'envie qu'ils nourrissent contre nous

Tous ces jugemens sont faux ; car ce n'est pas un bonheur réel que de recevoir des autres des marques de leur estime, & c'est une sorte d'injustice, que de prendre plaisir à être les objets d'une admiration, qui a sa source dans la corruption des Hommes. Néanmoins les Personnes de qualité, qui connoissent les sentimens & les idées, que la plûpart des Hommes ont de leur condition, tirent de-là l'idée qu'elles s'en forment ; elles regardent ces sentimens comme incorporés dans leur Etre, & ne sauroient jamais perdre de vûë tous ces Hommes, dont la subordination flatte leur amour propre. Nous devons travailler à corriger toutes ces fausses idées, en considérant le jugement que Dieu porte sur leur état, & que ces marques d'honneur, ces différences établies parmi les Hommes, ne contiennent rien de véritable & de solide ; qu'elles sont simplement *des cérémonies sans réalité*, comme s'exprime Saint *Chrysostome*. Nous devons penser la même chose de ces sortes de jugemens, parcequ'ils sont faux, & inutiles à ceux qui y trouvent du plaisir, & qu'ils rendent misérables ceux qui les forment. Les richesses & les délices des Grands méritent la même censure, puisqu'elles exposent à la même tentation, & qu'elles forment de puissans obstacles qui les empêchent de parvenir au Salut. Tel est le jugement, que Dieu prononce sur ce que nous appellons Grandeur & Qualité. Il s'ensuit de-là, que quiconque en juge autrement, juge mal, que tout discours qui en donne une autre idée, & qui nous engage à les desirer lorsque ces choses nous manquent, à être charmés de leur jouïssance lorsque nous les possedons, et à mépriser ceux qui ne les ont pas, est faux et seducteur.

Apres la Noblesse, il n'y a rien qui donne plus de réputation à un Homme dans le Monde que la

Valeur, il n'y a rien qui flate plus agréablement les Personnes de qualité, ni à quoi elles soient plus sensibles, ni sur quoi elles aient tant de délicatesse. Un Gentilhomme souffrira toute sorte d'afronts, plûtôt que celui qui lui reproche de manquer de courage ; parceque c'est à la valeur qu'on attache la plus haute estime, et à la lâcheté la plus grande infamie.

S'il étoit seulement question de justifier les idées des Hommes sur ce point, cela ne seroit pas difficile, car puisque c'est par la Valeur qu'on fait la conquête des Empires, et qu'on se rend formidable à ses Ennemis, il est juste que les services des braves Guerriers, dont les Etats ont toûjours besoin, ne pouvant être recompensés d'une manière proportionnée à leur prix, cette qualité dévienne honorable: Par conséquent il y a de l'équité dans le cas que les Hommes font de la bravoure ; Dieu même estime la valeur, parceque tout ce qui est nécessaire, et tout ce qui contribuë à la conservation de la Societé est agréable à ses yeux.

Mais parceque dans le cas que nous faisons de la Valeur, nous pouvons aller au-de-là des bornes du vrai, et lui donner des éloges qui ne lui sont pas dûs ; il faut examiner ce que Dieu en juge ; apprendre de lui ce qu'il y a de grand et de réel dans la Valeur, et ce qui paroit seulement tel aux yeux de l'illusion et de l'erreur.

Quoique les Dames ne paroissent pas fort intéressées dans cet Article ; cependant, quand nous considérons, à combien de pernicieuses conséquences l'estime excessive qu'elles avoient pour la Valeur les a quelquefois portées ; on ne trouvera pas qu'il soit inutile de traiter ce sujet pour l'amour d'elles, aussi bien qu'à cause des Hommes, qui sont plus intéressés à s'en former une juste idée, et qui s'y trompent beaucoup d'ordinaire. Dans un des Volumes précédens, nous avons fait quelques réflexions là-dessus ; mais il sera bon d'y en ajouter ici de nouvelles.

La

La Valeur peut être considérée en deux manières; ou comme une passion, c'est-à-dire une impression qui vient de l'Imagination et du Corps; ou bien comme reglée & guidée par la Volonté. Si nous envisageons la Valeur sous cette première vûë, nous remarquerons qu'il y a des Hommes assez braves & assez déterminés, pour être maîtres de leur Imagination, tellement que des objets qui épouvanteroient tout autre, ne font sur eux que des impressions très-légères. Il y en a d'autres qui, soit par leur naturel, soit par la coûtume, ne sont point effraïés par les dangers de la Guerre, & qui conservent dans les plus grands perils un calme & une présence d'Esprit admirables; qui peuvent tranquillement prévoir tout, tirer avantage de tout, & à qui la vûë d'un Ennemi armé inspire de nouvelles forces, & un redoublement de valeur pour le surmonter.

Il est incontestable, qu'une pareille disposition mérite de l'estime; cependant si nous l'examinons à la rigueur, nous verrons que l'Imagination & la constitution du Corps y ont plus de part que la volonté. Car si dans ces sortes de Personnes, les esprits animaux & le sang prenoient un autre cours, toute leur valeur ne pourroit les garantir de la crainte, & les empêcher d'éprouver une fraïeur semblable à celle qu'on ressent, lorsque, d'un lieu élevé, on jette les yeux sur un précipice.

Ainsi, puisque Dieu n'attribuë aucune valeur à nos actions, à moins qu'elles ne soient volontaires & vertueuses, & que les Hommes n'ont attaché des idées d'estime à la bravoure que par intérêt & par nécessité, il paroît que l'Être suprême n'approuve pas les jugemens, que les Hommes portent sur ce sujet, & qu'il voit avec indignation, qu'ils comparent & égalent cette qualité avec les Vertus dont il est la source & l'auteur. Il s'ensuit de-là que la Valeur de tous les Conquerans réünie ensemble, & considérée simplement comme une disposition natu-

relle de l'Imagination, ne mérite pas d'être mise en parallele avec le moindre mouvement de la Grace que Dieu daigne quelquefois produire dans les cœurs de quelques simples Femmes; parceque toutes les qualités purement humaines meurent avec nous, pendant que tout ce qui est vertueux subsiste éternellement. Par conséquent les idées que les Mondains se forment de la Valeur sont fausses, en ce qu'au lieu de la placer entre les qualités humaines, ils osent l'élever audessus des Vertus spirituelles & divines.

Mais leur illusion est infiniment plus grande dans les décisions, qu'ils prononcent sur la Bravoure considérée comme volontaire, c'est-à-dire dans l'usage qu'ils en font: car ils estiment également ceux qui sont reputés braves, soit que leur valeur soit accompagnée de Justice ou d'injustice, de retenuë ou de fureur. Cependant, quelle prodigieuse différence la Vérité & la Raison ne mettent-elles pas entre des choses que les Hommes distinguent à peine? Exposer notre vie, quand la justice & le devoir l'exigent, & la sacrifier à Dieu lorsqu'il l'ordonne, est un acte d'une si haute générosité, que la Religion Chrétienne même ne connoît rien de plus beau. Mais se hazarder soi-même dans une mauvaise cause, & tomber ainsi par la mort entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, est une si énorme folie, que nous n'avons pas besoin d'autres preuves de l'aveuglement des Hommes, que de les voir faire consister leur gloire dans une conduite si insensée.

Ce n'est pas tout; il arrive mille fois que nous donnons le titre de courageuses à certaines Actions, auxquelles ce titre ne convient pas: Les Hommes ne s'exposent pas à certains dangers, parcequ'ils les aiment, mais à-cause qu'ils ne les aperçoivent pas. Ils sont uniquement attentifs à la renommée, à laquelle ils aspirent, ou à quelque autre bagatelle, qui remplissant toute la capacité de leur Esprit, leur

leur cache tout autre objet. Les louanges qu'ils attendent des Hommes ne peuvent avoir d'autre source que la folie ; puisque la plûpart de ceux qui sont véritablement braves, regardent ces actions, comme des marques d'une fausse bravoure. Cette sorte de Valeur s'évanouït dans un moment, & est suivie d'un éternel repentir. Une pareille vanité est l'objet de la risée des Démons, de l'indignation des Anges, & de la juste colère de Dieu, qui est irrité de voir, qu'une misérable Créature est si peu touchée de la fraieur de sa Justice, pour ne point craindre de tomber entre ses mains, & pour oser l'affronter avec tant d'insolence, comme font tous ceux qui s'engagent dans une mauvaise Cause, que des Esprits si peu reglés n'ont guères soin de distinguer d'une bonne.

La vie, le seul bien de l'Homme, un trésor dont la perte est irréparable, & qui sert à l'aquisition de l'éternité, est la chose du Monde la plus méprisée par ces Héros écervelés, qui savent aussi peu mèner une vie raisonnable dans ce Monde, qu'ils sont mal disposés pour l'autre. Il n'y a point de si vile recompense pour laquelle ils ne veuillent hazarder leur vie, comme l'experience l'a mille fois prouvé. Il semble que les Hommes soient las de vivre, en égard aux perils volontaires auxquels ils s'exposent si souvent. Ainsi nous pouvons tenir pour une vérité certaine, que toute cette fausse Valeur qui précipite les Hommes dans des Duels, d'injustes Querelles, & de perils inutiles, auxquels ils se mettent en butte par une sote vanité, ne vient d'aucun autre principe que de ce qu'ils ignorent le prix de la vie, & l'usage qu'ils en doivent faire dans ce Monde. Cette Valeur est une espèce de Nuage sombre qui répand les ténèbres sur nos Ames, & nous cache les dangers, ou bien une espérance ridicule & mal fondée d'en échapper, ou enfin un attachement excessif aux objets de nos passions : Et quelle de ces

 cho-

choſes mérite de notre part des ſentimens d'eſtime? Eſt-ce un ſigne d'un courage invincible dans un Homme ſourd de n'entendre point le bruit du Tonnère; ou dans un Aveugle de n'être pas épouvanté à l'aproche d'un Ennemi? Il n'y a point de Valeur à n'être pas effraïé de la préſence de Dieu, parce qu'il n'y a qu'un aveuglement prodigieux qui puiſſe nous exempter de cette fraïeur. Dieu eſt ſi terrible dans ſa colère que, pour peu que nous y penſions & que nous tournions nos regards ſur lui, rien au Monde n'eſt capable de nous raſſurer. Cela eſt ſi vrai, que les Pécheurs même les plus endurcis & les plus audacieux ſont obligés d'invoquer les Montagnes pour les couvrir & les cacher de devant ſa face. Comment donc eſt-il poſſible que les Hommes s'expoſent avec légereté à devenir les objets éternels d'une Juſtice rigoureuſe & vangereſſe?

Quel jugement devons-nous donc porter de ces temeraires que l'on eſtime tant avec ſi peu de raiſon? Nous devons en penſer & en juger ce que Dieu en juge & en penſe lui-même: Nous devons approuver ce qu'il approuve, & condamner ce qu'il condamne; en un mot, nous devons diſtinguer les choſes de la manière qu'il les diſtingue; & comme nous ne voulons pas ravir à certaines Perſonnes les éloges que leur Valeur mérite, nous devons avoir auſſi un juſte mépris pour la bravoure brutale des autres.

On pourroit alléguer qu'il y a quelque choſe de plus ſolide & de plus réel dans les aquiſitions de l'Eſprit, telles que ſont les Sciences, l'Eloquence, une Converſation agréable, l'induſtrie dans le Négoce, l'Habileté dans les grandes affaires, l'adreſſe d'en venir à bout, la Prudence dans la conduite de nos Projets & le manîment de notre bien. Mais tout le cas que nous devons faire de ces talens conſiſte dans l'uſage que l'on en fait & le but auquel on les raporte. Ce ſont des inſtrumens néceſſaires

pour

pour l'emploi de notre vie ; de ſorte que ceux qui vivent dans le Monde ſont obligés de les cultiver avec grand ſoin, parcequ'ils ſont tenus de ſavoir que, puiſque les Hommes les mettent à un ſi haut prix, il eſt impoſſible de réuſſir en quoi que ce ſoit ſans les poſſeder.

Mais ſi nous ſéparons ces moyens de leur uſage, & ſi nous les conſidérons ſimplement en eux-mêmes, ou comme propres à nous faire parvenir à certaines fins vaines & temporelles, ils perdent tant de leur prix, que la condition de ceux qui les poſſedent n'eſt point du tout préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Pour cette raiſon il eſt d'une très-grande importance que nous ne nous laiſſions pas decevoir par les vains Panegyriques de ceux qui nous flatent à l'occaſion de ces talens, conſidérés en eux-mêmes, & ſeparés de l'uſage qu'on doit en faire.

L'Eſprit eſt la qualité que les Hommes ambitionnent le plus, parcequ'elle donne une eſpèce de ſupériorité, lorſqu'on en fait un bon uſage ; mais l'idée que nous avons de ce qu'on apelle un Homme d'Eſprit eſt abſolument fauſſe, & une de celles dont il nous importe le plus de nous deſabuſer : Car nous appellons Eſprit une certaine facilité d'apprendre les Sciences, de bien diſcourir ſur toutes ſortes de ſujets, de ménager nos affaires avec adreſſe, ou de trouver des moyens pour terminer heureuſement des matieres difficiles & épineuſes. Mais rien de tout cela ne contribue à produire cette lumière qui forme un Eſprit juſte ; puiſque les mêmes talens ſe peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle *Fous & Aveugles*, *inſenſés & dépourvûs d'entendement*. Qu'eſt-ce donc qu'être Homme d'Eſprit ? Pour en juger, examinons un peu notre Corps, qui eſt l'image de notre Ame. Bien voir les Objets, c'eſt les voir tels qu'ils ſont, voir grand ce qui eſt grand, & petit ce qui eſt petit. Ceux à

à qui une motte de terre paroîtra une montagne, ou tout le contraire, seront taxés de n'avoir pas la vûë bonne: Ceux qui ont de grandes idées des choses qui sont réellement grandes, & qui voyent les choses qui sont petites dans leur dimension naturelle sans que leur Imagination y ajoute ou en retranche, sont de grands Esprits, & des Hommes d'un jugement droit & solide. Ainsi celui qui disoit que *toutes Nations sont devant Dieu comme des goutes d'eau dégoutant d'un seau; qu'on doit craindre le Roi des Nations parceque céla lui appartient*, & qui ajoutoit que *la magnificence de Dieu est élevée au-dessus des Cieux & sa gloire par dessus les Nues*, celui-là étoit certainement un bon Esprit, parceque Dieu paroissoit grand à ses yeux, & qu'il étoit convaincu & penétré de sa magnificence & de sa grandeur. Il avoit alors une vûë claire & qui s'étendoit fort loin. C'est ainsi qu'une infinité de simples Femmes qui aux yeux du Monde ne paroissent rien, sont de grands Genies, parceque Dieu se montre à elles, qu'il s'en fait voir & toucher, pour ainsi dire. Au lieu que ceux qui n'ont de l'Esprit que pour comprendre une Démonstration Mathematique, pour bien discourir, ménager une Négociation ou une Intrigue, sans discerner les Objets de la vie à venir, que comme d'imperceptibles atomes, sont de très-petits Genies & méritent le nom que l'Ecriture Sainte leur a donné *d'Aveugles & d'Insensés*. Comme l'idée qu'on se forme d'ordinaire de l'Esprit, entant qu'il nous éclaire est fausse; de même celle que nous avons de sa force ne l'est pas moins: Nous la faisons consister en ce qu'il est capable de soutenir le poids d'un grand nombre d'affaires, sans en être découragé, rebuté ou confondu. Voilà, dit le monde, une bonne Tête, qui peut régir quantité de diverses affaires; mais peut-être qu'il faudroit dire, voilà une pauvre Tête, qui a besoin de tant d'occupa-

tion

tion pour se soutenir & ne pas s'ennuyer. En effet, il y a tel Homme que vous verriez triste & mélancolique, si vous lui ôtiez ses occupations ordinaires. Ce n'est pas nous qui supportons nos affaires; mais ce sont elles qui nous soutiennent; elles nous servent, pour ainsi dire, de Lit sur lequel nos Ames se reposent dans leur foiblesse. La force & la vigueur d'une Ame consiste à être capable de se soutenir sans le secours des objets exterieurs, à se plaire uniquement avec Dieu & en sa présence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne se fatiguent pas au-milieu des Emplois tumultueux de ce Monde, c'est une force qui vient de la disposition des organes du Corps, & non pas une véritable force de l'Ame.

Il est certain qu'il y a quelque chose de grand dans l'Homme, & à quoi que ce soit qu'il applique son Esprit, il y paroit toûjours quelque marque de grandeur & d'excelience: Mais c'est de cette grandeur même que procede sa misère & sa bassesse, lorsqu'il tourne son Esprit à ce qui est indigne de son application, & qu'il néglige les seules choses qui méritent tous ses soins & toute son ardeur. Si l'Homme étoit moins qu'il n'est, toutes ces qualités seroient plus considérables; mais elles ne sont que médiocres & chetives, parcequ'il est appellé à des choses d'une nature beaucoup plus relevée & infiniment plus importantes, qu'il ne regarde pas & qu'il néglige, pendant qu'il s'applique trop à la recherche des autres.

Les Sciences ont quelque chose d'éclatant; mais la plûpart des Connoissances humaines sont si peu considérables en elles-mêmes, & contribuent si peu à notre felicité, que nous sommes presque aussi heureux de les négliger, que d'avoir pour elles un attachement excessif & une trop grande estime. La vanité & l'opinion font leur prix, & nous souhaitons d'être savans plûtôt pour les autres que pour nous-

 mêmes.

mêmes. C'eſt pour cela que *Seneque*, tout *Stoïcien* qu'il étoit, avouë, qu'il n'auroit fait aucun cas de la *Sageſſe*, qui étoit l'idole de ceux de ſa Secte, ſi on lui eût défendu d'en discourir avec les autres. Tout le fruit & toute la recompenſe qu'il deſiroit d'en retirer, étoit ſeulement l'approbation de ſes Concitoyens: mais comme l'opinion met le prix aux Sciences, elles les avilit auſſi quand il lui plait. Les Hommes ont bien voulu décider que la Science ne convient pas aux Femmes; cependant ils ne les en croyent pas plus malheureuſes, ni elles-mêmes ne ſont pas ſenſibles à ce défaut. Quelques Dames de qualité cachent la connoiſſance qu'elles ont de la belle Litterature, & s'en font une espèce de honte. On peut dire même que ce n'eſt pas ſans raiſon, puisqu'il y a toûjours quelque honte à être chargé d'une Science inutile. Si toutes les Perſonnes de ce Sexe qui ſe ſont appliquées à l'étude de certaines Sciences curieuſes, en avoient la même idée, elles n'en mériteroient que plus d'eſtime.

Cependant il eſt certain que quelques-unes de ces Sciences ſont très-utiles à la Societé, & qu'elles apportent de grands avantages à quelques-uns de ceux qui les profeſſent. C'eſt pour cela, qu'on a très-bien fait d'y attacher des Honneurs & des Recompenſes, quoiqu'elles attirent ſouvent plus de mal que de bien à ceux qui les ont en partage.

Examinons tous ceux que nous ſavons avoir été Gens d'Eſprit dans le Monde; & après y avoir fait attention, nous trouverons qu'il y en a bien peu à qui leur Eſprit n'ait porté préjudice à l'égard de leur Salut. Si un tel n'avoit pas été Homme d'Eſprit, il n'auroit jamais été fait Evêque; c'eſt-à-dire, qu'il n'auroit pas été chargé des péchés de tout ſon Diocéſe. C'eſt par ſon Eſprit que tel autre eſt parvenu à de grands Emplois, qui expoſent ſa Conſcience à faire naufrage à-travers de mille Intrigues dangereuſes. Si tel autre n'avoit pas eu une

une grande facilité à s'exprimer, il n'auroit jamais été Prédicateur, ni par conséquent employé sa vie à faire un abus criminel de la Parole de Dieu. Sans l'Esprit on ne s'avance pas dans le Monde; mais la vie privée nous met à couvert de mille funestes engagemens.

D'ailleurs il est impossible de fixer la valeur de ces sortes de talens, si on les considére separés du bon ou du mauvais usage que l'on en peut faire. C'est pourquoi nous devons toûjours les mettre ensemble, parceque souvent ces bonnes qualités sont connuës, sans qu'on sâche l'usage auquel on les emploie. Cependant à les envisager ainsi en elles-mêmes, sans reflêchir à leur usage, on peut dire c'est la source d'une grande illusion par raport à nous & aux autres. Du moins elles ne consistent pas dans une idée abstraite, qui les distingue du bon ou du mauvais usage; & lorsqu'elles sont mal employées, bien loin d'attirer de l'estime à ceux qui les possedent, elles ne servent qu'à les rendre plus criminels.

La Sainte Ecriture n'appelle *Science* que cette Doctrine qui nous apprend à bien vivre, & traite de *fous* & *d'insensés* tous ceux qui l'ignorent. Si les Hommes étoient raisonnables, ils ne parleroient pas un autre langage, puisqu'il est très-conforme à la Raison & à la Nature, & que leur aveuglement seul en a mis un autre à la mode. Ce n'est pas que chaque Science ne nous enseigne certaines Vérités particulières; mais parceque nous sommes dans la nécessité absolue de nous instruire du chemin qui conduit au Ciel, il ne nous est pas permis de compter le reste pour quelque chose. Si nous étions exposés à une Tempête, nous n'estimerions aucun Art que celui qui pourroit servir à nous sauver, & personne ne s'amusa jamais à faire l'éloge d'une Piece en Vers, lorsqu'il s'agissoit d'éviter un Naufrage. Qu'un Homme soit mala-

de,

de, il n'estime dans son Medecin que l'habileté qu'il lui faut pour le guérir. Il n'a nul égard à ses autres talens; quelque beaux qu'ils soient, il n'y fait aucune attention. En un mot, le seul grand intérêt, qui doit nous occuper tout entiers, ne nous permet de faire cas des bonnes qualités, qu'à proportion du raport qu'elles y peuvent avoir. Mais quel plus grand intérêt avons-nous que celui de sauver nos Ames, d'éviter les peines de l'Enfer & d'obtenir la gloire du Paradis? Quel plus grand & plus terrible danger y peut-il avoir pour nous que celui de périr éternellement? Qu'est-ce qui mérite plus toutes nos pensées que le soin de nous préparer pour l'Eternité? il s'ensuit de-là qu'il est contraire à la Nature & à la Raison de mettre un si haut prix à des qualités qui ne contribuent rien à nous faire obtenir ce but.

Ce n'est pas ici une dispute de mots; il s'agit des choses mêmes que les mots signifient. Si la question ne regardoit que les mots, ce seroit un très-petit inconvenient de donner le nom de Savans & de Gens d'Esprit a ceux qui excellent dans les Sciences humaines; parceque dans la réalité, quoique ces Sciences considérées en elles-mêmes soient assés inutiles, elles sont pourtant des marques de la grandeur de l'Esprit humain. Si nous nous arrêtions-là, il n'y auroit rien à dire; mais à ces mots nous joignons certains sentimens de nos Ames, & nous les accompagnons toûjours d'un jugement interieur d'estime & d'excellence; ceux à qui ces noms conviennent nous les élevons au-dessus des autres, & voilà en quoi consiste notre erreur. Car quoiqu'un Poëte qui n'est pas Chrétien, un Prédicateur éloquent qui mène une vie dereglée, & un habile Politique qui ne pense point à Dieu, soient beaucoup moins estimables que la plus chetive Femmelette, qui observe ses Loix: Cependant, à la faveur de ces noms, nous ne manquons pas d'attri-

tribuer, dans notre idée, le plus haut dégré d'honneur & de gloire à des Personnes qui, malgré tout leur Savoir, nous devrions regarder comme abandonnées au plus indigne & au plus profond aveuglement.

Si les Hommes ne sont guères disposés à souffrir que les autres leur parlent en ces termes, c'est du moins un langage que nous devrions nous tenir à nous-mêmes. C'est ainsi, qu'à juger des choses par la relation qu'elles ont avec Dieu, & avec ce qui est éternel, au lieu de ces différentes conditions & de tous ces dégrés qu'on met entre les Hommes dans le Monde; nous n'y en trouverons que de deux sortes, mais prodigieusement dissemblables, si nous les regardons avec les yeux de la Foi, quoique leur différence soit imperceptible à nos Sens. L'une de ces Classes est celle des *Justes* & l'autre celle des *Pécheurs*. Il nous sera très-utile d'exciter en nous l'idée la plus vive que nous pourrons de ces deux états, afin qu'elle nous aide à bannir de nos Esprits toutes ces Distinctions que les Hommes ont établies entre eux, & qu'ils fondent sur certaines qualités exterieures ou interieures, réelles ou chimeriques.

Qu'est-ce donc qu'un Pécheur, & un Homme sans Dieu, aux yeux de la Foi, c'est-à dire aux yeux de la Vérité même? C'est un Aveugle, parcequ'il ne reçoit aucun rayon de la véritable Lumière, qu'il ne connoit point Dieu, ni ses Amis ou ses Ennemis, ni le bien ni le mal, & qu'il ne se connoit pas lui-même. Qu'il soit aussi habile qu'il lui plaira dans les affaires du Monde; avec tout cela il vit & marche dans les ténèbres; puisqu'il tombe à chaque pas qu'il fait, & qu'il ne sait où mettre le pied.

C'est encore un Sourd, puisqu'il n'entend point la voix de Dieu, & qu'il n'admet pas dans son cœur sa divine Parole, quoiqu'elle retentisse à ses oreilles. C'est un Paralytique spirituel, parceque son

ſon cœur eſt ſans mouvement, qu'il n'aſpire jamais au Ciel, qu'il eſt toûjours attaché à la Terre, & qu'il eſt incapable de s'élever plus haut.

C'eſt auſſi un Homme réduit à la derniere mendicité, parcequ'il eſt privé de toutes les richeſſes ſpirituelles qui ſont les ſeules véritables: Il a perdu tout ce que Dieu lui avoit conferé à ſon Baptême: Il n'a plus aucun droit à l'Héritage de la gloire céleſte. Il n'eſt pas ſeulement pauvre à l'égard des richeſſes de la Grace, mais auſſi par raport à celles de ce Monde: Car quoiqu'il poſſede de grands biens en apparence, & que les autres n'ayent aucun droit de l'en dépouiller; malgré tout cela, il les retient injuſtement à l'égard de Dieu; il ne mérite plus d'en jouïr; il eſt indigne de faire uſage d'aucune de ſes Créatures.

C'eſt d'ailleurs un Eſclave, non-ſeulement à l'égard de ſes paſſions qui le dominent, mais auſſi à l'égard du Démon qui le poſſede, qui demeure en lui, qui le meut, l'agite, & lui fait faire tout ce qu'il lui plait, qui le trompe ſans ceſſe, & qui fait de lui ſon jouët & ſon divertiſſement, pour me ſervir des termes de la ſainte Ecriture. Ce n'eſt pas tout, il eſt même l'Eſclave des Juſtes, & de ceux que Dieu a choiſis, c'eſt-à-dire, que tout ſon emploi, pendant ſa vie, conſiſte à travailler pour le bien des autres, & non pas pour le ſien propre, & de contribuer à l'avantage des Elus ſans en tirer aucun profit lui même. C'eſt ainſi que les Anges, & les Saints regardent les Riches & les Grands de la Terre, qui s'imaginent que tout le Monde n'a été fait que pour eux; quoique Dieu prétende au-contraire qu'ils ſont eux-mêmes faits pour les autres; qu'il ne leur permet de vivre que pour le ſervice de ſes Elus, qui ſont les ſeuls Maîtres & les ſeuls Rois en ſa préſence, & qui les chaſſeront de la Maiſon paternelle, lorſque le tems ſera venu qu'ils n'auront plus beſoin de leurs ſervices, parce-

que *l'Esclave ne doit pas demeurer pour toûjours dans la Maison de son Maître.*

Un Pécheur est un Homme réduit à une honteuse nudité, parcequ'il a perdu la Robe de la Justice & de l'Innocence: Quelque grande que soit la magnificence dont il tâche de couvrir son ignominie; ce ne sont là, comme dit S. *Augustin*, que *des haillons du Diable*. Tout cet éclat n'est pas seulement honteux, mais aussi trompeur: parceque le Démon ne le prête que pour engager les Hommes à s'y attacher, à en faire l'objet d'une Vanité ridicule, à perdre tout sentiment de leur propre misère, & à ne se mettre point en peine de recouvrer ce qu'ils ont perdu: C'est ce même éclat qu'il leur ôtera à leur mort, afin qu'ils sentent dans toute l'Eternité qu'ils sont pauvres, miserables & nuds.

Un Pécheur est outre cela un Homme mort & mille fois plus insensible que les Morts eux-mêmes. En effet, son Ame est morte, au lieu qu'il n'y a que le Corps des autres qui meure. Je dis sans métaphore & au pied de la lettre que son Ame est morte; puisque la véritable vie de l'Ame consiste dans la connoissance & l'amour qu'elle a de son souverain Bien, c'est-à-dire de Dieu, & qu'elle perd ainsi sa véritable vie, lorsqu'elle perd cette connoissance & cet amour, quoiqu'elle retienne une autre espèce de miserable vie par la connoissance qu'elle a des Créatures & l'amour qui l'y attache. De-là vient que la Sagesse dit qu'elle *donne la vie à ses Enfans*. La Comparaison que les Péres font entre une Ame qui est dans le péché & un Sepulcre mouvant, est ainsi fort naturelle & fort exacte; parceque l'Ame étant morte, le Corps qui la renferme peut être appellé en quelque manière son Tombeau. Cette Comparaison est d'autant plus juste, que de même qu'un Tombeau, qui paroit orné au-déhors, est plein au-dedans de corruption & de pourriture; ainsi le Pécheur, qui a un air si riant & si agréable, & qui flate nos Sens

Sens par un si beau déhors, cache au dedans une si terrible infection, qu'on ne pourroit le souffrir s'il étoit exposé à la vûë.

L'épouvantable misère des Pécheurs peut nous aider à concevoir le bonheur inestimable des Justes, puisque nous savons déja que c'est un tres-grand avantage d'être délivrés d'un si funeste état. Les Justes ne sont ni Aveugles, ni Sourds, ni Mendians, ni Paralytiques, ni Esclaves, ni nuds, ni en état de mort; mais ils jouïssent de la Lumière de Dieu; en qualité de ses Amis ils entendent sa voix; ils s'élevent à lui par les desirs & les sentimens de leurs cœurs; il possedent les trésors de la Grace, & ils sont délivrés de l'esclavage du Péché & du Démon; ils sont revêtus de la Robe de l'Innocence, & animés de la véritable vie, qui est celle de la Charité.

Mais il faut aller encore plus loin, avant que nous puissions concevoir leur véritable Grandeur; il faut dire qu'ils sont Rois; puisqu'ils sont associés à la Royauté de *Jesus-Christ*: Il faut ajouter qu'ils son Seigneurs du Monde; puisque toute la Création ne subsiste qu'en leur faveur; qu'ils sont les Enfans de Dieu, puisqu'il les a adoptés à cause de leur union avec son Fils unique, qu'ils sont les Héritiers du Ciel, puisque c'est l'Héritage de notre Sauveur, & que le droit d'y prétendre leur a été confirmé par les erres qu'ils ont reçuës du S. Esprit; qu'ils sont le Temple de Dieu, puisque Dieu habite en eux, & qu'ils sont animés par son Saint Esprit; qu'ils sont enfin les Membres de *Jesus-Christ*, puisqu'ils sont partie de son Corps & qu'ils participent au même Esprit.

Nous devons travailler à imprimer ces idées dans nos Esprits aussi profondement qu'il nous sera possible, afin de pouvoir resister aux impressions que font sur nous les discours des autres Hommes, qui nous remplissent la tête de vains Phantomes de Grandeur, d'Objections mal-fondées, & de fausses idées sur le Bien & le mal. C'est pour cela que l'Ecriture Sain-

Sainte nous exhorte si souvent à admirer les Justes. *Benits sont ceux qui sont irreprehensibles dans les voyes du Seigneur : Benits sont qui sondent la profondeur de ses Préceptes : Bienheureux est l'Homme qui craint Dieu : Bienheureu est celui qui ne suit point le conseil des Méchans : Bienheureux, o Dieu, sont ceux qui demeurent en ta Maison!* D'un autre côté nos Livres sacrés tâchent de nous guérir de cette folle estime que nous avons pour les qualités humaines, qui sont les objets de notre vanité. *Que le Sage*, nous disent-ils, *ne se glorifie point en sa Sagesse, ni le Fort en sa Force, ni le Riche en ses Richesses ; mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il me connoit, que je suis l'Eternel, qui exerce Justice, Misericorde & Jugement sur la Terre; car ce sont les choses agréables à mes yeux a dit l'Eternel.*

L'Ecriture va encore plus loin, & veut que nous considérions les Pécheurs, non seulement, comme réduits par le péché à un état de bassesse, mais qui plus est à une véritable annihilation. Elle ensevelit en même tems toute leur grandeur, toutes leurs richesses, & tous leurs talens, interieurs ou exterieurs. Elle ne veut pas soufrir qu'aucune de ces choses aide à les faire subsister à nos yeux, ou à nous porter à croire qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans leur état.

C'est ainsi que la sainte Ecriture veut que nous considérions tout ce qui n'a point de relation avec Dieu. C'est là cette Conclusion expresse qu'en tire un grand Roi, sur qui Dieu avoit accumulé toutes les grandeurs & tous les plaisirs du Monde, afin qu'il fût plus en état de nous en apprendre la vanité. Pour venir à bout de ce dessein, il nous représente en détail le néant de tous les Plaisirs, de toute la Grandeur, de tous les Emplois & de toutes les Entreprises considérées en elles-mêmes, sans aucun raport à Dieu. Après avoir reflèchi sur tout,

il conclut toutes ses instructions par celle-ci: *Crain Dieu & garde ses commandemens; car c'est-là le tout de l'Homme:* C'est-à-dire, que tout ce qui ne se rapporte point à Dieu & à l'observation de ses Loix n'a ni existence ni réalité, ne sauroit être solide ni rendre heureux. C'est ainsi que Dieu juge de tout ce qui est temporel, & c'est pour cela même que nous n'en devrions pas juger autrement. C'est aussi par cette Regle que nous devrions reformer toutes ces fausses idées que nous contractons dans le Monde; ce qui nous conduiroit naturellement à mener une vie spirituelle, dont la fin seroit la Gloire & l'Immortalité bienheureuse.

DE LA PRIÈRE.

ARTICLE II.

Les devoirs particuliers de la Religion, dont nous parlerons dans les Chapitres suivans, la Prière, le Jeûne, la Repentance, le Zèle, les Sacremens, & quelques autres, ont déja été traités en quelque sorte ci dessus; mais ne les ayant pas considérés aussi attentivement qu'il est nécessaire, & que leur importance l'exige, nous en parlerons à-présent un peu plus au long, afin que mes Lecteurs en puissent tirer plus d'usage. Pour cet effet, commençons par le devoir important de la Prière.

Il n'y a pas de plus forte preuve au Monde, du danger spirituel que nous courons, & de notre peu de zèle pour la Religion, que la criminelle repugnance que la plûpart des Hommes ont toûjours, & que tous ont quelquefois de rendre à Dieu l'hommage de la Prière: Ils s'ennuïent dans les Temples quand l'exercice de la Prière dure trop long-tems; ils

ils sont ravis quand elle finit, & ingenieux à trouver des excuses pour s'en dispenser. Cependant la Prière ne tend qu'à demander à Dieu tout ce qui nous est le plus nécessaire & le plus capable de contribuer à notre bonheur. C'est une œuvre si aisée, si honorable, & d'une si grande importance, que dans toute la conduite de la Providence à notre égard, si l'on en excepte seulement l'Incarnation du Fils de Dieu, cet Etre suprème ne nous a jamais donné une plus forte démonstration, combien il est porté à nous sauver, qu'en recompensant un devoir si facile par de si riches benedictions.

Ne devrions-nous pas considérer serieusement que Dieu & son Fils nous commandent l'observation de ce devoir, que c'est un Acte de grace & du plus grand honneur, que nous, quoique *poudre & cendre*, soïons admis à parler au Souverain Maître de l'Univers, qu'il nous soit permis de recourir à lui comme à notre Pere, de lui confier nos besoins, de lui faire des plaintes de nos malheurs, de lui proposer nos doutes, de le conjurer de nous accorder des remèdes, du support, des conseils, la santé & la délivrance? Dieu nous a invité à la pratique de ce devoir par plusieurs promesses qu'il nous exaucera: il a donné son Fils bien aimé, afin qu'il fût Médiateur entre lui & nous, & qu'il intercedat sans cesse pour nous au thrône de la grace: il a commandé à des Anges de présenter nos Prières à *Jesus-Christ*, pour les unir par-là à lui, pour les sanctifier, & pour donner de l'efficace à leurs vœux. Il a mis entre les mains des Hommes le pouvoir d'altérer & de changer tous ses Décrets qui sont de même nature, c'est-à-dire conditionels, par le pouvoir de la Prière, soit que ces Décrets regardent nos circonstances temporelles ou notre future destinée: Les Prières des Justes ont sauvé des Cités & preservé des Royaumes de ruine; elles ont ressuscité des Morts, arrêté la violence du Feu,

fermé la gueule des Bêtes feroces, renversé l'ordre de la Nature, fait sourdre des eaux dans le Desert & tarir celles de la Mer: La Prière a fait aller le Soleil de l'Occident à l'Orient, & arrêté la Lune dans sa course: elle a fait mouvoir des Rochers & des Montagnes: En un mot, les changemens les plus merveilleux & les plus étonnans Miracles ont été mille fois operés par la puissance de la Prière: mais quoiqu'elle fasse tous ces prodiges, elle n'est pourtant autre chose en elle-même qu'une élevation de l'Ame à Dieu, un desir des choses qui doivent être desirées, & une expression de ce desir adressé à Dieu. Notre repugnance à le prier n'est autre chose qu'un manque d'ardeur pour ce que nous devrions ardemment & passionnément souhaiter.

Dans l'exercice de la Prière nous devons bien soigneusement prendre garde, que nous ne fassions jamais à Dieu aucune demande criminelle, ou qui tende en quelque sorte au crime; car ce seroit demander à Dieu qu'il nous fît tort & qu'il se déshonorât lui-même: Il importe beaucoup de considérer ce que nous demandons à Dieu, parceque nos Prières doivent lui être présentées par la puissante intercession de notre Seigneur *Jesus-Christ*. Demandons principalement à Dieu son assistance & son secours pour faire notre devoir, pour le glorifier, pour accomplir de bonnes œuvres, pour vivre saintement, pour mourir dans sa crainte & dans sa faveur, & pour jouïr après cela d'une heureuse immortalité. Dieu aime à donner ces sortes de choses, & nous ordonne que nous les exigions de lui: c'est pourquoi nous pouvons nous attendre, lorsque nous les demandons, d'être sûrement exaucés: car ces choses nous sont accordées sans aucune condition secrete: Si nous les demandons, faisons en même tems notre devoir pour les obtenir, nous pouvons être persuadés qu'elles ne nous seront point refusées.

Nous

Nous pouvons légitimement prier Dieu, qu'il nous accorde les dons de son Saint Esprit, tels que sont celui de la Prière, un juste Discernement, la Connoissance, les moyens de les publier, & autres semblables; avec ces seules restrictions, que nous ne pouvons pas être aussi sûrs du succès de ces Prières comme des précedentes; que nous devons être fort attentifs à examiner nos desirs dans ces sortes d'occasions; que nous ne nous proposions jamais des fins mondaines, mais uniquement la gloire de Dieu, & alors nous obtiendrons ces secours, ou à leur place quelque benediction pour les avoir desirés. Dans ce dessein nous devons nous soumettre humblement à la volonté de Dieu, souhaiter qu'il choisisse pour nous, qu'il nous détermine au bien, & qu'il pourvoie à nos besoins de la manière qu'il jugera être la plus convenable.

Tout ce que nous pouvons légitimement desirer des choses temporelles, nous pouvons aussi le demander à Dieu dans nos Prières, & l'attendre comme nous ayant été promis. Or parmi les choses promises, celles qui regardent la nourriture & le vêtement y sont sans contredit contenues. Ainsi, nous pouvons les attendre avec certitude: Et il faut faire ici une remarque importante, c'est que nous devons mésurer la nourriture & le vêtement que Dieu nous accordera, par nos besoins & non pas par nos desirs. Tout ce qui nous convient & est modestement agréable, nous pouvons le demander, pourvûque nous le fassions avec une entière resignation à sa sainte volonté, sans desirs impatiens; & que la matière soit assés importante pour mériter d'être traitée entre Dieu & nos Ames. Notre but dans la Prière ne doit jamais être de satisfaire nos passions, mais plûtôt de remplir des devoirs de Justice & de Charité, & tout ce que nous obtenons, nous devons nous en servir avec sobrieté.

Celui qui veut voir l'heureux effet de ses Priè-

res, doit vivre avec ſobrieté & avec prudence; car quoique Dieu accorde quelquefois aux Pécheurs certaines benedictions temporelles, cependant ils ne goûtent jamais la conſolation qui doit naître de ces ſortes de benedictions, puiſqu'elles ne les rendent ni plus ſages, ni plus vertueux, ni plus reconnoisſans. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ces benedictions ne ſont pas les effets de leurs Prières, ou le fruit des Promeſſes de Dieu, ou bien enfin des marques de l'amour de leur Pere céleſte; car ils ne ſauroient les attendre avec confiance, les recevoir ſans danger, & s'en ſervir ſans crime. Mais comme toute ſorte de péché forme un obſtacle à la Prière; d'un autre côté certains péchés empêchent qu'on ne ſoit exaucé. Tels ſont la dureté & la haine, l'hypocriſie & l'orgueuil; parceque ces choſes en nuiſant au Corps & à l'Eſprit & en détruiſant certains devoirs eſſentiels de la Religion, comme la charité, l'humilité, la pureté & la ſincerité, détruiſent la Prière & la rendent un péché formel, ſoit par les circonſtances ou la manière dont elle eſt exécutée.

Toute Prière doit être faite avec foi & avec esperance. Nous devons certainement croire que nous recevrons la Grace que Dieu nous ordonne de lui demander: & nous pouvons esperer celle qu'il nous permet d'exiger de lui. Alors notre espoir ne ſera pas vain, quoique nous n'obtenions pas ce qui ne nous a pas abſolument été promis, parcequ'à la fin nous aurons toûjours une benediction qui compenſera celle que nous venons de manquer. Tout ce que nous demandons doit être néceſſaire, ou dans la fin que nous nous propoſons, innocent & profitable. Nos Perſonnes doivent être rendues agréables aux yeux de notre ſouverain Maître, ou autrement, ce qu'il a promis à nos beſoins temporels, il peut le refuſer en partie à notre incapacité perſonnelle: pourvûque notre intention ſoit droite, nous ſommes ſûrs que Dieu nous beni-

benira, quoique nous ignorions le genre de benediction qu'il daignera répandre sur nous.

Nos Prières doivent avoir un caractère de ferveur, de zèle, & même d'importunité, quand nous demandons des choses très-nécessaires, ou d'une grande importance. Il faut *prier sans cesse*, nuit & jour, sans permettre que ni nos affaires, ni de vains plaisirs nous détournent d'un si saint exercice. Il faut bien faire attention dans cet endroit, que nos Prières se règlent toûjours sur nos desirs, que les graces que Dieu nous fait, il les règle sur nos prières, & que la gloire qu'il nous accorde se règle sur la mésure de ses graces. Car cette gloire est proportionnée à l'imperfection ou à la perfection de notre conduite pendant cette vie. Dans la Prière, comme dans toutes les autres choses de la vie nous devons avoir une certaine retenue, & nous devons tenir nos desirs dans une juste soumission à la volonté de Dieu, & limiter l'importunité de nos Prières par la modération de nos souhaits.

Nos desirs doivent être constans & nos Prières fréquentes, assidues & continuelles, ne demandant point une fois des benedictions & puis n'y songeant plus, mais renouvellant tous les jours nos supplications, & exerçant notre foi, notre esperance, notre patience, notre resignation, & notre renoncement à nous-mêmes, en portant chacune de ces vertus au dégré auquel elles doivent atteindre. Le devoir nous est clairement préscrit par notre Sauveur lui-même: Ne vous relâchez jamais, nous dit-il, *priez sans cesse*. Mais parceque nous ne pouvons pas toûjours demander plusieurs choses, & que nous avons souvent les mêmes besoins, S. *Paul* nous ordonne de prier sans relâche: L'exemple de notre Seigneur *Jesus-Christ* peut nous servir de modèle sur cet article: Il adressa trois Prières à son Pere, exprimées de la même manière, dans un très-court espace, puisque ce ne fut que la moitié d'u-

ne nuit qu'il y employa. Les *Philippiens* font expreſſément exhortés par l'Apôtre S. *Paul* de perſeverer ſans relâche dans la Prière. C'eſt ainſi que nous devons toûjours demander le pardon de nos péchés, l'aſſiſtance de la grace, les marques de la charité de Dieu & la vie éternelle, n'interrompant jamais ces demandes que lorsque nous ne ſerons plus en état de les faire. De même nous devons inſtamment prier Dieu lorsque nous ſommes preſſés par de grandes néceſſités temporelles, & prendre ſoigneuſement garde de ne nous abandonner jamais, ni au déſespoir ni à l'impatience. Car ſouvent Dieu differe d'exaucer nos requêtes, parcequ'il aime à les entendre, & qu'il a deſſein de nous accorder plus que nous ne demandons, nous recompenſant ainſi de notre longue perſeverance.

Que les expreſſions de nos Prières ſoient graves, proportionnées aux choſes pour lesquelles nous prions, ſuffiſantes pour marquer nos beſoins & pour ſignaler notre importunité. Ce n'eſt pas le nombre des mots que nous employons qui nous fait mieux entendre de Dieu, mais la force de notre foi & l'ardeur de nos deſirs. Une Prière longue ne differe d'une autre qui eſt plus courte, que par la ferveur de l'Ame & les mouvemens de confiance de celui qui prie. La Prière qui eſt courte à cauſe que celui qui la fait eſt impatient, qu'il mépriſe les choſes ſaintes, ou qu'il a de l'indifference & de la langueur dans ſes deſirs, eſt ſouvent criminelle, toûjours imparfaite: Et la Prière qui eſt longue par oſtentation, par ſuperſtition, ou par un eſprit de défiance eſt auſſi criminelle & auſſi imparfaite que l'autre. Cette régle regarde les Prières privées. Pour notre dévotion publique, elle doit être méſurée ſelon les circonſtances.

Dans tous les Formulaires de nos Prières, nous devons prendre ſoin de mêler nos demandes avec nos actions de graces, afin que Dieu voyant combien nos cœurs ſon touchés de ſes bienfaits, ſoit porté par-

par-là à écouter nos ſupplications, & à nous donner de nouvelles preuves de ſa tendreſſe & de ſa liberalité. C'étoit-là l'avis que donnoit autrefois l'Apôtre S PAUL: *Soyez ſoigneux*, dit-il, *que dans chacune de vos Prières & de vos ſupplications, vous y mêliez des actions de graces, afin que par-là vos requêtes ſoient connues à Dieu.*

En demandant une choſe à Dieu, de notre côté faiſons auſſi nos efforts pour l'aquerir, ſi la choſe eſt une matière de devoir, ou une conſéquence d'induſtrie: Car Dieu aime à bénir notre travail & à le recompenſer. C'eſt pourquoi notre Divin Maître joint expreſſément dans ſes exhortations la vigilance à la Prière; puiſque les graces de Dieu ſont ſeulement des ſecours & non pas de nouvelles créations dans chaque période de notre vie. Liſez les Ecritures, & priez Dieu en même tems qu'il vous en donne l'intelligence. Priez-le qu'il vous délivre de la tentation; de votre côté reſiſtez au Diable, & alors vous pouvez vous flatter de repouſſer tous ſes traits. Demandez à Dieu qu'il vous accorde ce qui vous eſt néceſſaire pour la conſervation de votre vie; mais travaillez auſſi de vos mains aux choſes qui ſont honnêtes, & alors vous aurez de quoi vous ſoutenir dans les tems de néceſſité. Nous ne pouvons faire que nos efforts, demander à Dieu ſa benediction & attendre de lui le ſuccès.

Nous devons prendre ſoin dans toutes nos Prières d'être recueillis & attentifs, d'avoir l'eſprit préſent, & non pas diſtrait après de vains objets; que les ſentimens de notre cœur ne ſoient point differens de nos paroles, bien moins encore oppoſés. Si nos penſées s'attachent quelquefois à d'autres objets, nous devons les ramener avec ſeverité à ce dont il eſt queſtion, travaillans par toutes ſortes de moyens à obtenir un Eſprit retenu, diligent & ſobre.

Il doit y avoir de l'humilité, de la gravité & du reſpect dans la poſture de nos Corps, en nous a-

quittant du devoir de la Prière, soit que nous la fassions en public ou en particulier, debout ou à genoux, d'une manière ordinaire ou d'une façon plus solemnelle; mais dans vos Prières extraordinaires, casuelles & éjaculatoires, le respect & de la dévotion de l'Ame, l'élevation des yeux & des mains vers Dieu, doivent être usitées & sont même recommandables. Car nous pouvons prier Dieu au lit ou levés, par tout, en tout tems & en toute occasion. Certains Domestiques n'ont pas le tems de le prier en public aussi souvent qu'ils le voudroient, & ils ont raison de suppléer aux exercices solemnels de la Religion par ces devotions accidentelles.

L'Apôtre S. PAUL nous apprend que *les Prières, les Supplications & les Actions de graces sont faites pour tous les Hommes, pour les Rois, pour ceux qui sont elevés en autorité; car cela est bon & agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur.* Nous qui devons aimer nos prochains comme nous-mêmes, devons aussi nécessairement prier pour eux, avec cette difference seulement, que nous pouvons donner plus d'étendue à nos souhaits temporels; car ces souhaits regardent les Rois & les Princes qui gouvernent leurs Peuples équitablement & dans la crainte du Seigneur. Nous pouvons demander à Dieu leur prosperité temporelle, avec plus d'importunité que la nôtre propre; parcequ'ils en ont plus besoin pour le maintien de leur autorité, qu'ils employent à avancer les intérêts de la Justice & de la Religion. L'Apôtre apelle cette partie de la Prière, *Intercession*, dans laquelle nous pouvons prendre un soin particulier de recommander nos Parens, nos Familles, nos Bienfaiteurs; sans oublier de demander à Dieu qu'il pardonne à nos ennemis, & qu'il nous protége contre leur violence.

Nous ne devons pas nous appuyer sur nos seules Prières, dans des affaires de grande conséquence; mais

mais les rendre aussi publiques que nous pourrons, afin d'obtenir par-là le secours des Prières des autres; la grande benediction de la Communion des Saints consistant en ceci, que l'union de leurs Prières a une très-grande force, comme une Armée bien reglée, dont les Soldats se soutiennent mutuellement. Dieu aime aussi à être attiré par ces sortes de liens d'amour, & contraint par une sainte violence.

Chaque moment que nous ne saurions employer à quelqu'autre devoir, est fort bon à être consacré à la Priére; mais sur tout il faut solemnellement vouër à ce saint exercice le matin & le soir; afin que Dieu soit le commencement & la fin de toutes nos affaires, & que *les issuës du matin & du soir le louënt:* Car si nous benissons Dieu, il ne manque point aussi de nous benir à son tour. Cependant nous ne devons point manquer certaines autres occasions d'adorer Dieu, qui s'offrent pendant le jour: nous souvenans toûjours que comme chaque péché est un dégré de danger que nous courons de nous perdre, chaque Prière faite avec les conditions requises forme un dégré de retour à Dieu, de pardon & d'esperance.

Les Vœux que nous faisons à Dieu sont des actes de Prière & de nouveaux accroissemens de devoir. Et parcequ'il a plû à Dieu dans tous les âges du Monde, de permettre à ses Serviteurs de faire des vœux dans des occasions importantes, il nous est permis de les adresser à Dieu dans des cas, où nous sommes exposés à de pressans besoins, ou environnés de perils extrêmes. Mais nous devons prendre garde d'observer les précautions suivantes.

Que le sujet de notre Vœu soit louable; qu'il soit utile & avantageux à la Religion ou à la Charité; qu'il soit grave & exempt de ridicule; qu'il ne nous soit pas formellement recommandé, c'est-à-dire, qu'il y ait dans ce Vœu quelque chose, à

quoi

quoi nous ne ſoyons pas obligés, ſoit dans la manière, ſoit dans le dégré, ou que nous aurions pû omettre ſans péché; qu'il ſoit formé avec prudence, qu'il n'y ait rien de criminel dans ſes circonſtances, de peur qu'en demandant à Dieu des marques de ſa faveur, nous ne recevions des démonſtrations de ſa colère: Que chaque Vœu, par lequel nous promettons quelque choſe à Dieu, ſoit accompagné d'un nouveau dégré d'attachement pour nos devoirs eſſentiels & inalterables, comme fit le Patriarche *Jacob*, qui par-deſſus le payement de la Dîme qu'il avoit promiſe, demanda que Dieu *fût ſon Dieu.* Imitons un ſi bel Exemple, & que chaque Prière que nous adreſſons à notre ſouverain Maître, dans de preſſans beſoins, ou de grands dangers, nous approche de Dieu, en nous faiſant prendre la reſolution, de mener une vie plus ſainte & plus conforme aux préceptes de la Religion.

Que chaque grace que Dieu daignera accorder à nos Prières, ſerve à réformer nos cœurs. Que ceux qui ſont encore novices dans la pratique de la Vertu, ne s'impoſent pas à eux-mêmes de nouveaux devoirs ſans néceſſité, & qu'ils ne gênent pas leur liberté par des Vœux trop legerement formés: Pour les entreprendre, il faut ſentir, par pluſieurs experiences précedentes, qu'on eſt en état de les accomplir. Toute Action, qui eſt matière de diſpute & de controverſe dans la Religion, ne peut devenir le ſujet d'un Vœu. Par exemple, c'eſt faire un Vœu extravagant que de promettre à Dieu, qu'on vivra & qu'on eſt reſolu de mourir dans la croyance d'une Opinion particulière, incertaine, & peu néceſſaire. C'eſt une imprudence condamnable auſſi, en ſe repoſant ſur ſes lumiéres préſentes, que de s'engager ſoi-même de profeſſer toûjours ce qu'après ce tems-là on pourroit revoquer en doute, trouver inutile ou même dangereux. Rien n'eſt plus capable de tenir nos volontés dans ce reſpect

qui

qui est dû au Maître de l'Univers, que de lui faire des promesses solemnelles, que nous tâcherons de lui mieux obéir à l'avenir que nous n'avons fait par le passé : Par le moyen de ces Vœux salutaires, les Chrétiens peuvent s'empêcher de tomber dans de certaines erreurs, auxquelles ils auroient bien de la peine à échapper si, par des promesses de ce genre, ils n'avoient eu soin de se précautionner.

Parcequ'il y a des tentations qui accompagnent quelquefois le devoir de la Prière, il est necessaire que, pour y resister, nous soïons armés de certains remèdes. Ces tentations sont la distraction de l'Esprit, & l'Ennui.

Si nous éprouvons que nous sommes sujets à être distraits, à nous dissiper dans le Monde, à nous occuper de choses peu utiles dans le tems que nous prions Dieu, la Prière doit nous assister dans la Prière même, & nous devons lui demander qu'il fixe nos pensées & qu'il veuille nous rendre attentifs. De cette manière, si nous faisons de continuels efforts pour nous empêcher d'être distraits, si ce malheur nous arrive encore, nous ne devons point le regarder comme un péché ; puisque nous tâchons d'y remedier, mais simplement comme une misère & une imperfection de notre nature.

Lorsque nous avons éprouvé en nous quelque distraction considérable, nous devons nous imposer nous-mêmes la nécessité de prier avec la dernière attention, ou bien en mediter soigneusement le sens, & en repeter avec ardeur tous les desirs. Il est très possible que par là le Tentateur sera combatu par ses propres armes, & qu'il cessera d'employer ses ruses & ses efforts, voyant que, par ces moyens, il ne fait que redoubler notre Pieté ; ce qui n'est certainement pas le but qu'il se propose. Si le tems & les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons nous empêchent de nous servir de ce remède, nous pouvons pourtant être certains, que

ſi nous finiſſons notre Prière avec des ſentimens de foi & d'ardeur, & avec un fervent deſir d'obtenir la grace que nous avons demandée, Dieu aura nos ſupplications pour agréables. Car c'eſt ce deſir qui fait une grande partie du mérite de la Prière, qui aſſure la benediction, en cas que nous nous oppoſions à la diſtraction de nos penſées & que nous faſſions nos efforts pour les combattre.

Nous ne ſaurions prier Dieu fréquemment, avec ardeur & comme nous le devons, à moins que nous ne retranchions toutes ces affaires & ces ſoins nombreux qui nous occupent. Pour ce qui regarde nos affaires indiſpenſables, nous devons tâcher en nous en aquitant d'aquerir une certaine tranquillité d'Eſprit, qui nous faſſe regarder ſans trouble toutes les revolutions de nos fortunes. De cette manière la Religion pourra obtenir dans nos cœurs cette ſuperiorité qui lui appartient, puisque nous ne ſerons pas partagés entr'elle & des intérêts temporels qui pourroient exciter en nous mille paſſions mondaines.

C'eſt un très-grand ſecours pour nous rendre attentifs dans la Prière, que de les prononcer à voix baſſe: car dans nos Prières mentales, ſi nous ſommes diſtraits, nous pouvons nous arrêter; quand nous revenons à nous-mêmes, nous ſommes en état de continuer: rien de nos Prières n'eſt perdu, ce qui arrive infailliblement quand nos cœurs ſont diſtraits, & que nos bouches parlent.

Pour nous exciter à la pratique de ce devoir, nous pouvons regarder comme un conſeil très-important le ſouvenir, que c'eſt une très-grande indécence de deſirer que Dieu écoute nos Prières, lorsque nous n'en écoutons pas nous-mêmes la plus grande partie: Si elles ne méritent point notre propre attention, elles ſont infiniment moins dignes de l'attention de Dieu.

La ſeconde tentation que nous éprouvons dans la Prière, c'eſt l'Ennui, ou la laſſitude de nous emplo-

ployer à ce devoir. C'est ainsi que les *Juifs* se plaignoient autrefois qu'ils étoient las des nouvelles Lunes, & que leurs Ames étoient ennuïées du fréquent retour des Sabbats. Une infinité de Chrétiens imitent un si pernicieux exemple; ils prient sans ferveur, & sans attention d'Esprit; ils méditent rarement & cela sans fruit, sans sentiment & sans affection: ils examinent rarement leur Conscience, & quand il leur arrive de le faire, ils le font négligemment, sans componction de cœur & sans amendement de vie; ils s'égarent eux-mêmes dans mille pensées frivoles sur la jouissance des choses temporelles; ils les nourrissent & les entretiennent comme leurs plus cheres consolations; ils n'aiment pas de participer aux Sacremens; ils négligent les instrumens de sanctification que la Religion met en œuvre; tels que sont les Sermons, les Prières publiques, les Jeûnes; mais ils cherissent leurs aises, & une vie libertine & déréglée. Ils n'obéissent point à leurs Superieurs, mais suivent leurs volontés, lorsqu'elles sont conformes à leurs affections pour les plaisirs de la Terre: ils n'ont pas la moindre déférence, ni la moindre attention pour les mouvemens & pour les inclinations de la Vertu: ils se repentent d'avoir formé de sages vœux & de saintes resolutions, non pas parcequ'ils les trouvent peu justes, mais parcequ'ils voient qu'elles trainent à leur suite de la peine & de l'embarras. Ils se contentent de faire les premiers pas dans le chemin de la sanctification, & après les avoir faits ces premiers pas, ils sont contens d'eux-mêmes comme s'ils étoient parvenus jusques à la Montagne du Seigneur, & au plus sublime dégré de la perfection. Ils recherchent curieusement tous les cas dans lesquels il est permis de se dispenser de la pratique d'un devoir, & ils ne veulent faire précisement que ce à quoi ils sont obligés, & qui leur est absolument nécessaire. Ce qu'ils font a sa

ſource dans la crainte, ou dans leur amour propre; & non pas dans l'amour qu'ils ont pour Dieu ou dans leur zèle pour la Sainteté. Voici quelle ſera l'iſſuë de ces ſortes de diſpoſitions. Celui qui ne veut faire préciſément que ce à quoi il eſt tenu, ſera bien vite porté à omettre quelque choſe de ſon devoir, & ſera tenté de diminuer le nombre de ceux qui ſont réellement néceſſaires.

Pour nous garantir contre les tentations de ce genre; nous devons tellement diſpoſer nos dévotions particulières, qu'elles ne puiſſent point devenir des ſources d'ennui par une longueur indiscrete. Ne nous repandons pas dans de vaines redites, & que la brieveté de nos Oraiſons ſoit compenſée par leur zèle & leur ferveur. Alors rien n'en eſt perdu, puisque les mots ſont changés en mouvemens, & la brieveté du tems en ſentimens d'une véritable dévotion.

Il eſt auſſi de la prudence, que nous nous ſervions de differens Formulaires d'Oraiſons pour obtenir de Dieu le même bienfait. Tous ces moyens ſont ſages & raiſonnables; mais ſans contredit le plus raiſonnable & le plus ſage de tous, c'eſt d'avoir le cœur penétré de reconnoiſſance pour Dieu, de confiance en ſon pouvoir, d'attente qu'il nous éxaucera ſi nos demandes ſont juſtes, & puis de s'abandonner aux mouvemens que de pareilles diſpoſitions doivent naturellement inſpirer. Nous pouvons quelquefois reciter des Hymnes qui publient la grandeur & la bonté du Maître du Monde: Quelquefois nos Ames ſont plus transportées en prononçant les Louanges de Dieu qu'en lui adreſſant des Prières. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la varieté nous eſt toûjours agréable, & ſoit que cet agrément ſoit naturel, ſoit qu'il aît ſa ſource dans quelques unes de nos imperfections, nous pouvons nous en ſervir quelquefois pour éloigner certaines tentations.

Nous

Nous devons faire nos efforts pour nous mettre en état d'adresser à Dieu de courtes & de fréquentes Prières. En priant de cette manière, & en adressant à Dieu le tribut de nos Oraisons dans toutes les circonstances, nous nous habituerons peu-à-peu à ce saint exercice, en y employant certaines portions de notre tems, qui sans cela s'écouleroit dans l'oisiveté.

Nous devons apprendre à détourner nos pensées & nos desirs des objets & des plaisirs de la Terre: & pour cet effet, nous devons renfermer notre amour pour ces choses dans de justes bornes. Il faut que nous réglions d'une telle manière nos attachemens, que la Dévotion nous paroisse une recompense, la Prière un Bouclier pour nous défendre, les saintes Actions comme une retraite assurée, & la Charité & les bonnes Oeuvres comme de riches thrésors. Considérons avec soin que tous les biens du Monde ne procurent de satisfaction qu'à la partie animale de l'Homme; mais que les exercices que nous recommandons ici font le contentement de ce qu'il y a de noble & de spirituel en nous, & que toute reflexion qui est capable de diminuer notre amour pour le Monde, est par cela même propre aussi à augmenter notre attachement pour Dieu.

Ne cherchons pas toûjours des sentimens délicieux & des consolations touchantes dans les exercices de Pieté; mais regardons seulement à nos devoirs & à l'aquit de nos Consciences. Car quoique d'ordinaire dans les commencemens, & quelquefois dans la suite, Dieu aît pitié de nos infirmités, & qu'il nous encourage à remplir nos devoirs en nous accordant des joies spirituelles, & des avantgoûts du Bonheur céleste, puisque nous sentons des transports & des ravissemens, que les Esclaves du Monde ne peuvent jamais se représenter; cependant il y auroit de l'imprudence à compter toûjours sur ces

sortes de plaisirs, parceque si nous éprouvions que nous nous sommes trompés dans notre attente, cela seroit capable de refroidir notre zèle, & de diminuer l'ardeur de nos Prières. Ceux qui ont ces sortes de dispositions suivent *Jesus-Christ*, non pas à cause de ses miracles, mais pour ses *pains miraculeux;* non pas à cause de choses merveilleuses de Dieu, & du desir de lui plaire, mais pour la satisfaction intéressée de se plaire à eux-mêmes. Et comme nous aurions tort de juger notre dévotion sterile, parceque nous n'en recueillons pas toujours des fruits, nous ne devons pas aussi nous relâcher dans nos exercices de pieté. Si nos Esprits peuvent servir Dieu volontairement & promptement, par le seul sentiment de notre devoir, cette situation d'Ame est la plus heureuse & la plus agréable à Dieu.

Remplissons souvent nos Ames d'utiles Meditations, & de fréquentes pensées, sur des objets tristes & douloureux, comme la Mort, les Teurreurs du Jugement dernier, les Sentences que Dieu a prononcées contre les pécheurs impénitens; sur d'étranges & d'horribles accidens, sur la crainte de la colère de Dieu, les peines de l'Enfer, la confusion inexprimable des Damnés, & le poids insupportable d'une Eternité malheureuse. Car tout ce qui inspire de la fraïeur, & tout ce qui tient notre Esprit dans une crainte religieuse, lui inspire la Dévotion & le reconcilie avec la pratique de ses devoirs. Il faut remarquer sur ceci, qu'une grande fraieur mal ménagée aproche beaucoup de la Superstition; mais qu'une crainte raisonnable & bien fondée produit à coup sûr des sentimens religieux.

Priez souvent, & vous apprendrez à le faire plus souvent encore, & lorsque vous serés accoûtumé à une Dévotion fréquente, insensiblement la Pieté s'unira à votre nature & à vos affections, & cela tellement que vous auriez de la peine à la fin si vous

vous vousiez vous abstenir de payer à Dieu le tribut de vos Oraisons & de vos Hommages ; & ce que vous n'obteniez auparavant de vous-mêmes qu'en violentant vos inclinations, vous le ferez ensuite avec plaisir & sans la moindre peine. Cette règle n'est pas seulement fondée sur des raisons tirées de la force des Habitudes, qui rendent peu-à peu aisées les actions les plus difficiles ; mais elles dépend aussi de la nature & de l'économie de la Grace.

Sans de très-grandes raisons ne vous dispensés pas de vos Prières accoûtumées, (quand même vous pourriés le faire sans qu'il y eût de péché,) parceque lorsqu'on néglige souvent ce saint exercice, on tombe insensiblemet dans la froideur & l'indifférence à l'égard de la Prière.

Plaçons-nous fréquemment & sérieusement, par le secours de la pensée , sur notre lit de mort, & considérons quels sentimens de joie nous inspirera le souvenir des jours que nous aurons bien employés, & ce que nous voudrions donner pour avoir passé tout le tems de notre vie de la même manière On peut juger de cela par certaines règles de proportion ; car il est certain qu'un Homme passera la nuit avec beaucoup de tranquilité s'il a saintement employé la journée ; & que celui-là remet paisiblement son Ame entre les mains de son Dieu, qui a toûjours marché dans le chemin de la Vertu, & pratiqué constamment tous les saints préceptes de la Religion. Cette reflexion a certainement sa justesse, & est fondée sur un nombre infini d'experiences. *Tous les Hommes*, dit un Apôtre, *doivent mourir une fois*, *& après la Mort suit le Jugement* : Jugement, dont l'apprehension est terrible, & la présence insupportable, à moins que nous n'y soions disposés par des sentimens religieux & par une constante pratique de la Sainteté. C'est ici le lieu de considérer combien le joug de notre Seigneur *Je-*

sus-Christ est aisé, combien la Religion a de douceur & d'excellence, combien la tranquilité de la Conscience & la joie que le saint Esprit excite dans nos cœurs sont des choses desirables. Considérons aussi les plaisirs purs & simples que donne la Vertu, le trouble & les misères que le Crime traîne à sa suite; les benedictions & les recompenses de la première de ces dispositions, & les suites funestes de l'autre. Considérons que, si nous nous lassons des travaux de la Pieté, nous devons rester éternellement dans l'inaction; car tout ce que nous faisons de contraire à cet exercice est infiniment plus rempli de difficulté et de peine.

Considérons aussi, que l'ennui de l'Esprit est le commencement du plus dangereux état et de la plus triste situation du monde. Car c'est un acheminement vers le péché contre le Saint Esprit. Cet ennui est capable de produire le désespoir le plus vif dans nos Ames, de nous rendre mélancoliques, impatiens, et incertains de notre salut. *Il vaudroit mieux n'avoir jamais connu la voie de la sainteté, que de s'en détourner après l'avoir connuë.* Il n'y a pas au monde un plus grand signe de l'Esprit de reprobation, que lorsqu'on voit que les Hommes s'ennuïent en s'aquitant des devoirs que la Religion leur impose.

Le seul remède qui puisse guérir des Malades de ce genre, et les ramener à un état de zèle et d'amour pour Dieu, est une vive et sensible affliction; non pas désesperée; mais dans laquelle il y entre certains intervalles de soulagement et de consolation, entretenue d'espoir de délivrance.

Examinons un peu plus en détail le grand devoir de la Prière, qui est, comme nous venons de le dire, un Discours que nous adressons à Dieu, et dans lequel il y a de différentes parties, selon les différentes choses pour lesquelles nous prions.

La première, c'est la Confession & l'aveu de nos péchés à Dieu, soit que nous avouïons en general que nous sommes coupables, soit que nous fassions un détail exact de chaque péché en particulier. L'aveu général est toûjours nécessaire, & doit toûjours faire partie de nos Prières publiques & particulières. L'aveu détaillé est principalement d'usage lorsque nous sommes seuls; & plus nous en faisons un frequent usage, mieux cela est. Dans les Prières particulières que nous faisons tous les jours, il est d'un très-grand usage de nous souvenir de nos plus crians péchés, soit que nous les ayions commis depuis longtems, ou qu'ils soient de fraiche date. Car l'aveu de ces sortes de crimes ne sauroit jamais être repeté trop fréquemment, & doit toûjours être accompagné d'une douleur sincère de les avoir commis. D'ailleurs ce n'est pas dans la vûë de les faire connoitre à Dieu, qui en est infiniment mieux instruit que nous; mais plutôt afin de nous humilier nous-mêmes. C'est pourquoi nous devons être persuadés que notre Confession est imparfaite, si nous ne sentons pas des mouvemens de douleur & de pénitence.

La demande est la seconde partie de la Prière: par elle nous supplions Dieu de nous accorder tout ce qui est necessaire pour nos Corps & pour nos Ames. A l'égard de l'Ame, nous devons demander le pardon de nos péchés, & cela pour l'amour de *Jesus-Christ*, qui a répandu son sang sur la Croix pour nous obtenir cette faveur. Nous devons ajouter à cette demande celle de la grace & de l'assistance de l'Esprit de Dieu, afin qu'il nous rende capables de renoncer à nos Vices, & d'obéïr fidèlement à ses ordres. Nous devons aussi prier pour nos Corps, & supplier Dieu de nous accorder les choses nécessaires au soutien de notre vie.

Il y a une autre partie de la Prière, qui consiste à prier Dieu de détourner de dessus nous certains

 maux

maux qui nous menacent, tels que sont les péchés & leurs châtimens temporels ou spirituels. Nous avons déja suffisamment parlé ci-dessus de l'Intercession, de l'action de graces, & des autres parties de la Prière. Nous allons à présent nous attacher à montrer dans quelles fautes les Chrétiens tombent à l'égard de ce devoir, & à prouver que ce n'est pas seulement leur devoir, mais aussi leur intérêt de ne pas négliger l'exercice de la Prière.

L'observation qu' *Origène* fait sur lui-même est digne de rémarque, c'est que le malheureux jour auquel il sacrifia aux Idoles, il avoit oublié de prier Dieu le matin à son ordinaire: de sorte que le démon le trouvant désarmé, profita de cet avantage pour l'attaquer, sachant qu'il n'auroit à combattre qu'un Homme foible, qui s'étoit mis dans l'impuissance absolue de lui résister, n'ayant point eu recours à la protection de son Dieu. En effet, si d'un côté la Prière est le moyen le plus efficace pour le chasser; on peut dire de l'autre que l'omission de ce devoir l'invite à venir: Car si Dieu n'est pas le premier à prendre possession de nos cœurs, & si, par une Prière ardente, nous ne lui consacrons pas nos Ames dès le matin, elles ressemblent pendant tout le jour à cette Maison vuide, dont parle l'Evangile; elles ne sont propres qu'à être habitées par un grand nombre de malins Esprits. Les dangers même qui nous ménacent alors ne regardent pas seulement notre état spirituel; mais aussi nos personnes, nos biens, notre reputation: En un mot, tout ce qui pourroit nous être favorable, tourne alors à notre désavantage. Mais celle qui ne craint pas de tomber dans le péché, peut bien craindre de tomber dans un précipice, & quoiqu'elle ne se mette pas fort en peine de conserver son innocence, elle seroit bien fâchée qu'il lui arrivât quelque accident capable de lui gâter le visage, de ternir sa reputation,

tion, ou de lui enlever une partie de son bien; cependant elle est hors d'état de se garantir de tous ces revers. De sorte que, si la Pieté ne l'amène pas à rendre ses Hommages à ce Pouvoir suprême, de qui seul elle peut atendre son Bonheur; il me semble que son unique intérêt temporel devroit l'y engager.

Je souhaiterois pouvoir dire qu'on ne renonce pas aisément à ce Devoir; mais je crains qu'il n'y en ait quelques unes de celles dont je parle ici qui le négligent malgré tous ces motifs; & qui, sans avoir aucune affaire qu'on puisse apeller serieuse, s'abandonnent à un cercle continuel de je ne sai quelles niaiseries qui les en détournent. Du moins il est certain que, si l'on examinoit de près les occupations de quelques Dames, il se trouveroit que toutes leurs heures sont si remplies de batagelles & si chargées de vanités, qu'il est presque impossible d'y voir un seul moment, qui pût être employé à quelque acte de Dévotion.

La matinée est partagée entre le sommeil & le soin de s'orner. Encore ce tems ne suffiroit-il pas, si le diné n'étoit reculé de quelques heures. L'après-midi étant réduit par-là à un trés-petit nombre d'heures, & étant trop court pour suffire à toutes leurs parties de plaisir, il faut nécessairement qu'elles consacrent une grande partie de la nuit à leurs divertissemens. Fatiguées de ces dissipations turbulentes, les Dames se livrent après cela entièrement aux douceurs du repos, & il ne leur reste guères de tems à consacrer aux exercices de Pieté. Ainsi tout le cours de leur vie ressemble à un Cercle magique, où rien de saint ne sauroit entrer. Certainement c'est un des plus grands artifices du Démon, de leur faire ainsi perdre leur tems, & par des dissipations perpetuelles de leur ôter l'occasion d'accomplir leurs saints devoirs; artifice, dont il se sert souvent avec un funeste succès pour les plon-

 ger

ger dans des tentations plus grossières & plus dangereuses.

Si cette négligence habituelle de la Pieté ne finit pas toûjours par des péchés crians & atroces, comme cela peut très-facilement arriver; il est pourtant certain que les intérêts de l'Ennemi de notre Salut sont considerablement servis par l'omission fréquente de la Prière, parceque nous devenons par-là *sans Dieu & sans esperance au Monde*, état si malheureux, que c'est à cela précisement que l'Apôtre S. PAUL fait consister la déplorable condition des *Ephesiens*, pendant qu'ils étoient encore esclaves du Paganisme: Et sans contredit ceux qui vivent sous le Christianisme sont en plus mauvais état, puisqu'il est plus pardonnable de ne connoître pas Dieu, que de le mépriser après l'avoir connu.

Il s'ensuit de-là qu'il est d'une très-grande importance à ceux qui courent risque de tomber dans ces sortes de malheurs, de prendre garde à eux, de travailler à resister aux embuches que leur tend le Démon, & d'être aussi appliqués à perseverer dans nos devoirs qu'il l'est à nous en détourner. Un expedient très-utile pour cet effet, c'est de le prévenir, c'est-à dire, de faire de nos dévotions la première occupation de notre journée, & d'offrir à Dieu les premières pensées qui suivent notre reveil. Si faute d'observer cette règle, nous nous amusons à certaines choses avant que de répandre nos Oraisons devant Dieu, nous tombons dans une très-grande imprudence, puisque toutes les choses que nous faisons, avant que de nous être aquités de ce devoir, sont en quelque sorte soustraites à la puissante protection de la Providence. N'est-il pas juste que dès le matin nous songions plutôt à orner nos Ames qu'à parer nos Corps? Nos intérêts spirituels ne sont-ils pas les plus grands & les plus importans que nous ayons: Et ne devons-nous pas munir nos Ames contre tous les dangers qui peuvent nous attaquer

aquer pendant la journée, par la Prière & la Méditation, de peur que surpris par la mort, nous ne fassions l'irreparable perte de nos Ames?

Quelle estime déraisonnable n'ont pas pour les choses ceux qui préferent aux plus grands avantages de leurs Ames les plus vils intérêts de leurs Corps, qui donnent une attention infinie à ce qu'il y a de materiel en eux, avant d'avoir le moindre soin de leur Etre spirituel? Se peut-il rien de plus coupable & de plus offensant pour la Majesté Divine, que ce que ces sortes de Personnes font tous les jours? Elles traitent les exercices de Pieté, comme des Créanciers qui les importunent, & à qui elles n'ont pas le tems de parler, & au contraire elles admettent sans obstacle, & donnent une entrée libre, à tous les Artisans qui travaillent pour leur Vanité. Il faut que Dieu attende jusqu'à ce qu'il plaise au Tailleur ou au Cordonnier de les congedier, & il n'est admis à la fin qu'après qu'elles ont expedié une foule de ces Ouvriers.

Encore n'est-il pas trop certain que Dieu ait son tour à la suite de tous les autres; car il arrive souvent qu'il en est tout à-fait exclus. Les parties d'un Ajustement à la mode sont si nombreuses, & l'on y doit observer une si grande symmetrie pour les bien placer, qu'il faut des heures entières pour en venir à bout: Il faut ranger certaines choses, en défaire d'autres; insensiblement le tems s'écoule, l'heure du Diner vient, on fait une courte Prière avant que de se mettre à table, & ainsi par une fatale coûtume, & une négligence souverainement criminelle, la seule chose importante, le seul devoir auquel nous aurions dû employer tous nos soins, se trouve omis & méprisé.

Supposons pour un moment, que ce risque d'oublier de nous aquitter de l'exercice de la Prière, fût un risque imaginaire, & qu'une Dame fût sure de ne point perdre le tems qu'elle destine à ce devoir;

 cepen-

cependant il eſt certain que, par ſes diſſipations précedentes, ſon zèle pour la Prière ſera tellement rallenti, qu'il vaudroit presque autant n'avoir point prié, que de l'avoir fait d'une manière ſi peu convenable. Helas! il ſe trouve dans notre nature une telle repugnance pour les choſes ſpirituelles, que nous ne ſaurions y trouver du goût ſans y être préparés auparavant & incités par de grands motifs. Mais les diſſipations & les amuſemens dont nous venons de parler, & qu'on ne voit que trop regner parmi le beau Sexe, nous paroiſſent des préparations peu convenables; & au-contraire très-propres à les rendre incapables de ces ſacrés exercices. Car, quand l'imagination eſt poſſedée par une infinité d'images de vanité, ces images ſont très-difficiles à bannir: elles obsèdent notre cœur, elles voltigent continuellement devant nos yeux, & quand même nous voudrions bien fortement nous appliquer à la Prière, elles nous empêcheroient de le faire.

Toutes ces conſidérations étant bien peſées, nous regarderons certainement comme un conſeil très ſalutaire, de ne pas expoſer la pratique d'un devoir ſi important au caprice du haſard; mais d'y conſacrer aucontraire les premiers inſtans de notre loiſir. Que les Dames, avant que de paroître à leur Toilette, paroiſſent devant le Thrône de leur Dieu, & que, par une ſainte conſecration d'elles-mêmes, elles travaillent à repouſſer les dards enflamés du Malin, & à ſe préſerver des dangers qui pourroient leur arriver pendant le reſte de la journée. Nous ſavons qu'il y a une liaiſon naturelle entre un bon commencement & une bonne fin; mais cette liaiſon eſt encore plus forte quand il eſt queſtion des choſes ſpirituelles, parcequ'elles peuvent s'attendre à un ſecours ſuperieur, & à une aſſiſtance ſurnaturelle de la Grace. Il y a encore une autre réflexion à faire, c'eſt que, lorſque nous nous aquitons fidèlement du devoir

devoir de la Prière le matin, il y a lieu d'esperer que nous ne le négligerons pas tout-à-fait pendant le reste de la journée. Nous sentirons aisément la même obligation de prier Dieu, & le même avantage de finir le jour par où nous l'avons si prudemment commencé. Quand nous avons fait ces choses, & que nous nous sommes accoûtumés à ces devoirs dont la pratique doit constamment être observée, il est naturel que notre Pieté croisse & s'augmente. Notre dévotion étant avancée jusque'à ce point, ira plus loin probablement, & ne s'arrêtera plus à se tenir simplement sur la défensive; mais elle vaincra aussi peu-à-peu ses ennemis, & détruira enfin entièrement les adversaires de son bonheur & de son salut. Quand une Dame, dans la retraite, s'est lavée avec les larmes d'une sincère penitence, elle ne sauroit s'imaginer que le fard puisse convenir à son visage. Quand elle a considéré attentivement sa conscience, ce miroir impartial, & qu'elle y a vû toutes les imperfections de son Ame, elle consultera son miroir avec bien plus de reserve; & quand, par des vœux & par des resolutions pieuses, *elle a revêtu le Seigneur Jesus*, ses habits & ses ornemens emporteront la moindre partie de ses soins & de son attachement. Cette vertueuse disposition de son Ame ne lui permettra pas de perdre son tems en minuties; mais elle l'employera plutôt à faire ses efforts pour affermir son élection. En un mot, quand elle comprendra bien ce que c'est qu'employer une heure à la Pieté, elle fera tous ses efforts pour retrancher de vains amusemens, & pour employer tout son loisir à se rendre digne du grand but de son existence.

La Dévotion particulière, quoique très-excellente, ne sauroit pourtant compenser la négligence de la Dévotion publique, & n'est pas capable de maintenir long-tems sa vigueur, à moins qu'elle ne soit animée par la chaleur des Assemblées Chrétiennes.

nes. Puiſque Dieu daigne ſe communiquer à nous dans nos retraites, il eſt juſte que nous l'allions auſſi chercher ſouvent dans ſon Temple & dans ſa Maiſon. Il eſt certain que ceux qui rendent à Dieu des hommages ſincères chez eux, feront auſſi la même choſe dans l'Egliſe: d'où il s'enſuit que puiſque nous voïons une infinité de Perſonnes négligentes & diſtraites dans nos Temples, il eſt à craindre que leurs dévotions n'ayent le même caractère chez eux. Mais que parlons-nous d'hommages ſincères, puiſqu'il eſt très-viſible qu'un grand nombre de Dames n'en payent aucun? Combien n'y en a-t-il pas qu'on ne voit jamais paroître à l'Egliſe? Combien de fois ne vont-elles pas à la Comedie, pour une ſeule à la Maiſon de Dieu? Elles ſemblent ne faire aucune diſtinction de jours, ſinon que le Dimanche leur paroît le tems le plus convenable pour prendre une Medecine, ou pour reſter au lit? Et s'il leur arrive quelquefois d'entrer dans nos Temples, cette action leur paroît le dernier de tous leurs devoirs: ce qui les y amène ſouvent, c'eſt une vaine & criminelle curioſité: un nouvel Ornement & une nouvelle Mode viennent de paroître: Aulieu d'écouter la Parole de Dieu & les Exhortations qu'on leur adreſſe, elles s'amuſent à cette Mode: & ſi elles démêlent une Parure qui ſied bien, elles prennent la réſolution d'en faire l'épreuve ſur elles-mêmes. Quelquefois les ſaintes Aſſemblées ſervent ſeulement de prétexte à leurs coupables rendez-vous: Quelquefois elles y ſont amenées par des motifs d'un autre genre, par exemple, la curioſité d'entendre quelque Prédicateur celèbre, & cela plutôt pour les traits de ſa Rhétorique, que pour les règles de ſa Morale: Et ce motif, qui eſt encore le moins criminel de tous, eſt ſemblable à celui qui prévalut chez les *Juifs*, qui vinrent vers *Jeſus-Chriſt afin de voir Lazare.*

Nous ne rangerons pas entre les motifs qui les conduiſent, l'Hypocriſie; ce que nous venons de dire

re les justifie assez sur cet Article. C'est-là le seul vice dans lequel notre Siecle n'a pas jugé à propos de donner; & cela, non pas par un principe de Vertu, mais par un excès de dépravation. La Religion leur paroit si peu digne de leur amour, & est même si méprisable à leurs yeux, que très-peu d'Hommes sont tentés de se déguiser sur cet Article. Par rapport à des Personnes particulières, j'avouë que l'Hypocrisie est un crime si atroce, que nos Livres sacrés lui assignent une portion particulière dans les Enfers : mais par rapport à des Communautés entières, je suis persuadé qu'il vaut mieux qu'elles ayent une apparence, quoique fausse, de Religion, que de n'en avoir point du tout. Les apparences de la Religion peuvent quelquefois produire d'heureux effets sur certaines Personnes; mais des Modèles de libertinage ne sauroient produire que de sinistres effets.

Recherchons à présent un peu quels fruits les Personnes, que les motifs, que nous vènons d'alléguer, amênent aux saints Exercices, quels fruits, dis-je, elles en recueillent. Náturellement la fin doit être conforme au but qu'elles se proposent; leur but n'est pas de supplier Dieu qu'il leur accorde quelque chose; elles n'en ont pas seulement le moindre intention. Il est ridicule à ces sortes de gens de se mettre à genoux, puisqu'ils ne veulent point prier Dieu. Mais, comme l'Apôtre décrit le Service idolâtre des *Israëlites, ils s'assirent pour manger, pour boire, & puis ils se leverent pour danser:* De même ceux-ci s'asseïent pour s'amuser à des pensées qui les divertissent, & ils se levent pour s'occuper d'autres plaisirs. Au lieu de faire à Dieu la confession de leurs péchés; ils font peut-être entr'eux l'apologie de quelque visite qu'ils ont oublié de se rendre. Au lieu d'observer les voyes de Dieu dans son Sanctuaire, ils s'entretiennent de Nouvelles très-peu importantes pour leurs véritables intérêts. Encore est-ce beau-

coup

coup si, au lieu d'entonner les Pseaumes de *David*, ils ne se mettent point à chanter quelque Air d'Opera. Ce seroit une chose infinie, que de décrire tous leurs vains discours, & tous leurs amusemens à l'Eglise. Ce seroit même une chose scandaleuse pour celui qui les censure, que de connoitre exactement toutes les manières dont ils profanent le saint Lieu où ils sont, & le tems qu'ils y passent.

Mais cet œuil penétrant du Maître de l'Univers, aux regards duquel ils ne sauroient rien cacher, & en présence de qui ils sont, en tient un compte exact, & ne leur en imputera pas seulement le principal, mais aussi le produit: Il ne les punira pas seulement de leurs propres irrevérences, mais aussi de celles dont leur Exemple pernicieux a donné le modèle aux autres: Il châtiera aussi de ce scandale que leur conduite a fait rejaillir sur le Christianisme. Car lorsque quelqu'un qui veut faire choix d'une Religion, lira les Préceptes de *Pythagore*, qui nous recommandent d'adorer la Divinité, non pas comme en passant & par manière d'aquit, mais avec la plus grande solemnité: quand il considérera le soin que prit *Numa* en instituant des Prêtres, qu'ils fissent des Sacrifices, qu'ils présidassent au Service Divin, & qu'ils recommandassent au Peuple le respect & le silence dans leur dévotion: quand il envisagera la pratique des *Mahometans* de nos jours, qui ne permettent à personne de s'asseoir dans leurs Mosquées, & d'y prier Dieu, à moins qu'ils ne se prosternent: si, dis-je, nous considérons & nous comparons tout cela, avec l'indécence scandaleuse qu'on voit regner dans nos Eglises, nous verrons que ces règles si sages ne sont en aucune façon observées dans le Christianisme, & que ceux qui le professent sont souvent de malheureux profanes, qui se moquent de ce Dieu qu'ils font semblant de servir.

Quoique le nombre de ces sortes de Personnes soit très-grand, je croi pourtant qu'il y en a plusieurs

ſieurs qui déteſtent ces affreuſes diſpoſitions. Il y a pluſieurs Dames dont l'exemple eſt un ſanglant reproche à notre Sexe, & qui rempliſſent avec dévotion nos ſaintes Aſſemblées. Nous avons eu en *Angleterre* un Exemple de la Pieté Chrétienne, en la défunte Reine, dont la contenance dans nos Temples étoit ſi humble & ſi zèlée, qu'elle ſervoit d'ornement à la Religion qu'elle profeſſoit, & qu'elle porte à-preſent la Couronne de Gloire dans les Cieux qui eſt la ſure & magnifique récompenſe de tous ceux qui vivent & meurent comme elle a fait.

De pareils Modèles, ſi beaux & ſi lumineux, doivent néceſſairement donner du luſtre à la Religion, puiſqu'ils entraînent tous ceux qui aiment à imiter la Cour. Un pareil zèle doit produire naturellement de grands effets, & ce qui le prouve bien, c'eſt que nous voïons un grand nombre de Dames du premier rang qui mépriſent les vaines diſſipations du Monde, & la manière ridicule dont leur Sexe employe ſon tems, qui conſacrent les premiers ſoins de leur journée à chercher Dieu avec des Prières & des Actions de graces, & qui aprés cela vont lui rendre leurs hommages dans ſa Maiſon.

On peut obſerver par rapport à certaines Perſonnes, que, quoiqu'elles viènnent conſtamment à l'Egliſe, elles ne s'y rendent pas de bonne heure, & par-là il arrive qu'une partie conſidérable du Service eſt fait, avant qu'elles y ſoient entrées. Cela cauſe de la diſtraction aux autres, parceque l'entrée ſucceſſive de ces nouveaux venus, tient l'Aſſemblée dans un mouvement & dans une agitation continuelle. Pour ſentir combien une pareille dévotion eſt infructueuſe, on n'a qu'à conſulter *Numa*, ce Roi des Romains, dont nous avons déja parlé. *Plutarque* nous apprend qu'il prenoit un ſoin particulier que, dans le tems du Service Divin, on n'entendît pas le moindre bruit, ſachant bien que les operations de notre Eſprit ſont furieuſement diſtraites par

par les Objets qui troublent & importunent nos Sens. Qu'auroit-il dit, s'il étoit entré dans une de nos Aſſemblées, où ſouvent, durant tout le tems de la Prière, le mouvement perpetuel des Portes étourdit le Lecteur ?

Mais ſans compter l'indécence de la choſe, & la diſtraction que cela cauſe à d'autres, le fait eſt très-injurieux en lui-même, & très-nuiſible ; puiſqu'il exclut ceux qui viennent ſi tard d'une partie du Service Divin, & encore de cette partie qui eſt de la plus grande importance, je veux dire la Confeſſion des péchés ; que la ſageſſe de nos Egliſes a placée avec raiſon au commencement de nos Exercices, comme une Introduction néceſſaire à tout le reſte. La venue du Peuple après la Prière produit encore un autre mauvais effet, car cela ne diſtrait pas ſeulement l'attention de l'Auditoire, mais auſſi du Miniſtre : cela ne montre pas ſeulement de la négligence en ceux qui le font ; mais cela offenſe auſſi ceux qui s'en apperçoivent. Il eſt infiniment plus convenable d'anticiper ſur le tems, *d'attendre aux Portes*, & de tâcher d'être au Service Divin avant que la Prière commence, afin de mettre par-là nos Ames dans la ſituation convenable pour écouter la Parole de Dieu : ce qui, pour le dire en paſſant, n'eſt pas une coûtume fort ordinaire ; car ce petit nombre qui vient de bonne heure employe ſon tems à parler de choſes indifferentes, & par-là ils ne perdent pas ſeulement ce tems qu'ils pourroient employer à ſe préparer, mais en font un uſage directement contraire, & ſe rendent eux-mêmes incapables de profiter des Vérités qui leur ſeront annoncées. Lorſque nos cœurs ſont dans l'état le plus heureux, ils ne ſont que trop ſujets à être diſtraits. Cela étant quelle raiſon aurions-nous d'eſperer d'être attentifs, lorſque nous faiſons nous-mêmes des efforts pour nous diſſiper ? Si nous avons égard auſſi à la place dans laquelle nous ſommes, nous

nous verrons qu'il y a de la profanation à laisser entrer avec nous dans le Temple les *Moabites* & les *Ammonites*. Nous ravissons en quelque façon les biens de Dieu, en introduisant nos interêts & nos divertissemens temporels dans l[illegible] Maison qui porte son glorieux nom, qui lui est solemnellement dédiée, & consacrée à son service. Nous pouvons adresser à ces sortes de Personnes, du moins à quelques égards, le même reproche que l'Apôtre faisoit autrefois au[illegible] *Corinthiens*, & leur dire, *n'avez-vous point de Maisons pour parler & pour converser ensemble, ou bien meprisez-vous le Temple de Dieu?* J'avouë que ce reproche convient à très-peu de Pers[illegible]nnes de considération, parceque le nombre [illegible]eux qui se rendent trop tôt à l'Eglise & q[illegible]ntretiennent à cette occasion est si petit, que c[illegible] vaut presque pas la peine de s'en plaindre.

Pour ce qui regarde ceux qui se rendent trop tard dans nos Temples, ce défaut vient quelquefois de ce qu'ils ont une estime inégale pour les differentes parties du Service Divin. Il y en a qui aiment tant les Sermons, qu'en comparaison les Prières paroissent méprisables à leurs yeux; mais ces Personnes-là ne connoissent guère la nature & l'énergie des Prières: elles s'imaginent que, pourvû qu'elles recitent des Oraisons par routine, Dieu n'exige pas que leurs *cœurs soient brisés*, & que leurs *consciences soient tremblantes & froissées*, lorsqu'elles lui adressent leurs hommages. Pourvû que ces Personnes viennent un moment avant que le Prédicateur commence, elles croyent avoir accompli la principale partie de la Loi & de leur devoir. Cette fausse persuasion, quoique trop généralement répandue dans les deux Sexes, semble pourtant faire la plus forte impression sur les Dames. Non-seulement le Dimanche, mais aussi les jours de la Semaine sont des preuves de la vérité

que nous avançons: Si l'on doit prononcer quelque Sermon, même dans l'endroit le plus éloigné de la Ville, quelle foule, & quel concours n'y a-t il pas? Mais si l'on ne fait que lire les communes Prières, à peine ceux qui sont les plus voisins de l'Eglise y vont-ils pour les entendre. Il est pourtant certain que Dieu exige une certaine harmonie dans l'observation de toutes ses Loix; il ne veut pas que nous les separions, mais qu'elles se soutiennent mutuellement les unes les autres. C'est ainsi que la Prière nous dispose à recevoir avec docilité les vérités du Sermon, & que le Sermon nous enseigne à bien prier. Et Dieu veuille que nous jouïssions long-tems de l'un & de l'autre de ces avantages; puisque quelques Hommes de notre siecle ont mis en opposition les Sermon[illegible] re. Je dirai sincerement que, si nous [illegible] l'une & l'autre de ces choses d'une manière impartiale, la balance panchera à mon avis du côté de la Prière, & nous trouverons, si je ne me trompe, que l'Oraison est une des plus essentielles parties de la Religion.

Le but de la Prédication est de nous apprendre ce que nous ignorons, ou de nous exciter à la pratique des devoirs que nous connoissons déja. Pour ce qui regarde notre instruction des choses que nous ne savons pas; il me semble qu'il y a une vaste difference entre la Prédication de nos jours & la première promulgation de l'Evangile. C'étoit alors le seul moyen de manifester au Monde le Mystère de la Redemption, & c'est sur cela qu'étoit fondée la conclusion de l'Apôtre S. PAUL, *Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler? & comment entendront-ils si l'on ne leur prêche?* Mais depuis que le Christianisme a pris racine, & que le nouveau Testament a été reçu, nous y voïons contenue toute la Religion de notre divin Maître. Il y a plus, nous n'avons pas seulement la

la matière, mais aussi la forme, d'un très-grand nombre de Sermons que *Jesus-Christ* & ses Apôtres ont prêchés. Ainsi, à moins que nous n'attribuïons à ces Sermons un caractère d'imperfection, nous devons reconnoître qu'ils contiennent une ample instruction, tant pour les Articles de Foi que pour les règles de Morale; & qu'ils sont suffisans, comme s'exprime Saint PAUL, *pour nous rendre sages à salut*. Et la lecture de ces Prédications étant une partie considérable du Service Divin, nous pouvons, si nous le voulons, entendre les plus excellens Discours du monde avant que le Ministre monte en Chaire. Sans compter que, pour aider à la Jeunesse & à l'incapacité de certaines Personnes, l'Eglise a fait un Abregé dans les Catechismes des points fondamentaux de pratique & de croyance, non pas dans le but que les Partisans du Papisme se proposent, qui est d'empêcher la lecture de nos Livres sacrés; mais pour proposer aux Catechumènes les Principes de la Religion, & afin de leur développer les choses dont la connoissance est nécessaire pour leur salut.

Cela posé, il est certain qu'à l'égard du Peuple considéré dans cet état, la Prédication n'est pas si nécessaire pour son instruction qu'elle l'étoit à ceux qui furent les premiers amenés du Paganisme & de l'Idolatrie à la connoissance & à la foi de *Jesus-Christ*. De sorte que nous paroissons plus intéressés aujourd'hui à l'autre but de la Prédication, qui est de nous exciter à la pratique de nos devoirs. Mais helas! il y en a très-peu qui tombent dans le péché faute de lumière; c'est bien plutôt par distraction & par négligence que ce malheur nous arrive. C'est pour cela qu'il nous importe beaucoup d'être souvent excités, & tirés de notre assoupissement léthargique, & portés à la pratique de la Vertu par l'ouïe de ces grandes Vérités que nous n'oublions que trop au-milieu du tumulte & des embarras du monde.

Pour cet effet, la Prédication est sans contredit d'un excellent usage, & le refus d'écouter des Sermons est une marque d'une très-mauvaise disposition du cœur: mais le desir immoderé d'en entendre peut être aussi regardé comme un signe de maladie. Celui qui mange plus qu'il ne peut digerer, accable plutôt la nature qu'il ne l'aide: de même ceux qui courent de Sermon en Sermon, & qui se donnent à peine le loisir de les méditer, troubleront plutôt leur Entendement, qu'ils n'éclaireront leur Esprit. Quelquefois ils tombent par-là dans une très-pernicieuse erreur: cela les distrait de la pratique de plusieurs devoirs de Pieté; & leur inspire en même tems l'assurance qu'ils sont extraordinairement vertueux. D'ailleurs, comme ils croient que la Religion consiste à écouter l'explication de la Parole de Dieu, ils oublient à faire sa volonté. Et quoique Dieu n'aît jamais destiné la Prédication qu'à leur servir de Guide dans la voye du Salut, ils ne font eux-mêmes leur chemin & leur fin aussi; en sorte que l'ouïe de la Parole doit former une espece de Cercle, qui commence & se termine en lui-même.

Dans les choses temporelles nous jugerions que ce seroit un Serviteur très peu utile à son Maître, qui, après avoir reçu des ordres & des directions sur ce qu'il doit faire, desireroit que ces ordres fussent sans cesse repétés, & perdroit son tems à les écouter au lieu de faire son ouvrage. Et nous avons de justes raisons de penser que Dieu nous témoignera un extrême mécontentement au dernier jour, si nous le servons de cette manière.

Il y a des Personnes qui ne veulent point recevoir cette nourriture spirituelle, à moins qu'elle ne soit exactement apprêtée à leur goût. Les expressions des Sermons doivent être élegantes, les periodes bien tournées, & suivant les règles d'une Rhétorique mondaine: & cette vaine Eloquence, que

que Saint PAUL méprise si hautement, est la seule qu'elles aiment & qu'elles recherchent. Les manières du Prédicateur sont souvent aux yeux de certains Auditeurs ce qu'ils trouvent de plus important dans son Sermon: Voilà à quoi ils s'arrêtent, sans aller plus loin. Souvent l'extravagance d'un ton follement pathétique, l'élevation de la voix, & un geste extraordinaire, sont les choses qui les frappent le plus, & dont ils conservent le souvenir. Je ne dis pas qu'il faille condamner l'action décente d'un Orateur; puisqu'il est certain qu'un grand nombre de Prédicateurs ne produisent aucun fruit par leurs Sermons, parcequ'ils ne sont ni animés, ni soutenus du moindre geste, qui émeuve les Auditeurs; mais il faut convenir aussi que l'essentiel de la Religion ne consiste point en cela, & que tous ces Préceptes qui tendent à règler l'exterieur, servent souvent à rendre la Religion moins sacrée aux yeux des Hommes. Peut-être qu'on trouvera ces réflexions outrées, & poussées trop loin; mais à Dieu ne plaise que je les fasse dans la vûë d'ôter à la Prédication le respect & la veneration qu'on lui doit. Je voudrois seulement qu'elle n'emportât pas toute notre estime, ou qu'elle ne bannît pas un devoir, qui est d'un usage plus constant & d'une indispensable nécessité.

Ce devoir, c'est la Prière, cette respiration de l'Ame, qui nous est si nécessaire, qu'elle ne peut souffrir une longue interruption; & c'est pour cela qu'elle semble avoir le même raport avec l'ouïe de la Parole de Dieu, que la respiration a avec le manger & le boire: Nous pouvons subsister quoique nous soïons un assez long intervalle sans nourriture; mais nous ne saurions vivre sans respirer presque à tout moment. La Prière ressemble à ces Sacrifices qu'on faisoit le soir & le matin sous la Loi, que Dieu avoit ordonné d'être perpetuels:

au lieu que la Prédication est comme la lecture qui se faisoit dans les Synagogues le jour du Sabbat, ou celui de quelque Fête. Quoique nous ayons confondu les termes, la Prière seule peut être appellée le culte de Dieu; c'est par elle que nous lui rendons nos hommages d'une manière solemnelle, & que nous reconnoissons sa Souveraineté & notre dépendance. Quand nous écoutons l'explication de sa Parole, nous tenons la conduite d'un Disciple à l'égard de son Maître: Mais lorsque nous prions Dieu, nous le regardons comme la fontaine & la source de tous les biens que nous esperons, comme l'auteur de notre existence & le grand objet de notre adoration. En un mot, nous professons parlà qu'il est notre Dieu, & c'est un Principe de la Religion naturelle d'adresser des Oraisons à la Divinité qu'on reconnoit.

Comme par la Prière nous rendons à Dieu le plus grand honneur que nous lui devions, aussi nous nous procurons à nous- mêmes le plus grand avantage auquel nous puissions aspirer. La Prière devient pour nous une source féconde de benedictions; c'est un Guide qui nous conduit dans la Maison du Tout-puissant; c'est sur elle que l'efficace de la Prédication est fondée. Elle anime & donne de la vie à nos plus saintes Actions. Dieu n'a promis son Esprit qu'à ceux qui le lui demanderoient. Notre Sauveur lui même, quoiqu'il *connût tout ce qui étoit dans l'Homme*, & que sa toute-science seule fût capable de diriger son choix, passa pourtant toute la nuit en Prières, lorsqu'il élut ses douze Apôtres. Ce qu'il fit en partie sans doute, pour nous enseigner, que la Prière est d'un grand usage dans nos importantes affaires. On peut dire que, semblable à la Colomne de feu qui servoit à guider les *Israélites* dans le Désert, elle est notre sûre & fidèle Garde à travers cette vallée de larmes, au milieu des piéges & des tentations qui nous environnent,

nent, à travers tous les malheurs & toutes les calamités de cette vie, & qu'elle nous conduit enfin à la *Canaan* céleste.

Si tous ces avantages resultent de la Prière, quoique faite en particulier, ils ne se trouvent pas moins dans celle qui est faite en public; ou plutôt ils doivent augmenter à proportion du nombre des cœurs qui se réunissent ensemble, & de l'ardeur qui les anime. Si le Royaume des Cieux peut être forcé par les ferventes Prières d'un seul, comment ne seroit-il pas enlevé par les vives attaques d'une nombreuse Assemblée? Nous trouvons que *Jesus-Christ* compare l'Eglise à une Armée qui est sous ses Etendarts; mais à coup sûr elle n'est jamais si bien équipée, ni dans une posture si invincible, que lorsqu'elle est à genoux. L'Histoire Ecclésiastique nous rapporte qu'une Legion de Soldats Chrétiens dans l'Armée de *Marc-Aurele* vainquit dans cette posture humiliée deux sortes d'Assaillans à la fois, l'Ennemi & la Secheresse. Les soupirs qu'ils pousserent dans leurs Prières, semblables à de douces exhalaisons, retomberent en pluie & rafraichirent ces malheureux qui mouroient de soif. Si nous avions la même ferveur & la même innocence qu'eux, si nous pouvions lever au Ciel des mains aussi pures que les leurs, il n'y auroit point de benediction à laquelle nous ne fussions en droit d'aspirer; mais plus nous sommes éloignés de ces heureuses dispositions, plus nous devons travailler à nous en rapprocher.

Il y a une heureuse contagion dans la Bonté; peut être serons-nous embrasés comme du bois verd par une flame voisine; l'exemple du zèle d'un autre peut exciter le mien; il y a du moins quelque avantage à se trouver dans la compagnie de Personnes pieuses; ces ondées de benedictions que leurs Prières attirent, sont si abondantes, qu'il en peut tomber quelques goutes sur ceux qui les envi-

vironnent. Il paroit ainsi avec évidence que les Prières publiques sont d'une absolue nécessité, & d'un grand avantage; & par conséquent que ceux qui les négligent sur le moindre prétexte, sont fort déraisonnables. Nous sommes d'autant plus engagés à nous aquiter de ce devoir, que c'est le moyen d'obtenir de Dieu la force & le secours qui nous sont nécessaires pour vaincre nos Apetits criminels; puisque *Dieu* a promis de donner son Saint Esprit à ceux qui le lui demandent avec foi. Ce n'est pas tout, par une dévotion serieuse & constante, nos cœurs seront remplis d'un sentiment si vif de la présence de Dieu, que dans toutes nos actions nous craindrons & revererons son autorité, & nous tremblerons de la moindre pensée qui pourroit lui déplaire. Car il n'y a rien qui nous donne un sentiment si vif de Dieu que la Prière; puisque c'est par là que nous approchons le plus immédiatement de lui, & que nos Ames aquierent le plus haut dégré d'élevation. Nous sommes une sorte d'Etres qui avons relation à deux Mondes, placés au milieu entre le Ciel & la Terre, comme le Centre commun auquel aboutissent ces deux Regions si éloignées l'une de l'autre. Par nos facultés superieures, nous entretenons commerce avec le Monde spirituel, & par nos inferieures avec le corporel. Mais nous sommes exposés presque sans défense à ce Monde sensible ou corporel; & tous ses Objets frapent immédiatement nos Sens; au lieu qu'entre nous & le Monde spirituel il y a un nuage de choses sensibles, qui nous intercepte la vûë du Ciel qui est au dessus. Ainsi, avant que nous puissions appercevoir ce qui est Divin, il faut mettre ce Monde à quartier, & dépouiller nos Ames de ces pensées & de ces desirs où les Objets sublunaires les ont embarrassées, afin que nous puissions recevoir sans obstacle la lumière céleste, & que nos affections refroidies puissent être exposées à la chaleur

leur vivifiante du *Soleil de Justice*. De-là vient la nécessité des saintes Méditations & des Prières ferventes, dont les unes servent à détacher nos Esprits des Objets sensibles, & les autres à nous inspirer l'amour des Objets spirituels & à y attacher nos affections. Les unes fixent nos Esprits & les autres notre choix aux biens solides d'une meilleure vie. En effet, la Prière épure naturellement nos passions terrestres, elle attache nos Esprits à Dieu, elle porte nos affections vers lui & les anime d'un feu tout divin. Après nous être mis à genoux, & avoir fait dévotement notre Prière à Dieu, nous ne la finissons presque jamais, sans qu'il nous imprime une certaine vertu magnetique qui nous attache à lui, & qui nous rend sensibles à ses divines influences.

Ainsi, pourvûque nous perseverions constamment & avec ardeur dans l'exercice de la Prière, elle nous fournira les moyens d'éteindre toutes nos inclinations vicieuses, & nous approcherons chaque jour du Thrône de la Grace, avec un sentiment de joie si vif, & un tel amour de nos devoirs, que cela seul sera capable de nous servir d'antidote contre la contagion du Vice. Si nous agissons de bonne foi, & que nous voulions bien serieusement mortifier nos desirs criminels; il faut que chaque jour, avant que de nous occuper des affaires du monde, nous remplissions nos cœurs de saintes pensées, & que, lorsque nous nous adressons à Dieu, penetrés du sentiment de ses immenses perfections, nous lui fassions un entier sacrifice de nos Corps & de nos Ames; que nous lui resignions toutes nos volontés afin qu'il en dispose de la manière qu'il lui plaira; que nous lui remettions nos cœurs, afin qu'il les dirige & les conduise selon son bon plaisir: Avouons-lui que nous sentons qu'il est bien plus facile d'avoir quelque envie de mortifier ses passions que de l'exécuter. Prions-le pour cet effet qu'il

daigne nous assister, & nous accorder du secours contre nous-mêmes. Après avoir imploré son assistance & nous être sincerement donnés à lui, soyons persuadés que nous avons par-là mis en quelque sorte Dieu dans la nécessité de ne nous point abandonner. Il ne rejettera jamais un cœur qui se remet si humblement entre ses mains, ni ne souffrira pas que le Démon triomphe d'une Ame qui s'est dévouée à lui. Car sa Grace concourra avec nos facultés dans le dessein que nous avons formé de nous soumettre entierement à ses ordres: Cela étant, paroit-il croïable que le Pere des Miséricordes ne veuille point secourir de pauvres mortels qui se retirent sous l'ombre de ses ailes, & qui implorent son secours & ses tendres compassions? Certainement les entrailles de sa charité doivent alors être émuës à notre égard. Nous n'avons ainsi qu'à faire nos efforts avec foi & avec confiance, & prier Dieu avec ferveur qu'il nous accorde sa Grace: Alors il ne souffrira jamais que ce divin feu, qu'il a lui-même allumé dans nos cœurs, soit jamais éteint par notre corruption, mais plutôt il augmentera de plus en plus en nous cette divine flame.

Quand nous considérons la Prière comme une partie & un instrument de la Sainteté; comme un remede contre les tentations, quel exercice peut paroitre plus agréable à un Chrétien, que la pratique de ce devoir?

La confession de la grandeur de Dieu & de notre petitesse est un aveu éclatant qu'il est notre Dieu: nos louanges à son égard sont un Sacrifice, un Acte d'humiliation, de foi, de repentance & de confiance en lui. Nous pouvons inferer de-là, que la préparation de nos Ames est nécessaire, pour nous bien aquitter de ce devoir. Je n'entrerai point ici dans une question mille fois débatue; savoir, quelle est la Prière la plus excellente & la plus efficace, ou celle qui est meditée, ou celle qui est faite sur le champ?

L'une

L'une & l'autre tirent leur prix de la disposition de ceux qui prient.

La Prière est aussi bien un instrument qu'une partie de la dévotion : elle exerce & ameliore toutes nos facultés. L'inspiration du Saint Esprit, qui dans ces sortes d'occasions se répand abondamment dans le cœur des Fidèles, les remplit de joie, de consolation, de Paix & d'esperance ; elle les confirme dans toutes leurs saintes resolutions, & rend insupportables à leurs yeux toutes les délices d'une vie criminelle. Mais quel plus grand encouragement pouvons-nous attendre pour nous exciter à la pratique de ce devoir, que les promesses extraordinaires qui y sont annexées, je veux dire, que nous recevrons tout ce que nous demanderons avec foi? *Demandez, & il vous sera donné.*

La Prière, entant qu'antidote contre la tentation, remplit nos Ames de respect & de veneration pour la Majesté Divine, d'un sentiment d'amour inexprimable, & d'une sainte horreur contre le péché. C'est ce qui arrive lorsque nous recapitulons tous ses bienfaits & toutes les circonstances criminelles de notre vie. La Prière sert aussi à nous convaincre que la Vertu est aimable & délicieuse.

Si nous faisons un exercice fréquent de la Prière, de quel sentiment d'humilité nos Ames ne serontelles point penetrées? de quelles glorieuses idées de la Divinité, de quelle horreur du péché, de quelle soif d'une bienheureuse immortalité ne seront-elles pas remplies?

Au contraire, si nous négligeons de prier Dieu; quelle indolence, quelle paresse ne verra-t-on pas dans toute notre conduite? Quel dégoût pour les choses spirituelles? Quelle triste langueur dans nos sentimens de pieté?

Après avoir fait quelques réflexions sur la nature de la Prière, & principalement sur l'indispensable nécessité de ce devoir, nous finirons ce sujet par une

une Demande adressée à Dieu, qui pourra nous être utile à nous-mêmes, aussi bien qu'à nos Lecteurs, si elle est prononcée avec toutes les dispositions requises.

O mon Dieu, fais-moi la grace de te prier fréquemment, & avec ardeur; accorde-moi le secours de ton Esprit, pour disposer & préparer mon Ame à cette approche solemnelle vers toi; alors j'éprouverai que c'est ici le Chemin qui va droit au Ciel, & que c'est le vrai moyen d'y entretenir commerce. Alors, je sentirai au dedans de moi ton Esprit, qui reformera mon cœur, & qui amenera mes pensées captives & prisonnieres à ton obéissance: Je me sentirai moi-même transporté & élevé au-dessus des vaines occupations & des puerils amusemens de ce Monde: Ainsi, Seigneur, daigne m'accorder ta Grace, afin que je te puisse prier avec intelligence & avec ferveur, & que ma Prière, ne soit pas un Sacrifice d'insensé, mais plutôt qu'elle soit agréable à tes yeux, un instrument de Sainteté, un préservatif contre le Vice, un puissant motif à perseverer dans la Foi; afin que je puisse recevoir un jour la Couronne de la vie éternelle. C'est ce que je te demande, pour l'amour de Jesus-Christ notre Seigneur. Amen.

DU JEUNE.

ARTICLE III.

Si nous considérons le Jeûne en lui-même, sans relation à son but spirituel, c'est un devoir qui n'est formellement prescrit en aucun endroit de nos Livres sacrés: mais nous sommes obligés de l'observer comme un moyen très-propre à mortifier les desirs de la chair, & à nous faire pratiquer les autres

autres Préceptes de la Religion. Le Jeûne a été observé dans tous les âges de l'Eglise, & mis par les Fidèles au rang de la Prière & de la Repentance. Voici quelques règles qui nous faciliteront la pratique de ce devoir. Notre Jeûne doit être proportionné au tems de nos Prières; il doit consister dans une abstinence absolue de toutes choses, à moins qu'une indispensable nécessité ne nous ordonne le contraire. C'est-ainsi que les *Juifs* ne mangeoient rien durant le jour du Sabbat, avant qu'il fût six heures du soir: & c'est de cette coûtume que S. PIERRE tira un argument pour prouver que le jour de la Pentecôte les Apôtres n'étoient pas yvres, puisque ce n'étoit que la troisiéme heure du jour, dans lequel il étoit défendu de boire ou de manger avant la sixiéme. Les *Juifs* furent offensés en voyant que les Disciples de *Jesus-Christ* cueilloient des épis de blé le jour du Sabbat dès le matin, parceque, selon leurs coûtumes, le tems auquel ils croyoient qu'il étoit permis de rompre le Jeûne n'étoit pas encore venu. En imitant cette règle, l'Eglise Chrétienne a religieusement observé le Jeûne avant la sainte Communion, & les Personnes véritablement dévotes refusent de prendre quelque nourriture que ce soit, avant que leurs dévotions du matin soient achevées. Ce n'est pas tout, les jours d'humiliation publique, & qui doivent être entierement consacrés à la Pieté, & au dessein de détourner les Jugemens de Dieu qui nous ménacent; le Jeûne & la Prière sont expressément commandés par l'Eglise; afin que nos Esprits soient plus attentifs & mieux disposés, lorsqu'ils sont en quelque manière débarrassés du poids de la Chair.

Le Jeûne, lorsqu'on l'observe pour se mieux disposer à la Prière, doit consister dans une abstinence totale de viande, ou bien une diminution considerable de la quantité ordinaire. Car le secours que le Jeûne fournit à la Prière ne sauroit

être

être obtenu par le changement de la Chair en Poisson, ou de Laitages en Fruits secs; mais en prenant peu, ou sans prendre rien du tout, au lieu de beaucoup, durant le tems d'une Humiliation extraordinaire.

Comme le Jeûne est d'un grand secours dans l'exercice de la Prière, nous y devons joindre d'autres aides de la même vertu & de la même efficace, comme d'éloigner pour ce tems-là tous soins mondains, & toutes les occupations temporelles. C'est pourquoi notre Seigneur *Jesus-Christ* joint toutes ces choses dans le même Précepte: *Prenez garde*, dit-il *que vos cœurs ne soient chargés de nourriture, d'yvresse, & de soins du Monde, & que cette journée ne vous surprenne inopinément.* Ajoutez à toutes ces précautions l'Aumône; car sur les aîles de Charité & du Jeûne, les Prières montent infailliblement au Ciel.

Quand notre Jeûne est institué dans le dessein de servir à notre repentance, alors il faut qu'il soit court, rigoureux & observé avec exactitude. Nous devons aussi prendre la resolution, en nous abstenant de nourriture, d'être en garde contre le péché. Car il n'y a pas de plus grande folie au monde, que de commettre cette faute même pour laquelle je me condamne à présent. L'amour & la fidelité que nous conservons pour la Vertu est le meilleur de tous les Jeûnes, parcequ'ils ne sont institués que pour avancer les intérêts de la Vertu, en multipliant les raisons qui doivent nous empêcher de lâcher la bride à nos passions & de nous abandonner au crime.

Celui qui jeûne dans le dessein de se repentir doit s'abstenir, pendant cette solemnité, de tout plaisir corporel, & de toutes les choses qui pourroient flater ses Sens. Il ne doit pas s'infliger des peines par l'abstinence des viandes, & puis se croi-

re en droit d'affifter à de vains Spectacles, & à des Concerts de Mufique, fous prétexte que ces chofes ne rompent point fon Jeûne, puisqu'elles ne flatent que fes yeux & fes oreilles. En certaines occafions il eft très-jufte qu'un Homme fe puniffe par un châtiment qui ait du raport à la nature de fon crime. S'il a offenfé Dieu pour avoir trop flaté fon palais, il doit fe borner au Jeûne: S'il a péché par moleffe & par l'atouchement, il peut fe condamner à coucher fur la dure, ou à quelque penible travail, & s'infliger quelque rude exercice. Mais quoique cette forte de Discipline foit propre & particulière, cependant comme l'Homme entier doit participer au regret, aucun de fes Sens ne doit fe réjouir, ni être traité avec plus d'indulgence. Nous établiffons cette règle à l'égard des jours folemnels deftinés de la Repentance; foit en public ou en particulier; mais fans compter ces jours, dans tout le cours de notre vie, même au-milieu de nos plus grandes joies, nous pouvons nous condamner quelquefois à certaines punitions volontaires, en nous refufant un bon Morceau, un trait d'une Liqueur délicieufe, dans le fouvenir fecret de quelque péché qui afflige nos Ames. D'ailleurs, il n'y a aucune indécence dans cette conduite, parcequ'il eft toûjours permis à un Homme de retrancher quelque chofe de fa liberté, lorsqu'il le fait par un motif de prudence, fans vouloir être fingulier, ni embarraffer les autres.

Le Jeûne étant employé comme un Acte de mortification pour dompter la volupté, ou bien pour modérer des appetits dérèglés, ne doit point être foudain & violent, mais doit putôt confifter dans une diminution raifonnable de notre manger & de notre boire, & dans le choix d'un tel genre de diéte, qui puiffe le moins contribuer à entretenir nos affections groffières. Les Jeûnes trop violens & trop

trop longs font quelquefois plus de mal qu'ils ne procurent de bien ; ils embrasent souvent le sang, & y allument un feu qui nourrit & entretient la concupiscence, bien loin de la modérer & de la détruire. Ainsi, nous devons tenir un sage milieu sur cet Article, & règler notre Jeûne, afin qu'il dévienne un remede plus efficace.

Toute sorte de Jeûne, dans quelque vûe qu'on l'entreprenne, doit être observé, sans qu'on s'imagine qu'il est d'une nécessité absolue, & sans condamner ceux qui ne le pratiquent pas. On doit l'observer avec beaucoup d'humilité, pour sa véritable fin, & tout de même qu'on prend une Medecine, dont il n'y a Personne qui ait sujet de s'enorguellir, & qu'on ne croit point du tout nécessaire, à moins qu'on ne soit malade, ou en danger de l'être.

Tout Jeûne qui nous est imposé par Autorité publique, doit être observé dans le dessein de ceux qui l'ordonnent, & doit être accompagné de tous les actes convenables, de même que nos Jeûnes particuliers ; puisque toute la difference qu'il y a, consiste en ce que dans les Jeûnes publics nos Souverains choisissent pour nous, & que dans les particuliers nous choisissons pour nous mêmes.

Les Jeûnes institués par une Autorité légitime ne doivent point être négligés, parceque d'eux ils ne sauroient produire l'effet auquel on les destine. Peut-être qu'un jour d'Humiliation solemnelle n'obtiendra pas la Grace qu'on demande, ou qu'il ne bannira pas le Vice qu'on combat ; mais on ne doit pas le négliger pour cela, s'il peut y contribuer quelque chose. Le Jeûne est un acte de renoncement à soi même, & quoiqu'il n'en forme pas l'habitude, c'est toûjours un acte louable.

Quand des jours solemnels de Jeûne sont simplement institués par des raisons de Politique, pour servir de prétexte aux intrigues de cer-

certaines Gens; c'est se moquer du bon Dieu; c'est un Péché National, qui peut attirer quelque Jugement sur tout un Peuple. L'occasion des Jeûnes publics ne doit pas seulement être légitime en elle-même, mais aussi être apparente, & en quelque sorte nécessaire, pour engager les bons Chrétiens à l'observer à la rigueur. Si ces Jeûnes doivent leur institution à des raisons de Parti, & qu'ils soient plutôt ordonnés par des principes de Politique, que d'une véritable Piété; ce qui sera facilement discerné par les Personnes vertueuses; leur Conscience ne se croira point obligée à remplir ce devoir, à l'occasion qui en est alleguée en Public. Mais peut-être que de saintes Personnes, de l'un & de l'autre Sexe, employeront ce Jeûne à marquer leur sincere & vive douleur des motifs du Jeûne même.

Quand le but principal, pour lequel un Jeûne public est prescrit, est obtenu par quelqu'autre moyen dans une Personne particulière; comme par exemple, lorsque le penchant aux plaisirs de la chair est guéri par le Mariage, ou par le Don de Continence; cette Personne n'est pas dégagée par-là des Jeûnes que l'Eglise ordonne, si ces Jeûnes peuvent servir à quelque autre fin de la Religion, s'ils peuvent exciter à la Prière, à la Repentance, ou à la mortification de quelque Apétit criminel. Car lorsque le Jeûne peut servir à quelque fin spirituelle, il est exempt de toute superstition; & alors il faut avoir quelque autre raison plus valable que celle-là pour nous en dispenser.

Quand le Jeûne public ne sauroit être observé de tous les Particuliers, à cause de quelque indisposition; avec tout cela on doit éviter le scandale, & obéïr aux Ordres de nos Supérieurs; ce qui est une raison sufisante pour rendre cette obéïssance nécessaire; lorsqu'il est visible que les Ordres donnés là-dessus tendent à une bonne fin. Car celui qui n'est pas obligé de s'y soumettre par le motif,

que la Loi ſe propoſe, & qui ne le regarde pas; il y eſt néanmoins obligé, s'il ne peut déſobéïr ſans donner du ſcandale, quoique ce ne ſoit qu'une obligation fondée ſur la Charité & non pas ſur la Juſtice.

La Prudence & la Charité doivent toûjours accompagner nos Jeûnes; car il n'y a point de fin pour laquelle le Jeûne eſt inſtitué, qui ne puiſſe être obtenuë par d'autres moyens. C'eſt pourquoi la pratique de ce devoir ne doit jamais devenir une occaſion de ſcrupule, ni faire tort à notre Santé, ni être impoſée à des Perſonnes âgées ou malades, ou à des Voyageurs fatigués, ou à ceux auxquels cette abſtinence ſeroit inutile à tous égards, comme ſont les Femmes enceintes, les Pauvres & les petits Enfans. Mais l'Egliſe a ſagement pourvu à tous ces cas, & veut que ſes Loix à cet égard ſoient expliquées par l'uſage, & l'opinion des habiles Gens; qu'on leur donne beaucoup de latitude, & qu'on n'y aporte pas trop de ſcrupule ni de rigueur; que nous aïons d'abord ſoin de garantir notre Vertu, & de conſerver enſuite notre Santé, pour être mieux en état de nous appliquer aux exercices ſpirituels, de peur qu'une trop grande auſterité ne nous obligeât à la fin de chercher l'aiſe, le repos & la délicateſſe, & ne nous les rendît même néceſſaires.

Que l'intemperance ne précede pas, ou ne marche pas à la ſuite du Jeûne; de peur qu'au lieu de diminuer le nombre de nos péchés il ne ſerve à les augmenter. Ainſi prenons ſoigneuſement garde, qu'après avoir jeûné, nous ne nous plongions pas dans des excès de bonne chere, & ne rendions par-là inutile & même nuiſible toute notre dévotion précedente: mangeons plutôt ſobrement, & dans la proportion ordinaire de nos autres repas; de peur que la gourmandiſe ne ſuccede à l'abſtinence.

C'eſt

C'eſt une choſe déplorable de voir les abus qui ſe commettent dans l'exercice même de nos devoirs ; & il n'y en a point dont on abuſe tant que du Jeûne religieux. On l'a preſque réduit à une ſimple formalité, & à manger du Poiſſon au lieu de Chair. Ces Hypocrites peuvent-ils s'imaginer qu'ils tromperont Dieu par ce changement? Peuvent-ils ſe perſuader qu'un repas où l'on ſert tout ce que les Rivières & la Mer ont de plus exquis, paſſera pour une exacte obéïſſance au Jeune qui nous eſt impoſé? Si ces ſortes de Perſonnes vouloient conſidérer un peu ſérieuſement, ce que c'eſt que ſe moquer de Dieu, elles trembleroient à la vûë d'une ſi abominable hypocriſie, & ſe repentiroient amérement d'une action, qu'elles ſe flattent pouvoir leur tenir lieu de repentance même. La délicateſſe & la magnificence des repas qu'ils font leurs jours de Jeûne, ſervent à exciter & à enflammer ces mêmes paſſions que le but du Jeûne étoit d'amortir & d'éteindre. La prétendue guériſon augmente la Maladie, & l'Antidote rend le Poiſon plus furieux & plus mortel. Ce péché ſi criant n'eſt pas ſeulement en vogue parmi les Catholiques-Romains, mais il eſt auſſi commis par une infinité de Proteſtans, & cela même avec tant de licence, qu'il ſemble que blâmer cette conduite, c'eſt outrer la ſeverité de la Morale. Mais cette faute pour être univerſelle n'en eſt par cela même, que plus digne de blâme ; tout-ainſi que le grand nombre des Damnés ſera bien plus une augmentation de tourmens qu'une diminution de peine.

Il eſt certain que ceux qui jeûnent ſolemnellement & ſincerement, non pas pour ſuivre la coûtume & pour éviter le ſcandable, reçoivent de très-grands avantages par la pratique religieuſe de cet Exercice Chrétien. Celui qui entreprendroit d'en faire un calcul exact, pourroit compter auſſi tous les uſages de la Medecine, car le Jeûne ne nous

est pas recommandé comme un devoir, mais comme un remede ; & dans ce sens-là aucun Homme raisonnable ne peut rejetter le Jeûne, pour peu qu'il connoisse les nécessités spirituelles de sa nature. Les Docteurs de l'Eglise apellent le Jeûne, la nourriture de la Prière, le frein de la Cupidité, les aîles de l'Ame, le mets des Anges, le moyen le plus efficace de nous porter à l'humilité & au renoncement à soi-même. Un des Peres de l'Eglise dit, que la pâleur & la maigreur du visage de ceux qui observent avec exactitude les jours de jeûne & de mortification, est cette marque salutaire gravée au front de ceux qui échapperont à la juste colère du Maître de l'Univers. *L'Ame foible, qui est tourmentée, les yeux qui défaillent, & le cœur qui a faim de justice, rendront louange & gloire au Seigneur.*

Quoiqu'il ne faille pas s'appuyer, sur ces sortes de décisions des Pères, au-delà de ce que la Religion & la Raison demandent; il est certain pourtant que le Jeûne étoit universellement pratiqué par tous les Chrétiens des premiers Siecles ; que notre Seigneur *Jesus-Christ* nous a prescrit des règles làdessus ; ce qui suppose assés que l'observation n'en est pas indifferente, & qu'il n'est pas laissé à notre choix de nous y soumettre ou de la négliger ; quoique ce soit une Offrande volontaire, & qu'elle dépende de tant de circonstances, qu'on ne sauroit la fixer par des Règles certaines. D'ailleurs la pratique constante de tous les Hommes pieux, la nature & la constitution de notre Corps, les fréquens péchés à la commission desquels nos passions nous engagent, rendent ce devoir souverainement nécessaire & raisonnable, afin que par-là nous nous mortifiions nous-mêmes, nous infligions des peines dûës à nos crimes.

Le Jeûne ne doit jamais être separé de la Prière & de l'Aumône. La moindre ombre de vaine

gloire,

gloire, d'orgueil & d'esprit de distinction, ne doit jamais s'y trouver mêlée. Cela posé, quel jugement porterons-nous de tous ces Jeûnes si fort en vogue, & si remplis de faste, que nous voïons observer dans certaines grandes Maisons? Sans Aumônes, les Jeûnes sont inutiles; accompagnés de vaine gloire, ils sont criminels. Mais si quelque raison valable empêche quelqu'un de se répandre en Aumônes, ou de se dévouër entierement à ce religieux Exercice; son Jeûne peut néanmoins être consideré, comme un acte d'affliction & de penitence.

Que tout bon Chrétien qui se soumet à cette sainte Ordonnance, que l'Eglise de *Jesus-Christ* a établie, s'adresse donc à Dieu & qu'il lui demande sa benediction, à peu près en ces termes.

Grand Dieu, une triste experience m'a appris, que je vis dans un Monde corrompu, que mon Ame est étroitement unie à un Corps, dont le moindre petit feu embrase les passions, qui détruisent mon innocence, & me privent de mon repos. Je me rappelle combien de fois je me suis comporté d'une maniere peu convenable à un Enfant de Dieu, & que je me suis laissé gouverner par mes inclinations déreglées. Rends-moi capable de tellement mortifier & soumettre mes sens, que je puisse goûter une paix inalterable! Fais-moi la grace, que je m'humilie moi-même, que je dompte entierement mon malheureux cœur, tant de fois rebelle à tes ordres; afin que je puisse être agréable à tes yeux, par le mérite de Jesus-Christ ton Fils bien-aimé; Amen.

DE LA REPENTANCE.

ARTICLE IV.

IL n'y a rien au monde qui produise de si grands changemens, que la Repentance: C'est elle qui ouvre les Cieux, & qui ferme les abîmes des Enfers. Elle métamorphose tout l'Homme, en le faisant passer de l'état du péché à celui de la grace, & d'une coûtume vicieuse à une sainte habitude. La Repentance épure nos Ames & réforme nos cœurs; d'esclaves des plaisirs, elle nous rend sujets de *Jesus-Christ* & maîtres de nous-mêmes. Dieu lui-même, *par devers lequel, il n'y a ni variation ni ombre de changement*, se plait à se prêter à la foiblesse de nos intelligences, lorsqu'il dit, que notre Repentance lui fait prendre d'autres desseins, former de nouveaux décrets, & revoquer des sentences de condamnation déja prononcées, & que sa justice étoit sur le point de mettre en exécution. La Repentance fait passer le Pécheur de la mort à la vie, de l'esclavage à une heureuse liberté, des flames éternelles, au sejour de l'Immortalité & d'un Bonheur sans fin. Si nous sommes liés sur la Terre, nous serons liés dans le Ciel. Si nous sommes déliés & absous ici-bas, à l'occasion d'une véritable Repentance, nous sommes déliés là-haut. En un mot, si nous nous repentons, *Dieu se repentira aussi du mal qu'il avoit dessein de nous faire.*

La Repentance consiste dans l'union, & dans l'assemblage de plusieurs devoirs. Elle contient toutes les parties d'une vie sainte, depuis le tems de notre conversion, jusqu'au jour de notre mort inclusivement; elle renferme certaines choses qui sont relatives à nos péchés précédens, qui doivent à-présent être

être abolis par des actes particuliers ; & qui nous imposent la nécessité de faire de certains efforts, pour reparer avec succès l'édifice de notre Innocence, que notre conduite passée avoit terriblement ébranlé. Comme ce devoir renferme un grand nombre de parties, il exige aussi beaucoup de tems, & nous donne le dégré d'esperance du pardon, qui est proportionné à notre amendement, & à notre retour dans l'état de vertu & de sainteté. Car ce sont-là les conditions de notre Baptême. Nous devons savoir que, dans toute la vie d'un Homme il n'y a qu'une seule Repentance, si nous prenons ce mot dans un sens propre, rigoureux, évangelique, & suivant l'Alliance que Dieu a contractée avec nous, & non pas comme une infinité de Personnes l'entendent. C'est-à-dire, que nous devons seulement changer une fois tout l'état de notre vie, passer du pouvoir & du funeste empire du Démon, de l'état de péché & de mort, de la corruption du corps à la vie de grace, à la possession de *Jesus Christ*, au Royaume de l'Evangile. C'est ce qui se fait dans le Baptême de l'eau & dans celui de l'Esprit, quand nos premiers engagemens commencent à être remplis par la grace, que Dieu nous accorde ; & quand travaillant avec Dieu nous obeïssons à sa vocation céleste. Aprés ce changement, si nous tombons jamais dans un état contraire, si nous devenons tout-à-fait étrangers aux préceptes de Dieu & de la Religion, si nous voulons être les esclaves de l'iniquité ; les promesses de l'Alliance n'ont en quelque sorte plus lieu à notre égard; il n'y a plus aucun jour laissé à la Repentance, & au changement entier de notre condition & de notre ame. Un Homme ne peut qu'une fois être régénéré. Telles sont des Personnes obstinées & impenitentes ; des Apostats volontaires & malicieux ; mais si nous sommes surpris par notre infirmité, ou si nous n'entrons que trés-peu dans le chemin de perdition, si nous commettons quelques péchés qui ayent leur

leur principale source dans notre foiblesse; en un mot, si nous ne sommes pas entierement possedés du Démon, nous sommes à la vérité dans un état de damnation si nous y mourons; mais si nous vivons, nous sommes dans un état d'amendement, si nous nous repentons. On ne se repent & ne ressuscite qu'une fois; mais on peut relever plusieurs fois de maladie; & par la grace de Dieu, si nous nous repentons, nous obtiendrons le pardon de nos péchés. Notre espoir de retour en grace doit toûjours être exactement proportionné à la force, & à la sincerité de notre penitence. Si elle est vive, prompte, operante en bonnes œuvres, non pas remplie de sentimens superstitieux, mais d'actions réellement vertueuses, elle sera indubitablement agréable à Dieu; des efforts sinceres, & un changement règlé & général obtiendront notre pardon: nos infirmités inévitables, nos péchés passés, nos imperfections présentes, nos foiblesses particulières, pour lesquelles nous demandons grace, toutes ces choses ayant été effacées aux yeux de Dieu, par le precieux sang de notre Seigneur *Jesus-Christ*.

Celui qui se repent de bonne foi, ne peut que sentir une vive douleur pour ses fautes passées; il ne les pleure pas d'une maniere superficielle, mais son cœur est déchiré & accablé sous le poids d'une profonde tristesse. Cette affliction lui fait haïr le péché d'une telle manière, qu'il aimeroit mieux mourir que d'y tomber de nouveau. C'est ce que la Sainte Ecriture appelle, *pleurer avec amertume de cœur, pleurer jour & nuit*, être *dans une angoisse extrême, avoir l'Esprit froissé, & la Conscience tremblante à la Parole de l'Eternel* Nous pouvons voir le dégré que doit avoir cette affliction, dans les Lamentations du Prophête *Jeremie* quand il pleuroit les crimes de sa Nation; dans la componction de *David*, quand il gemissoit pour le meurtre & l'adultère qu'il avoit commis; dans les pleurs amers que répandit

S.

S. *Pierre*, après qu'il eut honteusement renié son Maître.

L'expression & la manifestation de cette douleur differe suivant le temperament, le sexe, l'âge, les circonstances, & les motifs qui nous ont porté à commettre l'action, dont nous nous repentons. La Repentance ne doit point être mesurée par la quantité des larmes qu'on répand, mais par la douleur; & la douleur ne doit pas être estimée par l'affliction exterieure, mais par une haine sincere du péché, par son abandon actuel, & une ferme resolution de n'y retomber plus à l'avenir. Il y a des Gens qui pleurent pour rien, & d'autres pour quoi que ce soit; mais les véritables effets de la tristesse qui est selon Dieu, sont la crainte de ses Jugemens & de lui déplaire; de veiller & de se tenir en garde contre le Péché; de souffrir patiemment les croix & les tribulations que Dieu nous envoie pour nous châtier de nos desordres? de nous condamner nous-mêmes, d'être toûjours prêts à demander pardon & d'avoir mauvaise opinion de nous-mêmes. D'ailleurs tous ces effets doivent être proportionnés à notre temperament: Car si nous pleurons en toute autre occasion affligeante; c'est une mauvaise marque si nous ne versions point de larmes dans notre Repentance; quoiqu'elles n'y soient pas d'une absolue nécessité; mais la véritable douleur, de quelque cause qu'elle vienne, s'exprime toûjours à peu près de la même manière dans chaque Particulier.

La douleur pour nos péchés doit être proportionnée à leur qualité & à leur nombre, quoiqu'elle n'y puisse pas correspondre exactement, & que nous n'avions pas des mesures certaines pour juger de la véritable grandeur de nos péchés. Nous ne savons pas quel est le plus énorme, ou du Sacrilege ou de la Superstition, ou de l'Idolatrie ou de l'Avarice, ou de l'Apostasie, ou de l'infidelité à no-

tre Patrie. C'est-pourquoi Dieu ne nous oblige pas à une mesure exacte & scrupuleuse de douleur, mais seulement, qu'elle soit proportionnée en général à nos péchés; c'est-à-dire, qu'un grand crime soit suivi d'une grande douleur, & qu'un moindre soit accompagné de moins de regret.

Notre douleur pour le Péché sera parfaitement bien règlée, par rapport à son dégré, quand, avec les devoirs affligeans que nous impose la Repentance, elle aura égalé, ou même excedé le plaisir que nous avons goûté dans le crime.

La véritable Repentance est un Châtiment qui cause de la douleur, qui juge & qui condamne le crime, qui nous fait soumettre volontairement aux afflictions que Dieu nous envoie; ou qui tâche de prévenir ses jugemens, en nous jugeant nous mêmes, & en punissant nos Corps & nos Esprits, par des exercices de pieté qui sont durs & pénibles à la chair, tels que sont les Jeûnes, les Veilles, les longues Prières, des attitudes génantes en priant, de grandes Aumônes, & des actes exterieurs d'humiliation. Car celui qui se juge lui-même, doit se condamner s'il se trouve coupable; & s'il se condamne, il doit aussi se punir; s'il se châtie de cette manière, il peut prévenir le Jugement de Dieu, comme l'Apôtre Saint PAUL nous l'enseigne en termes exprès.

Chaque véritable Pénitent est obligé de confesser ses péchés, & de se prosterner humblement devant Dieu. A la confession des péchés est annexée une promesse particulière: *Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle & juste pour nous les pardonner.* Dieu s'est engagé lui-même à nous accorder ce pardon, si nous faisons un sincere aveu de nos égaremens, & si nous remplissons toutes les conditions dont la Confession doit être accompagnée. Si nous en avons honte, & y renonçons entierement: car la Confession

feſſion de nos péchés à Dieu, ne peut rien ſignifier à proprement parler : Il nous voit lorsque nous les commettons ; il en tient un fidèle compte, & il nous en rappelle quelquefois le ſouvenir par un pur effet de ſa grace. C'eſt-pourquoi, de les reconnoitre devant Dieu, ce n'eſt pas nous en punir, ni en avoir de la honte. Mais, quand l'aveu de nos crimes procede d'un regret amer & d'une ſincere humiliation, quand il expoſe nos plaies aux yeux de Dieu, afin qu'il daigne les guérir ; c'eſt alors un devoir qui lui eſt très-agréable. Dans toutes les circonſtances de cette nature, nous recevrons un très-grand avantage, ſi nous ſuivons l'avis de Saint *Jaques*, qui nous exhorte à *confeſſer nos péchés les uns aux autres ;* non pas comme les Impies, qui ſe glorifient de leur méchanceté, & qui ont la criminelle vanité, de dire des menſonges pour faire voir leur ſupériorité dans le Vice ; mais il faut les confeſſer avec humilité & avec confuſion à des Pasteurs pieux & prudens, donc les conſeils & les inſtructions peuvent nous remettre dans le bon chemin, que nous avons eu le malheur d'abandonner. Avec tout cela, nous ne devons pas nous imaginer, que cette ouverture de nos cœurs à un Miniſtre nous puiſſe procurer un véritable calme, à moins qu'elle ne ſoit faite avec une ſincere contrition, & un deſſein ferme de mieux vivre à l'avenir. Nous ne devons pas croire non plus, qu'une pareille confeſſion ait la moindre vertu par elle-même, à moins qu'elle ne procede d'un vif ſentiment de notre indignité, de l'horreur de nos crimes, & d'un deſir ardent d'en obtenir le pardon de Dieu, par ſes Prières & les nôtres. Quand notre Guide ſpirituel connoit nos beſoins, il eſt plus en état de nous adminiſtrer ſes Conſolations, ou ſes Cenſures, de l'Huile, ou des Cantiques : Il peut mieux recommander notre état à Dieu dans ſes Prières : Il peut mieux reſoudre nos Cas de Conſcience, & juger plus

plus sainement de nous-mêmes. La honte de découvrir ces Ulceres, pourra même nous retenir dans la suite, & nous empêcher de les contracter; & toutes ces circonstances avantageuses peuvent extrêmement contribuer à nous faire obtenir notre pardon. C'étoient-là les moyens, qu'employoient les nouveaux Convertis du tems des Apôtres: *Car plusieurs qui crurent, vinrent & confesserent leurs péchés.* Il seroit même à souhaiter, que ce Devoir fût pratiqué avec prudence, & sans aucun mauvais dessein, pour servir à l'etablissement de la Discipline Ecclésiastique, & des Instructions particulières.

La Confession de nos péchés à Dieu n'est pas un devoir directement par elle-même, mais pour les devoirs, qui l'accompagnent, ou qui la suivent. Ainsi, parceque nos Pasteurs, & ceux qui ont soin de nos Ames doivent nous guider, & nous conduire dans la pratique de ces Devoirs; on peut dire que celui-là prend à cœur ses véritables intérêts, qui ne veut pas perdre l'avantage de se servir d'un Guide spirituel. *Celui qui cache ses péchés ne prosperera pas; mais celui qui les confesse & qui les abandonne, obtiendra miséricorde.* La condition de la grace est toûjours le renoncement au péché. L'Absolution sans la Repentance, quand même elle seroit prononcée par un Ange, n'auroit pas plus d'effet, qu'une Benediction sur un péché. Mais l'Eglise, autorisée par *Jesus-Christ*, déclare absous tous ceux qui se repentent. Dans les anciens tems, il y avoit des Personnes saintes & pieuses, qui portoient toûjours des Tablettes, où elles écrivoient toutes leurs pensées déterminées, leurs desseins, leurs paroles & leurs actions, dans lesqu'elles il se trouvoit quelque chose de criminel; afin qu'après avoir communiqué l'état de leurs Ames, elles pussent être instruites, guidées, corrigées & encouragées.

La véritable Repentance doit nous engager à marcher constamment dans le chemin de la Vertu, & à ne

ne plus cheminer dans la voye des ténèbres, & dans ces attachemens criminels, dont nous étions autrefois les esclaves: Car prendre la résolution d'être Gens de bien, & ne le pas devenir; c'est renverser tous nos desseins, se moquer de Dieu, rendre inutiles tous nos actes précedens de Repentance, faire que notre pardon soit peu apparent, & notre espoir d'obtenir grace très mal fondé. Celui qui se résout à bien vivre quand il est pressé par quelque grand danger, ou saisi d'une fraïeur violente: ou bien quand il vient de satisfaire ses desirs; & qui lorsque la tentation revient péche de nouveau; qui, après cela, en sent de la douleur & du regret, & puis retombe encore, celui-là, dis je, n'est pas un veritable Pénitent, ni en état de grace. Quand même il arriveroit à un Homme de ce caractère de mourir dans un de ces momens de retour vers la Piété, il ne doit nullement s'assurer de son Salut. Car s'il est nécessaire que nous formions la résolution de bien vivre, il n'est pas moins nécessaire que nous l'exécutions. La résolution étant un acte imparfait & un terme rélatif, ne signifie rien sans l'accomplissement; la résolution est à l'exécution, ce que la faculté est à l'acte. Par conséquent aucun Homme ne peut être en état de grace, & dans une faveur actuelle auprès de Dieu, s'il se borne à former seulement de pieux desseins. Ce ne sont-là que les préliminaires du pardon. La perfection de la Repentance consiste dans une vie pieuse. C'est-là le fond où nous pouvons jetter l'ancre de nos Esperances, par la miséricorde de notre Seigneur *Jesus Christ*.

Nul ne doit compter sur son pardon, immédiatement après son retour de l'état du péché au commencement d'une vie sainte; mais son espoir & le degré de sa confiance doivent croître, à mesure que le péché meurt, & que la grace vit en lui, à proportion que ses habitudes criminelles perdent de

leur

leur force & que celles de la sainteté en aquierent. C'est un très-bon signe, si les attaques du Péché sont très-peu fréquentes; si elles ne viennent quelquefois que par surprise, sans déliberation & sans le consentement de celui qui veut désormais vivre saintement, & se consacrer tout entier à la Pénitence. Car une vie pieuse étant la condition exigée de notre part dans l'Alliance, que Dieu a contractée avec nous, à mesure que nous approchons de Dieu, il s'approche de nous, & notre Pardon aquiert de nouveaux dégrés de probabilité.

Chacun doit travailler à son propre Salut avec crainte & tremblement, & après la commission de quelques péchés, ses craintes doivent augmenter; parceque chaque nouveau péché, & chaque pas qui éloigne des voyes de la Vertu, forment un nouveau dégré de danger pour lui, & d'augmentation de la colère de Dieu; ce qui rend son accès au thrône de la grace plus difficile.

Quelquefois nos péchés sont tellement accrus en énormité & en nombre, qu'il est très-difficile que la Repentance même nous guérisse; parcequ'il est presque impossible qu'elle ait lieu. Et c'est-là un état bien déplorable, quand nous avons tellement provoqué la colère de Dieu contre nous, & rendu notre condition si dangereuse, qu'à peine les larmes les plus amères, & la vie la plus sainte, peuvent alterer la Sentence formidable que Dieu a déja prononcée contre nous. C'est ainsi que Dieu avoit formé le Décret irrevocable de punir l'Idolatrie des *Israëlites*, quoique *Moïse* intercedât pour eux, & sollicitât en leur faveur la clemence divine. Dieu les pardonna néanmoins jusqu'à un certain dégré; parcequ'il ne vouloit pas tout-à-fait exterminer ce Peuple; mais ce pardon ne fut rien moins que général, puisqu'ils éprouverent les funestes marques de sa colère. Un véritable Pénitent doit tous les jours implorer la grace de Dieu, & ne croire

croire jamais, avant qu'il meure, que cet ouvrage soit entierement fini. Il ne suffit pas pour faire sa paix avec Dieu, qu'il soit attentif à sa Parole, qu'il se reconcilie avec ses ennemis, qu'il restitue un bien mal acquis. Toutes ces choses sont d'un grand usage & très-efficaces; mais comme le Péché est toûjours à la porte, prêt à retourner contre nous en jugement & en condamnation, si nous y retombons; nous devons absolument reformer notre vie. Nous ignorons toûjours si Dieu nous a pardonné, ou non; & jusqu' à quel dégré il nous a pardonné. Tout ce que nous avons fait n'est pas suffisant pour obtenir notre grace. C'est pourquoi tous les Pénitens doivent adresser de fréquentes Prières à Dieu, afin qu'il les assiste par le secours de son Esprit, & qu'il les fasse perseverer dans leur louable dessein.

N'ayons pas l'Imprudence de renvoyer notre conversion; sur-tout ne la differons pas jusqu'à l'heure de la mort. Ce n'est pas du tout une chose aisée, que de déraciner les habitudes du Vice, qui se sont fortifiées pendant tout le cours de notre vie. Helas! nous n'avons que trop de peine à surmonter une seule passion, & cela encore dans la force de notre Raison & de notre âge, avant même qu'elle se soit rendue maîtresse de nous, comme cela ne manque pas d'arriver à la fin d'une vie criminelle. C'est pourquoi la chose deviendra impossible quand l'ouvrage sera si grand, & nos forces pour l'accomplir si petites; quand le Péché est si puissant & la Grace que nous avons à y opposer si foible. Car ces choses gardent toûjours entr'elles une certaine proportion; à mesure que le péché croît, la grace diminue: plus nous aurons besoin de grace dans ces derniers périodes de la vie, moins nous en trouverons; parceque la grandeur de nos péchés qui forment nos besoins, a éteint la grace de Dieu qui nous auroit secouru. Ajoutez à cela, que lorsqu'on aproche

de

de la mort, les jours de Repentance sont deja expirés. En effet, puisque la Repentance consiste dans le renouvellement d'une vie sainte; c'est une pure contradiction, de dire qu'un Homme puisse mener cette vie lorsqu'il est à l'heure de la mort, sur-tout si nous remarquons qu'un Pécheur, pour se conduire saintement, doit avoir corrigé toutes ses habitudes vicieuses, & travaillé à acquerir toutes les Vertus Chrétiennes, telles que sont la Prudence, la Vigilance, le renoncement à soi-même.

Après les commencemens de la régénération spirituelle du Pécheur, il doit être fort en garde contre les rechutes. De-là vient qu'il doit être attentif à examiner tous les endroits foibles de son cœur, afin de les munir, & se fortifier contre les tentations qui pourroient l'attaquer. Car si tous les argumens dont Dieu se sert pour préserver notre innocence, si les dangers affreux que courent les Pécheurs endurcis, si les miséricordes infinies de Dieu, & la crainte de sa colère le touchent une fois; mais qu'après cela il retombe, & que la honte de sa chute, & le sentiment de sa foiblesse ne lui inspirent point un Esprit de précaution & de prudence; vû sur-tout la difficulté qu'il y a de se repentir; son dernier état sera pire & plus dangereux que le premier, non-seulement, parcequ'il est très-apparent que Dieu ne le recevra plus en grace, mais parceque lui-même n'a plus guères lieu de se flatter, & que sa honte est tournée en impudence. Poussons plus loin nos réflexions, & remarquons que son péché, dont il pouvoit d'abord obtenir le pardon, retombera sur lui avec tout son poids, & que cet Homme est plus éloigné du Ciel que jamais. Tous ses travaux & tous ses efforts précedens, toutes ses craintes passées ne seront comptées pour rien & ne serviront qu'à le confondre. Car quelle folie n'est-ce pas de faire quelque démarche vers le Ciel, & de s'en retirer aussi-tôt pour se précipiter dans la route de l'Enfer?

On

On croira peut-être qu'il n'eſt pas beſoin d'autres argumens, pour engager un Pécheur à la Repentance, que de lui dire; *Si vous ne vous amendez, vous perirez certainement; & ſi vous vous repentez au plutôt, & que vous meniez une vie ſainte, vous ſerez ſauvé.* Mais il faut ajouter à cette conſidération certaines circonſtances qui la relevent, & nous devons nous ſouvenir, qu'admettre les Hommes à la Repentance, & au pardon, eſt une faveur plus grande que Dieu n'en ait jamais accordé aux Anges, et aux Démons; car il ne leur eſt pas permis de ſe relever par la pénitence. *Jeſus-Chriſt* n'a point ſouffert pour eux; aucune goute de ſon ſang n'a été verſée pour faire renaître leurs esperances de pardon évanouïes. Mais c'eſt ce qu'il a fait pour nous, il a payé le prix de nos péchés, afin que nous fuſſions admis à la Repentance, et que nous puiſſions par ce moyen obtenir le Bonheur éternel. Conſidérons combien de prières et de ſoupirs cette Grace a coûté à notre Sauveur; puiſqu'actuellement, et depuis dix-ſept Siécles, il demande grace pour nous; afin que nous nous repentions, et que Dieu proportionne ſon puiſſant ſecours à la grandeur de nos infirmités et de nos foibleſſes. *Jeſus-Chriſt* priera toûjours pour nous jusqu'à ſa ſeconde venuë; car il vit éternellement, afin d'interceder pour nous. Et afin que nous ſachions quel eſt préciſement le but de ſon interceſſion, Saint Paul nous l'enſeigne d'une manière formelle: *Nous ſommes les Ambaſſadeurs de Chriſt, comme s'il vous prioit par nous; Nous vous conjurons, au nom du Seigneur Jeſus, d'être reconciliés avec Dieu.* Et ce que notre Sauveur nous prie de faire, il prie Dieu qu'il nous accorde la grace de l'exécuter; ce qu'il deſire de nous en qualité de ſes ſerviteurs, il le demande pour nous à Dieu, qui eſt la ſource de toute grace, et de tout pouvoir, et ſans le ſecours duquel nous ne pouvons rien.

La possibilité & le succès de notre Repentance étoit une affaire si importante & une si haute faveur, & l'évenement en est estimé par Dieu lui-même d'une si grande excellence, que *Jesus-Christ* nous apprend lui-même, *qu'il y auroit joie dans le Ciel pour un Pécheur qui viendroit à se repentir.* Il vouloit dire par-là que, lorsqu'il seroit glorifié, & assis à la droite de son Pere, il y feroit intercession pour nous, & qu'il prieroit pour notre Repentance; que la conversion de chaque Pécheur seroit une partie de sa gloire, de sa joie & de sa recompense. Cette joie est celle de *Jesus-Christ* lui-même d'une manière directe; les Anges n'y prennent part que par réflexion. *Il y aura joie*, dit notre Sauveur, *en la présence des Anges*; ils verront la gloire du Seigneur, ses Prieres exaucées, la satisfaction de ses desirs, la récompense de ses peines, dans la Repentance des Pécheurs, & dans le pardon qui en est une suite. C'est pour cela qu'il a soufert la mort une fois, & que sa joie durera dans toute l'éternité. De-là vient, que lorsqu'un Pécheur pénitent reçoit l'effet & la consommation entière de son pardon, cela est apellé, *entrer dans la joie du Seigneur*; c'est partager avec lui la joie qu'il ressent de notre conversion, & dont il jouït sans cesse depuis ce tems-là.

Ajoutez à cela, que les recompenses du Ciel sont si grandes & si glorieuses, que le *Fardeau de Jesus-Christ* est si *leger*, & son *joug* si *aisé*, que c'est une honteuse impudence de prétendre avoir part aux trésors célestes, sans prendre la moindre peine, & sans faire la moindre démarche pour les obtenir. Le Fils de Dieu a répandu tout son sang pour nous obtenir le Ciel à cette condition. Et qui se resoudra à mourir pour nous, afin de nous mériter le Ciel d'une manière plus aisée? Que feriez-vous, si Dieu vous commandoit de tuer votre Fils aîné, ou de travailler aux Mines pendant mille années,

nées, ou bien de ne vous nourrir pendant toute votre vie, que de pain & d'eau? Le Ciel ne seroit-il pas une riche recompense à ce prix-là? Mais, quand Dieu n'exige de nous que de vivre *sobrement, justement, & religieusement;* ce qui ne peut de sa nature, que nous rendre heureux, même dès cette vie; trouverons-nous que c'est un fardeau insupportable, que le Bonheur du Ciel ne vaut ce qu'il nous en coûte, & qu'au lieu de l'accomplissement de tous nos devoirs, la Justice Divine devroit se contenter de quelques soupirs, de quelques larmes, & de quelques vaines promesses, à l'heure de notre mort?

Si toutes ces considérations jointes avec notre intérêt; si l'esperance de la Gloire céleste, si la crainte des peines de l'Enfer, & de plusieurs Jugemens qui nous ménacent, ne sont pas capables de nous faire abandonner l'ordure, le trouble, l'embarras & le desordre du Péché, & nous convertir à Dieu, il n'y a plus rien à faire, il faut que nous périssions dans notre folie.

Ceci ne peut que sufire sans doute pour convaincre tous les Chrétiens, qu'ils ne doivent pas differer leur Repentance jusqu'à l'heure de la mort. Ils sentiront par-là, que l'apel d'un Ministre, quand le Medecin les abandonne, ou même quand la Maladie les a mis dans l'impuissance de pécher; ne sauroit non plus contribuer à leur salut qu'à celui des Damnés. Cependant combien de misérables Pécheurs n'y a-t-il pas, qui appuyés sur l'efficace qu'ils attribuent à quelques bonnes Prières que le Ministre fait à cette occasion, & à la participation de la sainte Cène, quoique si tardive, sortent gaiement de ce Monde, & se précipitent dans les Enfers avec beaucoup de tranquillité? Croient-ils que Dieu acceptera leur service, lorsque le Diable n'en veut plus; & que la Repentance qu'ils témoignent à l'heure de leurs derniers soupirs, expiera les péchés de toute

leur vie? A quel terrible mécompte, ceux qui meurent dans une si fatale imagination, & dans quel abîme de misères ne se trouveront-ils pas exposés à leur reveil?

DE LA SAINTE CENE.

ARTICLE V.

NOus avons remarqué plusieurs fois, que c'est particulierement pour les Dames, que cet Ouvrage a été composé: D'ordinaire c'est aux Hommes que la plûpart des Auteurs adressent leurs Ecrits; mais comme presque toutes les Vertus conviennent également à l'un & à l'autre Sexe, j'ai cru devoir leur parler dans ce Livre d'une manière plus directe & plus particulière.

Il y a un devoir important qui me reste à traiter, & à la pratique duquel, une infinité de Femmes ont besoin d'être exhortées; je veux dire la sainte Céne, qui est un Acte de dévotion auquel plusieurs Femmes ne croyent être obligées de participer qu'à l'heure de leur mort; comme si ce Sacrement, semblable à l'Extrême-Onction des Catholiques-Romains, n'étoit propre qu'aux Personnes qui vont expirer. Mais nous pouvons leur appliquer la réponse de cet Ange de l'Evangile; *D'où vient que vous cherchez celui qui est vivant parmi les morts?* D'où vient que vous vous imaginez, que le Soleil de Justice ne soit destiné qu'à luire parmi les ombres de la mort? Ou croyez-vous que *Jesus-Christ* soit prêt à se raprocher de nous, dans le tems que nous faisons tous nos efforts pour nous éloigner de lui? Une des principales fins de ce Sacrement est de nous porter à mener une nouvelle vie. Par conséquent, quelle erreur, & quelle dangereuse folie n'est-ce pas, d'en differer

ter l'exécution jusqu'à l'heure de la mort? A la vérité, c'est un bon Guide pour ceux qui marchent déja dans le chemin de la Vertu; mais c'est s'abandonner aux esperances du monde les plus vaines, que de se flater, que ce Sacrement nous transportera tout d'un coup des sentiers du crime aux voyes de la justice & de l'équité. Les chemins qui mènent au Ciel & à l'Enfer sont trop éloignés l'un de l'autre, pour qu'il n'y ait qu'un seul pas à faire pour aller de l'un à l'autre; & l'on ne sauroit présumer avec quelque fondement, qu'une seule Communion reçûë à l'article de la mort suffise pour expier toutes les négligences volontaires où l'on est tombé à cet égard, durant tout le cours de la vie.

J'ose me flater que ces omissions totales ne sont pas un crime général; cependant on peut dire que la plûpart communient si rarement, qu'ils semblent regarder cette pratique comme arbitraire ou indiferente. Il y en a même plusieurs qui négligent ce devoir, quoiqu'ils ne manquent pas d'assister aux autres Exercices du Culte public. C'est un triste spectacle de voir qu'une Eglise, qui regorge d'Auditeurs pendant le Sermon, est vuide en un instant d'abord qu'on entame le Service pour la Communion. Les Gens se retirent comme s'ils étoient éfrayés, & s'ils croyoient, avec ceux dont il est parlé dans le Prophête *Malachie*, que la *Table du Seigneur est souillée*, & qu'il y a quelque infection qui rejaillira sur eux. Etrange & indigne Procedé, énorme ingratitude envers notre bénin Redempteur qui nous a témoigné tant d'amour!

Qu'un Roi, ou qu'un grand Seigneur donne un Festin public, quelle difficulté n'y a-t-il pas pour retenir la foule qui s'empresse à le voir? On a besoin de plusieurs Officiers pour repousser ceux qui viennent sans y être invités; mais il en faudroit bien davantage pour nous amener à ce Repas auquel Dieu nous convie; quoique l'invitation

ſoit plus générale, & que le Feſtin ſoit d'une tout-autre magnificence.

Je n'ignore pas que cette faute ſe cache, de même plusieurs autres, ſous un beau prétexte, & que cette criminelle négligence ſe couvre de la plus profonde vénération. Les Gens diſent, qu'ils ont tant de reſpect pour la ſainte Céne, qu'ils n'oſent en approcher. Mais c'eſt ſans doute un reſpect feint & très-mal entendu, puisqu'il bannit l'obéïſſance. En effet, lorsque *Jeſus-Chriſt* nous ordonne de venir à lui, & que nous reculons; cette démarche eſt plutôt une preuve d'opiniâtreté & de revolte, que de crainte & de reſpect. Je ſupoſe que nous ne prétendons point ſurpaſſer en Piété les Chrétiens de l'Egliſe primitive; cependant ils communioient tous les jours. Ainſi notre prétendu reſpect eſt d'une tout-autre nature que le leur; puisqu'il produit des effets ſi contraires. Il faut avouër, qu'il eſt bien à craindre que pluſieurs ne ſe faſſent une terrible illuſion à cet égard. L'établiſſement de l'Euchariſtie eſt regardé avec raiſon comme une des plus conſidérables Inſtitutions divines; & ceux-là même qui s'imaginent n'être point obligés de ſe préparer, quand il s'agit des autres, ſentent avoir beſoin de quelque préparatif quand il eſt queſtion de celle-ci; mais la difficulté d'en venir à bout les décourage; ils n'oſent y paroitre ſans la Robe des Nôces, mais ils ont de la peine à s'en revêtir. De ſorte que tout ce beau ſemblant, tout ce prétendu reſpect n'eſt autre choſe, que le Démon couvert du Manteau de *Samuël*; ce n'eſt qu'un véritable Mépris ſous le maſque de l'Humilité.

Il s'offre à ce ſujet quelques remarques à faire ſur les idées relâchées, qu'on ſe forme d'ordinaire touchant les péchés d'omiſſion. Pluſieurs tremblent à la vûë de quelques péchés énormes; lorsqu'il s'agit de les commettre, ils leur paroiſſent hideux & éfroyables; quoique d'un autre côté ils régardent

dent les péchés d'omiſſion, comme de *ſimples privations* & de *purs zéros*. On diroit ſur ce piéd-là, que tous les Préceptes affirmatifs ne ſont que de ſimples formalités, que Dieu a établies pour mettre à l'épreuve nos inclinations plutôt que pour nous obliger à leur pratique; que ce ſont des ouvertures, ou des propoſitions, qu'il nous eſt permis de recevoir ou de rejetter, plutôt que des Ordres poſitifs, auxquels nous devons obéïr à nos risques & perils. N'eſt-ce pas là une imagination auſſi abſurde qu'impie, de prétendre que Dieu veuille compoſer de cette manière avec ſes Créatures, & que, ſemblable à un Prince vaincu par ſes Sujets rebelles, il conſente à les exempter de lui rendre hommage, & les diſpenſe de tout devoir poſitif, pourvû qu'ils ne le déchirent pas, & qu'ils aient la civilité de ne faire aucun outrage à ſa Perſonne? C'eſt-là une imagination ſi extravagante, qu'on n'a beſoin pour la refuter, que d'alleguer ce Formulaire d'Accuſation, que *Jeſus-Chriſt* nous donne dans l'Evangile de S. MATHIEU, & qui doit ſervir de Modèle à celui qu'il emploïera au dernier jour, où il ne s'agit que de péchés d'omiſſion. Cependant la Sentence qu'il prononce là-deſſus eſt auſſi terrible & auſſi irrevocable, que ſi tous les péchés de commiſſion qu'on peut s'imaginer dans le monde y étoient exprimés.

D'ailleurs il eſt certain que, de toutes les omiſſions, il n'y en a point qui nous paroiſſe devoir être plus ſeverement relevée, que celle qui regarde la Communion; puis qu'elle ne renferme pas ſeulement une deſobéïſſance, mais auſſi une eſpece d'ingratitude contraire à l'autorité, de même qu'à l'amour de notre Sauveur. Lors qu'il cherche avec tant d'ardeur à s'unir avec nous, que, pour en venir à bout, il forme de nouveaux myſteres; lors-qu'il s'accommode à la portée de nos ſens, & de nos deſirs naturels, au défaut des ſpirituels qui

nous manquent; lors, dis-je, qu'il fait tout ceci, nous sommes non seulement des Impies, mais des Inhumains, si cela n'est pas capable de nous attirer à lui; sur tout puis qu'il le fait pour nous rapeller le tendre souvenir de ce qu'il a fait ci-devant pour nous; qu'il s'offre à nos embrassemens dans le même état où il se trouvoit lorsqu'il s'offrit à Dieu pour expier nos crimes; qu'il nous montre ces plaies que nos iniquités lui ont faites, ces *meurtrissures* par lesquelles nous sommes guéris, & cette mort qui nous à donné la vie. Le forcerons nous, pour mettre le comble à sa Passion, à s'écrier d'une manière pathètique, *Vous tous passans, n'avez-vous aucun égard à ma douleur?* Au lieu de nous fraper la poitrine, à l'exemple d'un grand nombre de ceux qui furent les témoins de ses souffrances, lui tournerons-nous le dos? Si nous en venons-là, & que nous en formions l'habitude, il est à craindre que du second pas nous n'allions jusqu'à secouër nos têtes contre lui, à profaner ce Mystere & à nous en moquer enfin, puis que nous avons l'impieté d'en négliger la commémoration.

Cette crainte ne me paroit pas mal fondée; puis qu'en fait de Religion, l'on y avance, & l'on y recule par dégrés. La froideur & l'indifference, si on ne les arrête d'abord, tournent bientôt en dégoût & en mépris. En effet, à quoi peut-on attribuer ce torrent de profanation qu'on voit debordé parmi nous, qu'au mauvais usage que nous faisons des moyens que la Grace de Dieu nous fournit, qu'à la négligence & même à l'abus de la sainte Céne, qui est le plus efficace & le plus puissant de tous ces moyens-là.

Quand même on n'en retireroit d'autre avantage que celui qui naît de la préparation, cela seroit fort considérable. C'est elle qui nous fait recueillir en nous-mêmes, qui fixe nos desseins indé-

déterminés de chercher & d'éprouver nos voies, lesquels sans cela nous renvoyerions peut-être à l'infini; c'est elle qui nous arrête au milieu de la carriere de nos vices, qui nous donne la connoissance de notre cœur, qui nous fait voir le danger où nous sommes & les moyens de l'éviter; qui nous découvre les plaies que notre Ame a reçuës & les remedes qu'il y faut appliquer; tous avantages, auxquels bien des gens ne pensent guéres, que lorsque le tems de la Communion approche. Nous vivons dans un tel éloignement de nous-mêmes, nous connoissons si peu ce qui se passe au dedans de nous, que rien ne nous convient mieux que cette description que fait un Prophête de la prise de *Babylone*, dont le Roi ne savoit rien, jusqu'à ce que des Messagers vinrent l'avertir coup sur coup que la Ville étoit prise à l'une de ses extremités. Nous croyons souvent être en sûreté pendant que l'Ennemi occupe déjà nos murailles. C'est pourquoi les alarmes que la sainte Céne nous donne, pour nous obliger à nous défendre, doivent être regardées comme salutaires.

Mais, si lorsque la Trompette sonne, nul ne veut se préparer à la Bataille; si lorsque le Ministre nous avertit du jour auquel il célébrera la Communion, & de quelle manière il faut s'y disposer, nous nous retirons tous, *sans nous mettre en peine,* non plus que GALLION, *d'aucune de ces choses;* ou, avec le Gouverneur FELIX, *nous les renvoyons à une autre fois;* nous nous exposons volontairement, & il est juste que cette effraïante ménace de *Jesus-Christ* s'exécute sur nous, je veux dire que nous *mourions dans nos pêchés;* puisque nous méprisons une ocasion si favorable de nous en retirer.

Mais la sainte Eucharistie ne nous procure pas seulement cet avantage éloigné & accidentel, cette *Grace prévenante*; elle en renferme aussi de plus considérables & plus naturels; elle nous fournit

 une

une Grace qui nous aide à resister à la tentation, avec toutes les armes spirituelles propres à repousser toutes les attaques du Diable; elle nous offre un reméde universel pour toutes les maladies de l'Ame, & nous rend capables, si nous y participons dignement, de dire avec l'Apôtre S. PAUL, *Je puis toutes choses par Jesus-Christ qui me fortifie.* En un mot, elle peut devenir pour nous tout ce qui nous est nécessaire, *Sagesse*, *Justice*, *Sanctification*, & *Redemption*, parce qu'elle nous met en état de posseder celui qui est toutes ces choses. Ainsi, lorsque nous négligeons de nous aquiter de ce devoir, nous agissons manifestement contre nos véritables intérêts, & nous préferons la mort à la vie.

Nous voyons par-là que toutes sortes de motifs concourent à nous engager à la pratique de ce devoir. Plût à Dieu qu'il y en eût au moins quelques-uns qui prévalussent sur nous! Si nous ne sommes pas souvent assés traitables pour nous y soumettre par un principe d'obéissance, faisons-le du moins par un principe d'amour & de gratitude; ou si ni l'un ni l'autre de ces deux motifs ne nous touche pas, que notre intérêt du moins nous y amène. Plusieurs s'en excusent sous prétexte d'affaires. Les uns ont acheté une Maison de Campagne, les autres une couple de Bœufs, & c'est ce qui les empêche de se rendre au Festin des Nôces de leur Roi. Mais helas! quelle affaire peuvent-ils avoir qui fait aussi importante que celle-ci? D'ailleurs cette excuse ne sauroit convenir au Sexe auquel je m'adresse ici d'une façon plus particulière. On peut dire même qu'elles en retireroient un double avantage, si elles y employoient une partie de leur temps. Je les conjure donc avec toutes les instances possibles de ne regreter pas quelques heures de leur loisir à une occupation si digne de tous leurs soins.

Si quelqu'un de leurs Parens ou de leurs Amis les invitoit à une entrevûe, elles ne le trouveroient pas trop importun, s'il les en sommoit toutes les semaines, ou même tous les jours; mais elles iroient ponctuellement au Rendez-vous. Et lorsque leur Sauveur demande leur compagnie, quoique plus rarement, ne l'obtiendra t-il pas? Faut-il qu'il ne les voie à sa table qu'à deux ou trois Fêtes solemnelles de l'année? Seront-elles surprises de s'y voir invitées en quelque autre occasion, & lui diront-elles, il n'est ni *Pâque*, ni *Noël*, de même que le Mari de la *Samaritaine* s'étonna de voir que sa Femme alloit trouver le Prophete, quoique ce ne fût ni le tems de la *nouvelle Lune, ni un jour de Sabat?* Ce ne seroit pas seulement être indévot, mais incivil & brutal. Il me semble du moins que celles qui pointillent tant les unes avec les autres sur le chapitre de la Civilité, ne devroient pas renoncer à toute politesse lors qu'elles ont à traiter avec leur Sauveur dont la compagnie n'est pas assûrément si désagréable, qu'elles soient obligées de l'éviter. Si elle paroit telle à quelques-unes, leur éloignement seul en est la cause; il n'ouvre pas ses trésors à ceux qui ne le fréquentent point. Il n'est pas étonnant que ceux qui ne viennent à sa Table que de tems en tems, & par forme d'aquit, y trouvent un acueil aussi froid que leur dévotion est languissante. Ceux qui voudroient y *goûter combien le Seigneur est doux & benin*, devroient faire voir par leur assiduïté qu'ils s'en aprochent de tout leur cœur, & ils trouveroient alors que c'est un véritable *Festin de bêtes grasses*, pour me servir de l'expression d'un Prophete.

En un mot, qu'on en fasse l'expérience, & qu'on se resolve pendant une année, ou environ, si l'on veut, à n'omettre aucune occasion de communier avec toutes les préparations requises; & j'ose presque assurer que ces personnes-là n'auront pas besoin

ſoin dans la ſuite qu'on les y exhorte, puis que leur propre impatience ſuffira pour les y animer. L'expiration de ce tems défini ſera le commencement d'un indéfini; & leur reſolution n'aura d'autres bornes que celles de toute leur vie. Car dans tout le myſtere de Piété, dans toute l'économie de l'Evangile, il n'y a pas de moyen ſi promt, ni ſi infaillible pour croître en grace & en toute ſorte de Vertus Chrétiennes, que la fréquente Communion.

D'ailleurs, quoique ce ſaint Office, de même que les autres, ſe pratique dans l'Egliſe, ſon efficace n'eſt pas bornée dans l'enceinte de ſes murailles, mais elle ſuit l'Ame dévote dans toutes les occurences de la vie humaine.

Celle qui a conſidéré avec attention la préſence de Dieu dans ſon Sanctuaire, n'oubliera pas facilement qu'il ſe trouve auſſi tout autre part; & celle qui ſe ſouvient de cet Attribut de la Divinité, n'a pas beſoin d'aucun autre motif pour animer ſes efforts; puis qu'elle eſt ſous la protection de celui qui a le pouvoir de punir & de recompenſer; & qui n'a nul égard à l'apparence exterieure des perſonnes, & qu'aucun Prince de la Terre ne ſauroit intimider. Il eſt certain qu'une ſerieuſe reflexion ſur la préſence de Dieu, eſt la voie la plus ſûre pour réprimer nos apétits criminels; au lieu que, ſuivant les termes de l'Ecriture, *n'avoir pas la crainte de Dieu devant les yeux*, c'eſt être plongé dans toute ſorte de vices, & dans le plus triſte état du monde.

Par conſéquent, il eſt de l'intérêt de tous ceux qui aspirent à une Piété ſolide d'entretenir dans leur eſprit cette crainte & ce reſpect pour Dieu, comme un des motifs les plus propres à les mettre en état de ſuivre l'avis de l'Apôtre, lors qu'il exhorte les Fidèles *à ſe purifier de toutes les ſouillures de la chair, & de l'esprit, & de vivre en ſainteté dans la crainte de Dieu.*

Il

Il n'y a rien dans notre Religion d'auſſi ſolemnel que le Sacrement de la ſainte Céne: nous ſommes obligés, en qualité de Chrétiens, d'y participer ſouvent; & nous ne ſaurions le négliger ſans marquer un grand mépris pour notre divin Sauveur & ſa ſainte Religion. Il l'a établi pour nous faire ſouvenir de l'amour immenſe qu'il nous a témoigné, lors qu'il a donné ſa vie pour nous: Auſſi nous commande-t-il expreſſément de le célébrer en mémoire de lui. St. *Paul* nous apprend, que *toutes les fois que nous mangeons de ce pain & que nous beuvons de cette coupe, nous anonçons la mort du Seigneur, jusqu' à ce qu'il vienne.*

La ſainte Céne nous fournit une grande conſolation; parceque non ſeulement elle nous répréſente l'amour extraordinaire de notre Sauveur, en ce qu'il a donné ſon corps pour être rompu, & ſon ſang pour être répandu en notre faveur; mais auſſi parce qu'elle nous eſt un ſeau de tous ces avantages que ſa mort nous a procurés, du pardon de nos péchés, & du pouvoir de nous en délivrer.

L'avantage qui nous en revient eſt auſſi très-conſidérable, parce qu'elle nous confirme dans la Vertu; que notre reſolution de mieux vivre à l'avenir y eſt fortifiée & que nous y obtenons la grace du Saint Eſprit pour nous mettre en état de mieux obéïr à Dieu. Le meilleur moyen de s'y préparer eſt de nous repentir ſerieuſement de tous nos péchés & de tous nos égaremens; de prier Dieu de tout notre cœur qu'il veuille nous les pardonner; de prendre une ferme reſolution de n'y retomber plus dans la ſuite; de veiller mieux ſur nos actions que nous n'avons fait par le paſſé; d'avoir plus de zèle & de ferveur dans nos Prières; de vivre en paix avec tout le monde, & de pardonner aux autres le mal qu'ils nous ont fait, comme nous ſouhaitons, que Dieu nous pardonne nos des-obéïſſances

Qu'au-

Qu'aucun de nous ne dise qu'il n'est pas bien préparé à cela, puisque notre devoir nous oblige de l'être: car si nous ne sommes pas disposés à recevoir la sainte Céne, nous ne sommes pas en état d'obtenir grace auprès de Dieu, ni d'avoir part à sa miséricorde: nous ne sommes pas préparés aussi pour le bonheur du Ciel, & nous ne saurions esperer d'y parvenir. Mais si nous nous préparons du mieux qu'il nous est possible par la repentance, & par la resolution de devenir meilleurs, aussi bien que par des Prières ardentes, en demandant à Dieu sa grace, il acceptera nos foibles efforts, & nous accordera les faveurs qui suivent une sainte Communion. L'on peut même dire que la négligence de ce devoir est une des principales causes qui a produit la décadence où la Piété Chrétienne est tombée au milieu de nous. Si la sainte Céne étoit souvent reçuë avec les dispositions requises, il n'y a nul doute qu'elle ne servit beaucoup à reformer le monde, & à nous rendre gens de bien. Car outre que, par l'Institution de Dieu, ces Elemens sacrés deviennent les moyens moraux de sa grace, qui servent à entretenir & à confirmer nos bonnes resolutions; nous y voyons clairement représenté à nos sens un des plus puissans Motifs que notre Religion nous fournisse contre le péché, je veux dire le sacrifice & la passion de notre divin Sauveur. Il nous y est depeint comme sous nos yeux avec toutes ses plaies & son agonie, rompu, brisé & couvert de son sang pour expier nos désobeissances. Où est donc le Chrétien qui ne soit prêt à verser un torrent de larmes qu'il pense à l'omission de ce devoir?

O cœur endurci! peux-tu regarder ce tragique spectacle sans ressentir de l'indignation contre tes péchés qui en ont été la cause? Peux-tu jouir de la moindre tranquillité, pendant que tu vois ton Sauveur dechiré pour l'amour de toi de la plus cruelle douleur? Mais, si tu n'as pas assez d'équité & de courage pour van-

vanger les souffrances de ton Sauveur en domptant tes passions qui sont ses mortels ennemis il seroit pourtant juste que, par un principe d'amour propre, tu n'eusses aucune indulgence pour tes péchés, lorsque tu vois le cruel supplice que le Fils de Dieu a souffert pour les expier. Comment peux-tu y retomber sans être saisi de fraieur, puisque tu as devant les yeux un Exemple si terrible de la severité de Dieu contre le Vice? La vûë d'une scène si sanglante ne te cause-t-elle pas une espece d'agonie? N'y vois-tu pas le Pere des miséricordes devenu inexorable, & irrité contre le péché à un tel point que la Créature la plus innocente qu'il y eût sur la Terre, & le plus cher objet de son amour qui fût dans les Cieux n'en pût obtenir le pardon, quoi qu'il le demandât avec prières & avec larmes, qu'en s'exposant à la mort ignominieuse de la croix? Certainement, si tu avois la moindre étincelle d'amour pour ton Sauveur, ou pour toi même, la commémoration solemnelle de ses soufrances t'inspireroit de l'indignation & de l'horreur pour tes péchés.

Comme dans cette grande solemnité nous rappellons le souvenir de la mort de notre Sauveur, nous y renouvellons aussi les vœux d'obéïssance que nous lui devons; ce qui en soi-même ne peut que servir à dompter nos passions; mais beaucoup plus lorsqu'on le fait d'une manière si solemnelle. De même que le repas qui se faisoit sur les Victimes immolées étoit toujours, parmi les *Juifs* & les Payens, un Rite *federal* ou *d'Alliance*, par lequel Dieu & les Hommes s'obligeoient reciproquement entr'eux à certaines choses: Ainsi dans la sainte Céne du Seigneur, qui est un repas mystique sur le sacrifice de son corps & de son sang, nous mangeons de l'un, & nous bûvons de l'autre, & par-là nous nous consacrons d'une manière solemnelle à son service. Nous lui jurons, sur les symboles de son corps & de son sang, de lui être fidèles, & nous les recevons

vons avec promesse de ne l'abandonner jamais. Lorsque nous les prenons dans nos mains ; c'est à-peu-près comme si nous parlions à Dieu en ces termes :

Nous venons ici, Seigneur, pour t'offrir nos corps & nos ames en sacrifice saint, vivant & agréable a tes yeux, qui est notre raisonnable service. Nous appellons à témoins ce précieux sang qui nous a rachetés, qui crie de meilleures choses que celui d'Abel, & qui intercéde puissamment pour nous, qu'à l'avenir nous te serons fidèles jusqu'à la mort, que rien ne pourra jamais nous détourner de notre devoir, quelque obstacle que nous trouvions en chemin & à quelque tentation que cela nous expose.

Y a t-il au monde un frein plus propre à nous retenir dans le devoir, lors que nous sommes tentés, qu'un engagement si saint & si solemnel? Il me paroit du moins que le sentiment du Vœu que nous avons fait devroit nous inspirer une telle crainte de tomber dans le péché, que la seule idée nous remplît d'horreur.

En effet, grand Dieu, comment oserois-je tromper mon prochain, puisqu'il n'y a que peu de jours que je te jurai d'être fidele & équitable, & que je reçus ensuite la Communion? Avec quelle audace puis-je haïr mon Frere & penser à me vanger de lui après t'avoir promis en dernier lieu, sur la sainte Eucharistie, d'aimer & de pardonner tout le monde?

Sans contredit, si les Hommes avoient quelque juste idée de Dieu & de la Religion, après de tels engagemens, ils trembleroient à la vûe de tout ce qui pourroit les entrainer au péché; & quelque prétexte de leur indignité qu'ils alléguent pour s'abstenir de la sainte Céne, je ne doute pas que la principale raison qui leur fait négliger ce devoir ne vienne de quelque passion favorite, ou de leurs cupidités criminelles, qu'ils ne veulent point abandonner à quel prix que ce soit. S'ils agissent par ce principe, comme il est fort à craindre, ils en

sont

ſont indignes à la verité; mais ils en doivent avoir d'autant plus de honte, & c'eſt cela même qui aggrave leur négligence. En effet, celui qui ne veut pas communier, parce qu'il ne veut pas renoncer à ſes deſordres, fait d'un péché le fondement d'un autre, & allégue pour ſon excuſe ce qui ſera la cauſe de ſa Condamnation. Mais ſi nous ſommes reſolus de bonne foi d'abandonner tous nos péchés & de les immoler, comme autant de victimes, ſur l'Autel; alors nous ſommes bien diſpoſés pour cette grande ſolemnité & nous ſerons favorablement reçus à la Table de notre Seigneur. Si nous pouvons remplir avec ſincerité les vœux que nous avons formés, alors nous pouvons hardiment *prendre la coupe de délivrance & invoquer le Nom de l'Eternel.* D'ailleurs, il eſt certain que plus nous renouvellerons nos vœux dans la célébration de l'Euchariſtie, plus nous ſerons en état de les accomplir, & plus nous nous fortifierons dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes.

Enviſageons à préſent la ſainte Céne comme une partie du Culte divin, un Inſtrument à la Piété, & un Remede contre les tentations. On peut dire là-deſſus que l'Office de notre Egliſe a très-bien exprimé & mis enſemble tout l'eſprit de l'Evangile ſur cette matière. Auſſi avons-nous ſujet d'en benir Dieu, & de reſpecter cette ſimplicité primitive, ce véritable eſprit du Chriſtianisme qu'on y obſerve à tous égards.

L'Euchariſtie enviſagée comme une partie du Culte Divin emporte une humble confeſſion de nos péchés, une ſincere profeſſion de la Foi Chrétienne, un aveu que nous ſommes les diſciples de notre Sauveur crucifié, que nous n'attendons le ſalut par aucun autre moyen que par le ſacrifice de ſon corps & de ſon ſang offerts ſur la croix. Elle renferme d'ailleurs une oblation ſolemnelle à Dieu de nos

très-humbles actions de grace pour un si inestimable bienfait; & à notre Seigneur *Jesus-Christ*, pour l'amour immense qu'il nous y a témoigné, quelque indignes que nous en fussions. Enfin nous y offrons à Dieu, de la manière la plus solemnelle, nos corps & nos ames, pour être un sacrifice saint, vivant & agréable à ses yeux. Ainsi ce Sacrement contient un assemblage de toutes les Vertus, la Repentance, la Foi, l'Esperance, & la Charité. Il nous amène, pour ainsi dire, plus près de Dieu, & à un exercice plus solemnel des Graces Evangeliques; ce qui fait bien voir la nécessité d'une fréquente Communion. Car il n'y a point de motif plus efficace à la Sainteté, quand ce ne seroit que la préparation requise pour la recevoir dignement; puis qu'elle ranime nos Esprits, qu'elle excite toutes nos Vertus, qu'elle mortifie tous nos apétits sensuels, & qu'elle nous aproche davantage du Thrône de Dieu. La nécessité de cette préparation ainsi que la Liturgie de notre Eglise l'ordonne, paroit en ce que la Foi, la Repentance & la Charité sont absolument nécessaires pour nous mettre en état de produire les effets marqués ci-dessus qui constituent ce Sacrement, envisagé comme une partie du Culte Divin: De sorte que ceux qui viennent à cette sainte Table, sans avoir les dispositions requises, se moquent de Dieu & bravent sa Majesté.

L'exercice de nos Vertus dans la Communion sert à les accroître & à les augmenter. Ces humbles hommages d'adoration que nous rendons à Dieu, dans le sentiment profond de la grandeur de sa Majesté, aussi bien que de notre bassesse & de notre indignité, cet acte d'une vive Foi, par lequel nous professons mettre toute notre confiance en la mort de notre Seigneur *Jesus-Christ*, & en attendre notre salut éternel; cet amour ardent, par lequel notre cœur offre ses louanges & ses actions

de graces, & s'offre lui-même en sacrifice à Dieu, tous ces actes laissent des impressions si vives sur nos ames, qu'il n'est pas facile de les effacer, & le plaisir que nous y trouvons nous engage à renouveller souvent les mêmes actes de piété.

La participation à la sainte Céne tend naturellement à produire la sainteté, par la représentation sensible qu'elle nous donne d'un Sauveur crucifié. Les symboles de sa mort sont très-propres à nous rapeller l'idée de ses peines & de ses souffrances, par cette grace qui en est inseparable lorsque nous les recevons dignement, & qui nous est accordée pour fortifier nos ames, augmenter notre foi, enflamer notre amour & perfectionner nos esperances; outre qu'ils nous sont une arrhe & une assurance du pardon de nos péchés par le sang de *Jesus-Christ* aussi par-là que nous nous engageons de nouveau dans son service, à obeïr à ses Loix, & à renoncer à nos Ennemis spirituels, Satan, la Chair & le Monde. D'où il est aisé d'inferer que la Communion est un puissant Antidote contre les tentations: Car ces vives impressions de l'amour de notre Sauveur, ces nouveaux secours de la grace divine, la force d'un engagement solemnel à lui obéir remplissent l'ame d'un zèle ardent contre le péché, & d'un salutaire mépris pour tous les plaisirs sensuels.

Ainsi ô mon Dieu, qu'est-ce qui me rendroit assez prodigue de mon salut pour le hazarder en négligeant une fréquente Communion? N'ai-je pas besoin de m'examiner souvent moi-même? Tes graces & tes faveurs ne degénérent-elles pas, si l'on n'a soin de les arroser & de les rafraichir de tems en tems? Mon commerce continuel avec le monde, & mes étroites liaisons avec la chair & le sang ne m'obligent-elles point à renouveller mes résolutions contre elles toutes les fois que je le puis faire? N'y a-t-il pas dans la pratique des Vertus Chrétiennes un charme Divin,

qui ſurpaſſe toutes les voluptés de la Terre? N'eſt-ce pas-là un Sacrifice agréable aux yeux de mon ſouverain Maître & de mon Sauveur? N'eſt-il pas juſte que j'oblige celui qui a bien voulu mourir pour moi, & que je me rappelle ſouvent la memoire de l'amour infini qu'il m'a témoigné en cette occaſion? Pardonne moi, ô Dieu, toutes mes ingratitudes à ton égard, & l'inſenſibilité que j'ai eue jusqu'ici pour mes véritables intérêts & le ſalut de mon Ame. A l'avenir je ferai mes délices de cette ſainte Communion, je m'y offrirai ſouvent à toi en un Sacrifice ſpirituel; j'y déclarerai ma foi en mon Sauveur crucifié, & je te demanderai ton aſſiſtance pour me conduire à travers tous les labyrinthes & les embarras de cette vie. O Dieu, fai-moi grace & miſéricorde, & que ma Prière te ſoit agreable, au nom de ton Fils Jeſus-Chriſt. *Amen.*

Avant que d'aller plus loin, il faut examiner quelle a été la ſource & l'origine de ce Myſtére, & voir pour quelle raiſon il eſt fait une des principales Céremonies du Chriſtianisme.

Entre les merveilles étonnantes que Dieu opera en faveur des *Iſraëlites*, & pour les délivrer de l'eſclavage où ils étoient en *Egypte*, une des plus ſignalées fut la mort des premiers nés des *Egyptiens*, ſans toucher à ceux des Enfans d'*Iſraël.* C'eſt ainſi que Dieu témoigna ſa juſte indignation contre leurs cruels Perſecuteurs, qu'il priva tout d'un coup & d'une manière ſi terrible de ce qu'ils avoient de plus cher au monde; & qu'il déclara ſa grande miſéricorde envers les *Iſraëlites*, qu'il garantit d'une ſi fâcheuſe calamité. Afin donc que le ſouvenir d'une faveur ſi remarquable ſe conſervât dans l'eſprit de ceux-ci; qu'ils fuſſent vivement touchés de la bonté de Dieu à leur égard; que leur foi en fût confirmée, & qu'ils eſperaſſent, en cas de beſoin, la même protection favorable qu'ils venoient d'éprouver d'une manière ſi éclatante; il plût à Dieu de faire

faire de cet évenement, une Coûtume mysterieuse, pour être célébrée une fois tous les ans, & représenter cet Acte éclatant de sa puissance, & cette touchante démonstrantion de son amour. De même la célébration de la sainte Céne nous figure notre délivrance du Péché & de l'Enfer, que Dieu a operée par notre Seigneur *Jesus-Christ*. Elle nous représente aussi que les Ames de ceux qui feroient leurs efforts pour se dégager de l'esclavage spirituel du Péché, seroient sauvées de cette affreuse ruine qui doit enveloper ceux qui ne travailleront point à secouer le joug de la chair & du monde. Toute cette auguste Ceremonie, qui consiste dans plusieurs actions, est clairement décrite dans nos Evangiles, & peut être distinguée en differentes parties; la Benediction & la Consécration du Pain & du Vin; (par la Prière & par des Actions de grace) la fraction du Pain, & sa distribution, aussi-bien que celle de la Coupe, aux Personnes qui sont présentes, & en la déclaration qui accompagne cette distribution. Ces symboles nous y représentent clairement que le Corps de notre Sauveur a été donné & rompu, & son Sang répandu en remission de nos péchés. Toutes ces choses ont été faites de cette manière dès la première institution de la sainte Céne, & dans la pratique exemplaire de cette Ceremonie, que notre Sauveur nous oblige d'imiter, lorsqu'il dit, *faites ceci en memoire de moi*. Dans l'Evangile de St. *Mathieu*, & dans celui de St. *Marc*, il suit immédiatement après la relation de tout ce détail; *& après avoir chanté un Hymne, ils s'en allerent en la Montagne des Oliviers*. Cette Action en elle-même étoit certainement convenable pour finir cette Ceremonie sacrée; mais on ne sauroit déterminer par ce qui en est dit, quelle relation elle y avoit. Cependant l'Eglise a joint à la célébration de l'Eucharistie plusieurs Actes de dévotion; la Confession, la Priere, le chant des Louanges de Dieu, les Actions de

de Graces, les Interceſſions, les Vœux ſortables à la nature & au but du Sacrement, afin de glorifier Dieu & de contribuer à l'édification des fidèles.

C'eſt de cette manière que la pratique en eſt inſtituée & enjointe par notre Sauveur ; mais le ſens myſtique, tel qu'on le trouve expliqué dans la ſainte Ecriture, le ſeul fondement ſolide ſur lequel on doit bâtir l'explication des Myſteres ſurnaturels, conſiſte en ce qui ſuit.

L'intention de *Jeſus-Chriſt*, en nous le recommandant, étoit de nous rappeller le ſouvenir de ce qu'il a ſouffert pour nous; de nous porter à conſidérer attentivement ſes ſouffrances, & à ſentir dans nos cœurs une reconnoiſſance proportionnée à une telle faveur. La mort que notre Seigneur a ſubi pour l'amour de nous eſt certainement l'Acte de la plus grande bonté, & de la charité la plus immenſe, dont il y ait jamais eu d'exemple dans l'Univers, & qui a produit les effets du monde les plus avantageux en notre faveur. Ainſi il eſt juſte que cette mort ſoit ſouvent préſente à nos Eſprits, & qu'elle faſſe le ſujet de nos plus fréquentes méditations. Notre Seigneur *Jeſus*, abſent de nous par rapport à ſon Humanité & aſſis à la droite de ſon Pere dans les Cieux, afin de ſuppléer à ſon abſence, & afin que nous ne l'oublions pas entierement, & que nous ne devenions pas étrangers à ſon égard, aime & recherche cette occaſion d'être préſent & de converſer avec nous de la manière la plus propre à graver dans nos cœurs les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance que nous lui devons.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire que les bienfaits de la Paſſion de *Jeſus-Chriſt* bien conſidérés, & ſincerement embraſſés par la foi, ſont vivement repréſentés dans la ſainte Céne, & qu'ils ſervent à l'entretien de notre vie ſpirituelle, à ſoutenir & à conſoler nos ames. L'Euchariſtie eſt un ſaint Repas, un Feſtin ſpirituel, auquel Dieu lui-

même

même nous invite; si nous y venons avec des cœurs bien disposés, il nous y présente les viandes les plus délicieuses, une Manne céleste, & une liqueur vivifiante. *Le Pain est le bâton de la vie*, le plus commun, le plus nécessaire & le plus sain de tous les alimens. Le Vin est la plus agréable & la meilleure de toutes les boissons. C'est par ces signes exterieurs que Dieu a voulu représenter ce Corps & ce Sang, par l'oblation desquels le Genre Humain a été mis en état d'obtenir la vie & la santé. En participant à ces symboles d'une manière convenable, avec une vive foi, une profonde reconnoissance, un regret amer et douloureux d'avoir offensé un Dieu si bon et si tendre à notre égard, une résolution sincere d'être à l'avenir plus sages et plus vertueux; en participiant, dis-je, à la Table du Seigneur, avec ces dispositions, nous pouvons nous flater que notre piété en sera augmentée, que nos ames recouvreront leur premier état d'innocence, que Dieu nous accordera le secours de son Esprit pour nous fortifier dans nos bons desseins. Celui qui communie de cette manière, *mange la Chair & boit le Sang de notre Seigneur*, c'est-à dire, comme il l'explique lui-même, *croit en lui*, mais d'une foi vive, qui emporte tous les autres actes de l'Esprit et de la volonté; *il a la vie éternelle & ne mourra pas*, selon la promesse de *Jesus-Christ*.

La sainte Céne marque cette union que les véritables Disciples de *Jesus-Christ* ont avec lui, et leur constant attachement à lui par la foi et par l'obéïssance: Elle prouve aussi leur conformité d'affections, et les engage à la plus scrupuleuse fidelité à son égard; puisqu'ils ont avec lui les plus tendres relations. Toutes ces choses suivent nécessairement d'une sainte Communion; car de même que des mets simples et pris dans une certaine mesure contribuent à la santé de notre corps; Ainsi le sacré repas que nous faisons à la Table du Seigneur,

neur, sert de nourriture spirituelle à nos ames. C'est pourquoi notre Seigneur dit expressément, *celui qui mange ma chair & boit mon sang vit en moi, & moi en lui.* De-là vient aussi que l'Apôtre Saint *Paul* s'explique en ces termes: *La Coupe de benediction, que nous benissons n'est-elle pas la communion au Sang de Jesus-Christ? le Pain que nous rompons n'est-il pas la communion au Sang de Jesus-Christ?* Dans l'action exterieure nous participons aux symboles qui représentent le Corps et le Sang de notre Sauveur; dans le but spirituel nous avons communion avec sa personne, puisque, comme nous l'avons deja dit, nous sommes intimement unis avec lui.

D'ailleurs, ce Sacrement nous représente l'union qui est entre les veritables Disciples de *Jesus-Christ*, parce qu'ils sont joints ensemble par un consentement & une unité de foi, par une volonté & une affection mutuelle, par la conformité de leur esperance du même bonheur, par un tendre amour fraternel les uns à l'égard des autres, & une émulation Chrétienne à qui aura plus de reconnoissance pour les bienfaits de leur Redempteur. Leur participation à cette nourriture individuelle les transforme, pour ainsi dire, en un seul Corps, & en une même substance. *Quoi que nous soyons plusieurs*, dit S. PAUL, *nous ne sommes qu'un seul pain & qu'un seul corps: car nous participons tous à un seul pain.*

La sainte Céne a été instituée comme un moïen propre & efficace à produire en nous des sentimens pieux envers Dieu, envers notre Sauveur *Jesus-Christ*; pour nous disposer à la pratique de toutes les vertus; pour confirmer notre foi; pour nourrir nos esperances; pour fortifier nos resolutions de marcher avec constance dans le chemin de la Vertu; pour nous unir plus étroitement à *Jesus-Christ*, & pour augmenter la charité que nous devons

vons avoir les uns à l'égard des autres. L'accomplissement de toutes ces vûës suppose, que nous y devons contribuer par une fréquente & sincere Communion, d'où il resulte plusieurs Devoirs auxquels nous sommes obligés à cet égard, dont les uns précedent, & les autres accompagnent, ou suivent la participation à l'Eucharistie.

Avant que de recevoir cet auguste Sacrement, nous devons considérer où nous allons; quelle est la nature & l'importance de l'action que nous allons faire, lors que nous aprochons de *la Table du Seigneur*, ainsi que l'Apôtre la nomme: Nous devons penser que nous sommes alors dans une présence plus immédiate de la Majesté Divine; qu'il nous y traite avec toute la magnificence possible; nous y donne les plus tendres témoignages de sa miséricorde, & les gages les plus assurés de sa protection; que nous y allons voir notre Seigneur, avec les plus tendres marques de son amour, s'offrir lui-même en sacrifice à Dieu, s'exposer aux plus vives douleurs, & aux traitemens les plus indignes pour notre bien & le salut de nos Ames; qu'ainsi nous devons nous revêtir de toutes les dispositions convenables à une telle aproche, & à un si glorieux entretien avec notre Sauveur. Si nous avions l'honneur d'être invités à la table d'un grand Prince, quel soin n'aurions-nous pas de parer nos corps d'une manière décente, d'être sur nos gardes pour ne rien dire qui ne marquât un profond respect, & de n'avoir rien autour de nous de sale ou de rebutant qui pût choquer sa vûë ou déplaire à son Esprit? A plus forte raison devons-nous purifier nos ames, lorsque nous sommes appellés à nous trouver en la présence de Dieu, & avoir communion avec lui. Nous devrions employer tous nos efforts à nettoyer nos ames de toute impureté, & de tout attachement illégitime; nous devrions bannir tout sentiment de haine & d'envie, tout projet de

vengeance, en un mot toutes les dispositions criminelles qui pourroient offenser ce Dieu, devant la glorieuse présence duquel nous allons paroître; nous devrions nous revêtir de tous les ornemens de la Grace, de la pureté, de la bonté, & de la charité, qui nous rendroient agréables à ses yeux. Nous devrions former nos Esprits au respect & à la crainte de Dieu, au calme, à la patience & à la douceur, qui nous mettroient en état de recevoir les bénignes influences de son saint Esprit, & toutes les affections célestes qui sont propres à une sainte Communion, ou qui en peuvent naître. Pour cet effet, nous ne devrions pas seulement abandonner toutes nos inclinations vicieuses, & nos desseins criminels, mais même tous nos soucis & tous nos desirs mondains, avec toutes nos passions charnelles qui peuveut nous distraire ou nous derègler, nous assoupir ou nous abatre, nous plonger dans l'indécence ou l'indignité devant Dieu, & nous priver de tous les fruits d'un si heureux Entretien.

Dans cette vûë nous devrions, suivant l'avis de Saint *Paul*, nous examiner nous-mêmes, reflechir sur nos actions passées & sur notre état présent. Nous devrions, par une sérieuse Méditation, & par de ferventes Prières adressées à Dieu, pour implorer son assistance, exciter dans nos ames une vive douleur de nos égaremens, & une sincere resolution de nous en corriger à l'avenir; renoncer à tous nos péchés, & travailler dans toutes nos actions à servir Dieu, & à lui plaire. Tels sont les devoirs qui doivent préceder notre participation à la sainte Cêne.

Ceux qui la doivent accompagner sont, une sainte & respectueuse affection du cœur avec une conduite qui y réponde; un sentiment interieur plein de respect & de vénération pour la Majesté de cet Etre suprême en la présence duquel nous paroissons; qui soit conforme à sa Bonté & à sa Sainteté, un sentiment

ment qui convienne à la sublimité des sacrés Mysteres qui nous y sont étalés; ce que S. *Paul* semble nommer *discerner*, ou distinguer *le Corps de notre Seigneur*, une véritable Dévotion, qui consiste dans une douleur amere pour nos péchés, qui ont exposé notre Sauveur à toutes les souffrances qu'on y rapelle; dans une ferme resolution de n'y plus retomber à l'avenir, parce qu'ils l'insultent, le deshonorent & lui déplaisent; dans un amour ardent pour celui qui nous a témoigné une si grande charité; dans une vive reconnoissance de tous ses inestimables bienfaits; dans la plus profonde humilité, en ce que nous sommes indignes de recevoir de pareilles marques de sa faveur, de *manger les miettes qui tombent de sa table;* encore plus d'être admis à une si grande familiarité & une si étroite union avec lui, à la joie qui naît de tous les excellens priviléges & de tous les bienheureux fruits qu'il nous a procurés; dans une esperance consolante d'obtenir les doux effets de son obéïssance & de sa mort, avec le secours de sa grace; dans une pleine & ferme persuasion qu'il est prêt, si nous y concourons avec lui, à répandre sur nous tous les biens qu'il nous offre à sa table; dans une attention fixe de nos Esprits, de notre Volonté, de notre Mémoire & de toutes nos facultés sur celui qui a donné volontairement sa vie pour notre salut dans une bienveillance universelle à l'égard de tous nos Freres, pour l'amour de lui, pour obéïr à ses ordres & imiter son exemple. Voilà quels sont en partie les devoirs qu'il faut joindre avec une sainte Communion.

Si nous nous aquitons bien de ces devoirs, nous pratiquerons les autres Vertus, qui en sont une suite naturelle. Par exemple, notre affection pour la piété sera augmentée, & l'on pourra remarquer dans notre conduite un entier amendement de vie: par-

par-là nous verrons croître notre foi & notre amour pour notre Sauveur, & nous serons plus fermement persuadés de sa tendresse & de sa bonté à notre égard.

Il y a un devoir touchant la sainte Céne que nous ne devons pas oublier d'indiquer; & qui consiste à embrasser avec joie toutes les occasions d'y participer; puis que c'est non-seulement notre devoir, mais un grand secours à la Piété, & qu'au contraire c'est un péché énorme de le négliger & capable de nous attirer de grands malheurs.

Les Chrétiens de la primitive Eglise y participoient fréquemment, & à ce que l'on peut juger, toutes les fois qu'ils s'assembloient pour le Culte de Dieu. S. *Luc* nous dit *qu'ils continuoient sans relâche dans la Doctrine & dans la Communion des Apôtres, dans la fraction du Pain & dans la Priere.* Et *Justin Martyr* dans sa seconde Apologie, parlant du service religieux qu'on rendoit à Dieu dans les saintes Assemblées, fait mention de l'Eucharistie, comme d'une principale partie de ce service. Au rapport *d'Epiphane*, la célébration de la sainte Céne trois fois la semaine, c'est-à-dire, aussi souvent que l'on s'assembloit pour prier & louer Dieu, étoit une coûtume d'institution Apostolique; ce qui ne pouvoit qu'entretenir cette sainte ferveur qui paroissoit dans toute leur conduite, & dans les souffrances qu'ils enduroient avec joie pour l'amour de *Jesus-Christ.* La négligence de cette fréquentation ne peut être que l'effet; & même en partie la cause du relâchement de la Piété Chrétienne, de ce qu'elle a degénéré en froideur & en indifference, & de ce qu'elle est enfin tombée dans l'état languissant & presque moribond où nous la voyons aujourd'hui.

Ainsi rien ne peut nous dispenser de nous approcher le plus souvent qu'il nous est possible de la Table du Seigneur. Si nous négligeons ce devoir, quelle

quelle excuſe en pouvons-nous alléguer? Pourrons-nous dire que nous étions occupés ailleurs? Mais quelle plus importante affaire avons-nous que celle de ſervir Dieu & de travailler à notre ſalut? Une pareille conduite eſt-elle ſage & raiſonnable? Nous croyons-nous indignes de paroitre en la préſence de Dieu? Mais notre indignité nous diſpenſe-t-elle d'obéïr à Dieu? Eſt-on indigne d'avoir part à ſa miſéricorde, lorsque lui-même daigne nous l'offrir? Il n'y a point de raiſon au monde qui puiſſe nous empêcher de rappeller l'exceſſive Charité de *Jeſus-Chriſt* à notre égard & de lui en marquer notre reconnoiſſance; d'implorer ſon ſecours & de former la reſolution de mieux vivre à l'avenir. Parce que nous ſommes indignes, devons-nous continuer de l'être; & mépriſer les moyens de nous tirer d'un ſi malheureux état? Devons-nous augmenter notre indignité en négligeant notre devoir? Si nous raiſonnions avec juſteſſe, le ſentiment de nos crimes devroit plutôt nous engager à recourir à la ſainte Céne comme à un remède, qu'à nous en abſtenir.

Il n'y a perſonne à la verité qui ne doive ſe reconnoitre indigne d'approcher de cette ſainte Table; mais faut-il pour cela qu'aucun n'y vienne, lorsque Dieu nous y appelle? Si nous ſentons une vive douleur pour nos péchés, & une ferme reſolution de les abandonner; ſi nous ſommes touchés de la bonté de Dieu envers nous, & que nous en ayons une profonde reconnoiſſance, nous ſerons aſſez dignes pour y être bien reçus & même gracieuſement recompenſés. Si nous ne voulons prendre quelque ſoin pour former ces heureuſes diſpoſitions dans nos Ames, il faut avouër que nous ſommes indignes de cette faveur; mais ſi notre indignité ne vient que de notre négligence volontaire, c'eſt une mechante excuſe pour l'omiſſion de notre devoir; celui qui ſe diſpoſe ſincèrement & le mieux qu'il peut, quoi que d'une manière imparfaite, à celebrer cette ſainte Céré-

rémonie, eſt beaucoup plus excuſable que celui qui s'en abſtient ſous quelque prétexte que ce ſoit; il n'y a point de crainte ſcrupuleuſe qui puiſſe nous garantir du blâme que nous encourons par-là. Que dirons-nous donc, ſi la pareſſe, le mépris & l'impieté ſont la cauſe de cette négligence?

Je ne m'embarraſſerai point ici dans une Queſtion que certains Caſuiſtes ont agitée, ſavoir, ſi l'on peut juſtifier par la ſainte Ecriture, ou la nature même de ce Sacrement, l'uſage que l'on en fait pour des intérêts temporels, & des vûës purement politiques? Les Dames n'ont guères été expoſées à la tentation de recevoir indignement la ſainte Céne, pour ſe rendre capables d'obtenir, non pas le Ciel, mais quelque Charge honorable ou lucrative dans ce Monde; Ainſi j'abandonnerai cette recherche à d'autres, & je me contenterai de ce que j'ai dit ſur l'importance & la néceſſité d'une fréquente Communion.

ARTICLE VI.

DU ZELE.

LE Zèle eſt une des plus nobles Vertus; mais dont, par malheur, on fait ſouvent un uſage criminel. On le voit éclater dans tous les actes, & dans toute la héroïque vie des Saints du premier ordre, des Martyrs, & des Confeſſeurs: il forme le plus haut dégré d'honneur où la Nature Humaine puiſſe atteindre; parce qu'il nous fait participer en quelque ſorte à la Nature Divine. Le Zèle démontre le pouvoir merveilleux de la Parole de Dieu, l'énergie du Saint Eſprit, les triomphes de la Foi, & les raviſſemens de l'Amour Divin. Il ſert à couronner toutes les autres Vertus, & à établir le different dégré de valeur de chacune d'elles; mais il y a

de

de grandes précautions à prendre sur ce sujet, & l'on doit distinguer avec soin la solide Piété & la veritable Sagesse, d'un certain mêlange d'Enthousiasme, & de vaine Superstition qui ne se glisse que trop souvent dans le Zèle.

Je n'exclus pas certains dégrés de Zèle de chaque periode de la Vie Chrétienne : la sincerité ne sauroit subsister sans cette vertu : *la faim & la soif de justice*, qui est un des Caractères essentiels que *Jesus-Christ* indique pour être heureux, doit se trouver plus ou moins dans chaque Enfant de Dieu. Mais cette disposition marque une chose dans un Chrétien, qui commence à se régénérer, & une autre dans un Chrétien adulte. Dans l'un, l'objet de cette faim & de cette soif est le desir de vaincre l'empire que le péché a encore sur lui, d'en détruire les malheureux restes, & d'aquerir des habitudes opposées : dans l'autre, c'est un souhait ardent d'avancer de plus en plus dans le chemin de la sanctification, & de parvenir à un dégré éminent de Vertu ; aussi-bien que de contribuer à l'avancement de la gloire de Dieu sur la Terre, quelques travaux qu'il faille entreprendre pour cela. Ainsi par le Zèle, j'entens la Vertu & la Sainteté, non pas lorsqu'elles ne sont que foibles encore & ne commencent qu'à croître, mais lorsqu'elles sont déja fortifiées & en état de produire des fruits.

Je designe ici cette sorte de Sainteté qui resulte d'un Esprit illuminé, & fortifié par le secours de vertueuses resolutions ; cette Piété solide & spirituelle, qui subsiste & nous est imposée dans la serenité & pendant la tranquillité de nos Consciences, qui doit être accompagnée de pieux desirs & des joies qui naissent d'une raisonnable assurance : De cette Sainteté doivent aussi être inseparables la température, par rapport aux mets ; la pureté de notre conversation sur la Terre, la sage modération dans les plaisirs, l'instruction de nos Familles aussi-bien que les

les tendres soins auxquels nous sommes obligés à leur égard. Ajoutez à ces caractéres une Dévotion sincère dans le Culte public que nous rendons à Dieu, & une Charité genereuse & active, & vous aurez les principaux traits qui dépeignent le véritable Zèle. D'ailleurs, la fin en doit être l'avancement de la gloire de Dieu : C'est pourquoi le Zèle est assez bien défini, par un desir ardent de diriger notre conduite de telle manière que la gloire de Dieu en puisse resulter.

Par rapport à cette perfection de sainteté, qui constitue le Zèle il y a deux choses à remarquer.

Premierement si un homme, pour être parfait, doit posséder un assemblage entier de toutes les Vertus.

En second lieu, à quel dégré de sainteté on peut le supposer arrivé.

Pour ce qui regarde l'étenduë de la sainteté, tous les plus sages Théologiens sont persuadés, que l'universalité est une proprieté aussi essentielle & aussi nécessaire à la sainteté qui nous est imposée par l'Evangile, que la sincèrité & la perséverance ; qu'il y a une connexion inseparable entre toutes les Vertus Chrétiennes ; que celui à qui il en manque une seule est censé n'en posseder aucune ; cette privation n'étant pas comme une petite obscurité qui envelope pour quelques instans un corps lumineux, ni comme une petite foiblesse qui diminue un peu de la force de nos ames ; mais comme une pluie que dissout & ruine toute la constitution de notre corps.

Ce sentiment est en partie fondé sur la Raison, qui nous enseigne qu'il y a un lustre & une beauté naturelle dans toutes Vertus ; & par consequent il ne doit pas y en avoir une dans tout le systême de la Morale, qu'un Homme de bien ne soit obligé de cherir : & en partie sur l'Ecriture, où nous voyons les Chrétiens représentés, comme *saints dans toute leur conversation, parfaits en chaque bonne œuvre* rem-

remplis de toute plenitude de charité & fructifians en toutes sortes de vertus. Nous sommes aussi exhortés dans l'Ecriture, de la manière du monde la plus forte & la plus pressante, à la pratique de tous les devoirs qui nous sont prescrits: *Enfin, mes Freres toutes les choses qui sont honnêtes, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée; s'il y a quelque vertu qui soit digne de louange, recherchez ces choses.* A quoi nous pouvons ajouter ces textes nombreux, qui nous enseignent que la Foi est le principe d'une sainteté universelle, que la crainte & l'amour de Dieu nous obligent également à observer ses Loix, & que la violation d'un Précepte emporte celle de tous les autres. De tous ces principes il résulte, que toute la chaîne de nos Vertus est rompue, dès qu'il y manque un seul chainon. Mais comme le Chrétien sincère doit posseder toutes les Vertus, de même le Chrétien parfait doit exceller dans toutes. Si l'on considére ces propositions d'une manière superficielle, on y trouvera sans doute de grandes difficultés. Il y a une grande varieté dans la nature des Hommes, dans les états & les conditions de leur vie, aussi bien que dans les dégrés des dons sanctifians & miraculeux que Dieu nous accorde. St. *Paul* nous apprend que chaque Homme a son propre don de Dieu, D'où nous pouvons conclure naturellement, que chaque Homme n'est pas capable d'atteindre à un dégré éminent de chaque Vertu ? & l'experience nous enseigne qu'il y a de la différence entre les naturels, comme il y en a entre les terroirs; & que certaines Vertus germeront mieux chez les uns que chez les autres.

Il paroit fort étrange à la première vûë, que chaque Homme puisse posséder les Vertus de tous les états, ou que chaque Membre particulier ait les Vertus de toute l'Eglise; la beauté & la force de l'Eglise,

l'Eglise, aussi bien que celle du Corps politique, ne consistant pas dans la suffisance absolue de chaque Membre, mais dans cette varieté de dons & de graces qui unit, cimente, enrichit & supporte le tout. Pour venir à la matière de fait; l'Ecriture nous parle de la foi *d'Abraham*, de la douceur de *Moïse*, de la patience de *Job*, de l'amour de *Marie Magdeleine*, du zèle de St. *Pierre;* & des travaux de St. *Paul*; car les mots de *fermeté* & de *constance* sont trop foibles pour exprimer les souffrances de ce fidèle Heraut de l'Evangile. Toutes ces Vertus que nous venons d'indiquer nous paroissent avoir été le Caractère distinctif de ces grands Personnages & avoir brille en eux avec un lustre & un éclat tout particulier.

Il paroit que ce sont-là les Vertus pour les-quelles la Nature & la Grace les avoient qualifiés d'une façon éminente, & auxquelles la Providence de Dieu les avoit appellés d'une manière directe & immédiate. Cela bien considéré; n'est-ce pas un motif suffisant pour nous engager à tendre à la même perfection? Mais on dira peut-être; ne suffit-il pas d'exceller dans ces Vertus que la Nature, la Grace & la Providence nous prescrivent? Non, rien ne doit borner notre ambition, lors qu'il s'agit de la Piété, & de la Vertu.

Nous devons tous être revêtus de sagesse & d'intelligence spirituelle, de Foi, d'Esperance, de Charité; en un mot, de toutes ces Vertus, dont la pratique est indispensablement nécessaire à tous les Chrétiens, dans quelque état & dans quelques relations qu'ils se trouvent placés; & cela dans un dégré éminent jusqu'*à être forts en la grace, qui est en Jesus-Christ, à devenir saints dans toute leur conversation & disposés à toute bonne œuvre.* Ces deux points constituent la sainteté universelle, & rendent l'Homme parfait.

Pour

Pour atteindre à ce dégré de perfection, il faut exceller dans ces Vertus qui sont les plus naturelles; c'est-à-dire celles à la pratique desquelles la Grace & la Nature nous disposent de la manière la plus efficace: C'est pour elles que Dieu semble nous avoir formés: ces sortes de Vertus parviennent assez vite à leur point de maturité, & portent d'ordinaire beaucoup de fruit.

Un Chrétien, pour être parfait, doit exceller dans les Vertus les plus nécessaires; qui sont celles aux quelles il est engagé par sa vocation particulière, & par la dispensation de la Providence qui le met dans de certaines circonstances. Il peut y avoir des Vertus plus agréables, mais celles-ci sont les plus importantes: d'autres peuvent être plus naturelles, mais celles-ci ont le plus d'usage & le plus de merite. On peut ne point parvenir à la perfection des autres sans qu'il y ait de notre faute; mais nous sommes toujours criminels, si nous negligeons ces devoirs qui, comme nous avons dit, naissent des circonstances où l'on se trouve. D'ailleurs il faut remarquer que chaque chose est aimable dans sa place & dans sa saison: il y a un lustre particulier attaché aux Vertus de notre état, & qui se trouve rarement dans les Vertus d'un autre genre.

Examinons à présent jusqu' à quel dégré de Vertu le Chrétien parfait peut arriver. La Raison, & l'Ecriture semblent nous exhorter à faire tous les jours de nouveaux progrès dans le chemin de la Vertu: cependant, si l'on y prend bien garde l'une & l'autre nous proposent un état de perfection auquel nous pouvons atteindre, & au delà duquel nous ne saurions aller; afin que celui qui commence n'ait pas lieu de se rebuter & que celui qui est avancé dans cette carrière ne relâche rien de sa vigilance & de ses efforts. Un dégré d'excellence auquel on ne puisse rien ajouter, si quelqu'un se l'attribue ici bas sur la Terre, est

certainement un dégré chimerique & imaginaire. Croire qu'on a atteint cette perfection, c'est oublier notre nature & notre état. Il n'y a ni sagacité, ni resolution, ni circonstances favorables qui puissent nous élever à ce dégré-là. Cette perfection qui ne sauroit être augmentée convient à Dieu seul, & non pas à l'Homme.

Quand il s'agit de notre nature, il est certain que nos passions ne peuvent jamais être si entierement domptées qu'il n'y en ait toujours quelqu'une à surmonter; & que nous ne puissions toujours rendre notre victoire sur nous-mêmes plus complete. Quelle que soit la mesure d'Esprit qui reside en nous, il y a toûjours quelque chose à ajouter & à desirer.

Il est difficile de concevoir comment nous étudierions le systême de notre Foi, & comment nous reflechirions sans cesse sur notre vie & nos actions, sans croître en sagesse spirituelle & en intelligence. Il est difficile de concevoir comment nous pourrions donner à Dieu, au monde & à nous mêmes, des preuves redoublées de notre integrité, sans croître en force & en confiance. Notre amour doit naturellement augmenter en même tems: c'est pourquoi l'Apôtre St. PAUL, reconnoissant qu'il n'étoit pas parfait encore, prenoit cette sage resolution, d'oublier les choses qui étoient en arriere, de s'avancer vers celles qui étoient en avant, afin de remporter la couronne de gloire qui lui étoit reservée par le juste Juge de toute la Terre.

Si nous consultons notre Raison, elle nous apprendra que, comme chaque Créature a ses bornes, chaque perfection a les siennes aussi; & qu'il y a une stature pour l'Homme spirituel de même que pour l'Homme naturel, au delà de laquelle il ne sauroit aller; que, par rapport à la Grace, nous ne pouvons en recevoir qu'une certaine portion dont nous sommes susceptibles; qu'au delà de cette portion, c'est un cordial qui nous consume plutôt qu'il ne

ne nous fortifie. C'eſt préciſement la verité qui nous eſt annoncée dans cette Parabole de *Jeſus-Chriſt*, où Dieu donne à l'un cinq talens, à l'autre deux, & à l'autre un, à chacun ſelon ſes facultés. Dans cette Parabole le Sauveur du Monde nous inſinue que les meſures de la grace ſont diſtribuées dans de certaines proportions ſuivant la capacité de ceux à qui Dieu les accorde ; & que celui qui avoit fait valoir ſes deux talens jusqu'à quatre, étoit arrivé à ſa perfection ; auſſi bien que celui qui, en ayant eu cinq, en avoit aquis cinq autres. Car il n'eſt pas moins abſurde d'attendre que la perfection de tous les Hommes ſoit la même que de vouloir que leurs corps ayent tous la même hauteur & leurs Eſprits la même capacité.

Après avoir parlé des Motifs qui doivent nous exciter à la Perfection, des fruits qui en reſultent, & des moyens les plus efficaces pour y arriver ; nous allons conſidérer le Zèle, entant qu'il s'applique aux bonnes œuvres : Elles ſont très-eſſentielles pour que nous puiſſions nous aſſurer que notre Zèle eſt ſolide & véritable : Car comme la Vertu eſt la perfection de la Nature Humaine, ainſi l'action eſt la perfection de la Vertu, & le Zèle eſt le principe d'action qui eſt néceſſaire pour nous rendre agréables à Dieu. C'eſt ſuivant cette idée que l'Ecriture nous repréſente cet heureux Homme, ce Heros Chrétien, comme *rempli du ſaint Eſprit*, *plein de ferveur*, & zèlé pour les bonnes œuvres. Tel étoit MOÏSE, *puiſſant en paroles & en œuvres*, auſſi bien *qu'inſtruit dans toute la ſcience des Egyptiens* : Tel étoit Saint *Etienne*, plein d'ardeur & de zèle, & rempli d'une ſageſſe à laquelle rien ne pouvoit reſiſter : Tel étoit *Corneille* le Centenier, cet homme ſi pieux, qui craignoit Dieu & qui avoit inſpiré cette crainte religieuſe à toute ſa Famille, à ſes Parens & à ſes Amis ; qui *faiſoit de grandes aumônes & qui prioit Dieu ſans ceſſe.* Mais, ſans multiplier les Exemples

à l'infini, c'est ce veritable zèle qui distingue le parfait Chrétien de tous les autres Hommes, par les victoires de sa Foi, les travaux de sa Charité, la constance & la durée de son Esperance & l'ardeur de sa Dévotion. Faut-il que nous distinguions ici le zèle pour Dieu de la fureur d'un Esprit factieux, dont nous avons vû & senti les terribles effets; de la cruauté de la Superstition; de la vigilante & infatigable activité de l'Ambition & de l'Avarice; des violences tumultueuses de l'Orgueuil & de la Passion, & de l'implacable animosité de la Vengeance? Non sans doute, cela n'est pas nécessaire; puis qu'aucun Principe faux, extravagant, terrestre, ou diabolique ne sauroit imiter le Zèle qui vient de l'amour de Dieu. C'est une Perfection qui brille avec un éclat si particulier & qui est accompagnée d'une majesté & d'une douceur si sublime, qu'aucun autre Principe ne sauroit l'égaler. Elle a toujours pour but la vertu, la gloire de Dieu & le bonheur des Hommes. Le véritable Zèle s'occupe sans relâche à avancer dans le chemin de la sanctification, à detruire le regne du péché, & à faire fleurir dans le monde la Justice & les saintes Loix de l'Evangile.

En un mot le Zèle n'est autre chose que l'Amour de Dieu perfectionné en nous. Si nous voulons voir cette Vertu dépeinte au naturel, nous devons la considérer dans notre Seigneur *Jesus-Christ* qui est le modèle parfait de cet amour heroïque. Jusqu'où ne l'a-t-il pas porté lorsqu'il embrassoit tout le monde, & que le monde n'étoit composé que de ses ennemis? Quelles preuves n'a-t-il pas donné d'un zèle infatigable? Avec quelle vigilance, quelle douceur, quelle humilité, quel courage & quelle resolution ne l'a-t-il pas fait paroitre? Ses peines, ses travaux, son renoncement à lui-même, son silence, ses prières, ses pleurs, sa patience, son agonie, son sang répandu pour ses persécuteurs nous aprennent à fonds en quoi consiste l'Amour Divin & le vérita-

ble

ble Zèle. A présent même qu'il regne dans le Ciel, cet amour regne toûjours en lui, & fait les plus cheres délices de son ame. Tu ès digne, ô Seigneur *Jesus*, de recevoir honneur, gloire & domination! Tu ès digne d'être assis sur le thrône avec ton Pere! Tu ès digne de juger le monde, parce que tu l'as aimé jusqu'à la mort sanglante de la croix, & que tu as vaincu tous les ennemis de notre Salut! A la verité quelques-uns ont suivi ton auguste exemple quoique de fort loin. Tels étoient les Confesseurs & les Martyrs, aussi bien que ces Princes cheris & admirés, qui ont gouverné leurs Royaumes avec justice, & qui ont préferé la gloire de Dieu & le bonheur de leurs Sujets à tous les autres plaisirs, à leur Empire même, à un pouvoir absolu, & à ce funeste éclat, qu'on apelle aujourd'hui Gloire & Grandeur. A la fin du Monde les Anges seront employés à conduire cette Armée de Saints au véritable sejour de la Gloire. *O mon Dieu, que je serois heureux, si imitant ici-bas sur la Terre de si beaux Modèles, je pouvois un jour me trouver à leur suite, lorsque tu couronneras le zèle & la patience des Saints!*

Après avoir expliqué la nature du Zèle, je vai tâcher de le faire naître dans l'ame de mes Lecteurs par quelques considérations, qui en etabliront en même tems la necessité & la réalité.

Notre salut & notre Bonheur en dépendent; puis que, sans cette Vertu, nous rejettons, ou du moins nous rendons inutiles *les conseils de Dieu* à notre égard. C'est pour cela que *Jesus-Christ* est mort; afin de se purifier *un peuple particulier zèlé pour les bonnes œuvres*. C'est le grand but de notre Election: *Dieu nous a élus en Jesus-Christ avant la fondation du monde, afin que nous fussions saints & irreprehensibles devant lui en charité.* Ce passage est parallèle à cet autre; où il est dit que *Dieu nous a prédestinés afin que nous cheminassions dans les bon-*

nes œuvres. Et le commencement de ce texte nous apprend que c'est dans ce dessein que Dieu fait luire parmi nous le flambeau de sa parole, qu'il nous accorde le secours de son Esprit & qu'il renouvelle & sanctifie notre nature: *Nous sommes son ouvrage & créés en Jesus-Christ pour nous adonner aux bonnes œuvres.* C'est là où tendent immédiatement toutes les grandes & glorieuses promesses que Dieu nous a faites. Notre Seigneur, dans la description qu'il fait du dernier Jugement, & ses Apôtres, dans une infinité d'endroits, insistent avec beaucoup de force sur cette Doctrine, que nous serons *jugés selon nos œuvres*; que l'Immortalité & la Gloire sont le partage, non pas du Savoir, mais de la patience & de la charité; non pas d'une Foi orthodoxe, mais de la sainteté & du Zèle. Car la Couronne incorruptible de gloire est une Couronne de justice & de sainteté. Mais quand les Hommes devroient être jugés par leur croyance, ce qui n'est point le langage de l'Ecriture, cela ne détruiroit point notre thèse; puisque la Foi elle-même sera jugée par ses œuvres. Ainsi comme le bonheur de l'Eternité dépend de notre Zèle, c'est le Zèle aussi qui seul peut nous en donner une assurance raisonnable dans cette vie. La raison en est claire; puisque le Zèle est la seule preuve incontestable de notre integrité, & que les bonnes œuvres sont le fruit qui seul peut démontrer évidemment la verité de notre Foi & de notre amour: *C'est par ceci que nous savons que nous le connoissons si nous gardons ses commandemens: montre-moi ta foi sans les œuvres & je te montrerai ma foi par mes œuvres.* Puisque tu fais profession de croire en Dieu, d'où vient que tu n'ès pas *saint comme il est saint?* Si tu crois en *Jesus-Christ*, pourquoi *ne renonces-tu pas à toi-même, ne prens-tu point sa croix & ne le suis-tu pas?* Puisque tu crois un Jugement à venir, pourquoi ne *travailles-tu* point *à ton salut avec crainte & tremblement?* Pourquoi ne

ne te mets-tu point en état *d'aller à la rencontre de l'Eternel?* Pourquoi n'es tu pas *riche en bonnes œuvres*, afin qu'après avoir *combattu le bon combat & gardé la foi jusqu'à la fin*, *tu puisses remporter la couronne de vie?* Je vai plus loin & je dis que les bonnes œuvres sont aussi nécessaires pour prouver notre amour, que pour démontrer notre foi. Certainement si nous aimons la sainteté, si nous avons faim & soif pour la justice, nous ne saurions vivre d'une manière opposée à la plus violente passion de nos ames. Nous ne refuserons jamais de suivre un penchant qui est accompagné de ferveur & qui doit nous procurer une recompense éternelle.

Si nous aimons véritablement Dieu, nous ne pouvons que rechercher sa gloire, & souhaiter d'avoir une étroite communion avec lui. Mais y a-t-il quelque sacrifice qui lui soit plus agréable que les bonnes œuvres? En connoissons-nous quelqu'un qu'il cherisse davantage que le Zèle? Aimons nous le Seigneur Jesus? Les bonnes œuvres ne sont-elles pas la preuve qu'il a fixée lui-même de cet Amour? *Si quelqu'un m'aime*, dit-il, *il gardera mes Commandemens; vous êtes mes Amis si vous faites tout ce que je vous commande. L'Amour de Jesus-Christ*, dit l'Apôtre S. PAUL, *nous étreint afin que nous vivions à celui qui est ressuscité.* Quelle autre marque de reconnoissance pouvons-nous lui donner? Il est assis à la droite de Dieu: *Tout pouvoir lui a été donné au Ciel & sur la Terre.* Il n'a pas besoin lui-même de notre ministére, de nos services, ni de notre charité. Mais écoutez ce qu'il dit à cette occasion, *Entant que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui m'appartiennent, vous me l'avez fait à moi-même.*

Notre Zèle est indispensablement nécessaire, pour l'avantage & le bonheur des autres: si nous prenons le moindre intérêt au salut éternel de notre prochain, c'est par notre Zèle que nous tâcherons à le détourner du Vice, & à l'amener à la Vertu: c'est

le Zèle qui combat pour la défense de la Foi, qui attaque l'Hérésie, & qui confond l'Erreur. Le Zèle convertit l'Incrédule, & afermit le Croïant. Le Zèle excite les indolens, & rechauffe les tiédes, fortifie les foibles, & inspire une sainte émulation aux Vertueux. Le Zèle répond à toutes les objections, refute toutes les calomnies, surmonte tous les obstacles qui s'opposent à la Religion, & couvre les ennemis de la Vertu de honte & de confusion. En un mot, c'est le Zèle, & le Zèle seul, qui peut faire paroitre la Religion aimable, y attirer les Mondains, & orner la profession de l'Evangile. Le Zèle rend la Vertu plus éclatante, & plus efficace à l'égard des autres & opere mieux, que les plus beaux discours du monde.

Mais le Zèle n'est pas moins avantageux à l'intérêt temporel des Hommes qu'à leur Bonheur céleste. Quand Dieu jetta les fondemens de ce Monde, il posa en même tems ceux de la Vertu; & lors qu'il créa l'Homme, il mit dans sa Nature la nécessité des bonnes œuvres. Jusqu'à quel point la Justice n'est-elle pas nécessaire a des pauvres Créatures, qui sont si exposées aux torts & aux injures? De quelle nécessité indispensable n'est pas la Charité ou la Générosité envers ceux qui sont sujets à tant d'accidens; à tant de besoins, & à tant de vicissitudes de la Fortune? Puis donc que nous sommes tous en bute à tant d'extravagances, & d'infirmités, à tant d'erreurs & de chiméres, quelle forte obligation n'avons-nous pas à nous suporter les uns les autres, en toute patience, & avec douceur? En un mot, le Péché & la Misère abondent dans cette Vallée de larmes, & s'il n'y avoit point de Vertu ni de bonnes Oeuvres, pour balancer l'un & nous soutenir le poids de l'autre, la vie nous deviendroit insupportable. C'est ainsi que la Religion naturelle, & la Religion revelée se terminent nécessairement au Zèle pour

les

les bonnes œuvres, comme à leur dernière fin, & leur plus grande perfection dans cette vie. La Règle que notre Sauveur a établie, lors qu'il a dit, *Tout ce que vous voulez que les Hommes vous fassent, faites-le leur semblablement*, est un abregé non-seulement de la Loi & des Prophetes, mais aussi du Code de la Nature. Ce seul Principe adopté de bonne foi & poussé dans toute son étenduë ne peut qu'animer notre Zèle aux actions les plus nobles & les plus genéreuses.

Il me seroit facile, s'il étoit nécessaire, de montrer ici que le Zèle a une aussi heureuse influence sur le Public que sur les Particuliers; qu'il doit animer cette Justice & cette Clemence qui soutiennent le Trône; qu'il est l'ame de cet honneur, de cette intégrité, de cette générosité, & de ces saintes maximes de Religion, qui sont la base la plus ferme des Etats & des Royaumes du Monde, & sans lesquelles tout Corps politique doit tendre à sa dissolution: Mais c'est ce qui paroit de la dernière évidence, après tout ce que nous en avons dit.

Enfin, nous devons considérer que le Zèle contribue de la manière la plus efficace à la gloire de Dieu. Car si le Zèle est si aimable en lui-même, & si nécessaire; si les fruits & les effets en sont si avantageux pour les intérêts temporels & le salut des Hommes; quelle aimable, quelle glorieuse idée n'aurons-nous pas de Dieu par cette seule considération, que lui seul est le grand auteur du Zèle; qu'il est l'origine & la source de cette lumière & de cette chaleur, de cette force & de ce pouvoir qui constituent l'essence de cette Vertu? Dieu nous l'ordonne & l'exige de nous; il nous y encourage par la promesse d'une Couronne incorruptible de gloire, & de la ravissante jouïssance de lui-même. Il en a jetté les semences dans notre Nature; il les y entretient & les fait croître par les douces & puissan-

ſantes influences de ſa Parole & de ſon Eſprit. Que la bonté de Dieu eſt grande! que ſon Gouvernement eſt gracieux! lorsque ſes Loix nous ordonnent de nous aimer les uns les autres comme Freres, de revêtir ceux qui ſont nuds, de donner à manger à ceux qui ont faim, d'inſtruire les ignorans, de conſoler les affligés, de nous pardonner les uns les autres, non ſeulement jusqu'à ſept fois par jour, s'il eſt néceſſaire; mais jusqu'à ſept fois ſeptante fois, & telles autres choſes. Si la pratique de toutes ces bonnes œuvres eſt une marque de regénération & que l'on eſt né de Dieu, ſi c'eſt une preuve que ſon Eſprit nous gouverne, que ſa Nature nous eſt communiquée & que nous portons ſon image; que Dieu lui-même doit être aimable, puisque nous trouvons tant de bonheur, tant de plaiſir, tant de beauté & tant de charmes dans ces qualités-là, qui ne ſont que des reſſemblances imparfaites de cet Etre infini! En un mot, la ſainteté de ſes Enfans & de ſes Serviteurs eſt une démonſtration de la ſainteté de Dieu même, & c'eſt en cela que conſiſte le véritable luſtre de la Gloire Divine. La Sainteté eſt, pour ainſi dire, le principal & le plus parfait de tous ſes Attributs, parce qu'il ſemble en renfermer plus qu'aucun des autres, & qu'il ſuppoſe la ſageſſe, le pouvoir, & la bonté. Pour ce qui regarde la Bonté, cela eſt ſi clair, que les termes de Bonté & de Sainteté ſont équivalens, & qu'ils ſe prennent d'ordinaire pour une ſeule & même choſe. A l'égard de la Sageſſe, il eſt évident qu'aucune Action n'eſt recommandable, de quelque nature qu'elle ſoit, à moins que le principe & le motif n'en ſoient ſages & raiſonnables; c'eſt pourquoi la notion de la Sageſſe ne peut être ſeparée de celle de la Sainteté. Le pouvoir y doit être auſſi compris; car la Beneficence, qui eſt du moins une des principales branches de la Sainteté, emporte néceſſairement le Pouvoir dans le Bienfaiteur, de même que l'impuiſſance &

le

le besoin dans celui qui en est l'objet. C'est-là l'idée que l'Ecriture nous donne en général de la Sainteté, lors qu'elle est attribuée à Dieu: *Saint, Saint, Saint est l'Eternel des Armées, le Ciel & la Terre sont remplis de ta Gloire.* Ces paroles expriment la grandeur & la majesté, aussi-bien que la certitude & la pureté de la Nature Divine; & *sanctifier Dieu dans nos cœurs*, est, suivant le stile de la sainte Ecriture non seulement l'aimer à cause de sa Bonté, mais le respecter & le craindre à cause de sa Majesté & de sa Grandeur. L'excellence des Créatures & leurs dispositions à concourir au grand but de leur création, sont la gloire du Créateur, de même que la beauté, la solidité, & la commodité d'un Edifice tournent à l'honneur de l'Architecte qui l'a bâti. Si le Soleil, la Lune & les Etoiles, qui sont des Etres inanimés, publient à haute voix la gloire de Dieu, que ne doivent pas faire les Créatures intelligentes & raisonnables; La Vertu est la perfection de la Raison, & le Zèle est la perfection de la Vertu; puis que celui-ci sert immédiatement aux grandes fins que Dieu s'est proposées, & qui lui sont les plus cheres, comme nous l'avons fait voir assez au long.

ARTICLE VII.

DE LA PERFECTION.

QUELQUES-uns semblent s'être formés une idée de la Religion, comme si la médiocrité y étoit aussi nécessaire, qu'en toute autre chose. Ils regardent le Zèle comme un excès de Vertu, & ils ne se mettent pas en peine d'obtenir le plus haut dégré de gloire, pourvû qu'ils puissent sauver leurs ames. De là vient qu'ils ne trouvent aucune

cune néceſſité à tendre à la Perfection. Mais je prie ces gens-là de vouloir conſidérer avec ſoin, que le Salut & la Damnation ne ſont pas des choſes indifferentes, & que le plus grand intérêt qu'ils puiſſent avoir au monde eſt de ne ſe tromper pas dans l'idée qu'ils ſe font de la Religion. Ils ont beau ſe prévenir; leurs idées ne changeront pas la nature des choſes, & ils ne ſauroient ſe moquer de Dieu, ni lui en impoſer. Si nous en voulons agir de bonne foi avec nous, comme il eſt de notre intérêt de le faire en ce cas, nous devons former nos idées de la Religion, non pas ſur les opinions, les manières & les coûtumes reçues dans le monde, mais ſur les déciſions de l'Ecriture. D'ailleurs, nous ne devons pas interprêter celle-ci par nos inclinations, mais il faut juger des Devoirs qu'elle nous preſcrit, par la manière dont elle nous les dépeint, par les propriétés & les effets qu'elle leur attribue. Nous devons peſer le deſſein & le but de la Religion, qui tend à l'avancement de la gloire de Dieu, au bonheur des Hommes, & à nous élever audeſſus de ce Monde & de ſes vains plaiſirs. Nous devons examiner alors comment notre ſyſtême de Religion quadre avec ces Principes; & ſi après que nous aurons fait cela, nous ne ſommes pas entierement ſatisfaits des limites qui ſeparent le Vice & la Vertu, le plus ſûr pour nous eſt de pancher du côté de la dernière.

Nous devons toujours nous ſouvenir que les fréquentes exhortations que l'Ecriture nous fait, à la diligence, à la crainte, au tremblement, à la patience, & à la perſeverance, ſont incompatibles avec une Religion aiſée, agréable & commode; Que la vie de *Jeſus-Chriſt* eſt le plus beau & le plus exact Commentaire de ſa Doctrine; & que nous ne devons jamais ſuivre l'exemple d'un Monde corrompu, mais celui des plus ſaints Hommes & des premiers Siecles de l'Egliſe. Cela ſeul nous mon-

montrera quelles Vertus & quels efforts sont nécessaires pour obtenir une Couronne incorruptible de gloire. Voyez avec quel courage, ou plutôt avec quelle joie les premiers Disciples de notre Sauveur *prenoient leur croix, & le suivoient.* Quelle generosité n'y avoit-il pas dans leurs aumônes? La richesse de leur liberalité éclatoit dans leur pauvreté même. Quelle simplicité de cœur? Quelle ardeur & quel zèle? Quel calme & quelle joie ne montroient-ils pas dans leur conversation? Quelle modestie? Quelle humilité? Quelle simplicité dans leurs habits & dans tout le cours de leur vie? Quelle ferveur n'y avoit-il pas dans leurs Prières? Quel tems n'y employoient-ils pas aussi-bien qu'à la retraite? En un mot, l'Esprit & le Genie d'un véritable Disciple de *Jesus-Christ* paroissoit dans toutes leurs paroles & dans toutes leurs Actions, & la pratique des Vertus distinguoit un Chrétien d'un *Juif*, & d'un Infidelle, aussi visiblement que leur Foi. Que la Religion étoit alors aimable! Quelle joie & quelle confiance ne produisoit-elle pas? C'est alors que les Chrétiens surmontoient véritablement le Monde. C'est alors que la Croix de *Jesus-Christ* étoit infiniment plus agréable que l'aise & l'abondance, que le vain éclat des honneurs, & les plaisirs passagers d'une vie criminelle.

Comparons à présent notre conduite avec la leur, & voyons si nous aurons sujet d'être satisfaits de nos chetifs progrès dans la Vertu & de nous y borner. Mettons nos Vertus dans la balance avec les leurs, & s'il nous reste quelque pudeur, l'inégalité nous couvrira de honte; nous rougirons de notre orgueil, & nous n'aurons pas l'audace d'esperer la même Couronne, ni la même gloire qui leur sont reservées. Mais comme une idee trop basse de la Religion porte à tomber dans l'indifférence, on peut dire aussi qu'une idée trop sublime entraîne

dans le desespoir; ce qui n'est pas un moindre obstacle à la Perfection.

Il y en a plusieurs qui jugent de la *Perfection* par les foiblesses & les chûtes des Gens de bien, & qui décident là-dessus, que c'est une idée entierement chimerique. Ils croient à la verité que, puis que les Hommes sont enclins à manquer à leur devoir, il est fort à propos que la Régle qui leur est préscrite soit de la derniere exactitude, & qu'on les exhorte souvent à la Perfection; mais qu'ils ne sauroient jamais y ateindre dans cette vie, en égard à leur foiblesse & à la difficulté même de la chose. Pour repondre en peu de mots à cette objection, il sufira d'observer ce qui suit.

Le commencement de la Vertu en est la partie la plus difficile. A mesure que nous approchons de la Perfection, la pratique de nos devoirs nous paroit plus agréable & plus aisée. De sorte que celui qui se rebute à la vûe des difficultés qui se trouvent dans le chemin d'une Vertu sublime, a la même raison de reculer à la rencontre de celles qui se présentent dès les premiers pas qu'il fait dans la carriere du Salut, & dont il faut pourtant qu'il vienne à bout.

La resolution d'éviter les obstacles qui s'opposent à la pratique de la Vertu, ne sert qu'à nous plonger dans un plus grand embarras: Il faut prendre l'un ou l'autre parti, il n'y a point de milieu: Si nous voulons obtenir la paix & la tranquillité de l'Esprit, il faut mortifier & soumettre les apétits dérèglés de la Chair. Si d'un autre côté nous voulons complaire à ces apétits, & jouïr des délices du péché, il nous est impossible d'y réussir sans faire violence à l'Esprit. Puis donc qu'il y a une telle opposition entre l'Esprit & la Cair; qu'on ne sauroit parvenir à une paix solide, ni goûter aucun plaisir véritable, sans reduire l'un ou l'autre de ces deux Principes, il est aisé de voir le parti que nous

nous devons prendre. En effet, l'apel que les Athées font à la Raison est une preuve convaincante que l'Ame est la partie la plus noble de l'Homme, aussi bien que la plus tendre & la plus sensible: de sorte que son affliction nous doit rendre beaucoup plus malheureux qu'aucune des peines & des fatigues aux-quelles la Vertu puisse exposer nos Corps. Quelques difficultés qu'il y ait dans la pratique de la Vertu, elles s'évanouïront bientôt, si nous rappellons souvent que la paix & la joie sont les fruits de la Vertu; mais que la honte & les remords sont les suites funestes du crime, que jamais Homme ne s'est repenti d'avoir domté ses passions, & qu'au contraire il a toujours eu du regret de s'y être abandonné, à moins qu'il ne soit mort aussi stupide qu'il a vécu: Que le bonheur du Ciel est toujours à grand marché, quoiqu'il nous en coûte; au lieu que le plaisir du Vice est très-cher, avec quelque facilité qu'on l'obtienne: Que nous ne sommes pas nos Maîtres; qu'il y a un Dieu, auquel nous devons rendre compte de nos actions: Et par conséquent, bon gré, malgré que nous en ayons, il faut subir la discipline de la Vertu, ou le châtiment éternel du Vice.

Il est vrai que la prétendue impossibilité de la Perfection vient des idées extravagantes que l'on s'en est formées & qui doivent leur origine à un Zèle ardent, mais indiscret. Aussi ne recommandons-nous pas ici une Perfection chimerique, ou d'Enthousiaste; mais celle où plusieurs, à ce que nous esperons, atteignent tous les jours, & qu'ils éprouvent en eux mêmes; celle où les Disciples de *Jesus-Christ* sont parvenus, & qu'ils ont possedée. *Soyez mes imitateurs*, nous dit S. PAUL, *comme je le suis de Christ.* Leur vie étoit une Règle aussi sûre que leur Doctrine, & ils démontroient par leurs Actions le pouvoir de la Foi qu'ils enseignoient. Ils ne *lioient* pas, à l'exemple des Scribes & des Pharisiens, *de pe-*

pesans fardeaux difficiles à porter, & ne *les mettoient pas sur les épaules des autres*, sans vouloir *les remuer eux-mêmes du bout des doigts*. Ils ne louoient pas, avec un *Platon* ou un *Aristote*, la Temperance & la Modestie, au milieu des Divertissemens & des Festins dont ils jouissoient à la Cour des Princes; ils n'exaltoient pas non plus les agrémens de la Sagesse, dans le Jardin d'un *Epicure*. Mais ils vivoient d'une manière conforme à la Doctrine qu'ils préchoient, insensibles à tous les plaisirs du Monde, & fermes au milieu des calamités qu'ils y enduroient; toujours modestes, d'un esprit égal & serein, dont tous les desirs alloient vers le Ciel; dans l'honneur & dans l'ignominie, dans les besoins & dans l'abondance, dans la liberté & dans les prisons, dans la vie & dans la mort. Ainsi ne perdons plus notre tems à disputer, ni à faire des objections, mais avec foi & avec patience soyons les imitateurs de ceux qui ont hérité les promesses.

Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, déchargeons nous de tout fardeau & du péché qui nous enveloppe si aisément; courons avec constance dans la carrière qui nous est proposée, regardans au Seigneur Jesus, *l'Auteur & le Consommateur de notre Foi, qui, à cause de la joie qui lui étoit offerte, a enduré le suplice de la Croix, a méprisé la honte & s'est assis à la droite du trône de Dieu. Pensez donc à celui qui a soufert une si grande opposition des pécheurs, pour ne pas vous décourager & ne vous laisser pas abatre l'Esprit.*

Parlons maintenant de ceux qui régardent le dogme de la Perfection, comme destiné à priver le Genre Humain de tous ses plaisirs. Quoi, disent-ils, perdrons-nous un plaisir présent & réel, pour courir après un autre incertain & inconnu? Quitterons-nous des plaisirs qui se trouvent sous nos pas, pour ceux qui n'existent peut-être que dans la spéculation, ou dont personne, du moins, ne sauroit jouïr qu'un petit

tit nombre de bienheureux, favorisés de Dieu & de la Nature? Quitterons-nous des plaisirs qui ont de la matière & de la substance, pour ceux qu'on ne sauroit goûter ni retenir non plus que des Songes & des Visions? Mais tout ce beau discours n'a d'autre fondement qu'une erreur grossière, & qu'une ignorance stupide. Car pour ce qui regarde les plaisirs innocens, on ne doit pas y renoncer; mais les rafiner & les épurer. A l'égard de ceux qui sont ridicules, ou criminels, celui qui les préfere à la Vertu se trompe miserablement. Si nous étions une fois parvenus à la pureté de cœur, nous trouverions que la Piété abonde en plaisirs. Que peut-il y avoir de plus agréable à une Ame reconnoissante, qui a passé de la mort à la vie, du bord du précipice dans le sein de son Créateur, que de le benir & de le louer? Que peut-il y avoir de plus ravissant que la tendresse d'une sainte contrition mêlée, comme celle de *Marie Magdelaine*, de crainte & d'esperance, de tristesse & d'amour, d'humilité & de gloire, de confusion & de confiance, de douleur & de joie? Que peut-il y avoir de plus touchant que l'amour d'un Chrétien qui est tout Charité de même que Dieu; lors qu'il *ne desire rien au Ciel ni en la Terre, que Dieu seul, & qu'il n'estime toutes choses que comme de l'ordure en comparaison de Jesus-Christ?* Si les plaisirs du Monde, ont plus de charmes, que ceux de la Piété, c'est parce que notre foi est foible, notre amour imparfait, & nos resolutions inconstantes. J'avouë que le plaisir épuré & continuel ne peut venir que de la Perfection. La paix & la joie du saint Esprit ne regnent que là où habitent le Zèle & la Charité.

Que les Plaisirs du Monde soient en plus grand nombre & plus faciles à obtenir que ceux de la Vertu, c'est une prétention tout-à-fait chimerique. Dans tous les Lieux & dans tous les états de la vie, les plaisirs de la Vertu accompagnent l'Homme de

bien. Ils ne dépendent pas, comme les plaisirs du Corps, de mille circonstances qui ne sont pas en notre pouvoir ; mais ils viennent uniquement de Dieu & de notre integrité. Ces obstacles qui nous empêchent d'arriver à la Perfection étant ainsi éloignés, & notre Esprit convaincu du bonheur qui resulte de cet état, aussi bien que de l'obligation où nous sommes de surmonter les difficultés, qui se trouvent dans le chemin qui nous y conduit, il semble qu'il ne reste rien qui puisse prévenir le succès de ce Discours, sinon un peu trop d'attachement au Monde, ou un peu trop d'indulgence pour le Corps.

Il y a un certain amour du Monde, qui, sans être assez criminel, soit à l'égard de ses objets, ou de son dégré, pour detruire notre sincerité & notre esperance du salut, est néanmoins assez fort pour rallentir notre Zèle, retarder notre Perfection, & nous priver de plusieurs dégrés de plaisir dans ce Monde, & de gloire dans le Siecle à-venir.

Les marques de cette espece d'amour du Monde sont le trop grand attachement pour le faste & les vanités de cette vie ; l'exactitude trop scrupuleuse à l'égard des Modes & des Coûtumes reçues ; le trop de sensibilité pour les honneurs, la reputation, la prééminence & les louanges ; le trop d'ardeur & de hâte pour devenir riches ; le sentiment trop vif des plaisirs du Monde ; une joie trop excessive pour les heureux succès & un abbatement trop profond à l'occasion des revers de la fortune ; le trop de soin & de diligence pour s'intriguer & s'embarrasser dans les affaires du Monde ; la trop ardente recherche des divertissemens & de l'aise. Ce sont-là, dis-je, les symptomes d'un Esprit entaché de l'amour du Monde, quoique cette Maladie ne soit pas encore devenuë tout-à-fait mortelle. Cependant il faut travailler à corriger ce mauvais goût de l'Esprit. Le seul moyen d'en venir à bout, est de le captiver & de

de le ſoumettre entièrement à l'amour & au ſervice de la Vertu & de la Religion, de conſidérer ſouvent et ſerieuſement les recompenſes de la Perfection, & les plaiſirs qui l'accompagneront dans une autre Vie. Si le jeune Homme, dont il eſt parlé dans l'Evangile, avoit obſervé cette régle, s'il avoit eu une auſſi juſte idée des richeſſes de l'Eternité, que celle qu'il avoit des biens de ce Monde, il ne s'en feroit point *allé tout triſte*, quand notre Sauveur lui conſeilla d'échanger les tréſors de la Terre pour ceux du Ciel. Si l'Eſprit de *Marthe* avoit été auſſi occupé des penſées céleſtes que l'étoit celui de *Marie*, elle auroit fait le même choix que fit ſa ſœur. Ceux qui penſent ſouvent avec quelle rapidité la pompe, & la grandeur de ce Monde s'évanouiſſent & combien le ſejour du Ciel eſt préferable à celui de la Terre, combien la nouvelle *Jeruſalem*, *dont Dieu eſt l'Architecte & le bâtiſſeur*, eſt plus glorieuſe, que notre habitation ici-bas, qui peut être détruite en un moment, ne tomberont dans aucun excès d'affection ni de joie; ils n'acheteront & ne poſſéderont rien avec trop d'ardeur. En un mot, ceux qui méditent ſi ſouvent ſur ce bienheureux jour, où *Jeſus-Chriſt, qui eſt notre vie, apparoitra & dans lequel nous apparoitrons avec lui en gloire*, qu'ils viennent à le deſirer & à l'attendre avec impatience, n'auront pas grand goût pour les Honneurs de ce Monde, ni pour les plaiſirs & les intérêts de cette Vie; ils ne feront ni lâches, ni pareſſeux, mais *fervens en Eſprit, ils ſerviront le Seigneur*: Quelque affection qu'ils euſſent pour les biens terreſtres, elle s'évanouïra; ils n'auront de l'émulation que pour les bonnes œuvres, ni d'autre ambition que celle de poſſeder la gloire du Paradis. Ils employeront toute la force, & la vigueur de leur Eſprit dans la pourſuite de ce deſſein; ils renonceront pour cet effet à toute ſorte de plaiſirs & d'avantages, contens de vivre dans l'obſcurité, la baſſeſſe & le travail; puis que, ſi le Monde leur

eſt une fois crucifié, ils ſuporteront plus aiſément d'être eux-mêmes crucifiés au Monde.

Après tout, il y a une infirmité dans la Chair; & ſi nous ne mettons pas tout en uſage pour la vaincre, nous ne pouvons qu'échouer. *L'eſprit eſt prompt*, dit notre Sauveur, *mais la chair eſt foible.* Sans un ſoin continuel & une vigilance extraordinaire, la vigueur de nos Eſprits ſe relâche, & nous perdons bientôt le goût de la Piété. Les remedes les plus efficaces contre cette foibleſſe & l'inconſtance de notre nature, ſont la crainte de Dieu & la fermeté de notre Eſperance.

La pureté & la préſence de Dieu, la rigueur & l'impartialité d'un Jugement à venir, la perte d'une Couronne éternelle, la fraïeur d'un chatiment éternel; le nombre & la force des tentations, les chûtes déplorables des plus grands Saints, & le ſentiment de notre foibleſſe, ne peuvent que produire en nous cette crainte de Dieu. Ne commençons donc pas ſeulement, mais tâchons de *perfectionner* notre *ſainteté dans la crainte de Dieu. Bienheureux eſt celui qui craint toûjours l'Eternel.*

La fermeté de notre Eſperance, qui languit après la venuë de notre Seigneur, nous excitera à contempler ſouvent la *Jeruſalem* céleſte, nous remplira l'Eſprit des beautés & de la gloire de l'Eternité, du repos & de la joie d'une autre vie, de l'amour de Dieu & de ſon Fils *Jeſus*; de Couronnes incorruptibles; des Cantiques des Anges, de leurs Chants de Triomphe, du fruit de l'Arbre de vie, & des ſources d'eau vive qui arroſent le Paradis de Dieu. Chacun de ces objets ne peut que nous reprocher notre foibleſſe & notre indolence & nous exciter à nous en défaire au plutôt: Nous entendrons toujoûrs raiſonner à nos oreilles ces paroles du Sauveur du Monde à ſes Diſciples, *Ne ſauriez-vous veiller une heure avec moi*; & oſez-vous eſperer, malgré votre ſom-

ſommeil, de regner éternellement avec moi? ou bien cette promeſſe adreſſée à l'Egliſe de *Laodicée*; *A celui qui vaincra il lui ſera donné d'être aſſis ſur mon trône, comme moi auſſi j'ai vaincu & ſuis aſſis avec mon Pere ſur ſon trône.*

On aura ſans doute obſervé, que lorsque nous parlons de la *Perfection*, nous ne l'entendons que de celle dont la Nature Humaine eſt capable; & non pas de celle des Anges, ou des Saints glorifiés, qui, avec leur corps materiel, ont dépouillé les foibleſſes & les infirmités inſeparables de l'Homme durant cette vie. Mais ces ſortes d'infirmités & de foibleſſes qui peuvent être guéries, lorsqu'on travaille ſincèrement & avec ardeur à y remédier par le ſecours de la vigilance & de la Prière, ne ſauroient empêcher qu'on n'atteigne à un dégré de Perfection agréable à Dieu, & propre à nous donner ici-bas ſur la Terre un avantgoût du Bonheur céleſte. Un tel Homme ſera toûjours armé contre les tentations; & comme la route de cette vie eſt pleine de pas fort gliſſans, s'il lui arrive de broncher, il ſe relevera d'abord; & même s'il tombe, il ne recevra jamais aucune bleſſure mortelle: La contrition & la grace lui fourniront un baume ſalutaire, qui, par le mérite de notre Seigneur, le mettra bientôt en état de marcher courageuſement & avec ſuccès dans la carriére de la Sainteté.

Lors qu'un bon Chrétien ſent les ferveurs de l'Eſprit, une Foi vive & une Charité ardente, qu'il eſt enflammé d'un ſaint deſir d'arriver à cet état de Perfection, qui eſt ſi agréable aux yeux de Dieu, & qu'il s'adreſſe au trône de la grace, il ne manquera pas d'en obtenir ce qu'il lui demandera avec foi & à-peu-près en ces termes:

O mon Dieu & mon Pere, augmente en moi la connoiſſance de ta parole, & la grace de ton Eſprit; rend-moi capable d'une parfaite ſainteté en ta crainte, & de conſerver mon Eſperance jusqu'à la fin. Pardon-

donne-moi tous les péchés & toutes les erreurs de ma vie, & accepte mes foibles efforts pour l'amour de ton Fils. Mais parce qu'après tout ce que nous pouvons faire, nous sommes des serviteurs inutiles, & que cela n'empêche pas ton infinie bonté de recompenser nos sinceres efforts pour l'avancement de ta gloire, fai que je trouve ma recompense auprès de toi, ou plutôt daigne toi-même être ma recompense. Je me serois toujours cru indigne de t'adresser une pareille demande, ô glorieux & incompréhensible Monarque de l'Univers, si ta propre bonté, si ton Esprit ne m'avoit donné cette hardiesse. Voyez quel amour nous a témoigné le Pere, de vouloir que nous soiyons apellés ses enfans. Ce sont les paroles de ton Serviteur St. Jean. *C'est pourquoi mon Ame ne sauroit jamais être en repos, jusqu'à ce que je ressuscite & que je me trouve conforme à ton image. Je ne saurois jamais être satisfait jusqu'à ce que je contemple ta gloire. Veuille m'accorder cette faveur, je t'en supplie, par ta misericorde & ta fidelité, par les souffrances & l'intercession de ton Fils bienaimé.* Ainsi soit-il.

ARTICLE VIII.

DES SCRUPULES.

En fait de Religion & d'une autre Vie, on observe d'ordinaire que ceux, qui craignent le plus, sont ceux qui en ont le moins de sujet. Quoique les véritables Chrétiens ayent bonne opinion des autres, ils ont en général une idée fort peu avantageuse d'eux-mêmes. Le vif sentiment du péril auquel le Péché les expose, fait qu'ils craignent toujours de se tromper, d'être les dupes de leur pro-

propre cœur, & de ſubir enfin la peine qui eſt dûë au crime.

Mais afin que les bonnes Ames ne craignent pas où il n'y a rien à craindre, & qu'elles ne ſe tourmentent pas ſans raiſon, tâchons de lever leurs ſcrupules malfondés, & de faire voir en quoi ils conſiſtent.

Les principales cauſes de la crainte des Gens de bien ſont celles-ci:

Ils doutent de leur ſalut, parceque, malgré tous leurs efforts contre les mouvemens de la chair & ſes cupidités, ils ſentent quelquefois de mauvaiſes penſées s'élever dans leur ſein; ils ſe trouvent ſujets à quelque plaiſir défendu, à une Imagination criminelle, à une penſée impure, à un deſir qui naît de l'avarice, à un mouvement de colére ou d'envie, & à pluſieurs autres péchés, qui méritent la damnation.

Il eſt vrai que ces Cupidités ne regnent pas en eux, parce qu'ils ne conſentent pas à leurs inſtigations, & qu'ils ne les ſuivent pas à tous égards. Elles ne font qu'habiter dans leur ſein & y produire quelque mouvement; mais elles n'ont pas la force de leur donner la loi. D'ailleurs, ils les repriment avant qu'elles aient entraîné leur choix & leur volonté, & qu'elles ſoient reduites en acte. Peut être ont ils quelquefois une penſée, une imagination impure, un deſir criminel; mais ils s'arrêtent là d'abord, & leur cœur ne conſent jamais à une action criminelle. Quelques marques d'emportement peuvent leur échaper dans un mouvement ſubit de colère, & quelques deſirs de vengeance s'élever dans leurs ames; mais ils l'étouffent auſſitôt, & ils n'en viennent point jusqu' aux paroles injurieuſes, ni aux actes de mépris.

D'ailleurs, quoiqu'ils ne ſouffrent pas que le Péché regne en eux, jusqu' à y conſentir & à ſuivre ſes cupidités, cependant ils tremblent que leurs pen-

ſées & leurs penchans ne leur attirent des peines éternelles. Car Dieu demande l'obéïſſance de tout l'Homme, de l'Esprit & de toutes ſes affections, & il n'eſt pas moins offenſé par une que par toutes nos facultés. Puis donc que tout péché eſt défendu ſous peine de la mort, qui peut ſavoir ſi un deſir criminel n'eſt pas une transgreſſion mortelle? C'eſt-là un grand ſujet de crainte & une pierre d'achoppement pour les bonnes ames.

Mais, pour lever tous les doutes & les ſcrupules à cet égard, il faut ſavoir que nos deſirs criminels, qui ne vont pas au delà d'une ſimple penſée, quoi qu'ils ſervent dans ce Monde à exercer notre Vertu & à nous humilier, ne nous attireront pas au dernier jour notre Condamnation. En effet, l'Evangile de *Jeſus-Chriſt* ne prononce pas la Sentence de Mort contre les premiers mouvemens de la Cupidité. S'ils ſe bornent à l'Imagination & au ſeul penchant, ils ſeront les objets de ſa Grace & de ſa Miſéricorde, en vertu des mérites de ſon ſacrifice.

Ces Cupidités peuvent être enviſagées ſoit à l'égard de leur première naiſſance qui ne damne jamais, ſoit à l'égard de leur continuation, qui ne les rend pas toujours damnables.

Pour ce qui eſt de nos Cupidités charnelles dans leur naiſſance, nulle Perſonne, qui eſt d'ailleurs vertueuſe, ne ſera jamais condamnée à la Mort à cette occaſion: S'il en étoit autrement, qui pourroit être ſauvé? Nous avons tous, plus ou moins, durant cette vie, ces premiers mouvemens de cupidité vers le mal, & il n'y a pas moyen de s'en garantir: Car les Loix de Dieu, qui ſont une addition aux lumières de la Nature, rendent criminels, par leurs défenſes, nos Apétits & nos Deſirs les plus naturels; puis que les Cupidités de la Chair font une bonne partie de ce que l'Evangile nous défend. Mais quoique par cette défenſe, qui eſt venue enſuite, Dieu les ait rendus criminels, il nous

nous est impossible de nous en délivrer tout-à fait durant cette vie, à cause de la nécessité naturelle qu'il nous avoit d'abord imposée. Notre Chair convoitera toujours les Objets qui lui plaisent naturellement, sans que nous puissions le prévenir; parce que nos Corps, de la manière dont ils sont bâtis, ne peuvent que desirer certaines choses qui leur font plaisir, & en haïr d'autres qui leur causent de la douleur. Cela est naturel; & tant qu'il y aura quelque vie & quelque sentiment dans nos Corps, les biens & les maux de ce Monde ne peuvent que les affecter d'une manière agréable ou douloureuse; c'est-à dire les porter vers les uns, & les éloigner des autres.

Ainsi ces premiers desirs pour les choses défendues sont naturels, & même étoient nécessaires avant que la défense les eût rendus criminels. De sorte que si, par une Loi qui est venue ensuite, les Hommes étoient condamnés pour être sensibles aux objets exterieurs, ou pour les desirer tout-d'un coup, ils seroient condamnés pour ce qu'ils ne sauroient prévenir, & qu'il leur est impossible d'executer.

Mais Dieu ne peut jamais prescrire des Loix si rigoureuses; il ne punit en nous que ce qui vient de notre volonté, & ne nous fait rendre compte de nos inclinations naturelles, qu'autant qu'elles dépendent de notre choix. Si, par la présence d'un objet exterieur, ou à l'occasion de quelque pensée, & du temperament naturel du Corps, il s'éleve, dans l'Esprit d'un Homme de bien, une crainte subite, ou un desir impur, il n'en sera pas responsable, puis qu'il n'est pas en son pouvoir de le prévenir: Il ne sauroit non plus l'empêcher que le battement de son cœur, ou la circulation de son sang; puis que sa volonté n'y a point eu de part, & que c'étoit un effet naturel de son temperament. Si l'on étoit condamné pour de telles choses, on souf-

souffriroit pour être composé de chair & de sang, d'un Corps & d'une Ame ; parceque l'on est un Homme & non pas un Ange.

Pour ce qui regarde les suites de l'impression que fait sur nous un Objet défendu, & les desirs qui l'accompagnent, ils ne sont pas les effets de la Nature ; mais de notre choix. Quoi qu'une pensée criminelle, ou qu'un mauvais desir puisse nous surprendre tout d'un coup, soit par accident, ou par quelque tentation ; avec tout cela, s'il nous arrive de les fomenter & de les entretenir, il faut que notre volonté y consente & les aprouve. Car nous sommes les maîtres de nos pensées aussitôt que nous les apercevons, & il est en notre pouvoir de les tourner du côté qu'il nous plait. De sorte que si elles nous présentent, malgré nous, des Objets défendus, nous pouvons les en distraire, ou les y fixer, quand nous voulons.

D'ailleurs ces actes reflechis de notre Esprit sur des Objets défendus, & ces penchans qui nous y portent, quoi qu'ils viennent de la détermination libre, ou du moins de la connivence de nos propres Volontés, ne sont un article de notre condamnation que lors que nous les aprouvons, ou que nous mettons en pratique ce qu'ils nous suggerent. En effet, si la chose défenduë n'est que présente à notre Imagination & convoitée par nos Apétits, sans posséder nos cœurs, ni avoir aucune influence sur nos actions, suivant les termes de l'Economie Evangelique & de Grace, par laquelle nous devons être jugés, nous ne sommes pas encore soumis à la Mort, ni aux peines de l'Enfer.

Il est certain que nos Apétits sensuels nous exposent à la tentation, & nous mettent à l'épreuve. Lors que d'un côté ils desirent ce qui nous est défendu, & que de l'autre, notre Esprit nous déclare ce qui nous est commandé, il faut que la Volonté

se

se détermine là-dessus pour le bien ou pour le mal, en faveur de Dieu ou du Péché: & quoi que ces Apétits naturels ne damnent aucun Homme, qui est d'ailleurs vertueux, ils ne laissent pas le solliciter à des crimes damnables.

Je dis que nos Apétits naturels ne damnent pas un Homme, qui est à cela près vertueux. Les desirs de notre Chair pour le manger & le boire, l'aise & le plaisir, le gain & les richesses, ne sont pas absolument défendus & ne sauroient être, par euxmêmes, un article de notre Condamnation, s'ils ne vont pas plus loin. Tous les desirs de la Chair sont naturellement nécessaires; les uns, pour conserver nos personnes, & les autres, pour servir à la propagation du Genre Humain. Dieu lui-même est l'Auteur de ces desirs & il les permet. Ce n'est pas un Péché en qui que ce soit d'avoir de l'apétit pour sa nourriture, de souhaiter l'aise, & de tendre vers les plaisirs corporels; parce qu'il a formé nos Corps d'une telle manière, qu'ils ne peuvent que desirer ces Objets, & par conséquent il ne sauroit être irrité contre nous, si nous les souhaitons.

A la verité il n'a pas voulu que nous lâchassions la bride à ces desirs; mais il nous a ordonné de les retenir dans certaines bornes. Il nous est défendu de souhaiter le manger & le boire, l'aise & le plaisir, l'abondance & les richesses, lors que nous ne pouvons en jouïr sans faire tort à notre prochain; ou que nous donnons dans l'excès & l'intemperance; ou que nons violons quelque autre commandement à cette occasion. Par exemple, nos desirs pour le manger & le boire ne doivent pas nous entraîner à la Gourmandise ni à l'Yvrognerie; nos Apétits charnels ne doivent pas nous porter à la Fornication, à l'Adultere, au Rapt, ni à aucune Impureté défenduë; Et notre desir pour les richesses ne doit pas nous engager au vol, à la fraude, à l'extorsion, à l'opression, à l'avarice, à la dureté pour les Pauvres, ni aucune

aucune autre action, contraire à la Justice ou à la Charité. D'ailleurs, la crainte de manque du nécessaire, ou de soufrir quelque peine, ou quelque autre mal corporel, ne doit pas nous induire à violer un Commandement, afin de plaire à notre Chair, ou à abandonner notre Religion pour obtenir un bien temporel.

Ce sont-là les bornes que Dieu a préscrites à nos Apétits naturels, avec quelques-uns des Commandemens qu'il nous a donnés pour les y retenir, & que nous sommes fort souvent tentés de violer. En effet, ces Apétits eux-mémes ne distinguent ni les Objets, ni le dégré de leur jouïssance. Le Palais ou le Goût d'un Homme, qui trouve du plaisir à un Mêts exquis ou à une Boisson délicieuse, ne lui dit pas lors qu'il en a suffisamment, & il continue à les desirer jusqu'à ce qu'il ait donné dans l'Intemperance. Nos yeux convoitent les richesses, sans examiner d'où elles viennent. Pourvû qu'ils en joüissent, ils ne se mettent pas en peine des moyens qui les procurent, Il en est de même à l'égard de tous nos autres Apétits charnels: Le plaisir qui les suit nous entraîne, & c'est ce qui nous fait mouvoir. Ils ne s'arrêtent jamais à la médiocrité, & ne se détournent point d'un Objet défendu. Ceux qui s'y laissent gouverner se portent à tout ce qui leur plait, soit légitime ou non, & c'est ainsi qu'ils sont énlacez dans le péché, pour lequel Dieu les punira severement.

Ce qui fait donc que le Péché nous tente c'est le desir de quelque chose qui l'accompagne, & que nous esperons obtenir par-là. Les avantages qu'il nous promet, & qui flatent notre chair, excitent nos Apétits charnels, & c'est ce qui nous porte à le commettre. Le Péché dépouillé de ce leurre ne sauroit jamais tenter personne, & il n'y a qui que ce soit au Monde en son bon sens qui voulût s'y engager dans la seule vûe de violer la Loi de Dieu, puis

puis que cette désobéïssance n'est pas un bien en elle-même, & qu'au contraire elle nous expose à de grands maux, capables de nous éloigner du Crime. En effet elle nous prive de la faveur de Dieu, & nous soumet à sa vengeance; elle remplit nos cœurs de tristesse, d'inquietude & d'une attente terrible. Mais ce qui nous seduit & qui nous plonge dans le désordre est le Plaisir, le Profit, l'Honneur, ou quelque autre avantage que nous esperons d'en recueillir. C'est l'un ou l'autre de ces Motifs qui surmonte nos craintes & qui nous entraîne dans le Péché; ils concourent avec nos Apétits naturels, & nous excitent à le desirer; ce sont les Appas qui nous attirent, & les Tentations qui nous enlaçent. Toute leur force consiste en ceci, que la satisfaction d'un Appétit est joint avec l'acte d'un Péché, ce qui nous invite à commettre l'un pour l'amour de l'autre. La transgression est accompagnée de quelque chose qui plait à notre Nature, & qui l'anime à le desirer avec ardeur. Lors que nous sommes venus-là, ce desir nous attire autant que nous le pouvons être par notre Amour propre, nos Cupidités, & la satisfaction de nos Appétits charnels; ce qui est un grand pas vers l'acte même du Péché & une furieuse Tentation.

Voici l'ordre naturel de nos Actions; ou nos Consciences, ou nos Passions nous excitent à les produire; ensuite nos Volontés les embrassent & les choisissent; après ce choix, notre Entendement les dirige, & enfin nos Facultés corporelles les executent. Toutes nos Actions corporelles sont au choix & dépendent de nos Volontés; & tout notre Choix est fondé sur l'apparence de quelque Bien que nos Consciences ou nos Appétits charnels nous proposent. Nous devons nous souvenir que nos Volontés sont placées au milieu, entre nos Consciences qui les sollicitent d'un côté, & nos Appétits qui les attaquent de l'autre. C'est-là ce combat entre la Chair

Chair & l'Esprit, dont la sainte Ecriture nous parle; entre la Loi qui est dans les membres & la Loi qui est dans l'Esprit, que S. *Paul* nous a dépeint d'une manière si vive. Ces deux Principes, la Chair & l'Esprit, ou nos Cupidités & nos Consciences, sont les deux Ennemis que nous portons dans le sein, qui disputent entr' eux de la victoire & de l'empire sur la Volonté. Dès-que celle-ci est gagnée, nos Actions la suivent naturellement; de sorte que, si nos Appétits charnels ont une fois prévalu sur elle & obtenu son approbation, nous ne tardons pas à commettre le péché.

Lors donc qu'un Péché s'est aquis notre amour & nos desirs charnels, il a un puissant Ami dans notre sein; parce que nos Cupidités sont violentes, qu'il n'est pas facile de les détourner de ce qu'elles souhaitent, & qu'elles importunent sans relâche notre Volonté, afin qu'elle consente à les satisfaire. C'est alors que le Péché uni avec elles a la force de combatre la Loi de Dieu qui est dans l'Esprit.

Ainsi le seul desir de ce qui nous est défendu n'est pas un Péché qui damne, mais une tentation à le commettre. S. *Jaques* nous le déclare en termes exprès, lors qu'il dit, *Chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'entraine & qui l'attire* au mal.

La simple Tentation à un Péché qui damne n'est pas elle-même damnable; mais c'est une épreuve de notre foi & de notre obéïssance, & un moyen de faire voir que nous aimons Dieu plus que toutes choses au Monde. Lors donc que nous sommes tentés, nons ne péchons pas, si nous resistons vigoureusement à la tentation.

Cela paroit en ce que ceux qui ont mené la vie la plus innocente du monde, n'ont pas été exemts de la tentation. *Adam* lui-même, avant qu'il connût le péché, lors qu'il étoit dans son état d'innocence, pouvoit être tenté. L'Arbre de science de bien & de

de mal, dont Dieu lui avoit défendu de manger, attiroit ses regards & flatoit ses desirs, de même que tout autre Arbre du Jardin. Ce fut cela même qui porta la Femme à en goûter, quoi que Dieu lui eût ordonné de s'en abstenir: *La Femme voyant que l'Arbre étoit bon à manger & qu'il étoit souhaitable à voir, prit du fruit & en mangea.* Ce fut aussi par-là qu'elle entraîna son Mari, *à qui elle en donna & qui en mangea.* Le second *Adam*, quoi que doué d'une parfaite innocence, & qu'il ne fût coupable d'aucun péché, étoit, malgré tout cela, sujet à la tentation, de même que nous; *puis qu'il a éprouvé, comme nous le sommes, par toute sorte de tentations, mais sans* être tombé dans le *péché.* Bien plus, l'Apôtre nous dit qu'il *a falu qu'en toutes choses il fût semblable à ses Freres, pour être auprès de Dieu un souverain Sacrificateur miséricordieux & fidele, en état d'expier les péchés de* son *Peuple: car ayant été lui-même éprouvé par les souffrances, il est capable de secourir ceux qui sont éprouvés* de la même manière.

Si nous souhaitons un Plaisir criminel jusqu'à consentir à sa jouïssance, nous devenons coupables & sujets à toute la punition dont Dieu l'a ménacé. *Celui qui regarde une Femme,* nous dit notre Sauveur, *pour la convoiter, à déja commis adultére avec elle en son cœur.* Si nous allons plus loin, & que nous cherchions les moyens de satisfaire nos desirs, nous sommes plus coupables & plus sujets au châtiment.

Mais si notre Cupidité nous entraîne jusqu'à la satisfaire, alors elle nous a mis dans l'état le plus dangereux où nous puissions tomber; alors nous avons *accompli les desirs de la Chair & commis iniquité.*

Si nous y revenons, non pas une ou deux fois; mais que ce soit le train ordinaire de notre vie; alors le Peché devient plus criant, & notre puni-

tion en sera d'autant plus terrible. C'est ce que l'Ecriture appelle, *cheminer & vivre selon la chair.* C'est un état, d'où la Vertu est bannie, & où regne le Vice; un état de mort, qui nous soumet à la punition, & qui est très-dangereux par la dificulté qu'il y a de s'en retirer. C'est alors que la *Loi qui est dans les membres* triomphe de la *Loi de l'Esprit*: c'est la *Loi du péché & la Loi de mort*, ainsi que l'Apôtre la nomme. Celui donc qui espere d'être sauvé au dernier jour doit mortifier ses membres qui sont en la chair; il doit crucifier la chair avec toutes ses cupidités, en sorte qu'elles ne soient plus en état de lui faire la loi, ni de l'obliger à les suivre.

Un véritable Chrétien a si bien domté sa chair, qu'elle ne domine plus en lui. Quoi qu'il en sente quelques mouvemens, il en est toûjours le maître, & il ne soufre pas qu'ils l'éloignent jamais de son devoir. Celui qui a formé cette heureuse habitude ne trouve plus tant de peine à se mortifier, à renoncer à soi-même, & à reprimer ses desirs charnels; il n'est plus reduit à *se couper une main*, où à *s'arracher un œuïl*, comme parle l'Ecriture.

Avec tout cela, il faut toujours veiller & prier, nous tenir en garde contre nos Cupidités, de peur qu'elles ne se revoltent de nouveau, & qu'elles n'aillent plus loin qu'elles n'ont jamais été. Les Objets sensibles & les Apas de la Chair sont toujours présens à nos yeux ou à notre Imagination, & nos Corps sont toujours en état de s'y plaire & d'en souhaiter la jouïssance. Il n'y a que la force superieure de la Loi de l'Esprit qui les puisse tenir assujettis, & encourager notre Volonté à repousser leurs attaques. Si nous venons une fois à nous relâcher, & à permettre à nos Cupidités d'aller où il leur plait, elles gagneront bientôt le dessus, & nous mettront hors d'état de leur resister; elles nous obligeront d'abord à les approuver, & ensuite à les satisfaire.

Que

Que personne donc n'entretienne son Imagination de plaisirs défendus, dans la pensée qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'il ne les approuve pas & qu'il n'a pas dessein de s'y abandonner. Car, supposé que toutes ses idées fussent innocentes; malgré tout cela, il tend un piege à son Ame, il s'expose à la tentation, & il ne peut ainsi esperer que Dieu l'en délivre. Dieu nous a promis à la vérité de nous secourir dans tous les besoins auxquels il nous reduit lui-même; & si sa Providence nous met à cette épreuve, sa Grace ne manquera pas de nous y soutenir & de nous en tirer heureusement. *Il ne vous laissera pas tenter au-dessus de vos forces*, dit l'Apôtre S. PAUL, *mais, avec la tentation, il vous donnera le moyen d'en sortir & de la vaincre.* Mais que nous fait cela, si nous nous jettons nous-mêmes dans le piege, & que nous soyions nos propres Tentateurs? Du moins, quoique Dieu nous délivre de nos autres Ennemis, on ne sauroit présumer qu'il nous délivrera de nous-mêmes, & qu'il nous garantira, par son Esprit, des pieges que nous tendons à notre Vertu. Si nous voulons nourrir des Serpens dans notre sein, il ne s'est engagé aucune part à prévenir leur morsure, & il n'est pas même raisonnable de nous y attendre. Il se borne à nous avertir du péril, & à nous exhorter à la vigilance. Bien loin de nous attirer nous-mêmes des tentations, nous devons le prier tous les jours de nous soutenir au milieu de celles que sa Providence juge à propos de nous envoyer. C'est pourquoi, dans la Prière Dominicale, nous lui demandons avec notre *pain quotidien*, *qu'il ne nous laisse pas tomber dans la tentation.*

De sorte que, si, pour complaire à des Imaginations agréables, & à des Cupidités charnelles, nous nous exposons à une grande tentation, nous avons sujet de craindre, que Dieu ne nous y abandonne, & qu'il ne permette notre ruine, puis que cette complaisance enflamme nos desirs sensuels & afoiblit nos bon-

bonnes resolutions. Cela même oblige Dieu à nous priver de sa Grace & à nous laisser à notre discretion; ce qui ne peut qu'augmenter nos besoins & nous reduire à un état fort dangereux. Pour sauver donc nos Ames, & nous mettre à l'abri des Péchés qui damnent, il faut resister à la tentation d'abord qu'elle se présente, & ne lui donner aucune prise sur nous.

Ces Desirs charnels, dont les Gens de bien se plaignent, peuvent donc servir à exercer leur vigilance; mais ils ne doivent point leur causer de craintes ni de scrupules, puis qu'ils ne leur attireront jamais le châtiment qu'ils apréhendent. Ce n'est qu'une pensée, qu'un desir, ou qu'une tentation, qui ne va pas plus loin, & à laquelle ils ne consentent pas.

Une autre chose qui donne de l'inquiétude aux Gens de bien, & qui leur fait revoquer en doute, sans nécessité, qu'ils soient en état de salut, est la tiédeur, l'indifférence & les distractions où ils tombent dans leurs Prières. D'abord qu'ils manquent de ce zèle, de cette ferveur & de cette attention, dont ils ont joui autrefois, ils s'imaginent que Dieu les a rejettés, & que son Esprit n'habite plus dans leur cœur.

Mais c'est une grande méprise, qui vient de ce qu'ils ignorent les Loix de Dieu; & qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Dieu ne leur a dit aucune part, qu'il les jugera au dernier jour sur l'ardeur constante & inalterable de leur Dévotion; mais il leur a déclaré qu'il les jugera sur l'intégrité de leur cœur, et la droiture de leur obéïssance. Leur Absolution ne sera fondée que sur leur bonne vie, et non pas sur les extases et les ravissemens de leur Piété. S'ils ont eu soin de pratiquer tout ce que Dieu leur a commandé, et en particulier le devoir de la Prière, suivant leurs forces et les occasions, autant que leurs infirmités naturelles et inévitables l'ont pû permettre, ils n'ont rien à craindre au dernier jour, malgré l'inconstance et l'inégalité de leur temperament.

Dans

Dans tout ce qui regarde l'exercice de la Prière, auſſi-bien que de tous nos autres Devoirs, nous ne ſommes engagés à y obſerver que ce qui dépend de notre volonté & de notre choix. Nous avons beau employer tous nos ſoins à fixer nos penſées, & à elever nos deſirs vers Dieu, il arrive quelquefois, par quelque indiſpoſition du corps, ou un accident imprévu, à quoi il nous eſt impoſſible de remédier, que nos Eſprits s'égarent, & que notre zèle devient froid & languiſſant. De ſorte que ces diſtractions qui ne dépendent pas de nous n'auront pas plus d'influence ſur notre état à venir, que nos autres foibleſſes involontaires : Il n'y a perſonne qui en ſoit le maître, ni qui s'en puiſſe abſolument garantir. C'eſt pour cela même que Dieu ne les examinera pas à la rigueur, & qu'il aura pitié de nous en ſes grandes compaſſions.

Il eſt certain d'ailleurs que nous devons faire tous nos efforts, pour nous rendre attentifs dans la Prière, & bannir toutes les penſées qui viennent à la traverſe, d'abord qu'elles ſe préſentent. Mais c'eſt auſſi tout ce qui eſt en notre pouvoir, & que Dieu exige de nous.

A l'égard du zèle & de la ferveur de nos Afections, ſoit dans la Prière, ou dans tout autre exercice de Piété, elles varient beaucoup, & ne dépendent pas tant du choix de notre Volonté, que du temperament de nos Corps. Les Paſſions des uns, ſoit l'Amour ou la Haine, la Joie ou la Triſteſſe, l'Eſpérance ou la Crainte, ſont toûjours plus vives que celles des autres : & les Hommes ne diférent pas moins entre eux dans leur Temperament que dans leur Goût.

Ce n'eſt pas tout ; le temperament de chacun eſt ſujet à varier ſelon ce qui ſe paſſe au dedans, ou au dehors de lui-même. Si le ſang vient à fermen-

ter d'une manière déreglée, soit par un air froid, ou une indisposition interne, ou quelque autre accident, l'Esprit s'en ressent d'abord, toutes ses puissances se relâchent, on a de la peine à fixer ses pensées & le zèle se ralentit. Nous ne sommes pas les maîtres de ces mouvemens, & Dieu y aura sans doute égard.

Que chacun travaille donc à mener une sainte vie, à se former un cœur bon & honnête, disposé à une entière obéïssance, & qu'il ne craigne point alors de manquer de tout ce que les Gens de bien doivent demander à Dieu dans leurs Prières. Il ne périra point faute des secours dont il a besoin, quoi qu'il ne les demande pas toujours avec la même ardeur, & qu'il tombe dans quelques distractions; pourvû d'un autre côté qu'il croisse dans toutes les Vertus Chrétiennes.

Un troisieme Scrupule, qui donne de l'inquietude & qui trouble la conscience de quelques Personnes sages & vertueuses, est fondé sur ce que *Jésus-Christ* a dit lui-même, en S. *Matth.* Ch. XII. 16. *Je vous déclare qu'au jour du Jugement, les Hommes rendront compte de toutes les paroles vaines qu'ils auront prononcées.*

Il faut avouër que cette Sentence paroît bien rude & severe, puis qu'en égard à la varieté des affaires dont les Hommes traitent ensemble & à ce qui peut être le sujet de leur Conversation, il est présque impossible qu'ils n'y emploient une infinité de paroles inutiles. Ceux-là sur tout qui sont d'un naturel franc & ouvert, d'un esprit vif et enjoué, d'une humeur douce & agréable, ne sauroient éviter ce défaut, quoi que l'Evangile approuve leur Caractère, bien loin de le condamner. Si toute parole vaine est un crime, cela ne peut que bannir tout l'agrément de la Societé, rendre les Hommes taciturnes & mélancholiques, incommodes

à

à eux-mêmes & aux autres, & les mettre hors d'état de contribuer aux plaisirs les plus innocens de la vie.

Jesus-Christ nous a si peu enjoint cette humeur sombre & retenue, qu'elle est opposée à la Nature même, & que c'est plutôt un défaut, ou une incivilité, qu'un Devoir ou une Vertu. A quelque bonne intention qu'on l'attribue, notre Sauveur n'a jamais eu dessein de l'établir dans le Monde. Il y est venu lui-même, *mangeant & beuvant*, comme le reste des Hommes, avec lesquels il conversoit d'une manière aisée & familiere, sans pratiquer les austerités de *Jean Baptiste*. Sa Religion nous ordonne la Candeur, la Bienveillance, l'Affabilité, la Débonnaireté, la Franchise, la Gaieté, & toutes les autres Vertus qui peuvent rendre notre Conversation agréable & utile. *Pensez*, nous dit S. PAUL, *à tout ce qui est aimable*, ou qui peut faire plaisir aux autres. L'amour fraternel est l'abregé de tout notre Devoir; & les agrémens de la Societé, pourvû qu'ils soient honnêtes & légitimes, ne servent qu'à l'exprimer.

Pour ce qui regarde les Entretiens graves & pieux, il n'y a nul doute qu'ils ne soient d'un grand usage, & que placés à propos, ils ne méritent nos éloges. Tout bon Chrétien y peut trouver dequoi croître en Vertu, animer son zèle, afermir ses bonnes résolutions, encourager ses éforts, & régler toutes ses démarches. Mais *chaque chose a son tems*, comme dit *l'Ecclesiaste: Il y a tems de pleurer & tems de rire; tems de s'affliger & tems de sauter de joie.* D'ailleurs une Conversation libre & honnête ouvre un vaste champ à l'exercice de la Vertu, & surtout de la douceur, de l'affabilité, & de la complaisance.

Qu'on ne s'imagine donc pas que c'est perdre son tems & le voler à Dieu ou à la Religion, que de l'employer aux devoirs de la Societé civile, & à

à s'entretenir avec les autres. C'eſt au contraire obéïr à Dieu, & obſerver ſes Loix; c'eſt nous aquiter de ce qu'il nous a préſcrit, & le ſervir de même que lors qu'on s'applique aux exercices de la Piété, à la Méditation, & à de ſaintes Conferences.

D'un autre côté, dans le paſſage où il eſt dit, que *nous rendrons compte au dernier jour de toutes nos paroles vaines*, le mot que nous avons traduit *vain*, ſignifie auſſi *faux* & *trompeur*, comme ſont les paroles que nos actions démentent, lors que celles-ci n'y répondent pas. C'eſt dans le même ſens que le troiſième Commandement du Décalogue nous défend de prendre le Nom de Dieu *en vain*, c'eſt-à-dire, de nous parjurer & de mentir. C'eſt pour cela que *Jeſus-Chriſt*, lors qu'il repete ce Commandement, S. Matth. V. 23. s'exprime en ces termes: *vous ne vous parjurerés pas, mais vous vous aquiterez de vos ſermens envers le Seigneur*.

Mais, quand le mot que nous avons traduit par celui de *vain*, ne ſignifieroit pas autre choſe qu'*inutile*, ce ne ſeroit pas le ſeul, dans l'Ecriture ſainte, qui emporteroit quelque choſe de plus que le ſens litteral ne renferme. C'eſt ainſi que les *œuvres abominables des tenèbres* ſont appellées *infructueuſes*, ce qui ne veut pas dire à coup ſûr, non ſeulement qu'elles n'aportent aucun profit ni avantage; mais qu'elles ſont très-dangereuſes & mortelles; & que le *Serviteur lâche & pareſſeux* eſt apellé *inutile*, dans S. *Matth.* XXVI. 26. 30. Suivant cela, nos Paroles, qui tendent, non pas à ne produire aucun fruit, mais qui en produiſent de très-mauvais, peuvent être nommées *vaines* & *inutiles*, & c'eſt le ſens de ce terme dans le paſſage de notre Sauveur. En effet, les Paroles qu'il y taxe de *vaines*, ſont non ſeulement *inutiles*, mais *mauvaiſes* au pié de la lettre, *fauſſes*, & *calomnieuſes*, la marque, [illegible] pas

'un

d'un esprit leger & volage, mais d'un cœur gâté & corrompu. *Comment*, dit *Jesus-Christ*, *vous qui êtes mêchans, pourriez-vous dire de bonnes choses, puis que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle? L'homme de bien tire de bonnes choses du bon tresor de son cœur, & le méchant tire de mauvaises choses de son mauvais tresor. L'Arbre est mauvais, car on connoit l'Arbre à son fruit.* Ainsi les paroles de cette nature, mauvaises en elles mêmes, serviront à nous condamner au dernier jour. *Car*, ajoute notre Sauveur, *vous serez justifié par vos paroles, & condamné par vos paroles;* telles qu'étoient ces discours injurieux & blasphematoires des Pharisiens, qui attribuoient ses Miracles au Démon, & qui l'accusoient *de chasser les Démons, par Beel-zebub, le Prince des Démons*; puis que c'est à cette occasion-là qu'il leur déclare que tous les Hommes seront obligés au dernier jour de rendre compte de leurs paroles, aussi bien que de leurs actions.

Une autre cause qui produit le trouble dans les bonnes Ames vient de la fausse idée qu'elles se font du péché contre le saint Esprit, sur ce que notre Sauveur, qui en doit juger lui-même au dernir jour a dit, en termes clairs & positifs, que *celui qui aura péché contre le Saint Esprit n'en obtiendra jamais le pardon, ni dans ce siecle, ni dans celui qui est à venir.* S. *Marc* ajoute, qu'il *sera sujet à une condamnation éternelle.* De sorte que certains Esprits foibles & timides, qui ne savent pas précisement en quoi consiste ce péché, craignent de s'en rendre coupables, & s'imaginent même quelquefois de l'avoir commis.

Pour les délivrer de cette crainte, il n'y a qu'à leur donner une juste idée de ce péché, & remarquer d'abord que, dans la sainte Ecriture, la Cause y est souvent mise pour l'Effet, & qu'ainsi le *saint*

Esprit signifie, en diverses rencontres, *les dons* ou *les effets du saint Esprit*, soit ordinaires, ou extraordinaires.

A l'égard des premiers, il désigne quelquefois les dons de l'Esprit ou du cœur que l'Esprit de Dieu produit en nous. C'est ainsi qu'un Homme revêtu de sagesse et de prudence, tels qu'étoient ceux que ce *Joseph* conseilloit à *Pharaon d'établir dans tout le Païs d'Egypte*, est dit avoir l'Esprit de Dieu. C'est ainsi que, dans *Esaïe* Chap. XI. 2. *l'Esprit de l'Eternel* y est expliqué d'abord par *l'Esprit de sagesse & d'intelligence*, *l'Esprit de conseil & de force*, *l'Esprit de science & de crainte de l'Eternel*. Il signifie aussi cette heureuse disposition du cœur qui nous porte à nous aimer les uns les autres; cette bienveillance universelle, dont Dieu nous donne de si grands Exemples. De-là vient que l'Ecriture dit, *Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu habite en nous. Celui qui observe ses commandemens demeure en Dieu & Dieu en lui. & nous connoissons qu'il demeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné*. Cette humeur douce et bienfaisante, qui étoit si remarquable en notre Sauveur, est appellée *l'Esprit de Christ*; La maniére de vivre *d'Elie* et son austerité est nommée *l'Esprit d'Elie*; *L'Esprit de force* marque la fermeté et le courage dont les premiers Chrétiens étoient revêtus: *Car*, dit S. *Paul* à *Timothée*, Epit. II. Chap. I. 7. *Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de force, de charité & de bon sens*.

D'ailleurs *l'Esprit de Dieu* signifie souvent les Dons extraordinaires et miraculeux, tels qu'étoient les Dons des Langues, celui de prophetiser, ou de prédire l'avenir, de guérir les Malades, et de faire divers Miracles, si communs dans la primitive Eglise. C'est ainsi, par exemple, qu'il est dit, *Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, & vos fils*

fils & vos filles prophetiseront, etc. C'est ainsi que la double portion de la vertu prophetique *d'Elie* est appellée une *double portion de son Esprit*, et que les Dons extraordinaires, que les *Corinthiens* souhaitoient avec ardeur, sont appellés *esprit* ou *dons spirituels*, I. *Chorint.* Ch. XIV: 12.

Tous ces Dons extraordinaires et miraculeux étoient operés par une seule et même cause, le saint Esprit de Dieu. *Il y a*, dit S. *Paul*, I. *Corinth.* XII. 4 etc. *diversité de dons, mais c'est le même Esprit. Car l'Esprit donne à l'un la parole de sagesse*, ou des Verités Evangeliques; *à l'autre la parole de science*, ou la faculté de prédire l'avenir; *à un autre les dons de guérir* les maladies, sans y emploïer aucun moïen naturel; *à un autre les operations des miracles*, ou la vertu de ressusciter les morts, de chasser les Démons, d'infliger des peines corporelles aux pécheurs impénitens, *&c. à un autre la prophetie*, ou le don d'expliquer des saintes Ecritures, & de composer des Hymnes sur le champ; *à un autre le discernement des Esprits*, ou le don de connoitre les pensées des Hommes, de distinguer les vrais miracles des faux, aussi bien que ceux qui operoient les uns et les autres; *à un autre la diversité des Langues*, que ceux qui en étoient doués parloient sans doute dans une espece d'extase, et avec de si grands transports, qu'ils n'avoient pas la force d'interpréter ce qu'ils disoient, ou qu'ils l'oublioient presqu' aussitôt; *à un autre l'interprétation de* ces *Langues* étrangères en celle qui étoit entendue de leurs Auditeurs: *Mais c'est un seul & même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun en particulier, comme il lui plait.*

De sorte que tous ces Dons miraculeux sont indifféremment appellés tantôt *l'Esprit*, ou *le Saint Esprit*, parce que l'Esprit de Dieu en est l'Auteur et

et le Diſtributeur. S. *Luc* nous dit, Act. II. 4. que les Apôtres *furent tous remplis du Saint Esprit, & qu'ils commencerent à parler en des Langues étrangères, ſelon que l'Eſprit leur donnoit* la faculté *de s'exprimer.* S. *Paul*, dans ſon Epitre aux *Hébreux*, Ch. II. 4. déclare, que *Dieu rendoit témoignage* à la prédication des Apôtres, *par des ſignes, par divers miracles &* autres *dons du Saint Eſprit.* De là vient que les ſignes et les miracles que les Apôtres faiſoient, & en particulier la guériſon du Boiteux, ſi célèbre dans les *Actes*, ſont dits être le *témoignage du Saint Eſprit.*

Mais, quoique les termes *d'Esprit* et de *ſaint Esprit* ſignifient en général tous ces Dons extraordinaires, ils déſignent ſouvent en particulier ceux qui regardent l'Entendement, tels que ſont le *Don des Langues*, celui de la *Prophetie*, du *diſcernement des Eſprits*, de la *Science*, de la *Révelation*, et les autres de la même nature. C'eſt pour cela que le menſonge contre le Don de diſcerner les Esprits eſt appellé *mentir au Saint Esprit.* L'Apôtre *S. Pierre* qui étoit honoré de ce Don, dit à *Ananias*, Act. V. 3. *pourquoi Satan a-t-il rempli votre cœur, pour mentir au ſaint Esprit?* Lors que S. *Etienne* eut une revélation tout extraordinaire de J. C., *qu'il vit le Ciel ouvert & le Fils de Homme debout à la droite de Dieu*, il eſt dit qu'il étoit *plein du Saint Esprit*, Act. VII. 55. 56. Mais ſur tout le Don des *Langues* et celui de la *Prophetie* ſont honorés de ce titre: Lors que les Gentils aſſemblés dans la Maiſon de *Corneille* ſe mirent à parler diverſes Langues, à l'ouïe de la prédication de S. *Pierre*, il eſt dit que *le Saint Esprit deſcendit ſur tous ceux qui l'entendirent*, et que *le don du Saint Esprit fut répandu ſur eux*, Act. X. 44. 45.

On ne peut guéres bien ſupoſer que les Diſciples qui étoient à *Epheſe* et qui avoient reçu le Batême de

de *Jean* ignoroient les miracles que J. C. avoit fait en *Judée* par la vertu du Saint Esprit; puis que *Jean* lui-même l'avoit anoncé et que le bruit de ces merveilles s'étoit répandu de tous côtés; avec tout cela ils dirent à S. *Paul*, qu'ils *n'avoient pas seulement ouï dire, qu'il y eût un Saint Esprit*, Act. XIX. 2. ce qui peut fort bien être, parce que les *Dons des Langues* & de la *Prophetie* ne furent distribués qu'après l'ascension de J. C au Ciel. Mais *aussitôt que* Paul *les eut baptisés au nom du Seigneur Jesus, & qu'il leur eut imposé les mains, le Saint Esprit vint sur eux, & ils se mirent à parler des Langues étrangères & à prophetiser*, vers. 5. et 6.

Tout cela posé, voyons à présent ce que signifie *le péché contre le Saint Esprit.* Il est certain que nous ne saurions pécher contre Dieu que par le mépris que nous faisons de ses Loix, et de ses Dons, ordinaires ou extraordinaires. Dans tous nos péchés il y a plus ou moins de ce défaut, en ce que l'Esprit de Dieu est le principe universel de la Foi et des bonnes œuvres. Il a mis tout en usage, et miracles et autres preuves évidentes, pour confirmer la vérité du Christianisme, et il nous excite encore tous les jours, par des mouvemens intérieurs, à la pratique de nos devoirs. Ainsi tout acte d'incrédulité et de désobéissance est une opposition directe au Saint Esprit et une injure qu'on lui fait.

Mais tout Péché n'est pas cette faute irremissible, dont il s'agit ici; nos Péchés même volontaires nous sont pardonnés sous l'Economie de l'Evangile, pourvû que nous nous en repentions serieusement. C'est donc un Péché d'une nature toute particulière, qui le distingue de tous les autres, qui nous met hors d'état de nous repentir, et qui nous exclut de toute esperance de pardon. En un mot, c'est *blasphemer contre le pouvoir de faire des miracles, le*

don

don des Langues & les autres operations du Saint Esprit qui descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. C'est-là l'unique *Péché contre le Saint Esprit*, dont il est ici question. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner tous les sens auxquels on peut l'entendre, et nous verrons que c'est le seul qui soit impardonnable.

Le Péché contre le saint Esprit, ou ses dons ordinaires, et les heureuses dispositions du cœur et de la Volonté, n'est pas de cet ordre là; puis que tout Péché contre quelque Vertu particulière que ce soit combat le Saint Esprit à cet égard; tout acte, par exemple, d'yvrognerie est un péché contre le don de la Sobrieté; et tout acte d'Impureté est opposé au don de la Continence. Il en est de même dans tous les autres Péchés; mais avec tout cela, on peut s'en repentir, et suivant les termes de l'Evangile, obtenir grace et misericorde. *L'Incestueux Corinthien* pécha griévement contre le don de la Chasteté, il s'en répentit, et il fut pardonné; S. *Pierre*, après avoir renié son Maître, fut touché d'une vive repentance, et il obtint son pardon; la même grace est accordée à tous les Pécheurs volontaires qui se répentent.

Bien plus, cette sorte de Péché contre le Saint Esprit peut aller fort loin sans cesser d'être l'objet de la Miséricorde; nous resistons quelquefois aux saints mouvemens qu'il nous inspire, nous les étouffons, nous retombons souvent dans le même crime, nous en commettons même de plus énormes, nous perseverons dans l'impénitence à l'exemple de *David*, après qu'il eut donné occasion à la mort *d'Urie*, nous sommes presqu'endurcis dans notre mauvais train, jusqu'à *contrister le saint Esprit*, qui est sur le point de se retirer, & de nous abandonner à nous-mêmes; ce qu'on peut apeller *l'éteindre.* Mais, quoi que ces divers états soient fort dangereux, sur tout le der-

dernier, il n'y en a pas un seul qui soit desesperé. Dieu continue toûjours à nous offrir sa grace; il nous invite à la repentance par sa longue attente, par ses bienfaits, par la voix de son Évangile, & la prédication de ses Ministres.

Le Péché même contre les Dons extraordinaires du Saint Esprit, tels qu'étoit le pouvoir de chasser les Démons, de guérir les Malades, & de faire des Miracles, n'est pas ce Péché irremissible que nous voulons découvrir. Il est vrai qu'il en aproche beaucoup, & que, lors que les Hommes sont une fois allés si loin, Dieu est fort près de les abandonner & de ne mettre plus en usage aucun moïen pour les amener à la Foi où à la Repentance, la seule voie qu'il y ait pour obtenir grace & miséricorde. Mais quoi que ce Péché arrivé à un si haut comble soit très-dangereux, avec tout cela il y a grande apparence qu'il n'est pas tout-à-fait désesperé. Du moins, aprés tous les blasphêmes des Incredules contre une Preuve si évidente, & tous les miracles de *Jesus-Christ* pendant qu'il étoit au Monde; pour les engager à croire & à se repentir Dieu voulut bien y ajouter l'envoi de son Saint Esprit. Il fut répandu sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, & communiqué, par l'imposition de leurs mains, à une infinité de personnes, durant une longue suite d'annèes; en sorte que ces Dons miraculeux pouvoient raméner ceux qui n'y avoient pas été d'abord sensibles.

Nous en avons une preuve bien convaincante, si je ne me trompe, dans ces *Pharisiens*, dont les blasphêmes contre l'Esprit de Dieu donnerent occasion à tout ce discours de notre Sauveur *Matth.* XII. 25. 37. lors qu'aprés lui avoir vû guérir *un Homme qui avoit une main seche*, vers. 10. 13. & *un possedé aveugle & muet*, vers. 22. ils attribue-

rent

rent ces miracles, qu'ils ne pouvoient revoquer en doute, à une vertu magique, & *à Beel-zebub Prince des Démons*, verſ. 24. Ce blaſphême, tout dangereux qu'il étoit, ne les excluoit pas abſolument de la Foi & de la Repentance, puis que J. C. leur promet, dans ce même Chapitre, de nouveaux moïens capables de les guérir de leur incrédulité, & qu'il leur dit que ſa Mort, ſa Reſurrection, & les Dons extraordinaires du S. Eſprit, qui devoient les ſuivre, pourroient ſatisfaire à leur demande, & les convaincre qu'il étoit le Meſſie ou le Fils de Dieu. Voici de quelle manière l'Evangéliſte l'exprime: *Alors*, auſſitôt après que J. C. eut achevé de leur parler ſur leur blaſphême du S. Eſprit, *Alors quelques-uns des Scribes & des Phariſiens lui dirent: Maître, nous voudrions bien vous voir faire quelque miracle*, pour leur confirmer ſans doute la vérité de ſa prétention; *Sur quoi Jeſus leur répondit, Cette race méchante & adultere demande un miracle; mais il ne lui ſera point donné d'autre miracle que celui du Prophete Jonas. Car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans l'eſtomac d'une baleine*, & qu'il en fut enſuite délivré pour aller prêcher aux *Ninivites, ainſi le Fils de l'Homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la Terre*, verſ. 38. 40. au bout deſquels il resſuſcitera, pour vous prêcher à vous, & à tout le monde par le moyen de ſes Apôtres & l'envoi de S. Eſprit.

De ſorte que le Péché irremiſſible eſt la rejection de la dernière & de la plus grande Preuve que Dieu eut reſolu de donner pour confirmer la vérité de la Religion Chrétienne. Si le témoignage que *Jean Baptiſte* rendit à J. C. qu'il étoit *l'Agneau de Dieu*; ſi l'envoi d'un Ange qui vint annoncer ſa Conception; ſi l'Etoile qui parut à ſa naiſſance, & la troupe des Anges qui la celebrérent; ſi l'innocence de

de sa vie, la sagesse de ses discours, la grandeur de ses miracles, le pouvoir qu'il avoit de commander aux Vents & à la Mer, de guérir toutes sortes de Maladies, de chasser les Démons & de ressusciter les Morts; si, dis-je, tout cela n'étoit pas capable de convaincre les Incrédules, il restoit encore un moyen, dont on n'avoit jamais entendu parler, je veux dire cette ample éfusion du Saint Esprit qui tomba sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, & qui fut communiqué, durant une longue suite d'années, à ceux auxquels ils imposoient les mains.

C'étoit le dernier remede que Dieu avoit resolu d'employer pour la guérison des Incrédules. S'ils venoient à le recevoir & à se convertir, quelque péché qu'ils eussent commis d'ailleurs, quelque blasphême qu'ils eussent prononcé contre l'Esprit de Dieu, ils pourroient se flater d'en obtenir le pardon, car l'offre de sa grace est universelle. J. C. a dit lui-même, que *celui qui croira & sera baptisé sera sauvé*, & que *rien n'est impossible à celui qui croit.* Mais si, au lieu d'admettre ce nouveau témoignage si éclatant & si général, les Incrédules venoient à le mépriser, & qui plus est à le blasphemer; alors il n'y avoit plus de ressource pour eux, l'Arrêt de leur condamnation étoit irrevocable, & ils ne pouvoient que périr dans leur incrédulité. De là vient que S. *Paul*, dans son Epitre aux *Hébreux* Chap. VI. 4 6., nous représente l'Apostasie des premiers Chrétiens comme un état désespéré. *Il est impossible*, dit il, *que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, & qui ont été faits participans du Saint Esprit, qui ont goûté la bonne Parole de Dieu, & les merveilles du siecle à venir;* il est impossible, *s'ils viennent à retomber, qu'ils se renouvellent une seconde fois par la repentance, parce qu'autant qu'il est en eux,*

ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, & l'exposent à l'ignominie.

Avec tout cela, ce n'eſt point toute ſorte d'injure faite au Saint Eſprit, ou à ſes Dons extraordinaires répandus ſur les Apôtres & leurs Diſciples, qui conſtitue le Péché irremiſſible, dont nous parlons ici. *Simon* le Magicien avoit une idée bien ſcandaleuſe & choquante de ces dons, lors qu'il crut pouvoir les aquerir à beaux deniers comptans, & en faire une eſpece de trafic. *Lors qu'il vit,* nous dit S. *Luc* dans les Act. Ch. VIII. 18. 19., *que le S. Eſprit étoit donné par l'impoſition des mains des Apôtres, il leur offrit de l'argent, & leur dit, Donnez-moi auſſi ce pouvoir que tous ceux à qui j'impoſerai les mains reçoivent le S. Eſprit.* Cependant S. *Pierre*, tout ſevere qu'il eſt dans ſa reprimande, bien loin de le déclarer déchu de toute eſperance de pardon, l'exhorte à ſe repentir, verſ. 22. & à prier Dieu, qu'il lui pardonne, s'il eſt poſſible, cette mauvaiſe penſée de ſon cœur.

Ainſi le Péché contre le S. Eſprit, qui ne ſera pardonné ni dans ce ſiècle ni dans celui qui eſt à venir, n'eſt pas une ſimple conſequence tirée des actions, mais un blaſphême direct & calomnieux, tel qu'étoit celui des Phariſiens, qui attribuoient les miracles de J. C. à l'operation de *Béel-zebub*. Je remarquerai ici en paſſant, que l'invocation ridicule qu'on fait du S. Eſprit en certaines occaſions ſolemnelles, lors qu'on implore ſon aſſiſtance dans le choix de nos Guides ſpirituels, quoi que ce choix ne dépende pas de nous, & qu'il ſoit déja determiné par un Pouvoir ſuperieur, que cette invocation, dis-je, eſt le plus grand affront que l'on puiſſe faire à l'Eſprit de Dieu, quoi que ce ne ſoit pas le calomnier directement. C'eſt un Peché

qu'une

qu'une longue Coûtume a presque rendu inévitable; mais dont il faut se repentir, si l'on veut en obtenir le pardon.

Tout Homme donc qui admet la Religion de J. C., & qui ne croit pas qu'il fût un Imposteur, ni que les Dons miraculeux du S. Esprit fussent un tour de Magie, ou des illusions diaboliques, ne sauroit être coupable du Péché irremissible. Avant que d'en venir là, il faut non seulement qu'il renonce à la Foi, mais qu'il la calomnie; non seulement qu'il rejette cette derniere & grande Preuve de la vérité du Christianisme; mais qu'il la méprise & qu'il s'en moque. Si, bien loin de tomber dans cet excès, il reconnoit l'autorité de J. C. & obéit à ses Loix, s'il croit à son Evangile & s'attend à l'execution de ses promesses, s'il tremble à l'ouïe de ses ménaces & qu'il compte que tous les Articles de cette Alliance, qui nous a été confirmée par le témoignage infaillible du S. Esprit, seront accomplis, il n'est pas moins innocent à l'égard de ce crime irremissible qu'à l'égard de tout autre.

Mais, outre les scrupules dont nous venons de parler, il y a quelques bonnes Ames qui peuvent craindre de n'être pas en état de salut, parce que S. *Jean* dit, I. Epit. Chap. III. 9. que *quiconque est né de Dieu, ne pèche point.* D'où ils concluent que, puis qu'ils pèchent de tems en tems, ils ne sont plus les Enfans de Dieu, ni les objets de sa misèricorde. Pour les ramener de cette crainte, il n'y a qu'à remarquer que cette expression, *ne pèche point*, ne sauroit être prise dans un sens absolu, & qu'elle ne peut signifier autre chose, si ce n'est que celui qui est né de Dieu ne péche pas volontairement, qu'il ne continue pas dans le

 péché,

péché, & qu'il ne s'en forme pas une longue habitude. Tout ce qui précede & les termes de l'Alliance de Grace en général autorisent une pareille restriction. Il est certain d'ailleurs que les Péchés volontaires sont incompatibles avec l'état d'un régeneré, qu'ils nous privent de la faveur de Dieu, & qu'ils nous exposent à la damnation éternelle. Mais l'on en peut revenir par une serieuse repentance, & se mettre à l'abri d'un si grand péril.

Ce n'est pas qu'il n'y en ait d'autres qui, après avoir péché une fois volontairement, doutent qu'ils puissent jamais se repentir & obtenir leur pardon, sur ce que l'Ecriture dit à l'égard *d'Esaü* qu'aiant vendu son droit d'aînesse, avec la benédiction qui l'accompagnoit, & que *voulant ensuite hériter* cette *benediction, il fut rejetté, parce qu'il ne trouva aucun lieu à la repentance, quoi qu'il la demandât avec larmes*; Hebr. XII. 16. 17. Mais cette répentance regardoit *Isaac*, & non pas *Esaü* qui parut très-sensible à sa perte, & qui vouloit obliger son Pere à revoquer la benediction qu'il avoit donnée à *Jacob*; en quoi il ne pût réussir, avec quelque ardeur qu'il l'en supliât: *je l'ai béni*, lui répond *Isaac*, *& il sera béni*, Gen. XXVII. 32.

L'Apôtre S. *Paul* ne dit point ici qu'il fût impossible à *Esaü* de se repentir des péchés qu'il pouvoit avoir commis, ni que Dieu ne voulût point le pardonner malgré sa repentance; mais seulement *qu'Isaac* ne voulut pas retracter la benediction qu'il avoit prononcée en faveur de *Jacob*. Il emploie cet Exemple de l'inflexibilité *d'Isaac* pour illustrer la conduite inexorable de Dieu à l'égard de certains Pécheurs, non pas de toute sorte de Pécheurs volontaires, mais des Apostats seuls, qui renonçoient au Christianisme, & auxquels Dieu ne vou-

vouloit pas accorder de nouvelles graces. *Redressez le sentier où vous marchez*, dit l'Apôtre au vs. 13. *afin que ce qui est déja foible & chancelant ne soit pas tout-à-fait demis*, ou *renversé*, *mais au contraire qu'il se rétablisse;* c'est-à-dire, prenez garde que le Chrétien infirme n'abandonne sa Foi par la crainte des persécutions. *Prenez garde*, ajoute-t-il vers. 15., *que personne ne se prive de la grace de Dieu*, ou de son Evangile. C'est à quoi il les exhortoit avec d'autant plus de force, que, si quelcun venoit à rejetter les précieux avantages qui lui étoient oferts, & à tomber dans l'Apostasie, Dieu ne lui accorderoit plus la même faveur, & seroit aussi inexorable à son égard, qu'*Isaac* l'avoit été envers son Fils *Esaü*.

Il y en a d'autres qui s'allarment beaucoup, parce qu'ils n'augmentent pas, à ce qu'ils trouvent, en grace & en bonté. Ils se plaignent de ce qu'ils ne font aucun progrès dans la vie spirituelle, qu'ils ne sont ni plus dévots, ni meilleurs Chrétiens qu'ils l'étoient depuis long-tems. Là-dessus ils apréhendent de passer pour des Serviteurs inutiles, qui n'ont pas fait valoir le talent qui leur a été confié, & qui seront traités au dernier jour, comme s'ils l'avoient enfouï.

Il faut observer à cette occasion que *croitre en grace*, ne signifie autre chose que croître en Vertu & en Bonté, ou parvenir à un plus haut dégré de perfection dans tous les Dévoirs que la Religion nous prescrit. Nous avons déja vû qu'une vie sainte & Chrétienne est l'unique preuve de la Grace, qui peut nous rendre agréables à Dieu, & nous faire esperer le pardon de nos fautes, suivant les termes de l'Evangile, aussi bien qu'une glorieuse recompense au dernier jour. Si donc un

 Hom-

Homme devient plus parfait qu'il ne l'étoit d'abord ; s'il croît en connoissance & en Vertu ; s'il a plus d'horreur pour le Vice, plus de respect & de vénération pour Dieu ; s'il est plus exact à lui plaire, & s'il craint plus de l'offenser ; s'il est plus porté à dépendre de sa Providence, à se confier à ses promesses, à se resigner à sa volonté, à louer ses Divins Atributs, & à observer tous ses préceptes ? s'il est plus humble & plus religieux, plus chaste, sobre, temperant, juste & charitable ; s'il est plus doux & plus debonnaire, plus civil & affable, plus tranquile & paisible, plus prompt à réparer les torts & les injures qu'il ne l'étoit autrefois ; s'il aquiert de plus hauts dégrés de Vertu, plus de calme interieur, plus de constance & de fermeté dans la pratique de tous ses devoirs à l'égard de Dieu & des Hommes ; alors il augmente & il croît en grace, & Dieu ne manquera pas de l'en recompenser.

D'un autre côté la Prière est un Devoir auquel de bons Chrétiens ont plus d'égard, dans l'ouvrage de leur salut, qu'à tout autre. Ils mesurent leur accroissement en grace au progrès qu'ils font dans celle-là, & ils comptent que leur vie spirituelle est plus parfaite lors que leurs Dévotions sont plus étendues & plus ardentes. Quoi qu'ils prient Dieu avec une profonde humilité, avec tout le respect, la confiance & la résignation possibles, ils ne croient pas s'être bien aquités de ce devoir, si la pratique n'en est accompagnée d'une joie fort sensible, de transports ravissans & d'une ferveur tout extraordinaire. Dès qu'il s'y aperçoivent de quelque indifférence, de quelque tiedeur & de quelque repugnance, ils s'imaginent que Dieu est irrité contre eux, qu'il les a abandonnés, & que la grace, dont ils jouïssoient, est sur le point de s'anéantir.

Mais

Mais il eſt très-incertain & dangereux de juger par-là de ſon état, & celui qui bâtit là-deſſus court grand riſque de ſe tromper. En effet ces raviſſemens, ces joies & ces ferveurs ne ſont pas tant un Devoir qu'un Privilége, auquel tout le monde ne ſauroit ateindre, & qui n'eſt deſtiné qu'à ceux que la Nature y a diſpoſés; De ſorte que le progrès qu'on y fait n'eſt pas une augmentation en Grace ſalutaire, mais plutôt en joie ſenſible & en bonheur, qui ne nous rend pas ſi agréables à Dieu qu'heureux en nous-mêmes.

D'ailleurs, comme le progrès dans ces transports religieux n'eſt pas un accroiſſement en Grace, l'un n'eſt pas non plus une ſuite de l'autre, & ne l'accompagne pas toûjours. Du moins on voit diverſes Perſonnes, qui marquent avoir de la piété, s'élever dans leurs Prières à ces raviſſantes extaſes, & qui avec tout cela négligent d'autres Devoirs fort eſſentiels. Au milieu même de ces divins transports, ils tombent dans la fraude & l'injuſtice, dans la colère & la malignité, les querelles & les diſputes, la rage & la vengeance. Ils y vivent, ils s'en forment une habitude, ils en deviennent les eſclaves; & cependant ils ne ſentent pas diminuer cette joie & cette ferveur qu'ils goûtent dans la Prière. Quoi qu'il en ſoit, leur obéïſſance eſt très imparfaite, & ils n'ont pas toutes les Vertus que Dieu exige pour leur accorder le ſalut.

Pour ce qui eſt des autres qualités qui rendent nos Prières les plus agréables à Dieu, telles que ſont l'humilité, le reſpect, la ſincerité, la reſignation, *&c.* que les Perſonnes d'une piété ſolide préferent aux transports éclatans, quoique l'on puiſſe dire que l'on croît en grace à meſure que l'on y fait quelques progrès, celui-ci tout ſeul ne ſufit pas pour

 obtenir

obtenir le salut. Ces qualités en elles-mêmes sont autant de preuves de notre obéïssance, & de bons moïens pour en aquerir de nouvelles; mais il faut toûjours nous souvenir qu'elles ne sont qu'une partie de la Grace salutaire, & que notre Vertu doit être universelle & embrasser tous les devoirs du Christianisme. Il faut que nous croissions en toute sorte de bonnes œuvres, jusqu'à ce que nous arrivions à l'état d'un Homme parfait. *Croissez dans la grace*, nous dit S. *Pierre*, Epit. II. Chap. III. 18. *& dans la connoissance de notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ. Ce que je fais*, dit S. Paul aux *Philipp.* Chap. III. 14. 15. *c'est qu'oubliant ce qui est derriere* moi, *& m'avançant vers ce qui est devant* moi, *je cours vers le bout de la carrière, pour remporter le prix, auquel Dieu* nous *apelle du Ciel par Jesus-Christ. Tout ce donc que nous sommes de parfaits*, ou, qui tendons à le devenir, *ayons ce sentiment*, cette heureuse disposition, ce desir & cette activité de croître en grace & en vertu tous les jours de notre vie, d'aller de foi en foi, & de connoissance en connoissance.

Du reste cette perfection n'est pas exigée de nous comme un devoir d'une absolue nécessité pour obtenir le Paradis, mais seulement comme un moyen d'y être élevé à un plus haut dégré de gloire & de bonheur. Ceux qui arrivent à une obéïssance pleine & entière courent moins de risque de tomber dans le crime, & ils en recevront une plus grande recompense dans le Ciel. Cela n'empêche pas que ceux qui travaillent à se rendre parfaits, quoi qu'ils n'en viennent pas à bout, n'obtiennent le pardon de leurs péchés, & ne soient admis à la Gloire céleste. Ainsi tout Homme qui profite de la grace de Dieu, & qui fait valoir de son mieux

les talens qu'il lui a confiés, n'a rien à craindre pour ſon Salut.

Il y a de bons Chrétiens qui ſe font encore divers autres ſcrupules, & qui craignent, par exemple, que leur obeiſſance ne ſoit pas ſincere, parce qu'ils y ont égard à leur propre intérêt, aux peines & aux récompenſes du ſiècle à venir. Ils apréhendent qu'elle ne ſoit défectueuſe dans le point capital, en ce qu'ils ne ſauroient aimer Dieu de la manière que la Loi l'ordonne, de tout leur cœur *de toute leur ame, & de toute leur penſée.* Ils ſe croient même hors d'état de pouvoir obtenir grace & miſéricorde, parce qu'ils ont péché volontairement après avoir été illuminés, & que l'Apôtre dit *qu'il ne reſte plus alors de ſacrifice pour le Péché.* Mais nous avons déja vû que toutes ces craintes ſont malfondées, lors qu'on obeït de bon cœur aux préceptes de l'Evangile.

Enfin, tout ſe reduit à ceci: Lors que *Jeſus-Chriſt* viendra au dernier jour, pour prononcer la Sentence de vie ou de mort ſur tous les Hommes ſuivant les termes de l'Evangile, il jugera chacun *ſelon ſes œuvres.* Celui qui aura obéï de bon cœur à toute la volonté de Dieu, qui n'aura point péché volontairement, ni contracté aucune mauvaiſe habitude, ne ſera point condamné: S'il a même péché de propos déliberé, s'il eſt retombé pluſieurs fois dans la même faute, pourvû qu'il ſe repente avant ſa mort, & qu'il ſe corrige de ſon mauvais train, il ne court aucun riſque. S'il obſerve tout ce qu'il croit être de ſon devoir, s'il évite tout ce que ſa Conſcience lui dit être un Péché, il eſt en état de grace & de pardon, & s'il

s'il meurt, il sera sauvé; toutes ses ignorances involontaires, toutes ses foiblesses innocentes, toutes ses craintes & ses fraïeurs scrupuleuses lui seront pardonnées, & ne viendront point en jugement contre lui, s'il a recours à la miséricorde de Dieu.

FIN DU III. TOME.

LIVRES FRANCOIS

QUI SE TROUVENT
'A LEIPZIG ET 'A IENA

CHEZ

JEAN CHRETIEN FISCHER,

CONSEILLER DE COMMERCE.

Bibliotheque des Dames par Richard Steele Tom. I. 8.
- - Tom. II. 8.
- - Tom. III. 8.
- - militaire du Prince de Soubise, 8.

Diatribe du Docteur Akakia, 8.

Epitre du Diable à Mr. Voltaire, 4.
- - et des Enfers au même, 4.
- - d'or ou Lettre d'un Gouverneur au Pere de son eleve, 8. maj.

Espion ou l'histoire du faux Baron Maubert, nouv. edit. 8.

Essai sur la melioration des Terres par Patullo, avec fig. 8. maj.

Le genie de la langue extrait du Dictionnaire de l'Academie françoise de la 4me edit. 762. Tom. I. 8. p. Mr. Boulet.
- - Tom. II. 8.

Lettres de Babet avec les reponses de Mr. Boursault son Amant, 8.

Memoi-

Memoires ſecrets de Vicomte Lord Bolingbrocke Tom. I. 8.

- - Tom. II.

- - de Perſe avec la clef rectifiée completée et remarques hiſtoriques nouv. edit. fort augmentée.

Memoires del Cardinal Bentivoglio, nouv. edit. 8.

Paralelle de la conduite du Roi d'Angleterre avec les pieçes juſtificatives, 4.

Parodie de la préface des Oeuvres du Philoſôphe de Sans-Souci, 8.

Poeſies d'Horace par Batteux, Tom. I. 12.

- - - Tom. II.

Sopha ou conte moral par Crebillon le fils, nouv. edit.

Synonymes françois par l'Abbé Girard, S. I. D. R. nouvelle edition corrigée et conſiderablement augmentée d'après la quatrième edition du Dictionnaire de l'Academie françoiſe, 1762. par l'Auteur du Genie de la langue, 8. maj.

La voix de perſecutés par Mr. de la Roques, 8. Piece confisquèe et très rare.

Zélis au bain Poëme en quatre Chants nouv. edit. à Amſterdam aux dépens de la Compagnie, 766. 8.